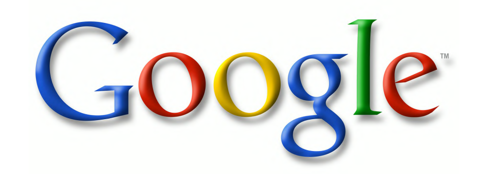


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

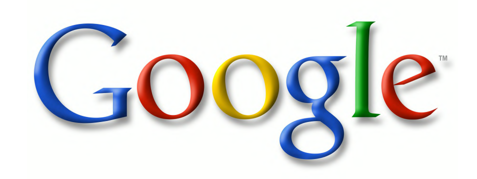
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SLAV 810.5 (4)
SLAV 810.8.5 (4)

5



Harvard College Library

BOUGHT FROM THE BEQUEST OF

CHARLES SUMNER, LL.D.,

OF BOSTON.

(Class of 1830.)

"For Books relating to Politics and
Fine Arts."

P. PIERLING

LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

IV

Pierre le Grand
La Sorbonne — Les Dolgorouki — Le duc de Liria
Jubé de la Cour



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1907
Tous droits réservés

3851

A

LA RUSSIE

ET LE

SAINT-SIÈGE

allure, les regards scrutateurs découvraient des combinaisons politiques, des prétentions suspectes, des antipathies latentes et mal dissimulées. Mais le Saint-Siège s'en tenait à une inspiration plus haute, et se guidait, dans ses démarches, par des vues supérieures. La sincérité douteuse du Tsar le préoccupait moins que les destinées d'un grand peuple, dont les intérêts supraterrestres étaient en jeu. Fidèle à sa mission mondiale, il ne voyait que l'occasion propice de revenir sur l'œuvre dissolvante de Byzance, de provoquer l'apaisement des esprits et de restaurer l'unité compromise.

Quelle était, vis-à-vis de Rome et de ses invariables principes, la vraie ligne de conduite du tsar Pierre? Ce n'est qu'au lendemain de Poltava que se fait à ce sujet pleine lumière. Jusque-là, jusqu'à la victoire décisive sur Charles XII, tant qu'il s'appuyait sur la Pologne pour combattre la Suède, et sur l'Autriche pour se défendre des Turcs, Pierre marchait, sciemment ou non, sur les brisées d'Ivan IV, et son ambassadeur à Rome, le prince Kourakine, n'était qu'un Chévriguine affiné et modernisé. Le Tsar faisait sien le programme traditionnel des Papes, et les Papes, afin d'atteindre leur propre but, n'auraient eu qu'à seconder ses desseins. Cela n'était pas pour durer. A peine gagnée la sanglante bataille, l'ennemi plus ou moins dompté, la position consolidée, les relations politiques mieux établies, un brusque revirement de langage se fait sentir, et bientôt un silence de mauvais augure succède aux plus encourageantes confidences. C'est le Vatican lui-même, quelque peu déconcerté, qui a constaté ce changement et en a précisé le moment.

Est-ce à dire que le tsar Pierre n'ait jamais envisagé le problème de l'union sous ses faces multiples, et n'ait jamais donné plus d'ampleur à ses projets d'avenir? Réformateur à outrance, se croyant appelé à restaurer l'Église russe, il s'en faisait un cas impératif de conscience, exagérant à plaisir ses responsabilités imaginaires. Sous l'empire de cette hantise, il est probable que sa pensée rénovatrice a traversé des phases diverses, évolué dans différentes directions, et peut-être a-t-elle été frappée, sans se laisser toutefois captiver, par l'imposant spectacle de l'unité romaine. Car le système qui a prévalu dans l'esprit du Tsar, en harmonie avec son caractère despotique, a été celui de l'absorption complète de l'Église par l'État. Conseillé ou non par un prince protestant, toujours est-il qu'il a voulu être « maître chez lui » même en matière d'Église, et l'on devine ce que devait être la maîtrise de l'autocrate qui a sanctionné le *Règlement ecclésiastique*.

Aussi bien, à certains points de vue, les catholiques, qui pour lors étaient tous d'origine étrangère, se trouvaient-ils mieux partagés que les membres de l'Église dominante. Tandis que des mesures policières pesaient lourdement sur ceux-ci, la législation en vigueur reconnaissait à ceux-là pleine liberté cultuelle : un article du code l'exprimait en toutes lettres. Il est vrai qu'en pratique son application se heurtait à d'incessantes difficultés. Pour y échapper et régler définitivement la situation confessionnelle des catholiques, les Papes proposaient au Tsar une espèce d'arrangement concordataire : concessions mutuelles de part et d'autre, et un diplôme impérial approuvant en bonne et due forme la

transaction concertée. En vue d'obtenir cette charte libératrice, des efforts nombreux furent tentés à Rome. Le pontificat de Clément XI fut surtout fertile en projets de ce genre. L'insistance des Papes n'était égalée que par l'habileté du Tsar qui, en dépit des plus belles promesses, trouva toujours moyen de se dérober. Politique aventureuse et détestable, car de la sorte beaucoup de questions furent soulevées, aucune d'elles ne fut résolue, et l'on resta toujours dans le vague et l'incertain.

Après la mort de Pierre Ier, jusqu'à l'avènement de Catherine II et jusqu'au partage de la Pologne, les relations diplomatiques de la Russie avec Rome subissent un temps d'arrêt. Dans l'intervalle, ce sont les jansénistes qui paraissent sur la scène. Depuis que le tsar Pierre avait, en 1717, visité la Sorbonne, les docteurs parisiens ne perdaient pas de vue l'empire du Nord. Il y eut un moment où ils crurent pouvoir le convertir en patriarcat gallican. La princesse Dolgorouki, gagnée au jansénisme, leur fournit l'occasion d'y envoyer un délégué. L'abbé Jubé, dit de la Cour, parut à Moscou sous le règne de Pierre II. En même temps, le duc de Liria, ambassadeur d'Espagne, y arrivait aussi avec son aumônier, le P. Ribera. Entre ces trois hommes, au caractère si différent, il y avait des points de contact, et parfois ils se réunissaient dans une action commune.

L'Église russe traversait alors une phase critique de développement intérieur. Fille de Byzance, lorsque celle-ci était déjà sur son déclin, asservie trop souvent par le pouvoir séculier, exerçant un prestige incomparable sur les masses, profondément atteinte par les

réformes de Nikon, modernisée à coups d'oukazes par le tsar Pierre, elle trahissait maintenant des tendances à la désagrégation. Les uns, hantés par le souvenir des grandeurs disparues, résistaient aux innovations; les autres, moins soucieux de tradition, tombaient en proie aux théories protestantes et rationalistes; le gros des masses restait immobile dans l'ornière. Mettant à profit ces circonstances, le latinisme essayait de se frayer une voie. Jubé incarnait l'action, Ribera maniait la plume; le duc de Liria, encouragé par l'impératrice d'Allemagne, soutenait hardiment l'un et l'autre. On se mit à l'œuvre. Il y eut un semblant de petit concile, on rêva le rétablissement du patriarcat moscovite, la Sorbonne rédigea une formule de conciliation. Mais l'issue de ces négociations mystérieuses fut plutôt tragique que satisfaisante. Les propagateurs étrangers en furent pour leurs frais. La propagande elle-même, grâce à des pamphlets séditieux, parut aux gouvernants suspecte, greffée sur des intrigues et devant aboutir à un complot. Les latinisants russes passèrent pour des traîtres. Les enquêtes décrétées aussitôt ne servirent qu'à satisfaire des haines et assouvir des vengeances. Une triste page s'ouvre ici, pleine de tortures, d'exil et de sang. Sans doute, la nouvelle orientation politique fut pour beaucoup dans ce désastre, mais, à supposer même des circonstances plus favorables, l'entreprise mi-gallicane, mi-espagnole ne pouvait être qu'une cote mal taillée.

Avant de conclure, je dois remonter à l'époque du tsar Alexis pour signaler deux ouvrages importants qui, à deux reprises, m'ont frayé la route à suivre. Impossible, en parlant du dix-septième siècle, de ne pas

mentionner le nom du célèbre Iouri Krijanic, simple dilettante en politique, mais dilettante de génie, patriote et panslaviste à sa façon, martyr de son idée rénovatrice, et, à plus d'un titre, vrai précurseur, constamment méconnu dans les milieux les plus opposés. Tant qu'il a vécu, ni Rome, ni Moscou ne l'ont apprécié à sa juste valeur. Depuis sa mort, ses œuvres, en partie inédites et dispersées dans différents dépôts, attendent encore qu'un slaviste se décide à en faire un monument national. Or, au séjour de Krijanic en Russie, M. Biélokourov a consacré un volume richement documenté et soigneusement étudié. Il ne me restait plus qu'à y puiser à pleines mains.

Même abondance, même souci de critique dans le livre de M. Tcharykov sur Paul Menzies de Pitfodels. Tout est surprise et contraste dans ce gentilhomme écossais au service de la Russie. Partisan des Stuarts, ardent catholique, il représente auprès du Pape le Tsar orthodoxe de Moscou, et l'entente cordiale entre les deux souverains est l'idéal qu'il poursuit. A-t-il été aussi le maître de Pierre le Grand, son initiateur, son premier guide vers l'Occident? C'est là une question séduisante qui reste en dehors de mon cadre, et que M. Tcharykov a traitée avec une haute compétence. Naguère encore ministre résident auprès du Saint-Siège, et successeur en quelque sorte de Menzies, il s'est évidemment complu à brosser le portrait d'un homme auquel l'unissent des liens hiérarchiques et de précieux souvenirs. Désormais les traits de cette physionomie sont fixés.

Serait-il téméraire de croire que les idées conciliatrices de Menzies sont encore susceptibles d'un regain

d'actualité? Quelle que soit l'issue de la crise que traverse en ce moment la Russie, il lui faudra toujours compter avec des nationalités éprises d'autonomie, et agiter des questions qui ne se peuvent résoudre que sur les bords du Tibre.

Paris, 1er janvier 1907.

LA RUSSIE

ET

LE SAINT-SIÈGE

LIVRE PREMIER

PROSÉLYTISME ET DIPLOMATIE

CHAPITRE PREMIER

UN PANSLAVISTE MISSIONNAIRE

I. Krijanic a Rome. — Le lendemain du *Smoutnoé Vrémia*. — La double fissure. — Exclusivisme religieux. — Tentative d'Alexandre VII. — Un dilettante en apostolat. — L'idée maitresse. — Atavisme et atmosphère ambiante. — Linguistique et théologie. — Page fatidique de Possevino. — Au collège Saint-Athanase. — Visées secrètes sur la Moscovie. — Mémoire présenté à la Propagande en 1641. — Point de départ panslaviste. — But suprême : l'union des Églises. — Circuits ingénieux. — Le coup final. — Krijanic est ordonné prêtre. — Il est chargé des missions valaques dans le diocèse d'Agram.

II. Premier voyage de Krijanic en Russie. — Le souci matériel. — Agram et Varazdine. — Krijanic est destiné pour Smolensk. — Difficultés avec l'évêque Parczewski. — Au château de Galynski. — En 1647, à Moscou avec l'ambassade polonaise. — La *Kirillova Kniga*. — Krijanic propose de la réfuter. — Voyage à Constantinople. — Retour à Rome. — Retraite studieuse. — *Bibliotheca schismaticorum*. — Demande de subvention. — Opinion de la Propagande sur le caractère et les ouvrages de Krijanic. — Il part de son propre chef pour Moscou.

III. Deuxième voyage de Krijanic en Russie. — Les deux courants. — Accueil bienveillant. — « Le préambule de la conversion. » — Avances encyclopédiques. — Krijanic chargé de travaux littéraires. — Relations

avec Morozov et Rtistchev. — Allusions mystérieuses aux cryptocatholiques de Moscou. — Exil à Tobolsk. — Motif inconnu. — Quinze années en Sibérie. — Krijanic reprend sa plume. — Entrevue avec Spathar. — L'idée maîtresse reparaît. — Cruelles épreuves. — Nostalgie de l'Occident. — Infidélité au programme. — Krijanic est gracié en 1676. — Il se fait Dominicain à Vilna. — Dissentiments avec ses supérieurs. — Appel du nonce de Varsovie. — Situation complexe. — Coup de tête. — Exil en province et retour à Vilna. — Décision de la Propagande. — Malentendus. — Krijanić au siège de Vienne. — Il meurt dans les rangs de l'armée polonaise.

I

KRIJANIC A ROME

Une ère réparatrice s'ouvrait à l'issue du *Smoutnoé Vrémia*. L'âme de la patrie avait survécu à la tourmente, à l'invasion étrangère, aux terribles convulsions du dedans, et peu à peu elle se ressaisissait. Encore meurtrie et saignante de ses plaies, en proie à des émeutes périodiques, ne recouvrant qu'avec peine les impôts, refaisant lentement la fortune publique, la Russie devait déjà se prémunir contre ses voisins jaloux de profiter de sa détresse.

C'est ainsi que le souci impérieux de la défense nationale la rapprochait de l'Occident ; car, pour lutter avec les Suédois de Gustave-Adolphe et les Polonais de Chodkiewicz, il fallait se familiariser avec l'art de la guerre, que seuls les officiers instructeurs étrangers pouvaient importer dans le pays. Il fallait encore relever les finances, multiplier les ressources, rendre sa prospérité au commerce extérieur, exercé principalement par des Anglais, des Hollandais, des Allemands. Aussi bien est-ce par cette double fissure du militarisme et du trafic que le flot occidental pénètre dans l'arche sainte de la Moscovie.

Mais si les Russes admettaient les étrangers en vue d'intérêts profanes, dans les questions religieuses ils se contentaient de solutions domestiques et abhorraient l'ingérence du dehors. Tant qu'ils n'y seront pas contraints par le jeu des ressorts politiques, ils n'auront cure de renouer les rapports avec Rome. D'ailleurs, l'ombre sanglante de Dmitri se dresse comme un fantôme entre le Vatican et le Kremlin. Le tsar Vasili Chouïski ne songe guère à autre chose qu'à se maintenir au pouvoir, et la jeune dynastie des Romanov est longtemps absorbée par la refonte organique de l'État.

A Rome, dans l'entourage du Pape, on était moins oublieux. L'aurait-on été par instants, que la question turque eût vite réveillé les souvenirs assoupis. La Pologne, épuisée par les guerres des Cosaques, n'était plus qu'un faible rempart contre l'Islam. Volontiers on eût associé la Russie à l'œuvre commune, et, du même coup, gagné un allié contre les Turcs, et délivré la Pologne d'un adversaire. Les nonces de Varsovie recevaient fréquemment des instructions dans ce sens. En 1657, Alexandre VII essaya même d'intervenir personnellement. Ayant appris que l'agent russe Tchémodanov séjournait à Venise, il le fit courtoisement inviter par Alberto Vimina à visiter la ville papale. L'ancien émissaire de la Seigneurie revint deux fois à la charge, insista en termes pressants, et n'obtint d'autre réponse que celle-ci : « Le Tsar n'a point donné d'oukaze pour Rome, et rien ne se fait sans oukaze [1]. »

A défaut de relations officielles, il y eut contact grâce à l'initiative privée. Un Croate s'éprit fortement de la Russie, rêva d'en faire un État catholique, et se fit martyr de cette idée. A tout prendre, Iouri Krijanic n'a jamais

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. X, col. 1073, 1090.

été qu'un dilettante en apostolat, mais un dilettante de génie. Tour à tour grammairien, linguiste, historien, géographe, ethnographe, sociologue, économiste, financier, musicien, philosophe, théologien, controversiste, il subordonna ses connaissances variées au but suprême et unique de sa vie : l'union de ses frères de race avec le Saint-Siège. Deux sentiments remplissent son âme; leur fusion intime constitue le trait original de ce précurseur du panslavisme : il aime sa foi, il aime les Slaves, et c'est encore vers l'Église catholique, objet de sa prédilection, que converge son ardent patriotisme. Rome et Moscou furent les deux pôles de sa laborieuse carrière. Suspect au Kremlin, méconnu au Vatican, il meurt en route pour la Ville éternelle, sans avoir réussi dans ses projets, mais inviolablement fidèle à ses convictions. Sa pensée lui a survécu. Ses œuvres l'ont rendu immortel. Elles sont trop nombreuses et disparates pour rentrer dans le cadre de ce récit. D'autres parleront ailleurs du savant aux multiples et curieuses envolées, du réformateur que l'on peut soupçonner d'avoir inspiré Pierre le Grand; ici paraîtra seulement le champion de Rome parmi les Moscovites, l'initiateur de l'unité religieuse dans le monde slave.

Des influences d'atavisme et d'atmosphère ambiante ont sans doute entouré le berceau de Krijanic et dominé sa jeunesse[1]. Les chrétiens courbés sous le joug ottoman et condamnés à ronger un frein odieux se repliaient forcément sur les traditions nationales et les croyances de leurs pères. Héritage ancestral et germe à la fois d'espérance, ces sentiments, nourris dans le secret des âmes, y gagnaient en profondeur et en intensité vitale. Or, Krijanic, né vers 1618, rejeton d'une noble, mais pauvre

[1] *Arhiv za Pov. Jugosl.*, t. X, p. 158.

famille, était un enfant de cette infortunée Croatie où l'Islam régnait en maître. A la vue de son peuple indignement asservi, croupissant dans l'ignorance, méconnaissant ses énergies latentes, le jeune et ardent patriote se promit de travailler à sa restauration. La langue maternelle, qu'il rougissait de voir méprisée, fut sa première et principale préoccupation. Il fallait lui rendre sa vigueur, sa pureté primitive et son prestige. Toutefois, la grammaire n'était entre les mains de Krijanic qu'un rouage d'ordre inférieur. Son intelligence alerte et prime-sautière visait plus haut. La culture de l'idiome devait cimenter l'unité nationale, défendre le pays contre l'invasion turque et l'absorption allemande; lui conserver son cachet, son esprit, ce je ne sais quoi qui est l'essence même du génie d'un peuple. Il devinait instinctivement l'importance de l'œuvre à laquelle il se consacrait, tout en s'appliquant à l'étude de la théologie que lui imposait sa vocation sacerdotale. L'évêque d'Agram, Benko Vinkovic, le fit étudier d'abord dans la ville épiscopale, et puis, vers 1638, l'envoya successivement à Gratz, au séminaire croate de Vienne et au collège hongrois de Bologne.

Jusque-là Krijanic avait, comme tant d'autres, marché dans les sentiers battus. C'est à Bologne qu'une lecture suggestive lui révèle sa vocation spéciale, et qu'il se lance tout seul, intrépidement, à l'insu de son évêque, dans une grandiose entreprise. Antonio Possevino avait écrit ses *Commentaires* sur Moscou dans le but avoué de propager l'idée unitaire parmi les Slaves, et de faciliter leur groupement autour de Rome. La grandeur de l'œuvre séduisit Krijanic En parcourant ces pages animées du souffle puissant de l'auteur, il se sentit pénétré des mêmes regrets et dominé par les mêmes aspirations. N'était-il pas navrant, en effet, de voir tant de peuples d'avenir en

rupture avec le Saint-Siège, et la réconciliation des Slaves avec la Papauté n'eût-elle pas été un événement de portée mondiale dans l'histoire? Cette idée subjugua l'esprit de Krijanic, s'empara de toutes ses facultés, et il mit à son service une volonté de fer qui ne se laissera jamais abattre ni par les déceptions, ni par les obstacles, et que le sacrifice ne fera point reculer. Désormais, le patriote est doublé d'un apôtre, et c'est l'apôtre qui l'emporte sur le patriote [1].

Pour affronter cette mission et la remplir avec fruit, une préparation spéciale était indiquée. Krijanic crut devoir aller la chercher au collège grec de Saint-Athanase, et, sur le déclin de 1640, il partit pour Rome. La fondation magnifique de Grégoire XIII, destinée spécialement aux Hellènes, s'ouvrait aussi à un certain nombre de Slaves. La formation ascétique des jeunes lévites y était confiée, pour lors, aux Jésuites qui les initiaient à la vie sacerdotale. Ordonnés prêtres, ils regagnaient leur pays d'origine et maintenaient contact avec Rome; car le but du collège était de rattacher étroitement au Saint-Siège les populations orientales, et, au besoin, de les ramener au bercail, à l'aide d'un clergé indigène élevé à l'ombre du Vatican et imbu du principe unitaire. Pareille organisation s'harmonisait parfaitement avec les vues d'avenir de Krijanic.

On admettait au collège deux catégories d'élèves. A côté des *alumni* qui faisaient des études complètes et suivaient la filière ordinaire, il y avait les *convictores*. Soumis au même recteur, ceux-ci partageaient la table commune,

[1] *Archiv für Slav. Phil.*, t. VI, p. 120. — Biélokourov, p. 128 à 129, n[os] 3 à 6; p. 218, 219. — *Arkiv za Pov. Jugosl.*, t. X, p. 192 à 216, n[os] 31, 35, 36, 40, 43. — Pierling, *Un Protagoniste du panslavisme*. — Bilbasov, t. II, p. 79.

mais vivaient séparément, sans être astreints aux mêmes rigueurs de discipline, ayant chacun sa chambre, pouvant dîner en ville, se donner le luxe d'un domestique, et, au plus fort des chaleurs, boire du vin à la glace. C'est parmi les *convictores* que Krijanic ambitionnait l'honneur d'être admis. Ses prétentions étaient modestes : avec un subside mensuel de trois écus pendant deux ans, il s'engageait à pourvoir lui-même à tous ses besoins, et à se consacrer ensuite, au sortir du collège, à la mission de Moscou. Une requête rédigée dans ce sens fut présentée au cardinal Antonio Barberini qui la transmit à la Propagande, dont dépendait le collège grec. Le 26 février 1641, la Congrégation rendit un décret conforme au désir de Krijanic, à condition qu'il serait auparavant examiné par le cardinal de Santa-Croce et jugé digne de cette faveur.

L'épreuve réussit à merveille, et, toutes les formalités ayant été remplies, le 11 mars de la même année, le pape Urbain VIII, auquel son blason et l'amour des lettres grecques valurent le surnom d'Abeille attique, sanctionna le décret de la Propagande, à charge pour le pétitionnaire de prêter le serment exigé de tous les élèves. Ce lien sacré leur interdisait l'entrée du couvent pendant les trois premières années du ministère apostolique, et les maintenait aux ordres de la Congrégation.

Quoique les pièces officielles n'y fassent aucune allusion, il semble cependant que la porte de Saint-Athanase ne s'ouvrit pas d'elle-même au jeune Croate. Il ne lui en coûte pas de l'avouer. Toujours est-il qu'une fois entré, il sut se concilier les sympathies de ses supérieurs et de ses collègues. En sa qualité de *convictor,* il avait toute latitude pour le choix des cours à fréquenter. Peut-être s'est-il laissé séduire par le grand nom du P. de Lugo

qui enseignait avec éclat la théologie dogmatique au collège romain, et s'est-il mis au nombre de ses disciples. L'étude qui avait pour lui le plus d'attrait était celle des questions controversées entre Grecs et Latins. Quant à son bonnet de docteur, il préféra le recevoir à la Sapience, où les examens étaient sans doute moins rigoureux qu'à l'Université grégorienne. Tout en briguant ce suprême honneur, il n'hésita point à s'associer à des enfants pour apprendre le grec. Aussi le recteur de Saint-Athanase, le P. Gallucci, rendit témoignage à son application sérieuse et constante, ainsi qu'à sa conduite irréprochable et à tous égards exemplaire. Un poste de confiance et d'honneur attribué à Krijanic par voie d'élection prouve qu'il possédait aussi l'estime de ses égaux. Il y avait au collège une congrégation de la Sainte-Vierge, où l'élite des élèves s'exerçaient aux bonnes œuvres et aux pratiques de piété. Ils voulurent avoir à leur tête le laborieux Croate, lui décernèrent le titre de préfet, et n'eurent qu'à se louer de leur choix.

A en juger d'après les dehors, tout se passait régulièrement, et aucune surprise n'était à craindre. L'évêque d'Agram avait favorisé l'entrée de son diocésain au collège grec, et il comptait en faire un missionnaire parmi les Valaques. Dans les calculs que faisait à part lui Krijanic, cette éventualité n'entrait qu'en seconde ligne. Avant tout, c'était le Kremlin qui le fascinait, c'était aux Moscovites qu'il voulait consacrer le meilleur de ses forces et les prémices de ses travaux : ainsi aurait-il servi la cause générale des Slaves. La page fatidique de Possevino était gravée dans son âme vaillante, et l'auteur de la *Moscovia* n'aurait eu qu'à se féliciter d'avoir fait une si belle conquête.

Une pénombre mystérieuse enveloppait ses ébauches d'apostolat. L'évêque d'Agram, si prodigue envers lui de

paternelle bienveillance, ne fut pas mis dans le secret. Le futur missionnaire ne s'en ouvrit qu'à la Propagande, sous les auspices de laquelle il espérait entreprendre son œuvre et la parfaire. Le mémoire qu'il présenta, en 1641, contient en germe les idées dont il fut, sa vie durant, l'irréductible promoteur. Protagoniste inconscient du panslavisme et missionnaire d'avant-garde, il s'y révèle complètement et avec une entière franchise. A ce double point de vue, cette pièce est d'une importance hors ligne : c'est le programme d'action, tracé d'une main novice, que les années et les épreuves n'ont jamais ni démenti, ni modifié [1].

Que pouvait écrire de marquant sur la Russie un jeune Croate qui ne l'avait jamais visitée? Assurément, il ne la connaissait pas à fond, n'ayant sous la main que des auteurs du seizième siècle, tels que Herberstein, Possevino et Giovio. Plus tard, après avoir élargi le cercle de ses lectures, il rangera ces écrivains parmi ceux qui « n'aboient point » contre les Russes, tandis que d'autres, moins pondérés, seront par lui traités de « chiens ». Ce léger bagage de connaissances lui suffit pour découvrir la vraie cause de la discorde religieuse à Moscou : produit naturel, qui n'a rien de commun avec les aberrations de Byzance et d'Allemagne. Les Grecs, d'après Krijanic, se sont détachés de Rome par esprit d'orgueil; l'amour effréné de la liberté a fait prévariquer les protestants. Quant aux Russes, enclins à l'humilité, façonnés à la tyrannie, c'est leur ignorance qui en fait tout simplement des victimes.

[1] Biélokourov, p. 87 et suiv. — M. Biélokourov a publié le mémoire de Krijanic d'après une copie que je lui avais communiquée. J'ai retrouvé depuis aux archives de la Propagande (*Polonia, Russia e Moscovia*, t. 338, f. 596), l'original autographe. Il est adressé au secrétaire de la Propagande, Francesco Ingoli, et n'offre pas de variantes. Derniers mots : *Laus Deo*.

Le Bas-Empire n'avait rien à leur apprendre; leur langue incomprise et rude les condamnait à l'isolement, d'autant plus qu'ils se méfiaient de ceux qui auraient pu leur servir de maîtres. A travers ce diagnostic perçait une arrière-pensée. On verra tout à l'heure que Krijanic avait besoin d'expliquer ainsi les origines du mal, pour en conclure au remède de son choix et bien préciser les conditions du traitement.

En effet, quel meilleur antidote contre l'ignorance que le contact avec des hommes instruits? Mais, il y a contact et contact. Un demi-siècle auparavant, Possevino avait déjà insisté sur l'utilité des missions à Moscou. Le même moyen est préconisé par Krijanic, non sans un grave tempérament et une division subtile du travail.

L'ancien légat de Grégoire XIII aborde d'emblée le domaine surnaturel, la conquête des âmes, l'union avec Rome, et, conséquent avec lui-même, il insinue que les envoyés du Saint-Siège doivent être avant tout des hommes intérieurs, d'un mérite éprouvé et d'une vertu solide.

Tout en poursuivant le même but, Krijanic prend un autre chemin. Un long détour lui semble nécessaire, il veut moins de rigueur dans les exigences. Sa théorie sur les origines du schisme lui vient ici en aide. Puisque cette séparation, se dit-il, n'est qu'une conséquence naturelle de l'ignorance, les Russes ne sont en réalité ni hérétiques, ni schismatiques : ce sont des chrétiens trompés par les Grecs, et, grâce à cette duperie, hiérarchiquement déclassés. Le principe de bonne foi absolue une fois posé, il en tire deux conséquences : premièrement, pas n'est besoin de prêcher la vraie foi aux Russes; il suffit de les exhorter à la vertu et de les initier aux sciences et aux arts libéraux, après quoi l'entente religieuse se fera d'elle-même; en second lieu, la mission ainsi dépouillée de son caractère

spirituel n'est plus exclusivement réservée aux saints à miracles; une honnête médiocrité suffit pour remplir cette tâche préliminaire. Pareille découverte met Krijanic singulièrement à l'aise, ses angoisses disparaissent; désormais il se glissera dans les rangs, et s'offrira sans témérité pour Moscou. Modeste est son lot, mais il en est satisfait, et le dédoublement ingénieux qu'il a imaginé restera le maître pivot de son système. Il se laissera ordonner prêtre et ne s'en donnera pas moins en Russie pour missionnaire laïque, absorbé par les lettres et les sciences, soulevant toute espèce de questions profanes, et guettant le moment psychologique où il pourra virer de bord pour laisser sa place à d'autres.

Jusqu'ici nous avons plané dans les hauteurs des théories et des généralités. Sous peine d'être incomplet, le mémoire devait descendre jusqu'aux détails pratiques; c'est à eux que sont consacrés les derniers paragraphes. Ils portent l'empreinte du primitif : le Croate est original jusqu'à la naïveté. Sa profession de foi politique est telle qu'on la dirait composée de nos jours dans les bureaux d'un journal panslaviste. Qu'il ait prévu ou non les futures grandeurs de la Russie et sa force d'attraction, toujours est-il que personne avant lui n'avait plus hautement proclamé la solidarité slave, ni songé à faire du tsar de Moscou le champion de l'honneur national collectif, ou à se ranger, de ce chef, sous ses ordres. « Je ne vois aujourd'hui personne, dit Krijanic, qui soit égal en majesté au grand kniaz de Moscou. Par conséquent, c'est à lui qu'il faut dédier les œuvres qui traitent de la religion, de la guerre et de la paix de toute notre nation... Aussi bien ma résolution est prise de ne m'attacher à personne autre qu'au plus digne de nos princes nationaux. Je dépenserai volontiers à son service ce que j'ai d'intelli-

gence et d'activité, et, quoique ce soit fort peu de chose, je n'en espère pas moins que sa sérénité et sa clémence ne voudront pas me repousser... »

Imbu de ces idées, rien d'étonnant que Krijanic ait rêvé d'inaugurer sa carrière militante sous les auspices de son monarque idéal. Avoir ses entrées à la cour moscovite ou plutôt être appelé directement par le Tsar, voilà son point de mire invariable. Afin de provoquer cette invitation, il aurait composé une histoire ecclésiastique, où « Polonais, Tchèques, Moscovites, Bulgares, Tcherkesses, Croates, Bosniaques et autres » devaient figurer tour à tour; traduit des livres édifiants et curieux, tels que la *Monarchia mistica* de Zamorra et le *Teatro del Mondo*. Arrivé avec ces paperasses à Constantinople ou plutôt à Smolensk, il en aurait envoyé des spécimens au Tsar avec un message convenable, et il ne doutait pas qu'il ne fût bientôt appelé au Kremlin.

Une fois parvenu dans cette terre promise, le nouvel arrivant n'aurait qu'à gagner les bonnes grâces du Tsar. Et que de moyens seraient à sa disposition! L'histoire et les lettres, la grammaire et les mathématiques, tous les arts libéraux seraient exploités. Il enseignerait les langues étrangères aux enfants du souverain, servirait d'interprète aux boïars, et puis accorderait sa lyre et chanterait les éloges du Tsar en prose et en vers; mieux encore, érigerait des tréteaux et monterait un théâtre, où les princes et les saints du pays ressusciteraient les gloires nationales. Quant aux sciences politiques, il n'en soufflerait mot à personne, et se réserverait cet arcane, pour contraindre le Tsar, en quête d'avis, de s'adresser personnellement à lui. Grâce à ces procédés, déclinant les honneurs qui excitent la jalousie, n'admettant même les présents qu'avec une sévère discrétion, il espérait s'en-

tourer de prestige et acquérir de l'autorité. C'est alors seulement que, maître à peu près de la situation, il essayerait de frapper le grand coup. Encore des ménagements infinis seraient-ils nécessaires : on aurait préalablement récité le rosaire, chanté l'office de la Sainte Vierge, exhorté le peuple à la vertu, organisé de pieuses méditations, imprimé des livres spirituels et profanes. Et, loin de s'effaroucher, les évêques orthodoxes sont censés approuver cet attirail latin.

« Après tant de circuits et de détours, — ainsi conclut le mémoire, — qui pourront durer quatre ou cinq ans et même plus, tant qu'il plaira à Dieu, il faudra, avec la grâce du Seigneur, manifester au prince le dessein exactement vrai, et d'abord le remercier de sa clémence, faire l'éloge de ses vertus, l'exhorter à déclarer la guerre aux Turcs... Et, s'il se laisse séduire par cette gloire, on ajoutera que ses vassaux ne sauraient y suffire sans l'appui des princes d'Occident, parce que les Moscovites ne savent pas fabriquer les armes avec la même perfection que les catholiques. Aussi bien, poursuit Krijanic, si tel est son bon plaisir, qu'il m'envoie auprès de ces princes catholiques, et sûrement il obtiendra d'eux des artisans, des secours et des conseils. Mais il importe pour cela de faire auparavant l'union religieuse avec eux. Il faudra donc prier le prince d'admettre la discussion, et de faire rechercher la vérité en vue de l'union. D'ailleurs, celle-ci sera toujours nécessaire, quand même il aurait vaincu les Turcs, car il ne pourra jamais vivre en paix avec les princes catholiques tant qu'il professera une religion différente de la leur. Et lorsque l'on sera parvenu à traiter de l'union, que le Seigneur très clément veuille tout diriger à sa gloire et à son honneur. »

Les dernières lignes du mémoire révèlent le but

suprême de Krijanic, ses plus chères espérances et les vrais motifs dont il s'inspirait. Tout le mystère de sa vie mouvementée et de ses contradictions apparentes est là. Ce Croate qui semble absorbé par des études profanes, la grande politique et les rivalités nationales, ne songe principalement qu'à l'union des Églises; mais, esclave de son programme, au lieu d'aller droit au but, il prend des chemins de traverse, avance et revient sur ses pas, s'enfonce de nouveau au risque de s'égarer complètement. Il faut y regarder de près pour reconnaître en lui l'homme d'une seule idée.

La Propagande ne donna pour lors aucune suite à ces projets. Quelle importance pouvait-on attacher aux rêveries d'un collégien qui s'offrait pour la conquête d'un empire? On le laissa donc parcourir les étapes réglementaires, tout en se réservant d'utiliser dans la suite son zèle à l'endroit de Moscou. Ordonné prêtre, il dit sa première messe à Saint-Pierre et d'après le rite latin, bien qu'il eût manifesté le désir d'adopter le rite grec. Son évêque l'ayant nommé chanoine du chapitre d'Agram, la Propagande le chargea des missions valaques avec résidence dans la ville épiscopale [1]. Vers la fin de l'année 1642, il quitta Rome, emportant avec lui ses ébauches littéraires et ses vastes espérances.

[1] Rome, Archives du Saint-Office, *Liber Decretorum* : « Feria V, die 18 septembris 1642 : Sanctissimus Dominus Georgio Crisanio e Croatia, Missionario ad Vallachios, facultatem concessit morandi in diœcesi Zagrabiensi. » — Archives de la Propagande, *Acta* 1642 e 1643, f. 89, 412, où il est question du rite grec que Krijanic voulait adopter.

II

PREMIER VOYAGE DE KRIJANIC EN RUSSIE

Bien que suffisamment armé pour sa mission, Krijanic ne pouvait se rendre aussitôt à Moscou. En dehors des obligations envers son propre évêque qui, du reste, ne tarda point à mourir, le 1er décembre 1642, il traînait encore un boulet à son pied. Une misérable dette d'environ deux cents écus, contractée à l'époque des études, devait être liquidée sur place : il y allait de la conscience. Et cette question matérielle, sous une forme ou sous une autre, restera l'accablant souci de toute son existence[1].

Agram ne retint pas longtemps le jeune prêtre à son retour de Rome. La réputation de polyglotte l'avait précédé dans son pays d'origine. Déjà d'illustres familles songeaient à lui confier leurs enfants; mais, redoutant la vie énervante des châteaux, il déclina ces offres, devint professeur au séminaire, bientôt après se fit nommer curé de Nedeltsi et puis de Varazdine. Un homme ordinaire eût été au comble de ses vœux, la position étant aussi honorable que lucrative. La grande âme de Krijanic ne pouvait s'en contenter. Sa paroisse lui semblait une prison, sa tête était en travail, sa pensée l'entraînait vers le Nord. Ayant calculé qu'il lui faudrait quelques années pour régler ses affaires, il en conçut un vif dépit, et se mit à chercher les moyens d'en finir plus promptement.

Deux solutions s'offraient à lui : ou bien se rendre à Chelm auprès de l'évêque Méthode Terlecki, ardent pro-

[1] *Starine*, t. XVIII, p. 216 et suiv., nos I à XII. — Archives de la Propagande, *Lettere di Germania*, t. 39, f. 66. — Biélokourov, p. 220 et suiv., nos 16, 21, 24 à 40, 43.

pagateur de l'union, qui l'invitait à venir, et auquel Urbain VIII avait adressé la parole célèbre : « O mes Ruthènes, c'est par vous que j'espère atteindre l'Orient » ; ou bien se faire appeler à Rome, et, sous les auspices de la Propagande, se consacrer à la polémique. Dans les deux cas, un subside étant nécessaire, il s'empresse d'en saisir la Congrégation; mais bientôt il se repent d'avoir parlé finances. Dorénavant, plus de chiffres, car il est désintéressé; il veut qu'on le sache et tient à le prouver. Il s'arrange donc tant bien que mal avec ses créanciers, et, grâce à un suprême effort, libre de ce côté, il se déclare prêt à partir pour Moscou.

La réponse de la Propagande, datée du 12 mai 1646, ne lui parvint que le 3 juin. Le poste de Chelm étant déjà occupé, c'est à Smolensk, alors encore sous la domination polonaise, mais limitrophe de la Moscovie, qu'on l'envoie. L'évêque de cette ville, Pierre Parczewski, de passage à Rome, consent à le recevoir dans son diocèse et lui donne rendez-vous à Vienne. Cette destination parut à Krijanic absolument providentielle. Naguère il avait jeté lui-même son dévolu sur Smolensk, et c'était maintenant le devoir qui l'y appelait. Le cœur léger, il résigna sa paroisse, et partit immédiatement, sans même prendre congé de sa vieille mère, et sans rien dire à personne de ses desseins; car, au premier mot de Moscou, on l'avait déjà traité d'halluciné. Son bagage de voyageur consistait principalement en livres, notes et écrits.

Sa joie ne fut pas de longue durée. De cruelles et nombreuses déceptions l'attendaient à l'entrée même de sa nouvelle carrière. En vain s'était-il hâté de se rendre à Vienne. L'évêque ne quitta Rome que vers la fin de l'année 1646, et c'est à Varsovie, où Krijanic l'avait précédé, qu'ils se rencontrèrent. Dès la première entrevue,

le désaccord fut complet, et le désenchantement réciproque. Calculateur et pratique, ne déboursant ses écus qu'à bon escient, d'une rudesse voisine de la brutalité, Parczewski, évêque de rite latin, se souciait peu des Ruthènes qui n'appartenaient pas à son troupeau. Il traita de folie et de présomption les timides ouvertures de Krijanic qui, se voyant mal compris, se garda bien de lui faire des confidences ultérieures, et se soumit, pour le moment, à toutes les volontés de son maître. Il fallait bien faire de nécessité vertu.

Arrivé à Smolensk, le pauvre Croate fut logé dans un réduit sans fenêtres et sans meubles, astreint au chant des heures canoniques; avec cela mal nourri, mal chauffé, mal vêtu, et, ce qui le rendait tout à fait malheureux, privé des moyens de poursuivre ses études favorites : pas de livres curieux, pas de manuscrits à étudier, aucun échange d'idées avec des hommes compétents, car il ne pouvait aborder que des Polonais hostiles aux Ruthènes où des Ruthènes mal informés de leurs affaires. Ce n'est pas ainsi qu'il entendait sa mission, et à aucun prix il ne voulait y renoncer. N'obtenant rien par la voie des remontrances, il fait une scène à son évêque aux abords de l'église, lui présente une requête qui est rejetée, et prend à témoin de sa protestation le clergé et le peuple. Une explication orageuse s'ensuivit. Krijanic tint ferme. On lui permit, de guerre lasse, d'accepter une aumônerie chez un magnat, mais les bonnes grâces de l'évêque furent perdues à jamais.

Le voilà donc dans le château de Galynski, son hôte éphémère. Il étale ses livres, reprend la plume et se remet au travail; mais il n'est satisfait qu'à moitié, car sa détresse est extrême, et aucune lumière ne point à l'horizon. Que n'a-t-il pas souffert! Quelles épreuves l'at-



tendent encore ! Il en prévoit de bien dures, mais, loin de l'atterrer, cette prévision exalte son courage. Il se dit qu'il faut semer dans les larmes pour récolter dans la joie, que la vertu n'est belle qu'en raison du sacrifice, et, seul devant Dieu, en son âme et conscience, il s'engage sous la foi du serment, et se consacre à la mission de Moscou. En même temps, de nouveaux projets assiègent son esprit ; il ira chez les Jésuites de Vilna suivre des cours de mathématiques et d'astronomie, pour discuter avec le Tsar la réforme du calendrier ; les Basiliens lui ouvriront leur riche bibliothèque, et il exploitera leurs trésors. Pour exécuter tous ces projets, il lui faut trois ans et six cents écus une fois donnés, dont cent à sa vieille mère besogneuse. Et, oublieux de ses anciennes résolutions, il soumet son désir à la Propagande.

Tandis qu'il attend une réponse qui ne viendra jamais, une occasion se présente d'aller à Moscou, il la saisit au vol. Déjà il avait rencontré à Varsovie, en 1646, l'agent russe Dokhtourov, et lui avait communiqué les épigraphes de la fameuse chapelle des Chouiski et la devise d'un canon enlevé aux Russes par les Polonais. A cette occasion, on lui avait bien dit que l'entrée de la Russie ne lui serait pas fermée, mais d'importunes allusions confessionnelles avaient ralenti son élan. Maintenant, il partait dans des conditions rassurantes d'indépendance, en compagnie de l'ambassadeur polonais, Casimir Pac, envoyé officiellement auprès du Tsar. Cette sauvegarde lui procura, vers la fin de l'année 1647, deux mois de tranquille séjour à Moscou. Le résultat principal du voyage, dont les détails nous échappent, fut une trouvaille qui confirmait tous les soupçons de Krijanic et justifiait ses théories [1].

[1] Biélokourov, p. 68/13 et suiv.

Le patriarche Joseph gouvernait alors l'Église russe. Il est resté célèbre pour avoir donné une puissante impulsion à la production typographique. Ce n'étaient plus seulement des livres liturgiques, comme autrefois, qui sortaient des presses moscovites, mais aussi des livres d'enseignement, de patristique, d'apologie et de polémique. Personne ne se doutait alors que ces nouvelles éditions, avec leurs grossières erreurs, deviendraient un jour l'arsenal des raskolniks. Le mariage projeté entre un protestant et une orthodoxe, Waldemar, prince royal de Danemark, et la tsarévna Irina Mikhaïlovna, donna lieu à d'âpres controverses qui eurent un écho dans la littérature courante. C'est précisément vers cette époque, en 1644, et sous l'impression du moment, que fut rédigée la *Kirillova Kniga* (livre de Cyrille), ainsi nommée à cause d'une paraphrase de saint Cyrille de Jérusalem qui en forme le début.

Un curieux recueil, celui-là. Il portait l'estampille officielle, car le tsar Mikhaïl avait lui-même provoqué cette diatribe « contre les hérétiques et dissidents, Romains et Latins, Luthériens et Calvinistes », afin de mettre les chrétiens de la « terre russe » en état de leur « fermer la bouche ». En exécution des ordres souverains, le protopope Rogov et quelques savants du même acabit avaient réuni en un seul volume tout ce qu'ils avaient trouvé de plus fort en faveur de leur thèse : manuscrits et imprimés avaient été mis à contribution. Il en sortit une *rudis indigestaque moles* qui eut pourtant du succès. Le patriarche y puisait des arguments dans la discussion contre Waldemar, et, sur un tirage de 1,163 exemplaires, on en vendit 1,032 dans l'espace de quatre mois. Un in-folio de ce genre ne trouverait peut-être pas, de nos jours, le même nombre d'acheteurs parmi les orthodoxes.

Grâce à cette diffusion, la *Kniga* devait fatalement



tomber entre les mains de Krijanic. Il en prit connaissance et fut exaspéré. A vrai dire, il y avait bien de quoi. Maintes pages de ce factum regorgeaient d'erreurs et de calomnies tantôt révoltantes, tantôt ridicules : on reprochait, par exemple, aux Latins d'enseigner soixante-douze hérésies, et, crime irrémissible, de manger des grenouilles. Le reste était à l'avenant. Le pudibond Croate y trouvait même une liberté d'allures qu'il qualifiait de dévergondage cynique et qu'il se refusait à mieux préciser. C'était donc un poison, un poison violent, qui se répandait à pleines mains parmi les Russes, sans que personne songeât à les prémunir par un contre-poison; car les évêques ruthènes eux-mêmes, les plus intéressés à l'affaire, ignoraient jusqu'à l'existence de l'odieux volume.

De cet ensemble de choses se dégageait avec évidence la nécessité d'une réfutation. A meilleur titre que tout autre, Krijanic avait le droit de le proclamer. N'avait-il pas constamment soutenu que les Russes étaient des victimes de leur ignorance? Désormais la preuve était entre ses mains, et il pouvait la fournir à d'autres. Il n'y aurait plus, pour amener l'entente, qu'à renverser cet échafaudage de mensonges. Lui-même se chargeait de le faire. Son rêve favori était de devenir le Bellarmin des Slaves, de les armer contre les Grecs comme le Jésuite italien avait armé les Latins contre les Protestants. Le moment lui paraissait favorable, puisque l'occasion s'offrait d'elle-même. Il aurait d'abord admonesté le patriarche qui avait permis d'enseigner ces scandaleuses erreurs, et puis il les aurait réfutées à grand renfort de syllogismes; car Krijanic était partisan du système scolastique. Telle était sa confiance dans le bon sens national qu'il ne doutait pas de remporter une brillante victoire. Déjà il voyait tous les exemplaires de la *Kniga* empilés sur la place publique,

livrés aux flammes vengeresses d'où sortiraient l'union et la paix. Pourquoi faut-il que la question de gros sous l'arrête encore ici? Il l'insinue à la Propagande qu'il met au courant de sa trouvaille; mais l'article finances est discrètement écarté, et, le 1er septembre 1648, on le prie d'expédier à Rome la fameuse *Kniga*.

Imposer cet envoi à Krijanic, c'était lui demander un sacrifice au-dessus de ses forces. Rien ne prouve qu'il se soit décidé à le faire, et il est plutôt probable que, malgré sa vie errante, il ne s'est jamais séparé de son trésor. Ne pouvait-il point, à l'occasion, le porter lui-même à Rome? Après le voyage de Moscou, il se dirige sur Vienne, où une grave maladie le retient des mois entiers. Rendu à la santé, il trouve moyen d'aller à Constantinople avec l'ambassadeur impérial Schmidt. Mais le ciel bleu de l'Orient ne captive pas longtemps l'infatigable pèlerin; un autre centre d'attraction l'appelle impérieusement, et c'est encore sur les bords du Tibre que nous le retrouvons vers la fin de l'année 1651.

Sa position est plutôt enviable dans la Ville éternelle. Membre de la Congrégation illyrienne de San-Girolamo, aumônier de la garde suisse, il a des loisirs pour vaquer à ses écrits, et il se met à compiler sa *Bibliotheca schismaticorum,* dont un volume se conserve encore à Rome, à la bibliothèque de la Minerve, quoique bien des feuillets soient déjà entamés par une encre corrosive.

L'ouvrage était conçu sur un vaste plan. Il devait non seulement réfuter la *Kniga*, mais aussi démolir toutes les objections produites jusque-là par les orthodoxes et former une apologie complète de la foi romaine. Aussi bien, à la suite des extraits de la *Kniga*, viennent ceux des Photius, des Barlaam, des Gabriel de Philadelphie. Le choix des auteurs est fait de manière à concentrer la discussion sur

les points principaux en litige, tels que la primauté du Pape, le *Filioque* et le calendrier. Confiant dans ses preuves et fort de son impartialité, Krijanic ne craignait pas de donner d'abord la traduction latine des opinions adverses; après quoi viendrait leur réfutation. Malheureusement, cette seconde partie, qui aurait été la plus intéressante, n'est point arrivée jusqu'à nous. Nous n'avons que la première, simple traduction d'auteurs déjà connus. Les épigraphes scripturaires qui l'ouvrent révèlent les préoccupations de l'auteur et ses plus radieuses espérances : elles préconisent la vérité et la charité, et rappellent qu'un jour viendra où il n'y aura ni deux peuples, ni deux royaumes, mais un seul troupeau avec un seul pasteur [1].

Quelques années se passèrent dans cette studieuse retraite. Krijanic était, à Rome, en renom de travailleur consciencieux. On lui savait gré d'avoir apporté des ouvrages peu connus de polémique, et de s'appliquer à les faire connaître. Des livres de sa composition, parmi lesquels il y en avait un sur les proportions musicales, furent examinés à la Propagande et jugés favorablement par le cardinal Brancacci, et même par Holstenius, le savant bibliothécaire de la Vaticane, dont l'avis faisait autorité. Son caractère plaisait moins que ses livres. Krijanic n'était plus le sympathique étudiant d'autrefois; les épreuves et les déboires l'avaient trop secoué. Toujours en quête d'une issue pour son activité débordante, il faisait l'impression d'un homme mal équilibré; « cervelle troublée et extravagante, » disait-on, sur laquelle on ne peut pas compter [2].

[1] Rome, Bibliothèque de la Minerve, mss. XX, II, 19. — Le volume a été achevé en 1656.

[2] *Archiv für slav. Phil.*, t. VI, p. 121. — Archives de la Propagande, *Acta*, t. 27, f. 97 v.

Ces différentes opinions sur Krijanic et ses travaux furent émises en pleine séance de la Propagande, le 1er octobre 1657, à l'occasion du subside qu'il demandait, soit pour aller à Moscou, soit pour continuer à écrire. Il était d'ordinaire à court d'argent, et, pour sortir d'embarras, il s'adressait toujours à la Congrégation. Par une de ces inconséquences qu'il est difficile d'expliquer, malgré sa réputation de médiocre missionnaire, on lui octroya quand même la mission de Moscou. Mais le pape Alexandre VII rapporta cette décision, le 26 janvier 1658. Il préféra garder à Rome le laborieux Croate, et lui accorda une pension de quatre écus par mois, à charge de terminer les travaux ébauchés.

On pourrait croire que, pensionné par le Vatican, Krijanic se serait mis résolument à l'œuvre sans rêver de nouveaux déplacements. Il n'en fut rien. Un besoin intense d'expansion lui rendait à la longue insupportable la vie concentrée. Peut-être aussi n'était-il pas entièrement satisfait du travail qu'il avait entrepris : après avoir constamment plaidé la cause des réfutations systématiques en langue russe, il en élaborait une en latin qui ne trouverait à Moscou que très peu de lecteurs. N'était-ce pas se donner à soi-même un formel démenti?

Quoi qu'il en fût, vers la même époque, des rumeurs qu'il accueillit avec empressement se répandirent fort à propos : on prêtait aux Moscovites le dessein d'ériger des chaires de philosophie. Aussitôt, sa mobile imagination s'enflamme ; c'est l'aube, d'après lui, d'une ère nouvelle ; c'est le moment de renouer des relations amicales. En conséquence, il insinue au Pape d'envoyer un légat à Moscou, et s'offre pour les fonctions d'interprète. Et, comme le Vatican ne se presse pas d'entrer dans ses vues, il se replie sur lui-même. Un jour, c'était en 1658,

il emballe ses papiers et ses livres, et, à la sourdine, de son propre chef, se met en route pour Moscou. Cette résolution avait été précédée d'une lutte intérieure. Car enfin, de quel droit s'ingérait-il dans une mission qui ne lui était pas confiée? Il se raisonne et, se prévalant de l'ancienne autorisation de 1646, parvient à se former la conscience. En réalité, ce sont les attirances irrésistibles du Kremlin qui l'aveuglent et le poussent vers le Nord. Il cède, et cet instant de faiblesse lui vaudra de longues et cruelles souffrances.

III

DEUXIÈME VOYAGE DE KRIJANIC EN RUSSIE

Tout, à peu près tout est mystère dans ce second voyage de Russie, sauf la fidélité presque inviolable de Krijanic à ses principes, ses plans d'avenir et ses procédés naïvement cauteleux.

Pour se rendre au pays de ses rêves, il traverse la Petite-Russie, dévastée par le fer et le feu, et qui cherchait encore son maître. Partisan convaincu de la domination tsarienne, il s'attarde parmi les Cosaques, et n'arrive à Moscou que le 17/27 septembre 1659.

Alexis Mikhaïlovitch gouvernait alors le pays. On se trouvait à la veille du bouleversement radical dont les avant-coureurs se faisaient déjà sentir. L'état d'âme, comme nous dirions, était tel que Krijanic pouvait le souhaiter. Deux courants se partageaient la nation. Réfractaire à toute innovation, la masse se complaisait dans sa grossière inertie et son isolement, tandis qu'une élite, assoiffée de réformes, se rapprochait sans scrupule de

l'étranger, et demandait des lumières aux Petits-Russiens, aux Grecs et même à l'Occident. Encore quelques années, et Siméon de Polotsk, moine et lettré, deviendra l'oracle de la cour et l'éducateur du Tsarévitch. Il ouvrira des écoles et fera représenter au Kremlin des pièces de théâtre. Tout cela rentrait dans le programme de Krijanic, et le rôle de Siméon était bien celui qu'il eût volontiers revendiqué pour lui-même. Mais ses antécédents ne le comportaient pas : le sort ne lui réservait que d'amères déceptions.

De prime abord, l'accueil fut bienveillant et les formalités d'installation ne donnèrent lieu à aucun incident fâcheux. Soumis à l'interrogatoire de rigueur, le nouvel arrivant fit preuve de sévère discrétion. Pas un mot de son sacerdoce, de son séjour à Rome, de ses attaches à la Propagande. Il se donne pour un lettré, expert en traduction, voué à l'enseignement, ne demandant qu'à se rendre utile. Là-dessus on lui offre, avec un logis convenable, les présents d'usage en étoffes, vivres et fournitures. Désormais, la salle est faite, l'acteur n'a plus qu'à entrer en scène.

Plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis que le jeune étudiant de Saint-Athanase avait confié au papier ses premières inspirations sur la mission de Moscou et la manière de s'y prendre pour réussir. Ni le temps, ni l'expérience n'avaient entamé ses opinions. Il est aussi simpliste qu'aux premiers jours, tout en se piquant d'être fin, car ses visées secrètes se réduisent à des artifices innocents. En effet, les Russes, et ce sont encore les plus avancés, prétendent conquérir la science sans sacrifier l'orthodoxie, tandis que, d'après Krijanic, le progrès devrait aboutir à l'union. Peu lui importe l'inévitable heurt des dernières échéances. Il se croit assez habile pour orienter

l'affaire à sa façon, sans effaroucher ou inquiéter personne, ne s'occupant, comme il aime à le dire, que du « préambule de la conversion ». Tout plein de son idée, oubliant qu'il est étranger, inconnu au Kremlin, où règne encore une routine séculaire, il se propose d'emblée, le 27 septembre 1659 (vieux style), pour historiographe officiel de Moscou et bibliothécaire en titre, chargé de cataloguer les livres du Tsar et de les classer. Son ambition n'a rien de personnel ou de mesquin : ce sont les Russes, ce sont les Slaves qu'il veut délivrer d'un opprobre. Un sage de l'ancienne Égypte avait traité les Grecs d'éternels enfants, parce qu'ils ne scrutaient pas leurs origines. Krijanic s'indigne de voir le même reproche peser sur ses compatriotes, et il se sent en mesure de les en délivrer. Qu'on le laisse faire, et il saura rédiger les annales russes, réfuter les calomnies d'Adam Oléarius, rembarrer les Polonais, revendiquer les titres tsariens, traduire les chroniques grecques, vulgariser les sciences administratives, composer une grammaire slave avec un dictionnaire, enfin surveiller la réimpression de la Bible d'Ostrog. Les gloires du passé se confondraient ainsi avec d'appréciables avantages pour le temps présent [1].

En tenant ce langage, Krijanic, au risque de passer pour un vulgaire aventurier, taillait en plein dans le neuf. Personne avant lui n'avait fait au Kremlin des avances encyclopédiques de ce genre. Présumant de ses forces, il assumait pour lui seul la besogne de toute une académie. Le bon sens moscovite, sans même se douter de l'arrière-pensée d'union, s'aperçut immédiatement des dangers du cumul et ne se laissa point séduire. A en juger d'après les pièces qui nous restent, de toutes les offres de l'entre-

[1] Biélokourov, p. 88.

prenant travailleur une seule fut acceptée : on le chargea de composer une grammaire slave et un dictionnaire.

Les voilà donc en passe de se réaliser, ne fût-ce qu'en réduction, les visions hardies caressées naguère au collège Saint-Athanase. L'obscur étudiant est installé à Moscou, défrayé par le Tsar, pourvu d'un office rétribué qui lui donne accès auprès des personnages les plus en vue. Comment a-t-il profité de cette situation? Quels ont été les résultats de son action? A défaut des détails qui nous manquent, force est de s'en tenir aux points de repère et aux allusions. On n'en saura pas plus long tant que le mémoire de Krijanic sur son second voyage de Moscou ne sera point retrouvé.

Il est sûr d'abord que le pensionnaire du Tsar s'est appliqué sérieusement aux travaux de linguistique qui lui avaient été demandés. Il en reste des preuves matérielles : des dissertations grammaticales et des corrections d'un dictionnaire latino-slave. Mais ce n'étaient là que des degrés à franchir pour arriver jusqu'aux sommités de l'échelle sociale. La manœuvre savamment concertée ne réussit qu'en partie. Rien ne prouve, en effet, que Krijanic ait été admis en présence du tsar Alexis Mikhaïlovitch, comme le comportait le point culminant de son programme. Toutefois, il était en bonne voie d'y parvenir, car déjà la faveur de quelques personnages marquants lui était acquise.

D'aucuns parmi les boïars sympathisaient avec l'Occident, reconnaissaient sa supériorité et se mettaient volontiers à son école. Ils devaient se complaire dans des causeries amicales avec un étranger initié aux lettres et aux sciences, capable d'élargir leurs horizons, et pouvant les renseigner sur les questions brûlantes du jour. Deux hommes célèbres, Morozov et Rtistchev, se sont surtout

rapprochés de Krijanic; au moins est-ce à eux qu'il consacre ses plus chauds et affectueux souvenirs, mérités sans doute à plus d'un titre.

Dans sa longue et laborieuse carrière, Morozov avait connu tous les genres de péripéties. En faveur à la cour et détesté par le peuple, beau-frère du Tsar et condamné à l'exil, rendu enfin à ses dignités et à ses charges, succombant sous le poids des affaires d'État, coutumier d'expédients parfois funestes, il se sentait au-dessous de sa position, regrettait son manque d'instruction, et se livrait avec tant d'ardeur à l'étude que les ignorants le tenaient pour un sorcier adonné à la magie noire. Dans ces conditions, Krijanic, pour être bien reçu par Morozov, n'avait qu'à se présenter chez lui.

Rtistchev devait être d'un accès encore plus facile, grâce à d'inconscientes affinités intellectuelles. Nature mystique, profondément religieuse, ce jeune okolnitchi, passionné pour le progrès, avait repris à son propre compte l'idée prônée naguère par Pierre Moghila, et fondé, en 1648, à deux verstes de Moscou, près de l'église Saint-André, un monastère qu'il peupla de moines petits-russiens. Un calcul intelligent dictait ce choix. En contact avec l'Occident, initiée à ses méthodes qui lui venaient de Pologne, l'école de Kiev possédait des maîtres habiles, capables de réveiller l'esprit scientifique. On lui en demanda quelques-uns pour le nouveau monastère, et ils furent chargés, sitôt arrivés, d'enseigner la grammaire, la rhétorique et la philosophie. En dépit de ses fonctions absorbantes, Rtistchev se mit lui-même au nombre des premiers disciples. Le jour, il faisait son service auprès du Tsar, et, pour se détendre, il passait ses nuits dans le couvent à étudier les lettres grecques, à converser avec les moines, à enrichir son esprit de connaissances variées.

Une question se pose ici d'elle-même, et on verra tout à l'heure comment elle se rattache à notre sujet. Dans un mémoire présenté à la Propagande en 1682, Krijanic revient sur son séjour de 1659 à Moscou, et se félicite d'avoir non seulement surpris tous les arcanes du Kremlin, mais d'avoir aussi connu beaucoup de personnes de différentes conditions qui professaient en secret la religion romaine. L'intimité ne tarda point à s'établir entre le prêtre déguisé et ces crypto-catholiques. Une grande ferveur régnait parmi ces derniers. Plusieurs d'entre eux insistèrent auprès de Krijanic pour la publication d'un livre apologétique en langue russe qui aurait soulagé leurs consciences, et leur aurait permis, Dieu aidant, de professer publiquement leur foi [1].

On se demande quels étaient ces courageux néophytes, et ce qu'il y avait de réel, de positif dans leurs aspirations? Cette curiosité est d'autant plus légitime qu'il y eut, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, des tentatives sérieuses de propagande catholique. Il n'est pas encore possible de percer à jour le travail mystérieux et latent qui s'est fait, mais les indices en sont déjà visibles et se laissent constater. Ainsi, en 1699, le P. Jean Milan, dont il sera question plus tard, établi à la Sloboda et au fait de tous les agissements, ne tarit pas d'éloges sur un couvent des environs de la capitale, composé de moines unis au Saint-Siège, et gouverné par un saint et savant archimandrite. Le personnel de la communauté se rajeunissait par des recrues envoyées de Pologne, et suffisamment versées dans la langue pour jouer le rôle de « Ruthènes ». Le P. Milan ajoute que « beaucoup d'autres » désiraient l'union avec Rome et n'étaient

[1] Biélokourov, p. 278, 282.

retenus que par la crainte de se compromettre [1]. Des allusions du même genre se rencontrent ailleurs. Elles prouvent que, vers la fin du dix-septième siècle, le mouvement unitaire prenait de l'extension et qu'il datait de loin.

Peut-être ces circonstances n'ont-elles pas été étrangères au malheur qui fondit à l'improviste sur Krijanic, et dont la cause est restée à peu près inconnue. Des soupçons pouvaient l'atteindre. On dirait que cet homme de dévouement était prédestiné à la souffrance. A peine seize mois d'un bonheur relatif se sont-ils écoulés à Moscou qu'un oukaze d'exil vient, comme un coup de foudre, briser son existence. Alexis Mikhaïlovitch le reléguait à Tobolsk, dans une terre inhospitalière, au milieu des neiges et des glaces de la Sibérie. C'était une séquestration, une mort anticipée; mais tel était le bon plaisir du Tsar. Il tenait lieu d'enquête et de jugement, et n'admettait pas de tergiversation. L'ordre fatal, daté du 8/18 janvier 1661, partait du bureau des Affaires livoniennes; il était contresigné par Ordyne-Nastchokine, partisan du progrès occidental. Krijanic restait au service de l'État avec de gros émoluments qui ne furent réduits que plus tard, mais il était condamné à vivre dans le désert, loin des boïars qu'il voulait gagner à sa cause, loin du théâtre où devait se déployer son action.

Cet enchevêtrement de faveurs et de châtiments ne rend que plus inexplicable le vrai motif de la disgrâce de Krijanic. Les hypothèses varient à l'infini, et les aveux de la victime sont loin d'être suffisants. En 1676, s'adressant au prikaz, il donne par écrit un double motif de ses revers : d'abord un oukaze d'Alexis Mikhaïlovitch condam-

[1] *Pisma... Iezouïtov*, p. 30, 234.

nant à l'exil tous les étrangers célibataires et récemment arrivés, et puis « un bête de mot » qui lui aurait échappé et qu'on aurait exploité contre lui. Or, il se trouve que l'étrange oukaze n'a jamais été enregistré; quant au « bête de mot », il reste dans le vague. Et comme s'il eût voulu brouiller les cartes à plaisir, interrogé de vive voix au prikaz, à propos de sa requête, le pauvre homme affirme pertinemment ne pas savoir pourquoi il a été exilé. L'incertitude n'est donc pas dissipée, et l'on ne voit même point comment elle pourrait l'être [1].

Quoi qu'il en soit du motif, le fait brutal du déplacement obligatoire n'est que trop avéré. Le 20/30 janvier 1661, Krijanic quittait Moscou, inaugurant par cet exode un exil de quinze ans. Pour un Méridional, doué d'une activité fiévreuse, la transition ne laissait pas d'être rudement cruelle. Trop rapide la déchéance de Rome à Tobolsk, trop décevante la triste et morne réalité après tant d'illusions écloses au soleil brûlant d'Italie!

Tobolsk, centre administratif d'une province en formation, n'était qu'une ébauche de capitale, à physionomie cosmopolite : Russes, Polonais, Lithuaniens, Suédois et Allemands se superposaient aux indigènes. La présence des Raskolniks y ajoutait une nouvelle variété confessionnelle. En vue de ces éléments hétérogènes, on comprend que les voïévodes aient été embarrassés de trouver pour Krijanic, comme le portait l'oukaze, un emploi convenable. Après quelques tentatives qui échouèrent piteusement, on le laissa, paraît-il, à ses loisirs. Il put reprendre la plume et se livrer aux travaux de son choix.

A le voir absorbé par ses études favorites et plongé

[1] Biélokourov, p. 174.

dans ses nouvelles recherches, tout en poursuivant le même objectif, on ne sait s'il faut s'étonner davantage de sa souplesse et de sa vivacité d'esprit ou de son invincible ténacité. Jeté aux extrémités du monde civilisé, réduit à une condition lamentable, loin de se laisser abattre, il reprend son œuvre et il élargit son cadre. La Sibérie et la Chine vont l'occuper, entrer dans ses calculs, et lui suggérer des combinaisons. Rien ne lui échappe : aux vues d'ensemble succèdent les détails. Il passe en revue les nationalités, les coutumes locales, les industries, l'histoire du pays, l'exploitation de ses richesses, la recherche de l'or, et, à l'occasion, il ne recule pas devant l'alchimie et la démonologie. Il est si richement documenté que, lorsque Spathar, envoyé de Moscou à Pékin, passe par Tobolsk, de longs et fréquents colloques s'engagent entre eux. L'ambassadeur y puise des lumières dont il saura tirer profit, et Krijanic lui remet un gros volume de sa composition sur le commerce à établir avec la Chine. Plus tard, sollicité par un ami, et recueillant ses souvenirs, il écrira un livre copieux sur la Sibérie, digne de faire pendant à celui d'Isaac Massa [1].

Mais tous ces travaux plutôt profanes n'en gardent pas moins à ses yeux un caractère purement accessoire. Ils sont subordonnés à l'idée maîtresse de sa vie, inspiratrice de ses œuvres, qui n'est autre que l'unité religieuse des Slaves et leur union avec Rome. Sous l'empire de cette préoccupation, il creuse son idée fixe, il l'analyse, il la développe en tous sens dans sa *Politique* et sa *Providence divine*, où se déverse en partie, pendant le séjour à Tobolsk, son activité littéraire [2]. Les attaques virulentes que l'on y rencontre souvent contre les Grecs et les Alle-

[1] *Historia de Sibiria*, dans Titov, p. 115, n° VII.
[2] Pour les détails bibliographiques, voir Biélokourov, p. 6 et suiv.

mands, contre la xénomanie en général, ont leur raison d'être spécifique. Quel que soit le souci de l'indépendance nationale, de la dignité personnelle, de l'individualité reconquise, Krijanic voudrait isoler les Russes de tous les ennemis du Saint-Siège, des disciples de Photius et des tenants de la Réforme. Une fois séparés de ces dangereux alliés, rendus à leur propre inspiration, instruits et éclairés, les orthodoxes de Moscou n'opposeraient plus, pensait-il, de résistance invincible, à condition que l'on sût adroitement s'y prendre.

Or, l'adresse souveraine — est-il nécessaire de le répéter? — se réduisait, d'après Krijanic, à faire de longs détours avant d'atteindre le but. Ce système ingénieux d'approches, il l'avait préconisé à Rome, pratiqué à Moscou, et longtemps il ne l'abandonne pas en Sibérie. En un rien de temps, il avait acquis une connaissance approfondie de la société moscovite; il en avait sondé les plaies, apprécié les vertus, constaté les lacunes, et, chose plus étonnante, il avait même entrevu les réformes à introduire. Ses études d'histoire slave et de linguistique marchaient de front avec les observations d'ordre pratique. Maintenant il confie au papier les résultats de ses travaux. Il se met à disserter savamment sur la forme de gouvernement la législation, les finances, le commerce, l'industrie, l'agriculture. Il se garde bien d'être vague ou banal. Tout est clair chez lui, précis, déterminé; tout se tient, se déduit logiquement. On le dirait absorbé par ces hautes considérations, si le refrain de l'union, reparaissant périodiquement, ne trahissait pas sa tendance vers le but suprême et unique de sa vie.

Cependant l'heure allait sonner où l'intrépide lutteur, à bout de forces, se montrerait moins intransigeant. Les événements semblaient conjurés contre lui. Son tour-

ment perpétuel était la disette de livres. Et, tandis qu'il en achète avec ses derniers sous, sa pension est réduite d'une grosse moitié, et un voïévode trop zélé lui confisque son Oléarius pour l'envoyer au Kremlin. Puis, c'est un mal cruel qui le réduit à l'inaction et le cloue sur un lit de douleur. Il ne s'en releva qu'après avoir senti les étreintes de la mort, et il faillit y perdre les oreilles et les yeux. Au physique, il n'est plus qu'une ruine. Le moral s'en ressent. Le séjour de Tobolsk lui devient intolérable. Il rêve, mais en vain, de se fixer au milieu des Raskolniks, dans le couvent de Solovetsk; enfin, c'est la nostalgie de l'Occident qui s'empare de tout son être. Il pousse un cri de détresse. Durant sa maladie, il a fait un vœu à saint Nicolas; il supplie qu'on l'autorise à l'accomplir, qu'on le laisse faire son pèlerinage, qu'on lui rende sa liberté.

C'est ce désir intense d'élargissement qui l'amène à faire une brèche dans son programme. Pour sortir de son enfer, il se déclare en possession d'un secret dont dépendent l'avenir et le bonheur des Moscovites, et qui ne saurait être confié que personnellement au Tsar. Et, comme le Kremlin ne se presse pas de répondre, il met ses confidences par écrit[1]. Un gros volume sort de sa plume féconde, une savante exégèse en fait les frais; au premier plan figure la promesse prophétique d'unité : un seul troupeau et un seul pasteur. Tout son espoir est dans ces mots, il les prend comme devise d'avenir. La glace une fois rompue, il se lance dans la polémique sur les points controversés entre les Églises d'Orient et d'Occident, et plaide avec vigueur la cause de l'union. Ainsi s'effondrait la théorie du « préambule », puisque le secret n'était

[1] Sokolov, p. 16.

plus dosé et livré peu à peu, mais dévoilé du coup; puisqu'il allait au Tsar directement, non par des voies intermédiaires. C'est que désormais le système des longs circuits n'était plus applicable. Il faut rendre cette justice à Krijanic qu'il a tenu bon jusqu'au bout. Il ne s'est rendu qu'à la dernière extrémité; encore n'a-t-il sacrifié que des accessoires; quant à l'idée unitaire, elle s'identifie plus que jamais avec son existence.

La voix du malheureux exilé trouva enfin un écho au Kremlin. Gracié par le successeur d'Alexis, le tsar Fedor, il quitta Tobolsk, le 5/15 mars 1676, pour regagner Moscou. Rien ne l'attachait plus à cette capitale. S'il avait désiré naguère d'y pénétrer, il lui tardait maintenant de s'éloigner de ces murs crénelés, témoins de son échec. Sa mission en Russie était irréparablement compromise, il n'y avait pas à en douter. Il se réservait, on le verra, de la poursuivre ailleurs.

Mais les rôles étaient renversés. Les proscripteurs d'autrefois voulaient garder auprès d'eux le chanoine d'Agram, bien qu'il ne fît plus mystère de sa profession, et qu'il se révélât tenace dans sa foi latine. Ce ne fut pas sans difficultés qu'il parvint à franchir la frontière, le 9/19 octobre 1677, en compagnie de Gabel, ambassadeur de Danemark, après avoir proposé de traduire, à titre de rançon, les *Politica* d'Aristote, ou bien d'offrir au Tsar soit une ingénieuse invention musicale, soit une espèce de *perpetuum mobile* agrémenté d'un pendule. Le voilà rendu à la liberté. Que va-t-il faire? Champion irréductible, il marchera par d'autres sentiers vers son but idéal. Et, à vrai dire, sa nouvelle détermination causera une surprise déconcertante. Dès l'année 1678, il revêt, dans un couvent de Vilna, la robe blanche des Frères prêcheurs. D'où lui venait cette vocation tardive? Il est difficile de le

deviner. Peut-être les quatre Dominicains, ses compagnons d'exil à Tobolsk, avaient-ils dirigé ses pensées de ce côté. Mais Krijanic n'avait pas le tempérament monacal. De graves dissentiments ne tardèrent pas à éclater entre ses supérieurs et lui, et son caractère ardent reprit le dessus. L'impulsif reparut avec toute sa véhémence.

Fidèle à son idée, il entendait lui consacrer les restes de sa vie agitée, composer des ouvrages de polémique et de controverse, ensuite aller à Rome faire profiter la Propagande d'une expérience chèrement acquise. Ses chefs hiérarchiques ne partageaient pas sa manière de voir, et lui suscitaient discrètement des obstacles. De là, un conflit qui, en 1681, passa rapidement à l'état aigu, car, pour être moine, Krijanic n'en tenait pas moins à sa propre volonté et à son bon plaisir. Surexcité par l'opposition qu'il rencontrait, résolu de se rendre quand même à Rome, il se mit à manœuvrer dans ce sens en dehors de l'ordre et dans l'ordre même[1].

D'abord c'est le nonce de Varsovie, Opizio Pallavicini, qu'il saisit de son affaire, et auquel il envoie ses manuscrits « sur les erreurs des Grecs et les fables des Moscocovites ». Soumis à la révision des Jésuites, ils furent trouvés irréprochables. Et comme, par une heureuse coïncidence, un émissaire devait être envoyé à Moscou, Krijanic parut au nonce l'homme indiqué pour remplir cette mission. En conséquence, au mois d'août 1681, ordre lui fut donné de venir à Varsovie.

Cet ordre du nonce arrivait à un moment critique. Quelques mois auparavant, au chapitre de Vilna, Krijanic avait sollicité de ses confrères en religion l'autorisation de se rendre à Rome. Elle lui fut tour à tour accordée et

[1] Biélokourov, p. 265 et suiv., nos 25 à 28, p. 206.

refusée, ce qui l'exaspéra tellement qu'il eut recours à un moyen radical, et mit en doute la validité de ses vœux. Armé de bulles pontificales, l'ancien élève de Saint-Athanase se faisait fort de prouver que ses engagements envers l'ordre de saint Dominique étaient de plein droit nuls et non avenus, et qu'il fallait le traiter non en moine, mais en simple missionnaire. La discussion battait son plein à l'arrivée des lettres d'appel du nonce. Naturellement, celles-ci ne firent que compliquer la situation.

Krijanic en sortit par un coup de tête à sa façon. Prenant à la lettre une parole équivoque de son supérieur, il quitte son froc : vêtu en prêtre séculier, il paraît devant l'évêque, et, en pleine cathédrale, lui présente une requête motivée avec exposition de ses griefs et demande de protection.

Cette scène lui valut le départ pour Varsovie, fin janvier 1682, sans toutefois le mettre à l'abri des plus cruelles épreuves. Le nonce, prévenu par les Dominicains, le traita d'apostat, lui ferma sa porte, et ne voulut pas échanger une seule parole avec lui[1]. Les brusques procédés du nonce furent le prélude d'un exil de trois mois dans un couvent de province, après quoi Krijanic fut réintégré dans celui de Vilna.

Hommes et faits semblaient conspirer contre lui, mais rien n'ébranlait sa ferme résolution de revoir la Ville éternelle. La même attirance fascinatrice que Moscou avait exercée naguère sur le jeune et intrépide missionnaire, Rome l'exerçait maintenant sur le lutteur aguerri. Présenter ses mémoires à la Propagande, exposer ses idées sur l'union des Églises, conserver ainsi pour l'avenir

[1] A défaut de Krijanic, le nonce jeta son dévolu sur Antoine Schimman, mineur conventuel. Archives de la Propagande, *Acta* 1682, f. 87; *Lettere della S. C.*, t. 71, 16 mars 1682.

les fruits de sa longue expérience, revivre dans des disciples ou des imitateurs, c'était là le plus vif désir de Krijanic. Il y voyait le triomphe de ses idées favorites, la consommation de son œuvre et le couronnement de sa vie. Sur le déclin de l'âge, criblé de maladies, il se sentait encore assez de vigueur pour reprendre son bâton de pèlerin et faire à pied le long et pénible voyage.

Pendant qu'il roulait ces projets dans son cerveau, sa cause était, sur son initiative, examinée à la Propagande. Deux points furent soumis aux consulteurs de la Congrégation : d'abord la validité des vœux de Krijanic, et puis son désir de venir à Rome. La décision ne se fit pas attendre. Les engagements vis-à-vis de l'ordre de saint Dominique furent reconnus obligatoires et réguliers, la bulle d'Urbain VIII n'interdisant les vœux monastiques que pendant les trois premières années après la sortie du collège. D'autre part, on s'intéressa aux renseignements que pourrait donner sur la Russie un missionnaire qui se vantait d'en posséder tous les secrets, et les supérieurs de l'ordre furent mis en demeure d'envoyer Krijanic à Rome.

Mais il était écrit qu'il ne reverrait jamais la cité bénie, complice de ses premières ardeurs, et que Rome ne recueillerait pas les suprêmes accents de son zèle. Encore une fois, l'autorisation tant désirée lui fut d'abord accordée, et puis, on ne sait trop pourquoi, refusée. Krijanic ne l'entendait pas ainsi. Chargé de ses volumes et tout à l'espérance, il se mit en route sans compter avec les difficultés, sans reculer devant les bruits de guerre et d'invasion musulmane.

Cependant la situation devenait de plus en plus menaçante. Lorsque le hardi pèlerin arriva aux portes de Vienne, il trouva la ville assiégée par les Turcs, et l'armée libératrice de Sobieski campée sur les hauteurs du Kah-

lenberg. Dans le tumulte de la bataille et l'ivresse d'une sanglante victoire, qui se serait soucié d'un pauvre voyageur en route pour l'Italie? Un seul mot laconiquement révélateur nous apprend qu'il trouva la mort dans les rangs de l'armée polonaise, sans doute au service des malades et des blessés. Et puis le silence se fait autour de cette existence aventureuse et tourmentée. On ne sait ni la date précise de la mort de Krijanic, ni l'endroit où repose sa dépouille terrestre. Il n'a point récolté lui-même le fruit de ses travaux, ses deux missions à Moscou ne lui ont rapporté que des souffrances et l'exil. Il a fallu des siècles pour faire germer la semence jetée laborieusement dans le sol. La postérité a rendu justice à l'infatigable travailleur et reconnu ses mérites. Ses œuvres l'ont fait revivre parmi nous. Elles portent l'empreinte d'un esprit supérieur, et, quoique en plusieurs points contestables, elles défient le temps et l'oubli.

40

CHAPITRE II

MISSION DE MENZIES

I. Projets de Jean-Casimir. — Un hors-d'œuvre. — Jean-Casimir, Jésuite, cardinal, roi de Pologne. — Patriarches d'Orient à Moscou. — Païsius Ligaridès. — Ludovic Szirecki. — Ambassade polonaise à Moscou en 1667. — Allusions à l'union dynastique. — Embarras des Polonais. — Intervention des patriarches. — Projet d'union. — Surprise de Jean-Casimir. — Ses propositions au Kremlin. — Manœuvre à double face de la nonciature. — Commission secrète établie à Rome. — Silence du Kremlin. — Soupçons de Jean-Casimir. — Malentendu avec le nonce. — Résultat négatif.

II. Menzies a Rome. — Ambassades russes. — Ligue contre les Turcs. — Artamon Matvéïev. — Menzies désigné pour Rome. — « Cherchez la femme. » — Le passé de Menzies. — Personnel de l'ambassade. — En route pour Rome. — Clément X et le cardinal Altieri. — Arrivée de Menzies. — Entourage. — Difficultés d'étiquette. — Audience au Quirinal. — Version du cardinal Orsini. — Affaires et confidences. — Le titre de Tsar. — Mémoires et démarches. — Refus du titre. — Une lettre alambiquée. — Échec de Menzies.

III. Tentative d'Innocent XI. — Reutenfels. — Son mémoire et ses propositions. — Politique d'Innocent XI. — Ordres à Martelli, nonce de Pologne. — Négociations avec Sobieski. — Czartoryski à Moscou. — Les Russes reculent. — Rinhuber. — Ses mémoires, ses agissements. — Il rêve Moscou.

I

PROJETS DE JEAN-CASIMIR

Encore un hors-d'œuvre et d'étranges équivoques avant la mission officielle d'un représentant du Tsar auprès du Pape. C'était vers 1667. Tandis que le malheu-

reux Krijanic se morfondait en Sibérie, ses idées conciliatrices s'agitaient à nouveau dans le monde slave.

Cette fois, l'initiative venait de la Pologne. Naguère, au seul soupçon d'un rapprochement entre le Vatican et le Kremlin, Sigismond II, aussi effrayé que méfiant, avait lancé des anathèmes et des foudres. Point de ces faiblesses chez le roi Jean-Casimir. L'excès contraire est plutôt à craindre, tant il y met d'ardeur presque téméraire. C'est qu'avant de ceindre la couronne royale, il a porté tour à tour le froc et la pourpre : il lui en reste quelque chose. En 1643, un pauvre pèlerin polonais vint à Rome frapper à la porte du noviciat des Jésuites. A peine en eut-il franchi le seuil, que le monde et le sceptre réclamèrent le rejeton des Vasa. Promu au cardinalat, sur les instances de son frère Wladyslaw IV, il y renonce bientôt, et, à la vacance du trône, se fait acclamer roi de Pologne.

Vie nouvelle et changement de décor. Autant il avait émis de vœux, autant il lui faut maintenant de dispenses. Hier encore ministre de paix, il brandit aujourd'hui le sabre, et son règne est assombri par les guerres des Cosaques. Astreint au célibat, il épouse la veuve de son frère, Marie de Gonzague, et d'aucuns se scandalisent, à tort cependant, de le voir prendre au sérieux son rôle de mari. Mais au fond de cette âme inquiète, rêveuse et mal équilibrée, restait toujours un ferment monacal. Jean-Casimir reprendra la mitre, et s'en ira mourir obscurément dans l'abbaye de Saint-Martin de Nevers. Avant même d'abdiquer, il est hanté par des réminiscences d'antan; parfois le théologien prend le dessus sur le roi. Quoi d'étonnant qu'il ait eu un accès de prosélytisme, lorsque ses ambassadeurs, retour de Moscou, lui parlèrent des tendances unionistes du Kremlin.

Cela tenait du phénomène. D'où pouvait bien venir ce revirement? Le fameux procès du patriarche Nikon avait amené à Moscou de grands dignitaires d'Orient : Macaire, patriarche d'Antioche; Païsius, patriarche d'Alexandrie; Païsius Ligaridès, métropolite de Gaza et délégué du patriarche de Jérusalem. Les nouveaux arrivants se prêtaient facilement à la condamnation d'un collègue, défenseur intrépide des droits de l'Église, et qui les écrasait tous du poids de son caractère intègre. Deux d'entre eux se résignaient au rôle de comparses, l'âme du trio oriental était Ligaridès, type achevé d'un roué byzantin [1]. Ancien élève du collège Saint-Athanase à Rome, où il avait terminé ses études par une brillante soutenance, missionnaire ensuite en Orient, que n'avait-il pas à son actif? Soif inextinguible de l'or, commerce usuraire, extorsion de deniers, apostasie de la foi romaine, intrusion dans l'épiscopat, falsification de lettres patentes, — tout cela caché sous des apparences de haute piété. Jouant le saint à merveille, affranchi de scrupules, Ligaridès eut vite conquis la confiance du tsar Alexis, si bien qu'il fut pendant quelque temps le maître de la situation.

C'est à lui que revient peut-être l'initiative, et très certainement une part principale dans l'entreprise unioniste. Sans doute l'idée n'était pas neuve, elle courait les grands chemins; mais l'occasion était bonne de battre monnaie, si ce n'est à Moscou, au moins auprès de la Propagande, car Ligaridès s'en tenait consciencieusement au principe d'accepter des deux mains. Il avait à ses côtés, pour le seconder dans ses efforts, un étrange auxiliaire. Environ quatorze ans auparavant, vers 1654, un pauvre Père dominicain, Ludovic Szirecki, avait été fait prisonnier

[1] Kaptérev, p. 181. — Legrand, t. IV, p. 17, 56, 59. — Pierling, *Païsius Ligaridès*.

par les Russes. Les pieux orthodoxes lui infligèrent un second baptême à triple immersion, et, lorsqu'ils l'eurent ainsi suffisamment purifié, ils en firent un interprète dans leurs bureaux. Mais les ablutions moscovites n'avaient atteint que l'épiderme de l'infortuné captif, son âme restait toujours latine. Le souvenir de la patrie lui était cher, il ne demandait pas mieux que de travailler à l'union.

Cependant, sincères ou simulées, toutes ces belles aspirations n'eussent jamais réussi à prendre corps, si la politique d'annexion ne leur en eût donné la facilité. L'utopie de la fusion spontanée des Russes avec les Polonais survivait encore aux échecs d'Ivan le Terrible et de Stéphane Bathory. Le tsar Alexis l'avait admise dans son programme, et c'est ce qui permit à Ligaridès d'entrer en scène [1].

Vers la fin de 1667, les ambassadeurs polonais, Stanislas Beniewski et Cyprien Brestowski, vinrent à Moscou ratifier solennellement le traité d'Androusovo, conclu au mois de janvier de la même année pour une durée de treize ans et demi. Une dure nécessité avait imposé cette trêve aux parties contractantes, mais ni l'une ni l'autre n'en restait satisfaite. On avait soulevé, sans la résoudre, la question passionnante de l'Ukraine : il s'agissait de trouver une issue. Le tsar Alexis eût volontiers tourné la difficulté en mettant sur le trône des Piast son propre fils. Le suffrage populaire en aurait fait le successeur de Jean-Casimir, que l'on prévoyait devoir disparaître sans laisser de postérité. Ainsi se serait apaisé le conflit séculaire entre la Pologne et la Russie, et les deux peuples slaves

[1] Theiner, *Mon.*, p. 52 à 65, n°s XXII, XXIII, XXIX, XXXI, XXXVI; *V. Mon. Pol.*, t. III, 572. — Korzon, t. II, p. 140, 318. — Golovatchev, *passim*.

eussent vécu en paix côte à côte sous l'hégémonie tutélaire du Kremlin. Des allusions discrètes furent faites dans ce sens aux ambassadeurs par le Tsar lui-même. Ordyne Nastchokine, le ministre des affaires étrangères de l'époque, se chargea des explications ultérieures. Dans l'intimité du banquet, le verre en main, il s'extasiait sur l'âge d'or que ferait naître l'union dynastique, et, d'avance, chantait les victoires que l'on remporterait ensemble sur les Turcs.

Embarras des diplomates polonais. Le cas n'avait pas été prévu à Varsovie, car Jean-Casimir n'avait jamais cherché d'héritier à Moscou, ni donné d'instructions sur ce point. Rien n'empêchait cependant l'échange de vues, et ici surgissait en première ligne la question religieuse. Les Polonais se laisseraient-ils gouverner par un roi orthodoxe, ou bien le futur roi devrait-il se faire latin? Tel était le dilemme à résoudre.

Comme il fallait s'attendre, des deux côtés, à des résistances opiniâtres, on recourut aux bons offices des patriarches d'Orient. Représentants autorisés de l'orthodoxie, ils furent chargés de s'aboucher avec les ambassadeurs polonais pour rechercher en commun une solution satisfaisante. Circonstance à noter : Ligaridès, armé de son latin, leur servait d'interprète. Ils crurent devoir élargir la question et la prendre de haut : pourquoi l'union religieuse des peuples ne suivrait-elle pas l'union dynastique, et les deux États pacifiés ne pourraient-ils pas inaugurer la paix de l'Église? Naturellement on ne parvint pas à des conclusions fermes, mais l'œuvre grandiose était amorcée, et, pour leur compte, les patriarches se montrèrent de bonne composition. Ils choisirent le roi de Pologne pour intermédiaire auprès du Saint-Siège en vue de l'union, et demandèrent même qu'il donnât son



consentement par écrit en bonne et due forme. Autant valait noyer la question particulière dans une entreprise mondiale.

Les ambassadeurs ne songèrent pas à se demander si l'habile interprète n'avait pas forcé la note. Ils prirent tout à la lettre, et s'acquittèrent de leur commission en lui prêtant même une nuance optimiste. Aussi bien, à peine furent-ils rentrés à Varsovie qu'une rumeur étonnante se répandit à la cour et en ville : on se disait qu'il y avait grand espoir d'union ecclésiastique avec Moscou. L'initiative des patriarches semblait ne pas devoir avorter. D'ailleurs, chez les Moscovites eux-mêmes, des signes de résipiscence se laissaient surprendre : le concile de 1667 avait reconnu la validité du baptême latin, des anathèmes choquants avaient été supprimés, et le texte de la Vulgate faisait autorité. En y mettant beaucoup de bonne volonté, on pouvait croire à une évolution favorable aux Latins. C'était l'avis, paraît-il, des ambassadeurs qui colportaient partout leur boniment[1].

Quelle surprise pour Jean-Casimir! Quelle belle occasion de prendre une revanche sur les défaites militaires par un grand triomphe ecclésiastique! Aussitôt un plan d'action est concerté. L'archevêque de Gnesen Nicolas Prazmowski, le nonce Antonio Pignatelli, les sénateurs polonais et lithuaniens y sont initiés. Jean-Casimir ne rêve rien moins qu'un nouveau concile de Florence qui se tiendrait à Moscou au mois de juin prochain; évêques russes et polonais s'y réuniraient sous la présidence d'un délégué papal, et l'entente mutuelle ne tarderait peut-être pas à s'établir. L'évêque de Chelm, vice-chancelier du royaume, Thomas Lezenski, préta sa plume à son maître,

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. orig.*, t. 442, f. 233, 1668, 29 février, dépêche du nonce Pignatelli.

et transmit ces étonnantes propositions au Kremlin. Ses lettres, signées par le Roi, étaient fortement dosées de théologie et adressées au tsar Alexis, aux patriarches Macaire et Païsius, et à Ligaridès.

Si l'ancien cardinal allait vite en besogne, la nonciature de Varsovie y mettait plus de réserve. Elle était renseignée non seulement par les ambassadeurs, mais aussi par le P. Szirecki, rendu, grâce à leurs efforts, à son pays et à la liberté. Au moment de quitter Moscou, l'excellent homme avait été hypnotisé par Ligaridès. En termes pressants et énergiques, sous la menace des divines vengeances, le métropolite de Gaza l'avait adjuré d'exposer en Pologne à qui de droit l'état satisfaisant des choses et de provoquer les mesures nécessaires. Szirecki y mettait d'autant plus de zèle qu'il tenait son mandant pour entièrement dévoué à l'Église romaine, et se flattait d'être son intime ami. Mais le nonce, le futur pape Innocent XII, se montrait plus sceptique. Dans sa dépêche du 29 février 1668, adressée à la Propagande, après avoir exposé la série des faits, il se demande, en forme de correctif, si tout cela n'est pas une comédie faite exprès pour mettre le Tsarévitch sur le trône de Pologne. Cela n'empêcha point le successeur de Pignatelli, Marescotti, de recourir au P. Szirecki pour encourager Ligaridès à multiplier ses efforts.

Cependant, la dépêche du 29 février avait fait impression à Rome. Elle servit de point de départ pour une reprise de l'affaire moscovite [1]. A cet effet, une commission secrète fut établie, le 18 avril 1668. Elle était composée des cardinaux Chigi, Vidoni, Rospigliosi et Azzolini. Pour l'entourer de lumières, on lui communiqua, outre

[1] Archives de la Propagande, *Lettere circa il Settentrione*, t. 50, f. 56.

la dépêche du nonce, deux mémoires sur Moscou : l'un venait du monastère ruthène des Saints-Serge-et-Bacchus, l'autre du Père général des Dominicains. Pas de détails sur les séances de cette commission qui n'auraient, du reste, qu'un intérêt rétrospectif, car l'entreprise tombait d'elle-même.

Jean-Casimir fut des premiers à concevoir des soupçons. Le Kremlin ne répondait à ses lettres que par le silence. Au printemps de 1668 arrivent des ambassadeurs moscovites : ils sont obstinément muets au sujet de l'union. Le Roi n'y tient plus. Il adresse au Tsar une nouvelle missive qui ne parviendra jamais à sa destination, et ne sera pour lui qu'une source de soucis. En effet, le nonce en ayant eu connaissance se crut lésé dans ses droits, et fit porter au souverain de respectueuses réclamations. Pur malentendu, car Jean-Casimir agissait de bonne foi et n'aspirait guère au césaropapisme. Un courrier expédié en toute hâte fit rebrousser chemin à la malencontreuse lettre, et, le 11 avril 1668, le cardinal Orsini, protecteur de Pologne, reçut des explications rassurantes avec prière de les transmettre au Pape [1].

Les chicanes de la nonciature n'en rendirent pas moins un bon service au Roi, en supprimant sa seconde lettre au Tsar qui n'aurait été qu'un coup d'épée dans l'eau. La réalité ne correspondait pas aux espérances, et les soupçons de Jean-Casimir n'étaient que trop légitimes. Ligaridès lui-même se vit obligé de les confirmer et de rendre les armes. Dénoncé comme papiste par Nectaire, nouveau patriarche de Jérusalem, et trouvant la partie trop dangereuse, il s'empressa de l'abandonner, et fit savoir à

[1] Archives de la Propagande, *Scr. Rif.*, *Moscovia*, t. 1er, f. 303, 1668, 11 avril, Jean-Casimir à Orsini. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. 182, 1668, 4 avril, dépêche de Rome; t. 82, même date, dépêche du nonce Pignatelli.

Varsovie qu'il n'y avait plus aucun espoir de réussite. En très peu de temps tout fut changé : un des deux patriarches était déjà parti, l'autre se préparait au départ, et en dehors d'eux personne à Moscou ne s'intéressait à l'union.

Jean-Casimir se le tint pour dit et n'insista plus. Il devenait trop évident que toute l'affaire se réduisait à des malentendus et à des exagérations plus ou moins intéressées. Les largesses d'Alexis envers les ambassadeurs polonais avaient, paraît-il, excité des convoitises malsaines. Aussi les anecdotes optimistes ne cessèrent de circuler. On se racontait même que la tsaritsa Marie Miloslavska, Polonaise d'origine, et première femme d'Alexis, lui avait, en mourant, recommandé l'union des Églises. Le Tsar n'en arriva jamais à ce point; il se contenta d'une ambassade politique à Rome.

II

MENZIES A ROME

Vers la fin de l'année 1672, les portes du Kremlin s'ouvrirent à des messagers en partance pour Vienne, Paris, Londres, Copenhague, Stockholm, La Haye, Berlin, Dresde, Venise et Rome. Munis de lettres tsariennes, ils s'en allaient prêcher la croisade contre les Turcs. C'était une innovation. La Russie reprenait conscience d'elle-même. Elle se sentait solidaire avec l'Europe, et demandait, en vue de la question d'Orient, à faire entendre sa voix au conseil des peuples.

La trêve d'Androusovo stipulait, en cas d'invasion musulmane, une action commune avec la Pologne contre le

Padischah et le khan de Crimée. Cette condition se vérifia en 1672, un siècle après Lépante. Mohammed IV n'eut pas plus tôt appris qu'on se battait furieusement sur le Rhin, que, traversant le Danube, le 11 juillet, il jeta cent mille hommes dans les provinces polonaises. La rumeur populaire lui prêtait des projets gigantesques : reculer jusqu'à la mer Baltique les frontières de son empire, et rallier sa flotte dans le port de Danzig. Ses débuts furent brillants. Dès le 27 août, l'imprenable Kamenets se rend à discrétion, Mohammed y fait son entrée solennelle, et le sabot de son cheval foule les images sacrées. Bientôt la paix déplorable de Lvov livre au vainqueur la Podolie et l'Ukraine, et lui ouvre le chemin de Varsovie et de Kiev. Humiliée et affolée, la Pologne se voit menacée d'être engloutie par le torrent islamique.

Les victoires turques créaient un vrai danger pour toute la chrétienté. La Russie, proche voisine de la Pologne, s'en émut particulièrement. Fidèle aux articles 18 et 19 du traité d'Androusovo, Alexis se mettait en mesure non seulement de tirer son sabre du fourreau, mais aussi de chercher des alliances militaires en Europe. C'est bien dans ce but que l'on expédiait les émissaires mentionnés plus haut. L'obligation en avait été contractée, et, bon gré mal gré, il fallait s'exécuter. Il n'y eut, paraît-il, un moment d'hésitation qu'à l'endroit de Rome. Toujours est-il que le chef du prikaz diplomatique se crut obligé de saisir le Tsar d'un rapport spécial sur ce point[1].

Un partisan du progrès européen occupait alors ce poste. Marié à une Écossaise, possesseur, chose rare à cette époque, d'une bibliothèque, soucieux de l'instruction de son fils, Artamon Matvéïev se piquait de faire de

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. IV, col. 851. — Bantych-Kamenski, t. II, p. 237.

la grande et bonne politique, sans se douter qu'il était quelque peu en retard sur son siècle. Son rapport motivé le trahit. Assurément, le Pape verrait avec plaisir un envoyé moscovite à sa cour, il n'hésiterait point à exciter les princes contre les Turcs. Jusque-là le calcul était juste; mais s'imaginer que les princes, dociles à l'appel, prendraient aussitôt les armes, c'était peu connaître l'état de l'Europe et vivre sur des traditions surannées. N'importe, il faut savoir gré à Matvéïev d'avoir compris que la Papauté est une institution mondiale, et d'avoir voulu faire cause commune avec elle.

Restait à faire le choix de l'envoyé. Opération délicate, vu le nombre restreint de sujets capables, à moins de s'adresser aux étrangers qui offraient plus de ressources. A cette époque, la chute des Stuarts avait amené en Russie un certain nombre d'Écossais. Serviteurs d'une cause perdue, ces Quentin Durward de l'exil gardaient au loin leurs qualités de race finement observées par Walter Scott. C'est à eux que l'on songea, et Paul Menzies de Pitfodels fut désigné pour la mission de Rome. Un Écossais catholique s'en allait donc représenter auprès du Pape le Tsar orthodoxe. Pour piquante qu'elle fût, cette combinaison n'en relevait pas moins d'un calcul administratif, mais peut-être l'éternel « cherchez la femme » y était-il aussi pour quelque chose. L'Écossaise est bien douée, énergique; elle sait, au besoin, s'armer d'une insistance opiniâtre. Or Matvéïev, nous l'avons dit, était marié à une Écossaise, une Hamilton. Une autre Hamilton, Eudoxie, nièce de la première, était l'épouse de Fedor Narychkine. Toutes deux étaient apparentées à Menzies. Et les Narychkine se trouvaient près du trône depuis que le tsar Alexis le partageait avec leur parente Nathalie, recueillie dans la maison de Matvéïev. Les pièces officielles ne le disent

point, mais comment ne pas supposer que les Hamilton ont aidé leur compatriote, leur parent et ami, qui était aussi, on le verra, l'ami des Narychkine? Le voyage de Rome rentrait trop dans les aspirations de Menzies, un soldat étranger improvisé diplomate russe est un phénomène trop anormal pour qu'il ne faille pas admettre des influences occultes et puissantes; et pourquoi ne seraient-elles pas féminines?

D'ailleurs, elles s'exerçaient en faveur d'un homme bien méritant[1]. Rejeton d'une famille illustre, ancien élève des Jésuites de Douai, Menzies était plus intelligent et courageux que fortuné. La révolution avait englouti le patrimoine ancestral; les épaves recueillies après la tempête revenaient de droit au frère aîné. Paul, en sa qualité de cadet, devait se créer sa position lui-même. Le voilà donc sur les grands chemins du continent, sans autre bagage que son nom et sa valeur. La Pologne l'attire d'abord, mais il n'y reste pas longtemps, et met bientôt son épée au service de la Russie. En juin 1661, il quitte Varsovie, et, le 19 septembre, il a déjà baisé la main auguste du tsar Alexis, surmonté heureusement l'épreuve de l'examen, et obtenu l'admission, avec le grade de capitaine, au régiment d'infanterie de son compatriote Daniel Crawford.

Rude métier que celui d'officier instructeur en Russie, ou même de commandant. Menzies l'exerça d'abord à Moscou et puis à Smolensk, non sans trouver des adoucissements à son labeur. La Sloboda moscovite lui rendait un lambeau de patrie, avec des camarades tels que Patrick Gordon et Thomas Daliel, royalistes intransigeants, comme lui, et catholiques convaincus. Leurs

[1] Tcharykov, *Posolstvo*, p. 1, 8 et suiv., généalogie des Menzies, détails biographiques d'après les sources de première main.

cœurs battaient à l'unisson, ils mettaient en commun leurs souvenirs et se berçaient des mêmes espérances. A Smolensk, l'amitié des Narychkine, qui accueillaient volontiers les étrangers, lui procura des heures de détente et, plus tard, de grands avantages. Deux voyages vinrent rompre la monotonie de la vie de caserne. En 1667, on l'envoie en Suède embaucher des ouvriers, et en 1671, des affaires de famille le rappellent dans son pays natal, où l'attend un vrai triomphe. Menzies est entouré de prévenances et d'égards, Aberdeen le déclare citoyen d'honneur; mais les plages hospitalières d'Écosse ne retiennent pas longtemps l'émigré volontaire. Son avenir est en Russie. Sa femme, une Moscovite, au dire du P. Vota, l'attend à Smolensk. Il reprend donc sans tarder le chemin de sa patrie d'adoption, et, à travers des provinces belligérantes, échappant aux dangers, rejoint sa garnison. A peine est-il arrivé que des ordres pressants le ramènent en toute hâte dans la capitale. On le soumet à un interrogatoire, et il donne d'abondants détails sur la situation politique des États qu'il venait de parcourir, sur les opérations militaires des bords du Rhin et sur la marche agressive du Sultan [1].

Il ne s'agissait pas, dans l'espèce, d'une banale information. Menzies, déjà promu au grade de major d'infanterie, put se convaincre bientôt qu'on avait sur lui des vues plus sérieuses. Les Hamilton et les Narychkine ont pu le mettre sur les rangs, lui prêter le concours de leurs éloges; c'était à Matvéïev, chef du prikaz diplomatique, de vérifier leur dire, s'il voulait enrôler leur candidat. L'épreuve réussit à souhait. On jugea l'officier capable de remplir une mission politique, et ordre lui fut donné de

[1] Tcharykov, *Posolstvo*, p. 109, 110, nos 27, 28; *Une Ambassade, passim*.

se rendre à Rome en passant par Berlin, Dresde, Vienne et Venise.

Nul doute que Menzies ait accepté cette destination avec enthousiasme. Rome, siège de la Papauté, attirait le catholique, et la riante Italie l'enfant du Nord brumeux. Une lettre datée de Ferrare, à citer plus bas, en est la preuve : quelle hâte d'atteindre le but, quel désir intense de voir le Pontife! Le personnel de l'ambassade ne laissait pas d'être étrangement bigarré : en dehors de sous-ordres insignifiants, Menzies avait pour doublure le podiatchi Mikhaïlo Tarasov, raide et vieux jeu, et pour secrétaire particulier un aventurier protestant, Laurent Rinhuber [1]. Le chef tranchait sur l'entourage : évidemment il ne pouvait compter que sur ses propres inspirations. Et sa mission, à dire vrai, était hérissée de difficultés. Une croisade contre l'Islam, car tel était le mot d'ordre du Kremlin, au moment où Louis XIV déclarait la guerre à la Hollande, ressemblait fort à un anachronisme. Prôner cette croisade au nom d'une puissance encore jeune, n'était-ce pas se prévaloir d'une autorité contestable? Et des rivaux jaloux ne pouvaient-ils pas soupçonner l'aigle moscovite de viser une autre proie que les Turcs? Sans doute, au lendemain du remous populaire provoqué par Stenka Razine, le tsar Alexis devait modérer son ambition; mais le patriarche d'Antioche, Macaire, ne lui avait-il pas souhaité, dès 1655, de devenir un nouveau Constantin, et de régner dorénavant en « monocrate [2] » ?

[1] Pour les détails sur Rinhuber, voir Pierling, *Saxe et Moscou.*

[2] C'était au moment de la guerre contre la Pologne, Macaire disait au Tsar : « Que *(Dieu)* te donne la victoire, comme il l'a donnée au grand Constantin, et qu'à l'instar du sien, il fasse ton nom, au lieu d'autocrate, monocrate, et qu'il t'accorde pour tous les siècles son trône en héritage. » Le texte ajoute qu'Alexis entendit ces paroles avec grande joie et baisa la main du patriarche. (Paul d'Alep, t. III, p. 19.)

Flatterie intéressée, dira-t-on, rêve creux d'avenir. N'importe, l'idée était lancée, et, d'instinct, la vieille Europe se mettait en garde contre les convoitises présumées de la Russie.

Effectivement, parti du Kremlin, le 30 octobre 1672, Menzies n'eut d'abord à subir que des déceptions [1]. La méfiance se fit jour surtout à Vienne. L'empressement de Moscou à l'endroit de la Pologne parut suspect. Aux yeux de Léopold Ier, la croisade n'était qu'un spécieux prétexte pour pêcher en eau trouble, faire guerroyer au loin les alliés, et s'emparer de la Podolie et de l'Ukraine. D'ailleurs, l'Empereur n'avait pas les coudées franches : un traité secret conclu avec Louis XIV, le 20 janvier 1668, le paralysait. Il se tint donc sur la réserve et déclina courtoisement toutes les propositions russes. L'électeur de Saxe, Jean-Georges II, s'autorisa de son exemple pour se maintenir dans la plus stricte neutralité. Quant au grand-électeur Frédéric-Guillaume, pressé de près par les Français, il n'avait ni le temps, ni l'envie de s'occuper de la Pologne. Mêmes dispositions fâcheuses à Venise, avec plus de verbiage diplomatique. Saignée à blanc par une guerre de vingt-cinq ans contre les Turcs, en deuil de l'héroïque Candie, la Seigneurie renonçait aux champs de bataille et se renfermait dans un rôle passif.

A mesure que Menzies avançait dans son voyage, des réflexions de plus en plus attristantes devaient l'assaillir. L'appel belliqueux du Tsar restait sans écho. Les cours

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica,* 1673. — Dresde, Archives d'État, Locat 9772. — Koehne, p. 154. — Venise, Archives d'État, *Esp. Princ.*, t. 78, f. 26 v. et suiv. ; *Czar di Moscovia*, *Lettere*, 1655-1740, n° 13; *Cerem.*, t. 3, f. 171 ; *Senato Corti*, t. 50, f. 50 à 141. — Moscou, Archives Principales, *Autriche,* n° 13. — Londres, Record Office, *Italian States*, 37. Rome, 1673, 1, 22, 29 juillet, 5 août. — Tcharykov, *Posolstvo,* p. 128 à 172, nos 47 à 95.

qu'il venait de visiter ne se laissaient ni entraîner, ni convaincre. Désormais tout son espoir se concentrait sur le Pape. Sans être aussi efficace que le supposait Matvéïev, l'action pontificale exerçait encore une influence appréciable, et il fallait tâcher d'en tirer parti.

Un vieillard aimable et pieux, Clément X, issu de la famille patricienne des Altieri, tenait alors entre ses mains débiles les clefs des Grégoire VII et des Innocent III [1]. Tous les honneurs lui étaient venus à la fois. Cardinal sur le déclin de l'âge, n'ayant pas encore reçu le chapeau, il se voyait déjà couronné du trirègne qu'il n'avait ni désiré, ni recherché. Le fardeau était au-dessus de ses forces; il le porta doucement, après avoir essayé, en vain, de le décliner. Réglée jusque dans les moindres détails, sa journée s'ouvrait de bonne heure. De longues oraisons remplissaient la matinée. Rien de plus simple que son intérieur, rien de plus frugal que ses repas. Aux heures convenues, ambassadeurs, cardinaux et ministres se présentaient tour à tour et recevaient des audiences. Pure formalité. Ni l'âge avancé de Clément X, ni ses habitudes d'esprit ne lui permettaient de s'appliquer aux affaires d'État qu'il n'avait jamais pratiquées, encore moins de s'initier à la politique étrangère, livre fermé pour lui. D'ailleurs, un ministre vigilant se tenait à ses côtés, lui épargnant les embarras et lui ménageant un tranquille repos. Au fond, le cardinal Paluzzi, promu cardinal neveu, autorisé à porter le nom et les armes des Altieri, ne laissait au Pape que l'auréole de la majesté et détenait lui-même le pouvoir. L'un bénit, et l'autre gouverne, disait-on couramment à Rome. Aussi le cardinal neveu passait-il pour un phénomène de bonne fortune.

[1] *Le Relazioni della Corte di Roma*, t. II, p. 356, 381, 391. — Bildt, p. 221.

La veille encore obscur et pauvre, le voilà tout à coup au pinacle, ministre omnipotent et toujours écouté, enrichi par la vacance de quelques gros bénéfices. Cette haute position le trouvait dépourvu des qualités nécessaires pour l'occuper avec éclat. En dehors de Rome, il n'avait été qu'à Pérouse pour y faire ses études, et à Montefiascone où il avait rempli les fonctions d'évêque. Sa sphère d'observation était donc limitée. Les rapports de nation à nation, les nouvelles formations d'États, les luttes des partis politiques, les grands intérêts de la chrétienté étaient pour lui des questions absolument neuves, et ce n'est point par simple intuition que l'on réussit à les pénétrer. Il connaissait mieux la cour de Rome avec ses ressorts délicats et ses rouages complexes. Imprégné des traditions de la grandeur papale, il en sauvegardait soigneusement les prérogatives. Sitôt que la dignité de son maître était en jeu, le cardinal s'armait de résistances invincibles, et savait tenir tête aux plus fiers monarques. D'ordinaire, une courtoisie vraiment romaine inspirait ses démarches, excitant, au dire de l'ambassadeur de Venise, Piero Mocenigo, des espérances qui parfois ne se réalisaient guère. Menzies devait apprendre à ses dépens combien cette observation était juste.

Des renseignements flatteurs avaient précédé l'arrivée à Rome de l'envoyé moscovite [1]. La nonciature de Vienne ne tarissait pas d'éloges sur son compte. A Venise, il fit la même impression favorable, et sur la nonciature, et sur le jésuite Vota, pour lors très en vue, et dont il sera question plus bas. Celui-ci s'empressa d'esquisser la biographie de Menzies, et, selon l'ordre qu'il en avait reçu, rédigea en

[1] THEINER, *Mon.*, p. 70, 73, n[os] XLII, XLVI. — Archives du Vatican, *Particolari*, t. 52, f. 241, 1673, 10 juillet, Lauri à Altieri; *Venezia*, t. 182, Vota à Varese, sans date.

toute hâte, à l'usage du cardinal Altieri, un mémoire sur Moscou, simple compilation de Herberstein, de Possevino, d'Oléarius, et de quelques géographes [1]. Par suite de ces nouvelles, l'attente allait croissant à Rome, lorsqu'on apprit tout à coup que Menzies était tombé malade à Ferrare. Aussitôt, le cardinal Altieri lui envoya une lettre affectueuse avec ses souhaits de prompt rétablissement et l'annonce de la bénédiction papale. Joie débordante du patient : le remède spirituel lui a rendu la santé du corps, l'émotion bienfaisante a triomphé de la fièvre. Il lui tarde de venir à Rome déposer ses hommages aux pieds de Sa Sainteté, et remercier celui qui a été l'intermédiaire de si hautes faveurs.

La lettre est datée du 29 juillet 1673 [2]. Environ quinze jours après, le 18 août, Menzies, complètement rétabli, faisait son entrée à Rome par la porte Flaminienne que Bernini venait de restaurer en honneur de la reine Christine, et le merveilleux décor du Monte-Pincio se déroulait devant ses yeux. Des appartements avaient été aménagés pour lui au palais Vidman, sur le Monte-Cavallo, non loin du Quirinal, alors encore résidence papale d'été. On ne lui épargna ni honneurs, ni attentions, bien qu'il ne fût pas ambassadeur en titre, mais simple envoyé. Une petite cour lui fut attribuée avec Pompeo Rocci, camérier de cape et d'épée, en tête; avec des officiers tranchants, des palefreniers, des valets. Il avait à sa disposition deux carrosses, dont l'un doublé de velours noir et agrémenté de *fiocchi*. Le tout, selon l'usage, aux frais du Pape [3].

[1] Le mémoire de Vota a été publié par Tourguénev, t. II, p. 249, n° CXVIII, avec les initiales C. M. V. D. C. D. G., c'est-à-dire Carlo Maurizio Vota della Compagnia di Gesù. Il est de 1673, non de 1672.

[2] Voir l'Appendice, n° I.

[3] Pour le séjour de Menzies à Rome, voir Theiner, *Mon.*, p. 75, n° XLVII. — Vatican, Archives Ceremonieri, t. 507, f. 680 à 702 v. — Venise,

Menzies justifia complètement la réputation qu'on lui avait faite. Vêtu à la française, parlant couramment plusieurs langues, sachant tourner des lettres latines, ayant l'usage du grand monde, il en imposait à l'entourage par ses allures et la distinction de ses manières. Il y avait mesure et tact dans ses paroles, réserve et discrétion dans son maintien. Sa piété sérieuse et simple édifiait la prélature et l'élément clérical qui domine à Rome. Également dévoué, quoique à des titres divers, à son Tsar et au Pape, il s'intéressait au sort des catholiques fixés en Russie. On pouvait causer à l'aise avec lui, se faire des confidences mutuelles.

D'ailleurs, il était bien entouré. La colonie écossaise de Rome, composée surtout d'émigrés, partisans des Stuarts, se groupait autour du collège national dirigé par les Jésuites, où de jeunes étudiants se formaient à la vie apostolique. Le P. Guillaume-Louis Leslew, sur le point de devenir recteur, faisait alors partie du corps enseignant de cet établissement. Un billet de ses supérieurs du 20 août 1673 le chargea, au nom du cardinal Altieri, de se mettre aux ordres de l'ablégat de Moscou, car tel était le titre que l'on donnait à Menzies [1]. Un autre Guillaume Leslew, prêtre séculier et cousin du premier, partagea avec lui la tâche et l'honneur.

Le cardinal Altieri n'avait en vue que l'agrément de Menzies. Le doyen du sacré collège, Francesco Barberini, semble avoir voulu faciliter sa mission en lui procurant d'utiles auxiliaires. Sympathique à la Russie par tradition

Archives d'État, *Senato secreti*, filza 180, n[os] 175 à 191. — Londres, Record Office, *Italian States*, 37, 1673, 19 août, 14 octobre. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. IV, col. 1034 et suiv. — Tcharykov, *Posolstvo*, p. 172 à 218, n[os] 96 à 130. — Cerri, p. 52. — Schmourlo, *Posolstvo, passim.*

[1] Notre Collection.

de famille, depuis que le tsar Ivan IV avait admis à sa cour Raphaël Barberini, protecteur d'Écosse et de Grèce, il avait à cœur, plus que les autres cardinaux, le succès de l'ablégat moscovite. Aussi toute la clientèle de la maison princière se mit en campagne. Au premier rang figure Scarlati. D'origine toscane, l'abbé Pompeo faisait son chemin dans la prélature, et rôdait un peu autour des ambassades à la recherche d'une aubaine diplomatique. Volontiers, il s'improvisait correspondant des chancelleries étrangères, témoin ses lettres au secrétaire d'État Williamson qui se conservent au Record office à Londres. Chargé de défendre les intérêts de la reine Marie-Casimire à la diète de Pologne, il finit par devenir, en 1678, ministre à Rome de l'électeur de Bavière Ferdinand. C'était l'homme qu'il fallait à Menzies. Il lui donna toute sa confiance et recourut à ses talents. Un enfant de Raguse, Georges Palmotic, vint aussi se présenter, au nom du même cardinal, et offrit à Menzies la *Christiade*, poème slave sur la vie de Jésus-Christ, composé par son frère Giunio et qu'il avait accompagné d'une préface. Le livre parut intéressant, et l'idée fut émise de l'imprimer en caractères russes.

Bientôt il fallut affronter les questions épineuses d'étiquette que soulevait nécessairement l'audience papale. Là-dessus, Menzies avait des opinions arrêtées qui lui font honneur, et qu'il a exposées dans ses lettres au vice-chancelier Königsegg, lorsque des difficultés analogues surgirent à Vienne [1]. L'importance relative du protocole ne lui échappait point, il se pliait aux exigences du Kremlin, mais, se mettant au-dessus des préjugés, il n'entendait pas que l'on sacrifiât aux compétitions de préséance la

[1] Tcharykov, *Posolstvo*, p. 132, n° 53; p. 140, n°s 58, 59.

croisade contre les Turcs. Tous, même à Rome, n'avaient pas la même largeur d'esprit.

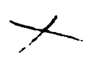
La pierre d'achoppement à l'audience était la triple génuflexion devant le Pape et le baisement de la mule pontificale, ou plutôt de la croix brodée sur la mule. Cette antique coutume scandalisait les Russes. Coller ses lèvres sur une pantoufle et se prosterner aux pieds d'un homme, — ils n'y voyaient pas d'autre symbolisme et se montraient réfractaires à l'usage. Leur mentalité déroutait les Romains, jaloux de s'honorer eux-mêmes en honorant le vicaire du Christ, et incapables d'en juger autrement. Menzies redoutait cet écueil, et d'avance il s'en était ouvert à Matvéïev qui, de vive voix, lui avait permis, à titre de catholique, d'agir à sa guise. Mais qu'est-ce qu'une parole jetée au vent à côté d'un ordre écrit et parafé? Dès son arrivée à Riga, relisant ses instructions à tête reposée, il y avait découvert, à son grand ébahissement, la défense expresse pour lui et pour Tarasov de baiser la mule du Pape. Aussitôt il avait écrit à Matvéïev, exposé son embarras, et demandé une solution définitive. Disons-le de suite, les réponses de Moscou ne parvinrent à Menzies que sur son retour, l'une à Venise, l'autre à Vienne, toutes les deux également raides et négatives. Au moment critique, il était donc abandonné à ses propres lumières. Que va-t-il faire?

L'audience eut lieu, le 28 août, au Quirinal, dans la salle dite des *Paramenti*. Clément X, revêtu de l'étole, était assis sur son trône, entouré d'une élite de huit cardinaux : Barberini, doyen du sacré collège; Altieri, Chigi, Rospigliosi, tous trois neveux de Papes; le landgrave de Hesse et Orsini, représentants de races illustres et protecteurs, l'un du Saint-Empire, l'autre de Pologne; enfin Carpegna et Massimo, cardinaux palatins, admis d'office

à ces sortes de cérémonies. D'aucuns prétendent qu'il y eut avant l'audience de laborieuses discussions. On ne serait pas même parvenu à s'entendre, et Menzies aurait seulement promis de se tirer d'affaire sans offusquer personne. Le fait est que les versions romaines sur l'entrevue du Quirinal sont très divergentes. Voici celle du cardinal Virginio Orsini, témoin oculaire, soucieux de la vérité, car il avait à renseigner lui-même le roi de Pologne [1]. Dans sa lettre du 2 septembre 1673, il écrit donc que l'envoyé moscovite a fait les trois génuflexions d'usage, et qu'à la troisième, aux pieds du Pape, il baissa profondément la tête, sans que l'on pût distinguer s'il avait, oui ou non, baisé la mule pontificale. Même inclination douteuse à la fin de l'audience, mêmes génuflexions renouvelées trois fois. Grâce à l'adresse du principal acteur, la situation était sauvée. La lettre du Tsar fut acceptée, Menzies déclina la kyrielle de titres tsariens, et le Pape s'informa de la santé d'Alexis Mikhaïlovitch. Quant à Tarasov, Orsini le traite de quantité négligeable, et ne se donne pas la peine de parler de lui. La vérité est que ce sous-ordre, moins conciliant que son chef, s'obstinait à ne faire que des saluts très profonds sans jamais vouloir plier le genou. Aussi s'empressa-t-on de le dissimuler en le plaçant au dehors du carré d'honneur.

La version du cardinal Orsini étant confirmée par le journal des maîtres de cérémonies, on peut admettre son exactitude, de préférence à d'autres récits évidemment tendancieux. Et il y en eut de toutes sortes. Le croirait-on? Menzies fut accusé auprès du Pape, le landgrave de Hesse le lui souffla à l'oreille, d'avoir escamoté les génuflexions traditionnelles. On lui faisait la partie belle,

[1] Rome, Archives Orsini, *Lettere del cardinal Virginio Orsini*, 1673, 2 et 16 septembre, au roi de Pologne.



car le contraire était bien avéré. Il se hâte d'interpeller le cardinal Altieri, proteste de son innocence, de sa gratitude, jette feu et flamme contre ses calomniateurs, et se dit tout prêt à baiser *iterum atque iterum* les pieds du Pape, « faveur, ajoute-t-il, que j'ai prié Votre Éminence de m'accorder[1]. » Voilà un mot fait exprès pour dérouter les critiques qui voudraient à tout prix accorder entre eux les témoignages contemporains. Il y a mieux encore. Comparez la lettre autographe, mentionnée ci-dessus, de Menzies au cardinal neveu, avec le rapport officiel du même personnage au tsar Alexis, et vous vous demanderez si les deux pièces traitent de la même audience, tant il y a entre elles d'antilogies indéniables : les fameuses génuflexions sont affirmées dans l'une et reniées dédaigneusement dans l'autre, de même que le baisement de la mule. Qu'est-ce à dire? Menzies, à n'en pas douter, s'est exprimé d'une manière à Rome et d'une autre manière au Kremlin, où il n'y avait personne pour contrôler son récit.

A l'issue de l'audience, des visites de cérémonie furent échangées avec les cardinaux, à commencer par le doyen du sacré collège et le cardinal neveu, et avec les membres de la famille papale. Menzies se présenta au frère du cardinal, Angelo, marié à la propre nièce de Clément X et promu général des galères; au jeune don Gasparo, fils d'Angelo, général de la Sainte Église romaine, sur lequel, à titre de petit-neveu direct du Pape, reposaient toutes les espérances d'avenir, et rien qu'à voir le somptueux palais élevé par les Altieri sur la place du Gesù, on en devinait l'étendue. S'autorisant de l'exemple des cardinaux, les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Venise traitèrent d'égal à égal avec leur collègue moscovite. La reine Chris-

[1] Voir l'Appendice, n° II. — Le rapport de Menzies au Tsar est dans *Pam. dipl. Snoch*, t. IV, col. 1037 et suiv.

tine, les mains encore teintes du sang de l'infortuné Monaldeschi, voulut bien lui offrir ses services, et renouer ainsi ses anciennes relations avec le tsar Alexis.

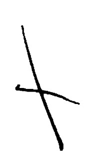
Après les visites, les affaires. Menzies avait remis à Clément X un message, en langue russe, d'Alexis Mikhaïlovitch, énorme parchemin à lettres d'or, encadré de fleurs, et s'était courtoisement offert pour en faire la traduction[1]. Le message roulait sur la guerre contre les Turcs. Moins exigeant que le tsar Ivan IV, Alexis ne demandait pas de le réconcilier avec un Stéphane Bathory, victorieux et menaçant, mais de consolider seulement le pacte déjà conclu avec la Pologne, de prêcher la croisade, et de réunir les princes chrétiens pour discuter les bases d'une ligue antiottomane : un nouveau congrès de Mantoue, proposé par le Tsar au successeur de Pie II.

L'ardeur belliqueuse d'Alexis Mikhaïlovitch eût suffi pour mettre bien en cour son représentant à Rome. D'autres avances venaient encore s'y joindre : il s'agissait de rétablir les rapports officiels, interrompus depuis l'aventure de Dmitri, de s'envoyer mutuellement des ambassades, de rapprocher la Russie de l'Occident et de l'apparenter avec les vieilles dynasties régnantes. A en croire Rinhuber et les bruits vagues qui circulèrent à Vienne, la liberté des cultes, et, sur le désir de Matvéïev, l'union des Églises, devaient être aussi soumises à un nouvel examen[2].

Quoi qu'il en soit, si ces questions n'ont pas été traitées à fond et par ordre supérieur, au moins ont-

[1] Theiner, *Mon.*, p. 76, n° XLVIII.

[2] Voir les dépêches citées plus haut de Mocenigo et de Scarlati. Les mémoires de Rinhuber se trouvent dans *Saxe et Moscou*, p. 127, n° V, et aux Archives de la Propagande, *Moscovia, Polonia e Ruteni, Relazioni miscellanee*, t. 1er.



elles été effleurées dans des épanchements confidentiels. Et il en reste des preuves. Ainsi Menzies demandait à être éclairé sur Ligaridès, dont j'ai mentionné plus haut les agissements à Moscou. Le loyal Écossais ne soupçonnait même pas que le métropolite de Gaza fût un intrigant de première force; il le jugeait capable de rendre des services à la cause catholique, et n'avait des doutes que sur l'orthodoxie de sa doctrine. La Propagande fit, à cette occasion, une enquête sur la vie de Ligaridès, et les résultats en furent pitoyables. A son tour, Menzies fournit de précieux renseignements sur l'accès de la Chine du côté de la Sibérie, et sur les caravanes qui s'organisaient dans ces contrées. La Russie n'ouvrait pas facilement cette voie mystérieuse aux étrangers, et les missionnaires du Céleste Empire tenaient à la connaître, plus encore à la pratiquer, afin d'éviter les tempêtes et les dangers de l'océan. Il y avait espoir que le tsar Alexis se montrerait plus conciliant; au moins son représentant croyait-il pouvoir l'assurer. Déjà on parlait d'établir une poste entre Rome et Moscou, par Venise et Vienne. Scarlati aspirait à l'honneur d'être l'agent officieux de la Russie, et, dans la suite, on eut effectivement recours à ses services [1].

Tandis que l'ablégat remportait des succès de société, une grave question se débattait à la cour pontificale. Il fallait répondre à la lettre d'Alexis, personne ne le révoquait en doute; mais quel titre donnerait-on à ce souverain boréal? Sur ce point particulier, des ordres péremptoires avaient été octroyés à Menzies. Le message papal devait porter en vedette le titre de Tsar, sans quoi défense absolue de l'accepter. Cette fière déclaration, sitôt qu'elle fut produite, mit en émoi la chancellerie pontificale, et

[1] Archives de la Propagande, *Registro di Lettere*, t. 61, f. 141. — Cerri, p. 54. — Moscou, Archives Principales, *Autriche*, n° 13.

c'est sur ce terrain ingrat que s'engagea la grande bataille.

La lutte s'annonçait comme devant être violente. On se demandait à Rome ce que voulait bien dire ce mot étrange de Tsar, d'allure prétentieuse et de dérivation inexplicable? Synonyme de roi et peut-être de césar, ne serait-il pas suspect à la Pologne, et ne léserait-il pas les droits du Saint-Empire? D'ailleurs ne dérogerait-on pas à sa propre dignité, en traitant ainsi le *nobilis vir* d'autrefois, très regardant lui-même dans les marques d'honneur qu'il décernait au Saint-Siège? Le cardinal Altieri se renferma dans ces limites étroites, et résolut de résister à outrance. Il était secondé par le secrétaire d'État, le cardinal Nerli.

Devant cette opposition menaçante, Menzies redoubla d'activité, communiquant son zèle à ses partenaires. D'avance il avait préparé le terrain en faisant l'éloge d'Alexis, prince d'un caractère élevé, partisan du progrès, désireux de répandre partout la lumière. Libre à chacun de conclure qu'il méritait et au delà les honneurs du protocole. Pour gagner les hésitants, Menzies rédigea un mémoire destiné à faire le tour des ambassades et des *palazzi* cardinalices, et qui, condensé en dix points, se résumait dans un dilemme : titre de tsar et excellents rapports avec le Kremlin ou rupture complète. Scarlati se chargea de délayer cette prose laconique et d'en faire, à l'usage du cardinal Nerli, un spécimen d'érudition, hérissé de dates, de noms propres, de renvois aux registres pontificaux, avec des réponses aux objections qui pourraient surgir, et une longue liste de titres exotiques accordés quand même par les papes. Dans le mémoire de Stefano Gradi, agent de Raguse, qui se mit aussi de la partie, ce sont l'histoire et la théologie qui prédominent. A travers la même prolixité, il aboutit à la même conclusion que Scarlati, tout en suggérant encore d'autres

moyens dans différents ordres d'idées. Moins d'illusions chez Palmotic qui n'est pas aussi crédule que son compatriote. Ne va-t-il pas jusqu'à supposer des arrière-pensées chez les Russes? Sous l'empire de ces doutes, il n'opine pas pour la concession immédiate du titre, et s'en tient prudemment à la nécessité d'une sérieuse réflexion [1].

Les démarches personnelles de l'ablégat, les mémoires qu'il lançait discrètement lui gagnèrent des partisans. Plusieurs cardinaux soutenaient vigoureusement sa cause. De ce nombre étaient Barberini, Brancacci, Cybo et Odescalchi, le futur Innocent XI. Même le protecteur de Pologne, Orsini, fit preuve de sage modération, se bornant à sauvegarder les droits de la République et ne repoussant pas les transactions. Quant au corps diplomatique, en majorité du moins, se plaçant au point de vue purement politique, il faisait des vœux de réussite en faveur de l'ablégat, d'autant que la plupart des chancelleries admettaient déjà le titre de tsar dans le style officiel. L'ambassadeur de Venise, sollicité par son collègue moscovite, risqua même une interpellation directe au Pape, agitant devant ses yeux le spectre du Grand Turc aux prises avec l'Italie en quête d'alliances militaires.

Peine perdue, car la décision finale dépendait de l'omnipotent neveu qui ne se laissait convaincre ni par les diplomates, ni par les cardinaux. Son siège était fait : pas d'innovation, reprise des anciennes formules. En agissant ainsi, il se flattait de rester non seulement dans la tradition romaine, mais de faire encore du même coup chose agréable à l'Empereur et au roi de Pologne. Et il

[1] Tcharykov, *Posolstvo*, p. 198 à 212, nos 121 *ter*, mémoires de Menzies, de Palmotic et de Scarlati. — Tourguénev, t. II, p. 230, n° CXVII, mémoire de Gradi. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 257 à 311, nos LI à LVII.

ne désespérait point de triompher des prétentions du prince moscovite. Assurément l'attitude de Menzies ne l'y autorisait pas. L'ablégat avait remué ciel et terre pour obtenir la concession ambitionnée; mais, lorsqu'il eut communication du bref papal en réponse au message d'Alexis, et qu'il le trouva vierge du titre tsarien, il déclara formellement, sans se départir de sa courtoisie habituelle, qu'il ne recevrait jamais un écrit si peu conforme à la dignité de son maître. Il se mettait en face de la réalité, et n'en faisait mystère à personne : c'était la rupture diplomatique avec ses conséquences fatales. L'inflexible Altieri ne se rend pas, des finasseries lui semblent préférables. Il écrit à Menzies une lettre alambiquée, à double sens, avec force protestations d'estime et promesse d'envoyer le bref directement à Moscou [1]. Grâce aux égards mutuels qu'on se montrait, l'audience de congé se passa sans incident. Le Pape offrit une chaîne d'or à Menzies et le combla de ses bénédictions. Profondément ému, l'Écossais catholique, oubliant qu'il représentait un tsar orthodoxe, n'adressa au chef de son Église qu'une seule prière. Comme tous ses compatriotes, il professait une grande dévotion envers sainte Marguerite, reine d'Écosse, femme de Malcolm III. La concession d'un office en l'honneur de la bienheureuse eût comblé tous ses vœux : il ne demandait pas d'autre grâce. Elle lui fut accordée dans le cours de l'année.

« Il part satisfait, » écrit Altieri à ses nonces. N'était-ce pas trop dire? « Il part non satisfait du tout, » écrivait à son tour Virginio Orsini en Pologne [2]. La vérité est que

[1] Voir l'Appendice, n[os] III, VI. — Lesleo, p. 110.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 183, 1673, 30 septembre, Altieri à Buonvisi. — Archives Orsini, *Lettere*, 1673, 23 septembre, Orsini à Gramignoli.

l'ablégat n'attendait satisfaction que de l'avenir. Arrivé à Lorette, il donne libre cours à ses sentiments, se répand en actions de grâces, et se flatte que le messager promis apportera au Tsar une lettre acceptable. « Au nom du salut de la République chrétienne et de l'Église catholique, écrit-il, qu'on lui donne son titre intégralement. Sans quoi je n'ose rien espérer du bon succès de l'affaire. Je crains plutôt que, se croyant offensée par le chef suprême de l'Église catholique, Sa Majesté Tsarienne ne désavoue entièrement et ne renie son amour et sa bienveillance envers tous les catholiques [1]. »

III

TENTATIVE D'INNOCENT XI

L'échec de Menzies à Rome n'empêcha point le triomphe de sa cause, il ne fit qu'en ajourner l'avènement. Sans doute, l'émissaire papal qui devait suivre l'ablégat ne parut jamais au Kremlin, mais le Vatican garda bon souvenir du noble Écossais, de sa parole insinuante et de ses arguments. Le coup avait porté, et, sitôt que le cardinal Altieri eut quitté le pouvoir, des concessions spontanées donnèrent tardivement, hélas! satisfaction aux exigences de Menzies.

Ce fut d'abord un dilettante en diplomatie qui vint, vers la fin de l'année 1674, appuyer de son témoignage l'importance du protocole à la cour des tsars [2]. Jacques Reutenfels, Courlandais, fils d'un secrétaire royal de

[1] Voir l'Appendice, n[os] IV, V.
[2] Archives de la Propagande, *Acta, 1674, Congregatio 12 novembris*, f. 321. — PIERLING, *Saxe et Moscou*, p. 113.

Pologne, se flattait de connaître à fond la Russie. Au moins, y avait-il passé deux ans et l'avait-il étudiée; témoin son livre *De rebus moscoviticis* qu'il dédia, en 1680, à Côme III, grand-duc de Toscane, et qui n'est pas dénué d'intérêt. Pour lors, son ambition se bornait à être envoyé à Moscou par la Propagande ou bien à y faire pénétrer des missionnaires. Le moment lui paraissait favorable à cause de « l'extrême bonté » du tsar Alexis qu'il soupçonnait, à tort cependant, d'être personnellement enclin vers l'union avec Rome.

Le mémoire qu'il présenta au Vatican érige en condition première et absolue la concession des titres exigés par les tsars [1]. C'était le langage de Menzies avec son inflexible rigueur. Mais, une fois l'obstacle écarté, tout le reste s'arrangerait facilement, grâce aux procédés suggérés par Reutenfels. Chose étrange! on dirait qu'il s'inspire de Krijanic. Les mêmes idées reparaissent ici, sauf les envolées audacieuses et les rêves de grandeur nationale. Plus modeste que le Croate, le Courlandais ne songe pas à mettre la Russie à la tête des nations sœurs, ni à provoquer par surprise l'union avec le Saint-Siège. Son horizon est moins vaste : il n'ose même pas prétendre à l'exercice public du culte romain, et ce qu'il nomme « liberté clandestine » lui suffit. A part cela, c'est du Krijanic renforcé. Reutenfels s'engage avec lui dans des sentiers détournés, et il partage son aveugle confiance dans les stratagèmes innocents.

Tout se fera en secret. Le missionnaire devra se déguiser, se transformer en Asiatique, s'adapter au génie moscovite, et entrer en Russie sous prétexte de commerce avec des ballots de marchandises. A peine arrivé, marcher

[1] *Tchténia*, 1906, t. IV, p. 1 à 24.

hardiment vers le but : s'établir non parmi les étrangers de la Sloboda, mais au Kremlin, dans les entours de la demeure tsarienne; se mettre en rapports avec les personnages influents, leur offrir des présents; tâcher d'être au mieux avec tout le monde, non seulement avec les catholiques, mais aussi avec les luthériens et les calvinistes, les moines grecs et petits-russiens, voire les apostats; gagner à sa cause les interprètes des bureaux; se concilier les bonnes grâces du Tsar, étudier son caractère et ses inclinations; enfin obtenir une charge à la cour, et pénétrer ainsi dans l'intimité du souverain.

Et comment s'y prendre pour parvenir à ces hauteurs? C'est la science qui favorisera l'essor du missionnaire. Qu'il soit versé dans les lettres et les arts, la mécanique, la métallurgie, l'hydraulique; qu'il soit au courant des alliances politiques; qu'il propose de se rendre auprès des cours étrangères ou bien d'activer le commerce à Kiev, Arkhangelsk et Tobolsk; de faire des sondages dans la mer Caspienne, d'émonder les vignes d'Astrakhan, de soulever la cloche d'Ivan Véliki, et, homme à tout faire, qu'il sache monter un théâtre pour distraire le Tsar. Après cela, il est bien entendu que les ministères auprès des catholiques ne souffriront aucune difficulté : la science servirait la foi et la piété, et, grâce à l'étiquette profane, on pénétrerait dans l'empire des âmes. Un bureau de correspondance, organisé à Rome, enregistrerait les succès des missionnaires, et leur transmettrait des conseils et des ordres. Ce programme était facile à coucher sur le papier, mais se prêtait-il à exécution? On ne voit pas que le Vatican ait secondé les projets de Reutenfels; toutefois, son insistance au sujet des titres tsariens a pu faire impression, d'autant que les idées conciliatrices reprenaient le dessus.

On s'en aperçut à la mort de Clément X. Un saint à miracles succéda au pontife octogénaire. Les archives de la maison Odescalchi sont pleines de procès canoniques dressés en vue de la béatification d'Innocent XI. Celui-ci n'avait jamais approuvé, on s'en souvient, la politique d'Altieri vis-à-vis de la Russie. Le nouveau secrétaire d'État, le cardinal Cybo, s'était aussi rallié aux opposants. Tous deux, le Pape et son ministre, les yeux tournés vers Stamboul, ne demandaient maintenant qu'à revenir sur les fins de non-recevoir opposées naguère aux avances moscovites. Le nonce de Varsovie, Martelli, leur en donna l'occasion, en 1677. Au lendemain de Zurawno, et tandis que Louis XIV traitait avec la Porte, il annonçait qu'une ligue contre les Turcs était en train de se former entre l'Autriche, la Pologne et la Russie. Le joint pour avoir prise sur Moscou était ainsi trouvé. En se servant des Polonais qui offriraient, au nom du Pape, le titre tsarien, on guérirait l'ancienne blessure, et une entente cordiale s'établirait. Plus de scrupules d'étiquette, aucune déchéance pour la dignité du Saint-Siège, aucune appréhension du côté des autres cours; on trouva même des antécédents dans les formules de Clément VIII [1].

En conséquence, le nonce de Varsovie fut chargé, le 6 mars 1677, de s'entendre avec Sobieski, de se servir des ambassadeurs polonais qui iraient à Moscou; au besoin, d'y envoyer lui-même quelqu'un, ne fût-ce qu'un Basilien ruthène, qu'on dispensait d'avance du jeûne et du port de l'habit monacal. Initié à ces projets, le Roi les approuva et conseilla seulement de remplacer le Basilien ruthène par un Italien. Pour les détails, il renvoya le

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 183 A, 1677, 6, 13 mars, 19, 26 juin, 3, 24 *(bis)*, 31 juillet, etc., Cybo à Martelli, *Polonia*, t. 96, 1678, 18 avril, Martelli à Cybo. — Détails sur Innocent XI dans Immich.

X

nonce au chancelier de Lithuanie, Pac, qui se montra de bonne composition et demanda des éclaircissements.

A la suite de cette requête, quelques cardinaux se réunirent en conseil au Vatican, et, le 24 juillet, de longues dépêches furent adressées au nonce de Pologne. Si elles étaient tombées sous les yeux de Menzies, il les aurait lues avec une légitime fierté. Le Pape rendait hommage à son caractère, et ne demandait qu'à reprendre et parfaire l'œuvre ébauchée en 1673. Dans l'hypothèse d'une représentation diplomatique, l'ancien ablégat était désigné d'avance comme *persona grata* de préférence à tout autre. Et comme les Polonais prévoyaient la possibilité d'un arbitrage analogue à celui que Possevino avait exercé au nom de Grégoire XIII, ou bien une intervention commune des princes catholiques et protestants, le Pape acceptait volontiers l'un et l'autre et promettait son concours. Naturellement, le titre tsarien qui résumait les espérances de succès donnait lieu à de prolixes explications.

Mais tandis qu'à Rome on escomptait leur amitié, les deux peuples slaves faillirent se brouiller. En avril 1678, Sobieski annonça tristement au nonce qu'il ne parvenait pas à s'arranger avec les Russes. Le désaccord tournant à l'hostilité, il ne songeait à rien moins qu'à l'alliance avec les Turcs. Stupéfait et indigné, Martelli réclama vigoureusement, et le Roi s'enhardit à demander si le Pape préférait l'alliance des schismatiques à celle des musulmans. La réponse vengeresse ne se fit pas attendre.

Malgré l'accès de désespérance du roi de Pologne, le prince Michel Czartoryski obtint à Moscou, en mai 1678, la prorogation de la trêve pour treize ans[1]. Sobieski

[1] Bantych-Kamenski, t. III, p. 151.

aurait préféré une paix définitive et durable, et c'étaient précisément les résistances des boïars sur ce point qui le faisaient pencher vers les Turcs. Quant aux affaires romaines, Czartoryski trouva chez les Russes de la répugnance à entrer en rapports avec le Saint-Siège. Un moment, il crut surprendre de meilleures dispositions, mais en réalité elles n'étaient qu'apparentes et éphémères. Il n'y avait plus d'Artamon Matvéïev au Kremlin, le tsar Fedor avec ses dix-huit ans ne savait pas s'orienter, et son favori Iazykov se laissait absorber par d'autres préoccupations.

En dépit des efforts de Martelli, les pourparlers qu'il avait provoqués restèrent toujours languissants.

Interpellés à Varsovie, les envoyés moscovites se disaient dépourvus de pleins pouvoirs, tandis qu'à Moscou les ambassadeurs polonais trouvaient porte close. On s'en remettait à un prochain congrès, encore n'était-ce qu'un pis-aller. En réalité, les négociations ne furent reprises sérieusement qu'en 1684, et dans des conditions nouvelles.

Aux démarches de Martelli et même à celles de Menzies se rattachent les projets de Rinhuber que nous avons déjà vu à Rome en 1673. Aventurier saxon, qui ne manquait pas de savoir-faire et d'audace, esprit impressionnable et mobile, nature organisée pour la vie nomade, Rinhuber avait d'abord exercé la médecine à Moscou, et puis, mis en goût par une première mission diplomatique, n'ayant pu se faire nommer agent de Saxe en Abyssinie, il revint à Rome, en 1679, avec des commissions verbales, disait-il, de Menzies. Il les résuma dans un mémoire qui semblait fait exprès pour encourager les tendances du cardinal Cybo et les négociations pendantes de Martelli. Au demeurant, il revenait sur les anciennes propositions, et,



de la part de son mandant, exprimait le désir et la prière que l'on reprît contact avec le Kremlin malgré les changements qui y étaient survenus [1].

L'aplomb de Rinhuber lui permit de vivre à Rome aux frais du Vatican, d'autant plus que, lâchant Luther, il se faisait passer temporairement pour un vulgaire papiste. Son humeur vagabonde n'y tint pas longtemps. Au bout d'un an à peu près, un nouveau mémoire en douze points est élucubré [2]. A travers les redites sur le commerce d'Orient, la croisade contre les Turcs, l'alliance des Polonais avec les Russes, l'apostolat parmi les Tatars et les Chinois, l'importance des titres tsariens, l'auteur arrive à formuler les deux idées qu'il a le plus à cœur : nécessité d'un représentant papal à Moscou qui soit versé non seulement en théologie, mais aussi en histoire, afin de réfuter les erreurs courantes sur les Latins, et alliance de la Russie avec Louis XIV pour faire converger avec les vues romaines le commerce de la France et sa diplomatie. Tout cela n'est pas absolument neuf, mais c'est ingénieusement rafraîchi. Rinhuber possédait à merveille l'art de varier son boniment et de captiver son interlocuteur. Le vicaire apostolique du Tonkin, Mgr Pallu, de passage à Rome, fut tellement impressionné par ses dires qu'il proposa à Colbert d'en faire un agent français en Russie. On en resta là.

Une requête accompagnait le mémoire de Rinhuber. Sa santé exigeait un changement d'air, il s'offrit d'aller à Moscou, muni d'un viatique et de lettres pour les

[1] *Saxe et Moscou*, p. 127, texte du mémoire *in extenso*.

[2] Archives de la Propagande, *Moscovia*, *Rel. misc.*, t. 1er. — THEINER, *Mon.*, p. 164, n° CLI. — Paris, Aff. étrang., *Russie*, t. 1er, f. 101. — Archives du Vatican, *Polonia*, 183, A, 1680, 4 mai, Cybo à Martelli. — A Paris, Rinhuber s'est appelé Laurent de Reinufer.

nonces. Satisfaction fut donnée à ce désir, car, le 4 mai 1680, Cybo transmit la requête à Martelli, en lui recommandant de faire passer le postulant en Russie avec les ambassadeurs polonais. Le cardinal y perdit sa peine et son argent : Rinhuber ne revint à Moscou qu'en 1684, après bien des détours. Encore ne fut-ce que pour défendre les intérêts protestants, et faire au Kremlin « une grimace espagnole » au P. Vota qu'il accuse de lui avoir fait « une grimace italienne ».

Les agissements de Rinhuber n'exercèrent pas d'influence directe et immédiate sur la politique du Vatican, pas plus que les mémoires de Reutenfels et de quelques autres agents de bonne volonté. Toutefois, ces relations encourageantes, périodiquement renouvelées, venant de différents côtés, confirmant les données officieuses de Menzies, ont certainement entretenu la mentalité optimiste qui se révélera bientôt dans les dépêches romaines.



77

LIVRE II

INTERVENTION DE L'AUTRICHE

CHAPITRE PREMIER

LES JÉSUITES A MOSCOU

I. AMBASSADE DE ZIEROWSKY ET DE BLUMBERG. — L'Autriche succède à la Pologne. — Léopold Ier. — Zierowsky et Blumberg désignés pour Moscou. — Le P. Schmidt. — Le cardinal Kollonitz. — La situation à Moscou. — L'archevêque de Naxivan. — Négociations officielles. — Confidences. — Arrivée du P. Vota. — Concessions cultuelles. — Rapport de Kœnigsegg. — Organisation de la mission à Moscou. — Malentendus dissipés.
II. MISSION DE HANS KURTZ. — Le P. de Boye. — Accident de frontière. — Le carrosse archiducal. — Le bref d'Innocent XI. — Déception. — Combinaison provisoire. — Un second missionnaire autorisé. — Budget de la mission. — Mort du P. de Boye. — La communauté catholique. — Le général Gordon. — Francesco Guasconi. — Les cryptocatholiques. — Le diacre Pierre Artémiev. — Expertise confiée aux Jésuites. — — Artchil le Martyr, roi d'Ibérie, à Moscou. — Ses relations avec les Jésuites. — Ambassade polonaise. — Les PP. Mœller et Narmunth. — Arrivée à Moscou des PP. Avril et Barnabé. — Passage en Chine refusé. — Nouveau refus aux Jésuites français et polonais.

I

AMBASSADE DE ZIEROWSKY ET DE BLUMBERG

Vers la fin du dix-septième siècle, la diplomatie autrichienne déploie une grande activité au Kremlin : elle



plaide la cause des catholiques établis en Russie. Et, succédant à la Pologne qui n'y réussissait guère, elle s'efforce à son tour de rétablir les rapports officiels entre les tsars et le Vatican. Les concessions à obtenir ou à faire relèvent d'une négociation complexe qui se déroule pendant une longue série d'années, et dont le point de départ est la ligue contre les Turcs. A cette époque, la cour de Vienne remportait au dehors des succès militaires, et développait savamment sa politique orientale. Après la triomphante apparition de Sobieski avec ses héroïques Polonais sous les murs de la capitale en détresse, le duc Charles de Lorraine et le prince Eugène de Savoie préludaient par leurs brillants faits d'armes au traité libérateur de Karlowic.

L'Empereur qui devait gagner cette insigne victoire diplomatique, et qu'entouraient de si vaillants capitaines, n'était lui-même ni un foudre de guerre, ni un homme d'État retors. Nature concentrée, réfractaire au vice, susceptible d'élévation, engourdi par l'étiquette espagnole, parqué dans un cercle étroit d'amis, Léopold Ier avait des qualités plutôt solides que brillantes ou chevaleresques. Des influences divergentes le rendaient hésitant; mais, au moment psychologique, il savait se ressaisir, ayant d'ailleurs des principes arrêtés sur lesquels il ne bronchait jamais. Ascanio Giustiniani et Domenico Contarini, ambassadeurs de Venise, le trouvaient d'intelligence affinée, supérieurement doué pour les langues et d'un savoir étendu. Leibniz saluait en lui l'union de la grandeur avec la vertu. Quant au représentant de Versailles, il prisait moins les penchants sérieux de l'Empereur, et une cour qui se délectait dans la musique, les lettres et les arts lui paraissait mélancolique.

Léopold conserva pour la vie l'empreinte de l'éducation première. Un Jésuite, Philippe Miller, l'avait élevé,

initié aux lettres, et, durant vingt-quatre ans, avait dirigé sa conscience. Le disciple comprit le maître, et marcha dans la voie qui s'ouvrait devant lui. A tout prendre, le trait saillant de la physionomie impériale était une foi robuste que son ardeur même rendait expansive. S'attachant à faire dominer dans ses États le catholicisme, Léopold ne demandait qu'à le propager également ailleurs, et sa politique envers Moscou devait s'en ressentir.

C'était au lendemain de la délivrance de Vienne par les Polonais de Sobieski. Vaincus, mais non écrasés, les Turcs se préparaient à la revanche. Et si formidable était encore leur puissance que, se défiant de ses propres forces, l'Autriche travaillait activement à la création d'une ligue générale contre le Croissant. La Pologne et Venise se mettant de la partie, l'Empereur crut devoir adresser à la Russie un pressant appel.

En 1684, une ambassade autrichienne prit le chemin de Moscou [1]. Le baron Zierowsky, résident de Varsovie et détaché en mission temporaire, le baron Blumberg, Ignace de Guarient, tous diplomates de carrière, emmenaient avec eux, en qualité d'aumônier, un Jésuite prussien, le P. Jean Schmidt. Un autre Jésuite, originaire de Turin et déjà mentionné plus haut, Carlo-Maurizio Vota, rejoignit les ambassadeurs à Moscou, et, fort de la confiance impériale, y joua un rôle prépondérant. Une arrière-pensée, on le verra tout à l'heure, avait dicté ce double choix.

C'est qu'en effet la ligue antiottomane n'était pas la seule préoccupation des ambassadeurs. Ils devaient, en outre, essayer de rétablir les relations depuis longtemps interrompues avec le Vatican, et revendiquer, en faveur

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1684, 5 janvier, *Instructio;* 27 janvier, *Plenipotentia*. — Theiner, *Mon.*, p. 266, n° CC et suiv.

des catholiques de Russie, la liberté de leur culte. Naguère, les diplomates autrichiens avaient déjà hasardé des exigences de ce genre, mais sans aucun succès [1]. On revenait maintenant à la charge avec un programme plus complet, mieux arrêté, et d'accord avec le nonce de Varsovie qui joignit à l'ambassade son propre agent du nom de Libert.

L'impulsion première venait, cette fois, des Jésuites lithuaniens [2]. Pénétrer à Moscou était un rêve qu'ils s'efforçaient en vain de réaliser, lorsque Brzostowski, palatin de Troki, leur suggéra l'idée de s'adresser à Léopold Ier. Le résident de Varsovie, Zierowsky, servit d'intermédiaire, et c'est ainsi que le Père Schmidt, de la province de Lithuanie, fut admis à l'ambassade impériale. Ce n'était qu'un essai. Bientôt le cardinal Kollonitz devint le protecteur attitré des missionnaires de Moscou. Sa haute position à la cour lui en donnait la facilité. Confident préféré et toujours apprécié de l'Empereur, si bien que, par un rare privilège, il put, en 1702, célébrer le jubilé d'une amitié de cinquante ans, initié aux affaires d'État qu'il menait de front avec les affaires d'Église, se servant souvent des Jésuites, il était trop épris de l'union des Grecs avec Rome pour se désintéresser d'un poste avancé, jeté en pleine orthodoxie orientale. Quant à l'empereur Léopold, il entra résolument dans cet ordre d'idées, et s'acharna même à poursuivre un but qui parfois tournait au fantôme.

Les ambassadeurs trouvèrent, en arrivant, un terrain quelque peu déblayé. A la veille d'un régime inexorable de fer, la Russie était gouvernée par une singulière triade,

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1675, 16 septembre, Rapport de Bottoni.
[2] Notre Collection, 1687, 19 octobre, SCHELL., *Informatio*.

issue d'une émeute prétorienne. Le tsar Fedor Alexeiévitch étant mort sans postérité, ne laissant que des frères et des sœurs, deux partis rivaux se trouvèrent en présence, les Miloslavski et les Narychkine, parents des deux femmes successives du tsar Alexis. Pierre, le plus jeune des frères, promettait seul de pouvoir, un jour, régner. Son élection se fit par surprise ; mais elle ne valut aux Narychkine qu'un succès éphémère, bientôt submergé dans des flaques de sang. Les Miloslavski ne renonçaient pas à leurs prétentions, et le Kremlin vit avec terreur arriver les stréltsy, ces prétoriens de Moscou, les armes à la main, et résolus à s'en servir. Un mot d'ordre avait parcouru leurs rangs : ils traquèrent les victimes désignées d'avance, et disposèrent à leur gré de la couronne. Après une courte mais sombre période de pillages, d'orgies et de massacres, lorsque des Narychkine, un Matvéïev, un Dolgorouki eurent été écharpés, les haines satisfaites et les vengeances assouvies, les destinées de la Russie furent confiées à une espèce de « triarchie », deux frères assistés de leur sœur aînée : Ivan, idiot et impotent, Pierre, enfant de génie, et la régente Sophie. Ivan et Sophie représentaient les Miloslavski, Pierre les Narychkine.

Encore ces trois noms ne servaient-ils, pour le moment, que d'étiquette. Le pouvoir effectif était détenu par le favori de la régente, le prince Vasili Golitsyne, parvenu, grâce aux récents événements, à l'apogée de sa puissance. Type adventice celui-là, un précurseur, qui tranche sur les boïars ankylosés dans l'immobile tradition. Un vernis européen le rend cher aux étrangers. Sa demeure prévient en sa faveur. Elle a du cachet, et se réclame d'un luxe élégant. On y trouve des meubles sculptés, des œuvres d'art, des statues, des tableaux, des globes, et surtout des livres imprimés et copiés à la main, en diverses langues,

d'un contenu varié, y compris les écrits de Iouri Krijanic. L'hôte ne dépare point son domicile : instruit, courtois, d'allures libérales, il s'exprime en latin, parle politique avec aisance, ébauche l'émancipation des serfs. Vivant à une époque troublée, où les idées s'entre-choquent, il excelle dans l'art de dissimuler son jeu. Les Jésuites le tiendront toujours pour leur plus ferme soutien, et il leur accordera effectivement des faveurs; mais leurs adversaires, les frères Likhoudes, n'auront pas non plus à se plaindre de lui.

Peu de temps avant l'arrivée des ambassadeurs, les catholiques de Moscou avaient eux-mêmes commencé à s'agiter [1]. En janvier 1684, le général Gordon, dont il sera fait ailleurs plus ample mention, se plaignit au prince Golitsyne de la criante inégalité dans le traitement des cultes étrangers : les protestants avaient temples et pasteurs, tandis que les catholiques étaient privés de prêtres et d'églises. En conséquence, il demandait pour les uns et pour les autres les mêmes franchises. Le ministre ondoyant lui servit la réponse d'usage : « Écrivez une requête. » La requête fut rédigée, signée par les catholiques de marque, présentée aux Tsars, mise à l'étude au mois de mars, et enfin dûment ensevelie dans les bureaux.

Vers la même époque, c'est-à-dire dans la première partie de 1684, la question romaine fut, sans plus de succès réel, soulevée par un étranger de passage à Moscou [2]. L'archevêque de Naxivan, Sébastien Knab, en route pour la Perse qu'il devait gagner à la croisade, avait aussi des lettres de l'empereur Léopold à remettre aux Tsars. Admis non sans quelque difficulté à la cour, et obligé, à

[1] Gordon, t. II, p. 13. — Tsvétaïev, *Iz ist.*, p. I.
[2] Theiner, *Mon.*, p. 278, n° CCII. — Moscou, Archives Principales, *Tsesarskïa Diéla*, 1684, 21 janvier, Knab à Golitsyne.

cause de l'hiver, de retarder son départ, il utilisa ses loisirs pour plaider la cause de Rome. Le gouvernement fournit lui-même à l'archevêque, comme par hasard, l'occasion de s'expliquer. Celui-ci ne ménagea point les effets de lumière, s'entretint fréquemment avec Menzies, et on put croire, un instant, que l'entente ne serait pas si difficile à établir.

Tout cela se passait en dehors des sphères officielles, et se bornait à des démarches qui comportaient la bienveillance. Dans les régions du protocole, on était plus regardant. Les ambassadeurs impériaux ne tardèrent pas à s'en apercevoir[1]. La ligue antiottomane, telle était la première question à traiter au « prikaz », en présence des boïars, avec l'assistance du diak Oukraïntsev. Golitsyne se promit d'être crâne. Il comptait sur l'Empereur pour s'arranger avec la Pologne, et c'est, néanmoins, par une mise en demeure qu'il débute sans jamais vouloir céder. Pas de guerre avec la Porte, dit-il, à moins que la paix ne soit rétablie avec la Pologne. Vous voulez notre alliance contre le Sultan; donnez-nous des garanties à l'endroit de Sobieski. Et quelles garanties! Que les Polonais nous livrent la ville de Kiev avec le bassin du Dniéper, et nous partons en guerre contre la Turquie et la Crimée. Autrement, nous risquerions d'être pris à revers et mis entre deux feux. C'était donc troquer une magnifique province contre une éphémère diversion moscovite en pays ennemi. Et dire qu'à la même heure le sauveur de Vienne entrevoyait déjà cette éventualité, et qu'il ne reculait pas devant ce marché désastreux! Plus équitable, le cardinal

[1] *Pam. dipl. Sn.*, t. IV, col. 340 à 858. — Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1684, 5 avril, 5 mai, 27 juin, 14, 27 juillet, Rapports des ambassadeurs; 16 septembre, *Projectum cardinalis Bonvisii.* — Le même projet aux Archives du Vatican, *Germania*, t. 208. — Bibliothèque Palatine, 3197.

Buonvisi, nonce à la cour impériale, rédigeait un mémoire où il mettait en balance la Crimée et l'Ukraine, offrait aux Polonais et aux Russes le choix à l'amiable, et se flattait de rétablir ainsi la paix entre les deux peuples rivaux. Quant aux ambassadeurs autrichiens, ils ne voulaient à aucun prix s'engager dans cette voie périlleuse : c'eût été reprendre en sous-œuvre les discussions du congrès qui venait d'échouer piteusement. Instruits par l'expérience, stupéfaits par la tournure que prenaient les négociations, ils se refusaient à faire des promesses au nom de la Pologne. Golitsyne s'obstinait à les réclamer, et l'on piétinait sur place sans jamais aboutir.

Après le Grand Turc, les catholiques. Instructions serrées sur ce point avec indication d'écueils à éviter et d'avantages à obtenir. L'idéal eût été d'arriver à ses fins au prix de quelques légères concessions d'étiquette. Surtout il fallait se bien garder de mettre sur pied d'égalité les orthodoxes d'Autriche avec les catholiques de Moscou, car on n'accorderait jamais à ceux-là ce que l'on exigeait pour ceux-ci. La précaution était inutile : pour lors, les Moscovites ne se souciaient pas de leurs coreligionnaires disséminés en Europe.

Les dispositions conciliantes d'Innocent XI rendaient plus facile le rétablissement des rapports directs avec Rome. Le titre de Tsar ne créait plus d'obstacle. On l'accordait spontanément. Mais, aux yeux des Russes, cette concession tardive n'avait plus la même valeur. Menzies aurait su en tirer parti; les ambassadeurs en furent pour leurs frais, d'autant plus qu'ils demandèrent en même temps et d'emblée l'érection d'une église à Moscou et l'installation des Jésuites. Surprise des boïars, qui tourne à l'indignation en vue des faibles compensations offertes en échange : aucune mention du titre ambitionné de

Majesté; à peine Léopold consentait-il à recevoir de la main à la main les missives des Tsars présentées par les ambassadeurs. C'était tout, et c'était peu. Aussi la réponse officielle fut-elle évasive. Les affaires d'Église ressortissant au patriarche, Golitsyne prétexta qu'il fallait le consulter : c'était se dérober à la discussion.

Grâce à ces chicanes, les pourparlers n'avançaient que péniblement. Fort à propos le prikaz avait pour correctif la demeure princière de Golitsyne. La conversation y prenait un tour plus alerte, et les accommodements s'offraient d'eux-mêmes. Quelques discrètes allusions échappèrent au boïar, amateur de beaux attelages. Les ambassadeurs le comprirent à demi-mot et s'exécutèrent : ils lui envoyèrent immédiatement des chevaux de selle et promirent un carrosse. Ces gracieusetés aidant, une conférence officieuse et secrète put avoir lieu.

On se réunit à la sourdine, en dehors de la ville, dans une maison de campagne isolée. Il s'agissait de vider pour de bon la question religieuse. Loin de l'œil scrutateur de ses collègues, peu soucieux du patriarche qu'il traitait de vieille bête, Golitsyne parut un autre homme. Expansif jusqu'à l'exubérance, prodiguant des signes d'amitié, il s'engagea solennellement, en conscience et devant Dieu, à favoriser le culte catholique. S'échauffant peu à peu par ses propres discours, il en vint à s'écrier en se frappant la poitrine : « Soyez seulement plus conciliants sur l'étiquette, et je me charge du reste ». Mais, lorsque les ambassadeurs voulurent mieux préciser ces trop vagues promesses, il leur échappa comme une anguille.

De la sorte toutes les affaires restaient encore en suspens, lorsque, le 24 juin 1684, Moscou vit arriver le jésuite Carlo-Maurizio Vota, déguisé en gentilhomme,

affublé d'un titre officiel et muni de lettres impériales pour les Tsars [1]. Léopold l'avait désigné pour cette mission, à charge d'être aumônier de Blumberg et de travailler à la conclusion de la ligue. Vota y aurait ajouté volontiers une délégation pontificale. Le souvenir de Possevino le hantait. De concert avec son futur patron, il demanda au Vatican des lettres de créance qui l'autoriseraient à traiter l'union des Églises. On lui envoya bénédictions et indulgences, mais point de bref. Ceci n'était pas pour l'embarrasser. Le plan qu'il mûrissait depuis le mois de janvier n'en subit aucune modification.

Italien d'origine, élève des Jésuites au collège d'Embrun, un charmeur s'il en fut, de l'aveu des contemporains, il s'était fait partout remarquer. Son académie d'histoire et de géographie, fondée à Venise, attirait l'élite du patriciat. Le superbe collège de Turin qui s'élevait sous les auspices de Madame Royale, duchesse de Savoie-Nemours, lui devait en grande partie son érection. Plus tard, une place à part lui sera réservée à la cour de Varsovie. Sophie, électrice de Hanovre, goûtera sa société. Sophie-Charlotte, reine de Prusse et fille de l'électrice, le fera disputer avec ses théologiens. A Dresde, la cause catholique l'aura pour champion victorieux. Il comptait parmi ses amis l'abbé Vincenzo Grimani, futur cardinal et vice-roi de Naples. C'est ce personnage qui, dès 1683, mit le P. Vota en contact avec l'Empereur, auprès duquel

[1] Correspondance de Vota avec Innocent XI, Léopold Ier et Cybo : Archives du Vatican, *Lettere dei Particolari*, t. 65, f. 42, 43 ; t. 69, f. 97, 110 ; *Polonia*, t. 103, 1684, 26 juillet. — Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1684, 14 mai. — Notre Collection, 3 avril, 2 juillet, 12 août, 12 septembre. — Theiner, *Mon.*, p. 282, n° CCV. — Avec Vittorio-Amadeo II et Madame Royale : Turin, Archives d'État, *Lettere dei Particolari*, 1er mars. — Notre Collection, *Indice... delle Spedizioni, Moscovia*. — Zalenski, t. III, p. 228 et suiv.

il jouissait d'un grand crédit. Peut-être avait-on déjà en vue la mission de Moscou.

Quoi qu'il en soit, promu d'emblée « secrétaire et conseiller » de l'ambassade impériale, ne connaissant la Russie que d'après ses lectures et les récits de Menzies, vivant en dehors de la politique militante, il se renseigna chemin faisant, à Linz, auprès de l'Empereur, à Varsovie, chez le nonce Opizio Pallavicini, et mieux encore à la cour de Jaworowo.

Le roi de Pologne en savait long sur l'état de l'Europe, et la ligue contre les Turcs le touchait de près. Sa rencontre avec le P. Vota fut comme l'étreinte spontanée de deux âmes faites pour se comprendre, séparées par les hasards de la vie, et que le sort réunit tout à coup. Fatigué des luttes intestines et des intrigues politiques, le mari de Marysienka, quoique follement épris de son impérieuse compagne, n'en ressentait pas moins le besoin de s'épancher dans un cœur sûr et fidèle, de lui confier ses amertumes et ses déboires, et de retremper ainsi un courage faiblissant. Du premier coup d'œil Vota saisit les détails de la situation : il devint le confident inséparable de Sobieski, son conseil et son confesseur. Leur amitié ne connut pas de détente. Elle ne fit que s'accroître jusqu'au moment suprême où le roi de Pologne expira entre les bras du Jésuite.

La renommée du nouveau négociateur avait devancé son arrivée en Russie : « un homme de valeur, et tel que Moscou n'en a pas vu depuis un siècle », écrivait le nonce Pallavicini à Guasconi[1]. Quelques échos de ces témoignages élogieux durent parvenir jusqu'au prince Golitsyne, notamment de la part de Menzies, tant il mit de

[1] Notre Collection, 1684, 12 mai.

soin et d'empressement à organiser l'audience solennelle qui eut lieu le 1er juillet. Pour y assister, les Tsars, au grand ébahissement des ambassadeurs, revinrent exprès de la campagne au Kremlin.

L'audience des souverains. malgré l'attirail de rigueur, exhibition de costumes et déploiement de troupes, ne pouvait être qu'une cérémonie d'apparat. C'était avec Golitsyne que l'on traitait les affaires à fond, et, comme elles avaient déjà été amorcées par les ambassadeurs, le Jésuite n'avait plus qu'à marcher sur leurs brisées[1].

Cependant, à l'endroit de la Pologne, une soudaine inspiration lui suggéra un expédient à sa façon. La cession de Kiev était dans l'air, il la redoutait pour la gloire de Sobieski, et voilà que Golitsyne lui donne imprudemment l'occasion de parer le coup. Dans un accès de générosité, le prince promet cent mille hommes à mettre immédiatement en campagne, pourvu que l'Empereur s'engage à incliner les Polonais vers la paix avec Moscou. Vota saisit la balle au bond en raisonnant ainsi par devers lui : Sitôt que les Russes seront pris dans l'engrenage d'une guerre contre les Turcs, ils ne pourront plus reculer à leur gré, et l'on aura beau jeu pour modérer leurs convoitises. Mais la finesse italienne échoua devant les scrupules autrichiens. La liberté d'action de l'Empereur devait rester intacte. Les ambassadeurs craignaient de la compromettre et ne voulurent rien garantir. Obstination fatale, qui couta cher à la Pologne.

On revint aussi, comme de juste, sur les affaires ébauchées d'Église. C'est à tort que Libert accuse de mollesse les ambassadeurs impériaux. Ils se donnaient, au con-

[1] Archives du Vatican, *Polonia,* t. 103, Pallavicini à Cybo; t. 185, Cybo à Pallavicini; *Germania,* t. 38, Cybo à Buonvisi; t. 208, Buonvisi à Cybo. — Theiner, *Mon.*, p. 286 à 293, nos CCXII à CCXVI.

traire, bien du mal. Vota y mit tout son zèle. Ses habitudes d'esprit le poussaient à sortir de l'ornière. Golitsyne lui faisait l'impression d'un homme éclairé, capable d'aller de l'avant. On pourrait donc s'affranchir du convenu et remuer de grandes idées. En effet, il semble avoir pris la question de haut. A l'en croire, il aurait présenté au prince un mémoire fortement documenté, traitant du dogme et de la politique, et concluant à l'union avec Rome. C'était un programme rénovateur autant qu'un essai théologique. Le boïar en aurait été tellement frappé qu'il aurait promis de le faire « infailliblement » accepter par la cour et le clergé. L'aveugle optimisme de Vota n'y voyait aucune difficulté. Tout entier à ses rêves d'avenir unitaire, il se hâta de confier ses espérances au papier et de les transmettre au pape Innocent XI et à son secrétaire d'État, le cardinal Cybo. Malheureusement ces feuilles, précieuses à tant de titres, ne sont point parvenues jusqu'à nous.

En réalité, le succès obtenu se réduisait à moins. Le 1er juillet, à la suite d'une chaude discussion, les ambassadeurs arrachèrent de vive force au gouvernement une autorisation demandée en vain jusque-là : celle de laisser en résidence à Moscou leur aumônier, le P. Schmidt, en qualité de missionnaire impérial, avec charge d'âmes. A noter que le candidat se donnait ouvertement pour Jésuite : on le gardait donc à bon escient. Golitsyne, pour sa part, poussa la bienveillance jusqu'à exiger que le Père vînt souvent le voir et s'adressât à lui en toute sécurité. Cependant, les Russes n'entraient pas dans cette voie sans se ménager une sortie. Rien d'obligatoire, rien de bilatéral, rien d'écrit ; simple concession verbale, accordée gracieusement et révocable à volonté : on n'entendait pas, et pour cause, aller au delà.

Malgré cette réserve et quelque mince que fût l'avantage remporté, l'ambassade impériale était à la joie d'une réussite qui lui avait coûté de rudes et persévérants efforts. Au moins la glace était-elle rompue, et aurait-on désormais une intelligence dans la place. Vota partageait les mêmes sentiments, cachant si peu sa profession de Jésuite qu'il obtenait des bois de construction pour le collège d'Orcha, élevé par des confrères polonais sur les confins de la Russie. Quant aux catholiques de Moscou, rassurés dorénavant sur l'assistance sacerdotale, ils étaient dans le ravissement et ne songeaient plus qu'aux moyens de subvenir aux frais du culte. Une requête, signée par des militaires et des industriels, fut, à ce sujet, adressée au nonce de Varsovie ; mais la générosité de Léopold allait rendre inutile l'appel au Pape.

En effet, on résolut à Vienne d'affronter les dépenses nécessaires pour se maintenir dans ses positions. Les avis des ambassadeurs étaient encourageants. Zierowsky jugeait la situation politique digne d'être étudiée à fond : peut-être, en cédant sur l'étiquette, obtiendrait-on des avantages considérables pour l'Église. Il était partisan d'une action systématique et bien dirigée : on se ferait renseigner par Francesco Guasconi, et, avant tout, on s'assurerait du concours de Golitsyne.

Les dépêches des ambassadeurs fournirent au vice-chancelier, le comte Kœnigsegg, les éléments d'un rapport présenté à Léopold, le 26 octobre 1684 [1]. Bel échafaudage, élevé sur une base fragile. Bureaucrate convaincu et homme de cour, Kœnigsegg comptait tirer parti du protocole, faire des concessions d'étiquette, et ne doutait pas de la condescendance des Russes. Moins préoccupé



[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1684.

de la correspondance directe des Papes avec les Tsars, il insistait de préférence sur l'établissement d'une mission catholique à l'ombre de la protection impériale. Zierowsky devait rester en correspondance suivie avec le prince Golitsyne. A tout prix, il fallait domestiquer ce boïar; le carrosse promis par les ambassadeurs cimenterait l'amitié. On venait précisément de remiser celui du défunt archiduc Léopold-Guillaume; il était doublé de velours noir, ne valait pas plus de mille florins, et serait assez beau pour Moscou.

L'Empereur abonda dans le sens de ses ministres. Il se rendait bien compte que le but principal, l'accession des Tsars à la ligue, n'avait pas été atteint; mais les affaires d'Église prenaient bonne tournure, et il en était satisfait. Des décrets élogieux et des chaînes d'or servirent de récompense aux membres de l'ambassade, et, sans tarder, on se mit à l'œuvre.

En première ligne, organisation du culte catholique. L'Empereur décida que la mission, inaugurée par des Jésuites, serait dorénavant confiée à leur ordre. Toutefois les Polonais et les Lithuaniens seraient exclus, et l'on n'admettrait que des Slaves nationaux, des Tchèques. La langue ne leur créerait pas de difficultés, et, fidèles sujets, ils seraient d'une « utilité salutaire ». Plus équitable que son entourage qui voulait s'en décharger sur la Propagande, l'Empereur prit à son compte les frais d'entretien des missionnaires, car le P. Schmidt devait être doublé d'un compagnon, et une pension provisoire leur fut assignée. Le général de la Compagnie de Jésus, le P. de Noyelle, interrogé officiellement, se prêta de bonne grâce à toutes ces dispositions [1].

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1684, 13 novembre, 6 décembre, *Decretum pro Missionariis;* 23 décembre, Noyelle à Léopold Ier. — Rome,

Les négociations diplomatiques furent reprises avec le même empressement. Kurtz, dépêché en courrier, muni d'instructions détaillées, était porteur de remerciements au prince Golitsyne et aux Tsars pour avoir autorisé le « culte privé ». Le prétexte de l'envoi s'offrait de lui-même : Kurtz accompagnait le fameux carrosse archiducal. Sous main, il devait servir d'introducteur à un second Jésuite.

Laissons-le en route pour Moscou, et revenons, un instant, à l'ambassade de Zierowsky. Elle donna lieu à un fâcheux malentendu [1]. Vota en fut la cause plus ou moins inconsciente. Le dernier à la peine, il risquait d'être le premier à l'honneur, grâce à la coïncidence de son arrivée avec le dénouement des affaires, grâce aussi à ses lettres d'une modestie calculée, où, tout en faisant la part belle aux ambassadeurs, il attribuait le succès aux prières du Pape et de son secrétaire d'État.

Le nonce de Varsovie ne tarda point à réclamer. Il intercepta même une lettre, à son avis trop flatteuse, adressée officiellement à Vota, et fit valoir les droits de son protégé Libert, un sous-ordre, qui n'avait joué aucun rôle et que le nonce lui-même se félicitait de voir à l'école du Jésuite [2]. Zierowsky s'émut aussi. Son collègue en second, Blumberg, avait reçu un bref élogieux du Pape, et lui, premier ambassadeur, semblait oublié ou méconnu. C'était un tort à redresser. Il saisit donc de ses griefs le

Archives de la Propagande, *Scritture originali*, t. 491, Rapport du nonce de Varsovie et lettres des catholiques de Moscou.

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. 208, 1684, 8 octobre; t. 38, 28 octobre. — Notre Collection, 18 décembre, Noyelle à Zierowsky. — Theiner, *Mon.*, p. 285, n° CCV; p. 286, n° CCXII; p. 292, n° CCXVI; p. 293, n° CCXVII.

[2] Notre Collection, Pallavicini à Vota, 1684, 7 juillet, Jaworowo : « Formi il signor Libert che ha buona volontà e desiderio d'apprendere e puó profittarsi molto nella sua conversatione. »

nonce de Vienne et le général de la Compagnie de Jésus. L'amende honorable ne se fit pas attendre Le P. de Noyelle promit de renseigner la Curie. Le cardinal Cybo reconnut explicitement les mérites de l'ambassadeur et sa part prépondérante au succès; survint un bref d'Innocent XI, et l'agitation se calma.

Quant au P. Vota, il se flattait d'avoir personnellement remporté un autre triomphe, et d'avoir gagné Vasili Golitsyne à la féconde idée unitaire. L'eût-on laissé faire que, d'accord avec le prince, il inscrivait dans les fastes de l'Église une date mémorable, et rétablissait l'union entre Rome et Moscou. Il fit partager son intime conviction par Sobieski, et regretta, sa vie durant, de n'avoir pu moissonner ce qu'il avait semé. Jusqu'à quel point ses regrets étaient-ils fondés? Sa confiance souvent aveugle dans son habileté, ses suppositions hardies jusqu'à la témérité, le genre même de son activité fiévreuse, les déboires qu'il eut à subir en Pologne et en Prusse nous permettent d'être sceptiques et de faire la part des illusions.

Sur ces entrefaites arriva le bref d'Innocent XI aux Tsars, que Vota avait ambitionné de présenter lui-même au Kremlin. Il était daté du 5 août 1684, et les titres moscovites y figuraient au grand complet, comme dans les pièces émanant de la chancellerie impériale [1]. Le Roi et le Jésuite les examinèrent minutieusement. Et, sur le désir de Sobieski, on supprima, pour ménager les Polonais, la mention expresse de Smolensk, de Kiev et de quelques autres provinces. C'était trop présumer de la complaisance russe en une matière épineuse.

[1] Theiner, *Mon.*, p. 284, n° CCVII, et ailleurs.

II

MISSION DE HANS KURTZ

Hans Kurtz, que Léopold envoyait à Moscou, était un homme d'un dévouement éprouvé et de grande expérience. En fait de formalisme bureaucratique, il pouvait en remontrer au plus farouche des diaks. Son domaine propre était la politique. Pour les affaires d'Église, on lui adjoignit le P. Albert de Boye, qui reçut l'ordre de se fixer ensuite à Moscou. Zierowsky avait conseillé ce choix à l'Empereur dès le 6 octobre 1684 [1]. Originaire de Cologne, porteur d'un nom illustre, ancien chanoine d'Olmutz, versé dans les langues, éloquent et actif, de Boye rêvait de se consacrer aux Indes : ses supérieurs le désignèrent pour Moscou.

Les deux envoyés ne purent voyager ensemble. Ce fut un malheur, car, abandonné à lui seul, de Boye débuta par une maladresse qui devint pour lui une source d'amertume [2]. Le nonce de Varsovie, Opizio Pallavicini, l'avait chargé de présenter au Kremlin le bref du 5 août. Commission délicate et importante : il fallait s'entourer de mystère, faire dûment apprécier l'admission du titre de tsar, et obtenir en échange pour le Pape celui de *Pontifex Maximus*. Le P. de Boye s'engagea par écrit à observer toutes ces prescriptions.

Mais arrivé à la frontière russe, une singulière idée lui

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1684.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 104, 1685, 20 septembre, Pallavicini à Cybo; 6 octobre, Zierowsky à Pallavicini. — Notre Collection, SCHELL, *Informatio*. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. VI, col. 875 à 990.

traverse l'esprit. Il redevient chanoine d'Olmutz, se met en soutane bleue et se donne pour commissaire apostolique. Une lettre adressée à Menzies et saisie par le cabinet noir trahit le secret du bref dont il était porteur. Au Kremlin, on ne savait plus que penser : en place du Jésuite annoncé par Kurtz arrivait un dignitaire pontifical, muni de lettres officielles. Grâce à ces complications, de Boye ne put qu'à grand'peine pénétrer dans la capitale ; encore exigea-t-on qu'il reprît son vrai rôle de Jésuite.

Ce contretemps était d'autant plus fâcheux que les négociations entamées ne marchaient pas toutes seules. Le carrosse autrichien faisait, il est vrai, merveille. Le prince Golitsyne en était fier et heureux. Il fit même, à cette occasion, accoutrer ses valets de livrées allemandes à galons d'argent. Mais les affaires n'en restaient pas moins des affaires, et Kurtz eut à combattre les mêmes difficultés que ses prédécesseurs. N'ayant pas de nouvelles conditions à proposer, il ne fit pas avancer d'une ligne l'alliance contre les Turcs. Du reste, il n'en est question ici que pour mémoire, car le grand effort diplomatique porta sur les matières d'Église [1].

Léopold avait été mis en goût par les timides concessions du prince Golitsyne. A force d'insister, on gagnerait peut-être du terrain. Kurtz devait non seulement rétablir la correspondance avec Rome, mais encore obtenir l'exercice public du culte, la construction d'une église avec clocher et un diplôme tsarien confirmant toutes ces franchises. Donnant donnant, il n'avait à offrir que le bref d'Innocent XI, du 5 août 1684, remis entre ses mains par

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica,* 1685, Instructions à Kurtz et sa correspondance avec Léopold I[er]. — Rome, Archives de la Propagande, *Scritture originali,* t. 551, Rapport de Kurtz. — *Pam. dipl. Snoch.,* t. IV, col. 865 à 995. — Theiner, *Mon.*, p. 295, n° CCXIX.

le P. de Boye, et quelques mitigations d'étiquette, c'est-à-dire, selon le langage des chancelleries, des *curialia*.

La partie n'était pas égale. Et d'abord, le bref papal fut cause au Kremlin d'une vive déception. Innocent XI avait tranché le nœud gordien en adoptant les titres en usage à Vienne; mais Sobieski et Vota, l'on s'en souvient, les avaient soigneusement amputés, et le Pape, par pure condescendance, avait approuvé leur rédaction. Les Russes ne l'entendaient pas ainsi, et réclamaient la formule complète jusqu'à la dernière syllabe, sans oublier Smolensk et Kiev.

Autre difficulté : quel titre donner au Pape? Kurtz se mit en frais d'érudition et remonta jusqu'aux Césars byzantins. Basile le Macédonien et Jean Paléologue avaient jadis salué les pontifes romains Nicolas I[er] et Martin V en termes respectueux : pourquoi ne pas marcher sur leurs traces? A cela les Russes répondaient que les pratiques antérieures à l'érection du patriarcat moscovite ne pouvaient plus servir de règle, et, après avoir épuisé toutes les combinaisons imaginables, ils s'arrêtèrent au texte suivant : *Honoratissimo ac Electissimo Domino Innocentio XI, Papæ ac Pastori Romanæ Ecclesiæ dignissimo*. Bien que ce titre parût au P. de Boye plus honorifique que celui de *Pontifex Maximus*, l'accord définitif, faute de pleins pouvoirs spéciaux, ne put avoir lieu, mais l'audience fut accordée quand même avec espoir d'entente ultérieure. Pour contenter les boïars, Kurtz dissimula le bref de mesquine apparence dans une énorme enveloppe. Peine perdue, une nouvelle déception vint d'ailleurs. On découvrit que le titre, même tronqué, des Tsars ne figurait que sur l'adresse et n'entrait pas dans le corps du bref : omission jugée très grave et inadmissible. En vain le *stylus curiæ* fut-il invoqué. Les Russes ne bronchèrent

point : pas de correspondance avec Rome tant que les papes n'auront pas donné pleine satisfaction sur les titres tsariens. De la sorte, on revenait, après de longs circuits, au point de départ.

Kurtz eut plus de chance dans l'affaire des Jésuites, la seule en dehors de la correspondance avec Rome qui ait été traitée à fond; car, pour les autres, les esprits moscovites n'étaient pas suffisamment mûrs. Le droit de résidence, aux mêmes conditions que le P. Schmidt, fut donc octroyé au P. de Boye. Encore cet avantage ne fut-il remporté qu'au prix d'incroyables efforts. La majorité du clergé voyait de mauvais œil l'invasion latine. Le patriarche Joachim s'y opposait énergiquement. Son horreur de l'étranger était telle que, sur son lit de mort, il refusa l'assistance d'un médecin allemand. Quoique son crédit fût en baisse, il conservait son influence sur la tsaritsa Nathalie et, par elle, sur le jeune tsar Pierre, et ne se faisait pas faute d'en user. Kurtz essaya de l'amadouer en lui offrant des présents. Un meilleur appui vint d'un personnage moins en vue, mais plus remuant : Lavretski, ex-dominicain, diacre et apostat, transformé en drogman du prikaz, pas méchant, mais sans principes, acceptant l'argent des deux mains. On eut vite fait de l'acheter, et il rendit des services.

Cela se passait vers le milieu de l'année 1685. Le P. de Boye, rendu à sa profession de Jésuite, ne tarda point à justifier sa réputation d'activité. Dès le 23 juin, il annonçait à Léopold qu'il avait acheté, à crédit bien entendu, une maison assez vaste pour servir de chapelle à la communauté catholique[1]. La discrète allusion ne passa point inaperçue. Des décrets impériaux assignèrent

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1685.

une subvention de 500 florins pour liquider la dette, et une annuité de 800 florins qui servirait à l'entretien des missionnaires.

Désormais, le budget de la mission étant assuré, il y eut en permanence, jusqu'à l'expulsion en 1689, deux Jésuites à Moscou. Le P. de Boye n'y passa que quelques mois, les derniers de sa vie. Le malheureux incident de frontière l'avait rudement secoué, et ses conséquences lui occasionnèrent des ennuis qui abrégèrent peut-être ses jours. Le nonce de Varsovie lui en voulait de sa maladresse, — accès de vanité ou effet de la crainte. Il chargea Zierowsky, qui lui-même ne s'expliquait pas cette incartade, de faire une enquête, à la suite de laquelle il écrivit au missionnaire une lettre des plus dures, et protesta auprès de Golitsyne contre l'abus qu'on aurait pu faire des pleins pouvoirs pontificaux. Ces coups répétés affectèrent le moral du P. de Boye. Repris du même mal qui avait déjà retardé son voyage à Moscou, rapidement consumé par la phtisie, il tomba sur la brèche, le 3 novembre 1685. Georges David lui succéda, et, en 1688, Tobie Tichawsky remplaça le P. Schmidt. A côté de cet élément stable, il y en avait un autre, flottant, représenté par des Jésuites français et polonais, en quête de nouvelles routes orientales.

Sur les cinq années de cette première mission, les détails n'abondent guère. Elle fut confiée, selon le désir de l'Empereur, à la province tchèque de la Compagnie de Jésus, malgré les réclamations des Lithuaniens qui, trompés par les apparences, croyaient entrer dans les vues de Léopold en soutenant leurs prétentions et libellant des mémoires, d'ailleurs très curieux [1].

[1] Vienne, Bibliothèque Palatine, 3197, MILLER, n° 10, *Missio Moscovitica*. — Archives d'État, *Russica*, 1685, 25 août, Mémoires du P. Berendt.

Le poste que l'on se disputait ainsi était un poste avancé de combat, et c'était bien là ce qui excitait les convoitises. Le champ d'action des Jésuites devait officiellement se limiter aux catholiques, mais, par la force même des choses, les missionnaires prenaient contact avec les orthodoxes, et ils avaient, en outre, à se défendre contre les protestants de toutes nuances. Aussi bien étaient-ils nouveaux venus et derniers arrivants à la Niémetskaïa Sloboda, espèce de ghetto réservé aux étrangers qui ne devaient pas souiller par leur présence la ville sainte de Moscou Ce faubourg, avec ses maisons de bois et ses jardins potagers, ressemblait assez à un gros village. Une fontaine sur la place publique et des arbres plantés le long des rues lui donnaient un aspect quelque peu occidental. Ses habitants, accourus des quatre coins de l'Europe, offraient une grande variété de types. Il y avait là un noyau de corps diplomatique, des officiers de mérite et des soldats de fortune, des médecins et des pharmaciens appelés à grands frais, des marchands et des ouvriers venus spontanément, enfin un tas d'aventuriers, écume humaine qui flotte dans les cités. Sauf de rares exceptions, pas de soucis dans cette foule, pas de contrainte, pas de cloisons importunes. On menait joyeuse vie, à grand fracas de festins et de fêtes, loin du contrôle de la mère patrie.

Les protestants étaient nombreux à la Sloboda, tandis que les catholiques comptaient à peine une centaine de familles. Petit troupeau, abandonné à lui-même jusque-là, envahi par la tiédeur et l'indifférence, dont quelques membres d'élite savaient cependant se préserver. Et, dans ce groupe restreint, que de nationalités : Écossais, Italiens, Allemands, Hollandais, Flamands, quelques rares Français! La place d'honneur revenait pour lors aux

Écossais. Traqués par Olivier Cromwell, les fidèles tenants des Stuarts, nous l'avons déjà dit à propos de Menzies, cherchaient dans l'exil un refuge et une sphère d'activité. Des hommes de valeur se rencontraient parmi eux. Le plus illustre de ces fugitifs était le général Patrick Gordon. Coutumier des champs de bataille, cet ancien élève des Jésuites de Braunsberg avait conservé dans sa vie errante la vigueur de sa double foi royaliste et chrétienne. Ses connaissances militaires, son expérience de la guerre, son esprit de discipline, son caractère élevé, lui assuraient à Moscou une position exceptionnelle. Avec l'avènement au pouvoir de Pierre Ier, il fut encore mieux apprécié et admis dans l'intimité du Tsar. Les catholiques le considéraient à bon droit comme leur plus ferme soutien, tant il prenait à cœur les intérêts de l'Église et ceux de ses coreligionnaires. Son confident préféré semble avoir été le P. Schmidt dont, plus d'une fois, il fait mention dans ses Mémoires. Une correspondance s'établit entre eux après le départ du Jésuite pour Braunsberg, et Gordon lui confia l'éducation de son fils Théodore.

Un autre pilier de la mission naissante était Francesco Guasconi, gentilhomme toscan, entraîné par son génie d'entreprise dans la carrière commerciale. Il avait à son actif une jeunesse bien remplie par des études et des voyages. Tout en courant le monde, il avait appris plusieurs langues, même le turc. Ses relations sociales lui donnaient des facilités de toute sorte. Ainsi, en 1666, il vint à Moscou avec des lettres d'introduction de l'Empereur, et il ne tarda point à conquérir une place honorable dans la Sloboda [1]. A le voir également favorisé par Zierowsky qui voulait en faire une espèce d'agent diploma-

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1666, 3 juillet.

tique, et par les Tsars dont il obtenait, en 1684, un diplôme élogieux, on est tenté de lui supposer une dose de finesse italienne, sans préjudice néanmoins de son caractère intègre et loyal. Son dévouement à l'Église ne connaissait pas de bornes. Il était toujours prêt à payer de sa personne et de sa bourse, et c'est en son nom que fut achetée la maison qui devait servir de chapelle.

Soutenus par de fervents catholiques, desservis par les pasteurs protestants, les Jésuites inaugurèrent leur arrivée par l'organisation du service divin qu'ils entourèrent d'une certaine pompe. Une chapelle modeste, mais convenable, ouvrit ses portes à la communauté. Il y eut, à la grande satisfaction de Gordon, des chants et des messes en musique, des sermons et des catéchismes. Le ministère pastoral était le premier devoir des missionnaires, et c'est ainsi qu'ils l'entendaient.

Quoique absorbés par cet apostolat, ils ne négligeaient pas l'instruction de la jeunesse moscovite. L'école, c'était l'avenir; c'était aussi le présent, car l'élite de la société se montrait assoiffée de savoir, et c'est au nom de la science que se faisait la poussée en avant. Quelques boïars, plus courageux que les autres, envoyèrent leurs enfants chez les Jésuites : on leur enseigna la grammaire. Cette obscure entreprise ne manquait pas d'importance : elle amena le contact avec les Russes, et le contact amena des conversions.

Nous abordons ici un terrain mystérieux. Un travail latent s'est fait, à n'en pas douter, dans les âmes. Quelques indices apparaissent au dehors, mais ils ne suffisent pas pour reconstruire l'œuvre de la propagande avec ses menées enveloppantes. Krijanic avait déjà observé des tendances unitaires dans la société moscovite, et consigné dans ses écrits de vagues allusions. Le même fait est

confirmé par le P. Tichawsky qui malheureusement s'en tient aussi aux généralités[1]. Quels sont ces quelques boïars des plus accrédités qui, sous le sceau du secret, ont embrassé la foi romaine? Quels sont ces autres personnages, en plus grand nombre, sympathiques aux Latins, mais ne risquant point le dernier pas? Le Jésuite passe leurs noms sous silence. Et cependant un souffle nouveau agitait les esprits. On le sentait si bien que le patriarche Joachim en était inquiet. « Après ma mort, aurait-il dit, toute la ville sera aux Jésuites. » S'il était prompt à s'alarmer, les catholiques se laissaient aussi séduire par des chimères. Après la chute de la tsarévna Sophie et la disgrâce du prince Golitsyne, le bruit courut parmi eux que, n'était ce bouleversement inattendu, l'union avec Rome allait se faire. Et le P. Tichawsky n'hésite pas à souligner ces téméraires suppositions. Évidemment, de part et d'autre, on péchait par exagération, et ces excès contraires de crainte et d'espoir trahissent un état moral de trouble et d'incertitude.

Au sein du clergé, le mouvement s'accentuait encore plus que parmi les laïques. Ses origines remontaient jusqu'avant l'apparition des Jésuites. Siméon de Polotsk et les Petits-Russiens arrivés à sa suite passaient déjà pour des novateurs latinisants. Sous l'action stimulatrice de la Pologne, ils s'assimilaient les idées occidentales et forcément se rapprochaient des catholiques, tandis que le vieux parti moscovite croupissait dans les préjugés et se cramponnait aux survivances. La controverse sur le moment de la transsubstantiation eucharistique mit aux prises les deux camps, et, dans la polémique ardente qui

[1] Gran, Archives Primatiales, fasciculus 28, n° 286, 1693 (circa) Tichawsky à Kollonitz. — Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1690. Le même à Léopold I[er] et à un collègue.

s'ensuivit, les Petits-Russiens soutinrent vaillamment la doctrine romaine. Il y a plus. A en croire les rumeurs recueillies par les Jésuites, il y aurait eu à proximité de Moscou un couvent dont les moines étaient tous unis au Saint-Siège, et qui se renouvelaient par des recrues arrivant de Pologne. Sans doute, les Jésuites de Moscou n'étaient pour rien dans l'évolution des Petits-Russiens, mais ils ont pu, après le fait accompli, les soutenir et les encourager. Un service analogue fut même rendu à un membre du clergé moscovite. Le P. Tichawsky se révèle comme ayant été l'initiateur à une vie nouvelle de Pierre Artémiev. Fils de pope, disciple des frères Likhoudes, Pierre n'en vint pas moins faire ses confidences au Jésuite et l'entretenir de ses doutes. La lumière jaillit de la discussion, et une complète rupture avec le passé s'ensuivit. Le néophyte ayant besoin de se fortifier par de sérieuses études, le P. Tichawsky lui procura les moyens de passer à l'étranger. C'est à Venise et à Rome que le futur athlète se préparait à la rude mission qui devait lui échoir en partage, et dont nous parlerons ailleurs.

Ces tentatives de prosélytisme, des crimes aux yeux du vieux parti moscovite, ne pouvaient rester complètement inconnues au prince Golitsyne. Si les détails et les cas particuliers lui échappaient, au moins devait-il savoir, en général, à quoi s'en tenir sur les procédés des missionnaires impériaux. Néanmoins, fidèle à sa parole, il se montra toujours protecteur éclairé des Jésuites qui, à leur tour, ne manquaient pas de lui payer leur tribut de reconnaissance. A voir cette mutuelle entente, on se demande s'il n'y avait pas chez le prince un parti pris de laisser faire, peut-être même une connivence tacite. Cette tolérance, si contraire à l'usage, aura servi de base aux calculs optimistes des catholiques et à leur espoir d'union.



Ajoutons ici, à titre de curiosité, que le prikaz lui-même ne craignit pas de s'adresser, un jour, aux Jésuites, quoiqu'ils fussent à la veille de leur expulsion. Un cas se présentait qui sortait de l'ordinaire [1]. La colonie allemande avait été bouleversée par Quirinus Kuhlmann, aventurier et voyant, qui prônait la fondation d'une monarchie « jésuilite » et prêchait la guerre contre les Turcs, à grand renfort de formules apocalyptiques. Dénoncé par un pasteur protestant et soumis à la torture, il ne s'avoua point coupable. On crut que les imprimés, saisis dans sa demeure, suppléeraient à son silence. Les deux PP. David et Tichawsky furent requis en qualité d'experts et chargés de les examiner. N'y trouvant que des extravagances, ils firent un rapport purement technique, sans conclure à aucune peine. Mais le sort de Kuhlmann était déjà fixé d'avance : le 14 octobre 1689, il fut brûlé vif. Ses complices et ses livres partagèrent son bûcher.

Quoique demeurant à Moscou, les missionnaires impériaux n'avaient avec les Russes, comme on a pu le voir, que des rapports intermittents. Dans tous les cas, ils n'atteignaient qu'une très petite fraction de la société moscovite : quelques boïars et quelques membres du clergé. Sur le peuple, ils n'avaient et ne pouvaient avoir aucune action directe. Le grand mouvement du raskol leur restait étranger. Confinés dans la Sloboda, assidus auprès des catholiques, surveillés de près, ils n'avaient ni le temps, ni les moyens de se mêler à la foule et d'y faire pénétrer leurs idées. Par contre, une circonstance fortuite leur permit de jeter un regard de conquête vers l'Orient.

Un « corridor » pour l'Asie, disait-on de Moscou. Et

[1] Theiner, *Mon.*, p. 340, n° CCLXIV. — Tsvétaeïv, *Pamiatniki,* t. Ier, p. 107 à 150.

Possevino, dans ses épanchements intimes avec Stéphane Bathory, lui parlait non seulement de la Perse, des hauts plateaux du centre de l'Asie, mais aussi du Caucase et des fiers montagnards auxquels, du fond du Kremlin, on tendrait une main amie. Ce rêve allait se réaliser[1]. Depuis 1685, un roi détrôné d'Ibérie séjournait à Moscou. Il s'appelait Artchil, et son peuple l'a surnommé le Martyr. Quel conte fantastique que son histoire, telle, au moins, que nous la donne le P. Avril! Trop belle était la femme du roi; le schah de Perse s'en éprit. Mais le couple était bien assorti et ne voulait pas se séparer. Pour se soustraire à la violence, il quitte la capitale et se réfugie dans une forteresse lointaine. Des bandes soudoyées par le schah l'eurent bientôt rejoint et vaincu la résistance qu'on leur opposait. Le roi fut jeté au fond d'un cachot et la reine traitée avec les plus grands égards. Femme de combat, elle pousse un cri d'indignation, s'entoure de guerriers, se met à leur tête et parvient à délivrer son mari prisonnier. Les voilà libres tous deux, exposés encore à des dangers qu'il faut fuir, et, sur les ailes de l'amour, ils s'envolent vers Moscou. Assagi par les ans et tourné vers un autre idéal, Artchil méditait maintenant le retour dans son pays et l'introduction du christianisme parmi les siens. Orthodoxe lui-même de religion, il demanda des missionnaires au patriarche Joachim qui n'en trouva pas un seul à lui donner. Cette déception lui ouvrit les yeux et le fit s'adresser secrètement au P. David. Il lui fallait dix Jésuites versés dans les sciences et les arts, surtout dans la médecine, l'astronomie et la peinture. Un collège aurait été fondé aussitôt, la liberté de prêcher l'Évangile eût été complète, et l'union nationale avec Rome dûment favo-

[1] Avril, p. 277 et suiv. — Brosset, t. II, p. 82. — Archives du Vatican, non classé, 1688, 22 juin, *Georgius David P. Generali Societatis Jesu.*

risée. Subjugué et séduit par les hardiesses de ce programme, le P. David, s'il n'eût craint d'éveiller des soupçons, serait parti lui-même pour le Caucase. Mais la prudence le rivait à son poste : il ne put que prévenir les autorités romaines, et sa voix ne resta point sans écho.

Quoique moins favorisés par les événements, d'autres Jésuites songeaient à faire de la capitale des tsars une étape de missionnaires orientaux. Ce fut d'abord le tour des Polonais. Une ambassade, présidée par Grzymultowski et Oginski, vint, en 1686, à Moscou[1]. Elle est responsable vis-à-vis de ses commettants d'un funeste marché. Il est vrai qu'une tâche ingrate lui était dévolue. Golitsyne voulait bien marcher contre les Turcs ou, au moins, contre les Tatars, pourvu que la cession absolue de l'Ukraine fût consentie et sanctionnée. Or, on désirait en Pologne l'accession de Moscou à la ligue qui devait être, autant que possible, universelle. Les nonces de Varsovie et de Vienne travaillaient dans le même sens. Le mot d'ordre du Vatican leur enjoignait de gagner à la ligue Russes et Polonais, en sauvegardant les intérêts mutuels, offrant la Crimée pour compenser l'Ukraine. Spécieux et peu équitable arrangement, puisque la conquête de la Crimée était encore à faire. A Moscou, les ambassadeurs se heurtèrent contre des résistances inflexibles. Pas un kopek, pas un soldat, si la possession de l'Ukraine est encore contestée : tel était le refrain de Golitsyne. Discussions interminables, menaces de rompre, évocation du péril ottoman, rien n'y fit. A bout d'arguments et de trucs, encore plus mal inspirés, les Polonais, pour quelques milliers de roubles et de vagues promesses,

[1] Oustrialov, t. I[er], p. 152 et suiv. — Theiner, *Mon.*, p. 302, n° CCXVIII; p. 317, n° CCXLIII; p. 321, n° CCXLV. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. 105, Pallavicini à Cybo; t. 185, Cybo à Pallavicini.

se dessaisirent de l'antique et vénérable cité de Kiev et de toutes les gloires qui s'y rattachent. C'était un premier pas vers la déchéance politique, c'était le désastre que Vota avait prévu et essayé d'enrayer. Pourquoi faut-il que le nom de Sobieski y soit mêlé? La régente Sophie, très satisfaite de Golitsyne, ne manqua point de déclarer officiellement que jamais paix aussi avantageuse n'avait été conclue avec la Pologne. Les conditions du traité provoquèrent les justes critiques du nonce de Varsovie, mais au Vatican on n'y regardait pas de si près : la ligue avant tout, et que ses tenants s'arrangent à leur gré.

Du reste, dans le domaine religieux l'étonnante prodigalité polonaise ne servit à rien. Le prince Oginski, converti lui-même au catholicisme, y mettait un zèle de néophyte [1]. Deux Jésuites l'accompagnaient : Barthélemi Mœller et Nicolas Narmunth. Se prévalant de l'exemple de l'Empereur, il comptait installer le premier d'entre eux en résidence perpétuelle à Moscou, mais il lui fut impossible de briser la résistance opiniâtre du patriarche. Quant à Narmunth, envoyé uniquement pour explorer les voies de pénétration dans le Céleste Empire, il se donna beaucoup de mal pour n'obtenir que de maigres renseignements, d'ailleurs sujets à caution. Pas plus de succès dans les questions d'ordre général. Les Polonais proposèrent une clause qui garantirait aux missionnaires le droit de passage en Orient. Elle fut rejetée comme superflue, puisque le vingt-huitième article du traité assurait cette franchise à tous les voyageurs munis de passeports : libre aux missionnaires de s'en procurer. Sur toute la ligne, des promesses nuageuses remplacèrent ainsi des conditions nettes et bien arrêtées.

[1] Notre Collection, 1686, 27 juillet, Narmunth à de Noyelle.

Les Jésuites français s'y prirent d'une autre manière pour résoudre le même problème des itinéraires de Chine [1]. Philippe Avril et Louis Barnabé en avaient été chargés. Ces hardis pionniers résolurent de se rendre à Pékin en passant par Moscou, Boukhara et Samarcande. Se joignant à une caravane de marchands arméniens, ils parvinrent à Astrakhan, remontèrent le Volga, et, bravant les périls, transis de froid, exténués de fatigue, arrivèrent enfin à Moscou en janvier 1687. Leurs collègues, Schmidt et David, ne leur furent d'aucun secours : clients de l'Empereur, ils ne pouvaient intervenir pour des Français. Obligés de se débrouiller tout seuls, les deux voyageurs se présentèrent au débotté à Golitsyne, encore au faîte de sa puissance. Réception courtoise et renvoi au prikaz, où on leur fait subir un interrogatoire de quatre longues heures. Des Jésuites français, en costume oriental, arrivant à l'improviste, en route pour des régions lointaines, il y avait là de quoi désorienter une police ombrageuse. Procès-verbal fut dressé sur-le-champ, et la réponse remise à plus tard.

En attendant, le P. Avril réussit à se procurer les mémoires de Nicolas Spathar, diplomate et routier, envoyé naguère en Chine par le gouvernement [2]. De cette lecture jaillirent des flots de lumière éclairant les routes praticables de Pékin. Il y en avait six, l'une plus courte que l'autre, soit par la Sibérie, soit par l'Asie centrale. Le tracé sibérien était le plus séduisant; il méritait la préférence, et demande fut faite de pouvoir le suivre. Au grand désappointement du P. Avril, on lui opposa un

[1] Avril, p. 83 et suiv. — Moscou, Archives Principales, *Katolitcheskia Diéla*, 1687, 4 janvier.

[2] Paris, Bibliothèque nationale, fonds slave, n° 35. — *Recueil des Instr., Russie*, t. Ier, p. 89.

refus formel motivé par le manque de lettres d'introduction. Prétexte futile, que l'intrépide voyageur s'obstinait à prendre au sérieux. Il agit en conséquence, se fit donner des lettres de Louis XIV aux Tsars, des patentes de mathématicien royal à Pékin, se présenta au roi de Pologne, se rendit à la diète de Grodno, et s'y concerta avec le comte Syri que Sobieski envoyait en Orient. Et, ne doutant de rien, il embaucha de nouveaux missionnaires polonais et lithuaniens, les uns pour la Chine, les autres pour l'Ibérie.

Le gouvernement vit avec dépit le P. Avril, accompagné cette fois du P. Beauvollier, forcer la consigne à la frontière et, en février 1689, reparaître à Moscou. A peine installés, les encombrants voyageurs furent sommés de partir. La méfiance des boïars ne leur accorda qu'un sursis de quelques semaines. Cette presse était motivée. Entre Russes et Chinois il y avait alors une constante hostilité. Or, des Jésuites français résidaient à la cour de Pékin ; on le savait, et il fallait bien se prémunir contre les surprises.

Les Polonais arrivés un peu avant le P. Avril furent également éconduits, mais avec moins de brusquerie. Ils se réclamaient du traité de 1686, et on leur devait des ménagements. Les missionnaires d'Ibérie s'éclipsent ici. Quant à ceux de Chine, Zapolski et Terpilowski, ils se présentèrent au prikaz, le 19 janvier 1689, et demandèrent à se rendre en Chine à travers les glaces et les neiges de la Sibérie. On préféra les diriger sur Astrakhan. Le Céleste-Empire devenant d'un abord difficile, Zapolski se consacra pour toujours à la Perse, tandis que Terpilowski trouva moyen de revenir d'Astrakhan à Moscou.

Ces mesures rigoureuses n'étaient que les avant-coureurs de la tempête qui devait balayer la mission.

CHAPITRE II

EXPULSION DES JÉSUITES

Existence précaire à Moscou. — Premier avertissement. — Chute de la tsarévna Sophie et de Golitsyne. — Insinuation odieuse de La Neuville. — Le patriarche Joachim demande l'expulsion des Jésuites. — Ordre de partir leur est donné. — Vaine intervention de Dovmont. — Adieux à la communauté. — Départ. - Lettres apocryphes. — Invention et interpolation. — Présomption de délit écartée. — Preuve impartiale. — Kurtz envoyé à Moscou. — On refuse la réadmission des Jésuites. — Discussion sur les lettres apocryphes. — Deux curés d'Olmutz envoyés à Moscou. — Efforts pour la rentrée des Jésuites. — Phrase compromettante du P. Avril. — Colère de Pierre. — Gordon alarmé. — Enquête. — Résultat inconnu.

L'existence à Moscou des missionnaires impériaux était précaire. Bien vus et appréciés par la communauté catholique, ils excitaient la méfiance et s'attiraient les rancunes de la grande majorité du clergé orthodoxe. Le remous d'opinion qui s'accentuait autour d'eux les dénonçait sans cesse à l'hostilité de leurs rivaux. Pour enrayer le mouvement, il fallait accepter la lutte sur le terrain des doctrines ou bien recourir au pouvoir séculier et provoquer un coup de force. Ce dernier parti, plus radical, plus expéditif, rentrait mieux dans les idées et les mœurs de l'époque. Les circonstances politiques ne s'y prêtèrent que trop.

Un premier avertissement avait été donné aux Jésuites dès l'année 1686[1]. A cette date, Gordon parle obscuré-

[1] Gordon, t. II, p. 118. — Theiner, *Mon.*, p. 303. — Moscou, Archives Principales, *Autriche*, n° 24, 1686, 15 mai, Zierowsky à Golitsyne.

ment dans son journal d'un « prêtre catholique » qu'on voulait renvoyer, et dont il plaidait la cause en haut lieu. Or, ce prêtre catholique, au témoignage d'Oginski, n'était autre que le P. Schmidt, l'ami fidèle de Gordon. L'ordre d'expulsion, lancé contre lui, fut si peu exécuté que, la même année, le P. David put rejoindre son collègue et s'installer auprès de lui. On en revenait au système de tolérance passive pratiqué jusque-là et susceptible de durer encore, n'était la crise qui renversa la régence de Sophie.

Le traité de 1686 avec la Pologne avait été le point culminant de la carrière politique du prince Golitsyne, régent effectif, nous l'avons dit, auquel la Tsarévna prêtait son nom et abandonnait le pouvoir. A cette victoire diplomatique succédèrent des échecs militaires. Les campagnes de Crimée, en 1687 et 1689, ne furent que des marches et contre-marches lugubres qui coûtèrent la vie à des milliers d'hommes et de bêtes, et jonchèrent de cadavres les steppes fumantes incendiées par des traîtres. Bravant l'opinion publique, Sophie voulut faire du malheureux vaincu un triomphateur. Mais Pierre avait grandi; il rongeait déjà son frein, et ne se prêta point à l'indigne comédie. A cette occasion, la rupture latente entre le frère et la sœur éclata au grand jour.

On sait quelle en fut l'issue, on sait moins, on ne saura peut-être jamais les mystérieux dessous de cette révolution de palais, compliquée d'une démonstration militaire. Trahison, hardiesse et défaillance, dévouement et cynisme, affolement et calcul, tout se mêle et s'enchevêtre dans cet épisode. Sitôt que l'alarme fut donnée, Pierre se réfugia aux environs de Moscou dans la laure imprenable de la Trinité. Ceux qui agissaient en son nom rallièrent la troupe autour de lui et dictèrent la loi aux partisans de

Sophie, affaiblis par cette défection et découragés. Sophie elle-même fut immédiatement exclue de la régence et mise en demeure de renoncer au monde. Les portes abhorrées du cloître s'ouvrirent devant cette femme passionnée que Siméon de Polotsk avait initiée aux lettres, et qui n'aspirait qu'à la joie de vivre en dehors du térém, au milieu des grandeurs. Le prince Golitsyne, surpris par les événements et n'ayant su leur tenir tête, traîna dans l'exil, avec femme et enfants, une existence misérable. On a fait de lui un favori de Sophie. Ses ennemis se sont complu à propager cette version, et les lettres débordantes de tendresse adressées au prince par la Tsarévna leur ont servi de preuve capitale. Quoi qu'il en soit, la régence de Sophie s'effondrait sans gloire et presque sans défenseurs. Voici l'aurore d'un nouveau règne.

Les missionnaires impériaux ne tardèrent pas à ressentir le contre-coup du changement de pouvoir. Disons ici que La Neuville prête à Golitsyne des plans odieux d'union avec Rome pour assurer le trône à ses enfants légitimes de préférence à ceux qu'il aurait eus de Sophie [1]. Il est entendu que ce racontar n'a jamais été documenté, et que ces projets n'ont jamais exercé une influence saisissable. La vérité est que, le prince disparaissant, les Jésuites n'avaient plus ni protecteur, ni rempart. Le patriarche Joachim ne fut pas des derniers à s'en apercevoir, et il sut en profiter rapidement. Au plus fort de la crise gouvernementale, Sophie l'avait envoyé à la laure de la Trinité pour essayer d'une entente avec Pierre. L'habile négociateur se rangea du côté du vainqueur et devint l'homme lige du futur autocrate. Dès lors son crédit fut tel qu'on ne pouvait rien lui refuser. Sans

[1] La Neuville, p. 161 et suiv.

perdre un instant, à l'insu de Gordon, s'entourant de mystère, il demanda et obtint l'expulsion des Jésuites. Sitôt porté, le décret fut rapidement exécuté, comme si l'on eût craint, en tergiversant, de manquer le coup et de faire le jeu de la défense[1].

David et Tichawsky, seuls Jésuites alors présents, ne se doutaient encore de rien, lorsque, le 12 octobre 1689, vers midi, ils sont à l'improviste appelés au prikaz. Courtoisement, mais impérieusement, ordre leur est signifié, au nom des tsars Ivan et Pierre, car Sophie ne comptait plus et Ivan ne figurait que pour la forme, de quitter la capitale dans les quarante-huit heures. Ce n'est pas une expulsion, leur disait-on subtilement, mais un simple renvoi nécessité par des motifs religieux. Cette satisfaction est due au gardien de la foi nationale, au patriarche, qui l'exige. D'autre part, l'Empereur ne pourra point s'en formaliser, puisqu'il n'y a pas d'engagement formel vis-à-vis de lui. Du reste, on promettait aux partants tous les égards voulus : escorte, voitures et viatique. Le P. David essaya de parlementer; on lui répondit par des rebuffades et des haussements d'épaules. Repoussés de ce côté, les missionnaires se rendirent auprès du résident de Pologne, Dovmont, se concertèrent avec les interprètes, et dépêchèrent successivement deux exprès à la laure de la Trinité, l'un à Gordon, l'autre à Pierre. Ils jouaient leur va-tout.

Sans attendre de réponse, le P. Tichawsky, dès le lendemain, se présenta spontanément au prikaz, en compagnie du résident Dovmont. Les discussions n'aboutirent à rien, et la seule conséquence appréciable de cette

[1] Moscou, Archives Principales, *Expulsion des Jésuites*. Un fragment de ce document a été imprimé dans *Sobr. Gos. Gram.*, t. IV, p. 617, n° 203. — Gagarin, *Un Document inédit*.

démarche fut la déclaration officielle, faite devant témoins, des motifs du renvoi. Dovmont put attester par écrit que, de l'aveu même des Russes, il n'y en avait pas d'autres, si ce n'est les instances du patriarche et du clergé qui jugeaient l'Église latine contraire et « antipathique » à la leur. Le P. Tichawsky épilogua sur cette prétendue antipathie, sans toutefois se faire approuver par ses auditeurs. Les diaks songèrent plutôt à mettre hors de cause luthériens et calvinistes qui n'auraient eu aucune part dans les mesures prises contre les Jésuites, et, à leur tour, ne convainquirent pas Tichawsky qui soutenait le contraire.

La journée du vendredi se passa en négociations. Dès l'aube, les missionnaires furent avertis qu'ils devaient partir le jour même, et plus d'une fois l'ordre fut réitéré. Et, comme ils se récriaient, on leur ferma la bouche en leur accordant un délai de quelques heures et six paires de zibelines qui représentaient le viatique.

Le départ fut ainsi reculé jusqu'au samedi 15 octobre. Ce jour-là, de grand matin, les catholiques se réunirent pour assister à une dernière messe et s'approcher de la Sainte Table. Leur tristesse s'épanchait dans la prière. Désormais la chapelle, veuve de ses prêtres, ne serait plus qu'un sanctuaire désert. Un maître d'école y ferait le catéchisme aux enfants, et, pour les adultes, organiserait des réunions pieuses. Les adieux se terminèrent par une suprême bénédiction donnée aux fidèles non sans un serrement de cœur. Déjà les voitures étaient prêtes, les pristavs s'impatientaient. Les missionnaires se mirent en route, escortés du résident Dovmont, de quelques officiers et d'autres amis dévoués. Ils emportaient avec eux un réel attachement à la Sloboda et le désir d'y rentrer au plus tôt.

Au sortir de la ville, la réponse de Gordon leur fut présentée. Le tsar Pierre maintenait le renvoi des Jésuites, mais accordait un court délai que le fait accompli du départ rendait absolument illusoire. Il n'y avait donc plus qu'à poursuivre son chemin. Le dimanche, 16 octobre, aux environs de Moscou, arrêt de quelques heures et nouvelles scènes d'adieux : agapes fraternelles, mutuels embrassements et séparation définitive.

Tandis que les catholiques manifestaient ainsi leurs regrets, des adversaires irréconciliables montaient un coup d'un autre genre. Les Jésuites se sont toujours plaints des protestants de la Sloboda. Ils redoutaient surtout Franz Lefort, calviniste renforcé, réfractaire à l'influence de sa femme catholique. Au lendemain de l'expulsion, ce fut l'interprète Huebner qui lança dans le public des lettres apocryphes. Elles étaient de sa composition, de nature compromettante, et elles furent attribuées aux missionnaires impériaux qui n'étaient plus là pour se défendre. En même temps, le cabinet noir qui fonctionnait à Moscou se crut obligé d'intercepter les lettres des Jésuites et celles même de leurs amis. Il en résulta un dossier étrangement hybride. Les originaux de ces pièces vraies ou fausses, voire le texte primitif, n'existent plus. Aux archives du ministère des affaires étrangères, à Moscou, il n'y a plus que des résumés ou des traductions défectueuses[1]. L'enquête en devient plus difficile, mais elle n'en est pas moins indispensable, car on a fait de ces écritures des pièces à conviction.

Laissons de côté tout ce qui est banal ou insignifiant. Rejetons sans hésiter la lettre fantastique attribuée au P. Michel Jakonowicz, qui a passé sa vie dans les rudes

[1] Moscou, Archives Principales, 1690, 28 janvier, *Appel de Lœffler et de Jaross*, et *Correspondance des Jésuites*.

travaux des missions, et que l'on a toujours entouré de vénération. Il aurait brigué le patriarcat au moment où ses confrères étaient expulsés de Moscou, et se serait plaint à un obscur agent des postes d'avoir été évincé par un rival. La mystification se trahit ici d'elle-même.

C'est plutôt un curieux spécimen d'interpolation qu'il importe d'examiner de plus près. Le provincial de Lithuanie, Grégoire Schell, écrit, le 14 avril 1690, au résident Dovmont, et sa lettre figure au dossier en double rédaction. L'une est brève, anodine, et se borne aux affaires courantes. L'autre est prolixe et compromettante. Schell y accuse non seulement réception de la lettre de Dovmont, mais il en donne aussi, on ne sait trop pourquoi, le résumé. Sans désigner le coupable par son nom, il affirme avoir compris que « l'exilé » s'est déshonoré, que son déshonneur est attesté par les lettres écrites en route, par le témoignage de l'envoyé russe à Varsovie, et il remercie le résident d'avoir étouffé l'affaire. Pour se rendre compte de l'interpolation, il faut examiner les lettres de David et de Tichawsky. C'est de là que proviennent toutes les difficultés.

Les lettres du P. David, interceptées à la poste, sont réputées scandaleuses par des écrivains pudibonds. A les scruter exactement de près, il n'en ressort que deux chefs d'accusation : avoir écrit à une femme enceinte, et avoir envoyé une aumône à la veuve Sarah Maïotov. On avouera que le seul fait d'une correspondance avec une femme, lors même qu'elle est dans un état intéressant, n'est pas encore un crime. Un secours charitable, envoyé de loin, n'implique pas non plus de forfaiture. Or, c'est à ces deux griefs que se réduisent toutes les plaintes soulevées contre le P. David. C'est à eux évidemment que fait allusion la lettre de Schell que je tiens pour interpolée,

et voici pourquoi : d'abord, le résident de Pologne, qui a innocenté les Jésuites de Moscou, se transforme ici en accusateur de l'un d'eux; ensuite, le P. Schell, tout en remerciant Dovmont d'avoir étouffé l'affaire, fait son possible pour la ressusciter; il insiste sur les détails, recherche de nouveaux témoignages, et, chose étrange, en appelle à un Moscovite de Varsovie. A côté de cette lettre indiscrète, il en est une autre absolument vierge de ces confidences. Et comme toutes les deux portent la même date, font partie du même dossier, on a le droit de se demander si ce n'est pas une main étrangère et hostile qui a ajouté les surcharges.

A moins qu'on ne fournisse d'autres preuves, la présomption du délit doit donc être écartée, d'autant plus qu'ailleurs il ne s'en trouve aucune trace révélatrice, ni dans les correspondances de Vienne, ni dans celles de la nonciature, ni enfin à la Propagande. Au contraire, une lettre adressée à l'empereur Léopold contient même une justification formelle. Menacés à leur tour d'expulsion, les deux prêtres séculiers, successeurs des Jésuites, et dont il sera question plus bas, proclament à cette occasion la parfaite innocence de leurs devanciers [1]. Quelle preuve plus décisive peut-on exiger? Voilà deux hommes indépendants, qui voient les choses de près, se renseignent sur les lieux, et n'hésitent point à porter jusqu'au pied du trône une déclaration favorable aux Jésuites. De son côté, le P. Tichawsky ne demande qu'à rentrer à Moscou pour dissiper les calomnies et rétablir la vérité. Mais, allons jusqu'au bout et épuisons l'incident. S'il n'a pas été coupable, le P. David a pu être imprudent. En effet, dans une lettre aux dehors authentiques, Ti-

[1] Gran, Archives Primatiales, 1693, 29 août, vieux style, *Querela Missionariorum Moscoviticorum.*

chawsky se plaint que son compagnon n'ait pas suivi ses conseils, et n'ait pas évité les occasions qui défrayaient les mauvaises langues. Le reproche ne va point au delà. Il faut encore ajouter, à la décharge du P. David, que s'il a péché, il a vaillamment racheté sa faute, car il est mort, en 1713, à Prague, au service des pestiférés.

Faisons trêve aux digressions pour reprendre le fil des événements. L'expulsion des Jésuites, malgré le message conciliant des Tsars, fit à Vienne une impression pénible [1]. L'Empereur, sans se presser, mais aussi sans faiblir, ne poursuivit plus qu'un seul but, celui de les faire rentrer. Le 26 août 1690, il fit relancer le diak Oukraïntsev. Zierowsky devait lui demander compte de la « contravention » survenue, et exiger que l'on révoquât les mesures prises. Le diak ne donna point un mot de réponse, et son mutisme s'aggravait d'un acte de violence récent. Le P. Terpilowski, que nous avons laissé sur les bords de la Caspienne, s'était ingénié à revenir d'Astrakhan à Moscou. Mal lui en prit. Sans égard pour les catholiques qui voulaient le garder, il fut criblé d'ordres pressants de départ, et, comme il tergiversait, on eut recours, le 12 juillet 1690, à la contrainte.

Les Russes s'obstinant à ne pas écrire, Léopold essaya de les faire parler en leur envoyant une ambassade. Entre les deux cours, maintes questions restaient en suspens. Pourquoi n'irait-on pas en chercher la solution à Moscou? Kurtz savait le chemin du Kremlin, et c'est à lui que cette besogne fut dévolue [2]. Promu internonce et conseiller de

[1] *Pam. dipl. Snoch.*, t. VII, col. 595. — Vienne, Archives d'État, *Russica,* 1690, 20 août, Décret à Zierowsky; 11 décembre, Zierowsky à Léopold I[er]. — Gordon, t. II, p. 310.

[2] Vienne, Archives d'État, *Russicà*, 1690, 1691, Instructions à Kurtz et sa correspondance avec Léopold I[er]. — Rome, Archives de la Propagande, *Acta,* 1692, f. 30. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. VII, col. 633 et suiv.

la Chambre hongroise, il n'avait rien perdu de son zèle en montant les échelons hiérarchiques. On pouvait de confiance s'en remettre à lui : il ferait sonner aux oreilles russes le refrain de la liberté cultuelle. En outre, il avait à opérer mainmise sur la maison des Jésuites que l'on réservait à leurs anciens propriétaires, car l'Empereur insistait sur leur rappel, faisait leur éloge, exprimait sa satisfaction personnelle à leur endroit, et garantissait leur discrétion.

L'envoyé autrichien prit vivement à cœur le désir de son maitre. Son obstination à revenir à la charge n'eut d'égale que l'inébranlable fermeté des Russes à repousser ses assauts. Presque toute l'année 1691 se passa de la sorte en discussions stériles et en marchandages. L'absence de Golitsyne ne se faisait que trop sentir. Les couches nouvelles parvenues au pouvoir étaient plus difficiles à manier.

Kurtz eût préféré vider la question directement avec Pierre, qu'il croyait favorable aux catholiques, le voyant assister à leurs offices, et leur faire don d'un précieux tapis. Mais parvenir jusqu'au Tsar n'était pas chose facile : autour de lui luthériens et calvinistes faisaient bonne garde. Il eût fallu les acheter au prix de l'or, et Kurtz regrettait naïvement d'avoir la bourse vide.

Force fut donc d'en passer par le prikaz et d'affronter les tracasseries en usage dans les bureaux. Les accusations contre les Jésuites, condensées naguère dans l'expression laconique d'antipathie, furent maintenant développées. Immixtion dans les affaires d'autrui, correspondance avec l'étranger, distribution de feuilles volantes et d'images imprimées à Rome, admission d'enfants russes à l'école pour en faire des catholiques, discussion avec le patriarche et le clergé — tels étaient les griefs qui avaient provoqué l'expulsion des missionnaires.

Grand devait être, à les entendre, l'embarras de Kurtz. On lui jetait pêle-mêle à la tête une série de faits plus ou moins vagues, susceptibles d'interprétation diverse, et qu'il n'y avait pas moyen de contrôler. Comment leur donner une explication plausible, et comment se retrouver dans ce fatras? Du reste, c'est sur un autre champ de bataille que les Russes se promettaient une facile victoire.

Le prikaz prit, un jour, des allures mystérieuses. Les sous-ordres furent éloignés, et Kurtz resta seul avec les plus hauts dignitaires pour recevoir leurs confidences. Un langage nouveau se fit entendre. Les boïars se révélaient tout à coup d'une délicatesse touchante et d'un zèle discret. Ils ne voulaient faire tort ni aux Jésuites, ni aux catholiques, mais seulement éclairer la conscience de l'Empereur sur la valeur morale de ses protégés. Un secret inviolable fut exigé de Kurtz, d'autant plus qu'à Moscou rien ne transpirerait. Enfin, après tous ces préliminaires, la fameuse correspondance, analysée plus haut, fut solennellement produite.

Kurtz ne se laissa point démonter. Il examina l'écriture, le papier, les cachets et l'affaire lui parut louche. « J'ai connu, dit-il, les Jésuites expulsés; je les estime incapables d'écrire des lettres répréhensibles. Ne seraient-ce pas plutôt les calvinistes et les luthériens qui leur ont joué ce vilain tour? » Les diaks se récrièrent, affirmant que les lettres étaient authentiques, et leur provenance certaine. Kurtz n'en croyait rien, mais, pris à l'improviste, il avoua qu'en thèse générale une défaillance était toujours possible, qu'il ne fallait pas cependant confondre les innocents avec les coupables. Appréciant ensuite, à sa juste valeur, la lettre où Tichawsky se plaint de David, il ne voulut y voir que ce qu'elle contenait, c'est-à-dire

des regrets et non une accusation. On se sépara sans rien conclure.

Toutes les espérances autrichiennes s'écroulaient ainsi. Il n'y avait plus qu'à faire son deuil de la liberté des cultes, d'une église, d'un clocher. Aucune innovation ne serait admise. Et comme l'opposition contre les Jésuites était irréductible, il fallut songer à leur donner des remplaçants que les Russes auraient agréés [1]. Dès l'année 1690, les catholiques de Moscou avaient demandé à Zierowsky de leur envoyer deux prêtres séculiers. Ils présentèrent la même requête à l'Empereur, en 1692, peu après le départ de Kurtz qui s'était entendu, à ce sujet, avec le prikaz. On voulait bien admettre deux aumôniers, pourvu qu'ils ne fussent pas des Jésuites déguisés. Ce dernier cas échéant, la porte serait hermétiquement close pour tous et pour toujours.

Léopold comprit la nécessité de céder, au moins temporairement. Réservant l'avenir, il consentait à reculer [2]. De concert avec le cardinal Kollonitz, le dominicain Ludovic Koblitz, chargé par Kurtz de l'intérim, fut rappelé, et deux curés du diocèse d'Olmutz, Lœffler et Jaross, furent, en 1692, désignés pour la mission de Moscou, moyennant une pension annuelle, servie par l'Autriche, de quatre cents florins pour chacun d'eux.

Ils passèrent à la Sloboda sans y prendre racine, environ six ans. Dès le début, la malchance se mit de la

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1690, 26 mars, v. st. Les Catholiques de Moscou à Zierowsky; 1692, à Léopold Ier.

[2] Moscou, Archives Principales, 1690, 28 janvier, *Appel de Lœffler et de Jaross.* — Rome, Archives de la Propagande, *Acta*, 1692, f. 146; 1693, f. 72, 105; 1695, f. 125, v. — Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1692; 28 juillet, 17 août; 1697, 4 juillet. — Gran, Archives Primatiales, 1693, 29 août, v. s., *Querela Missionariorum Moscoviticorum*. — Tsvétaïev, *Iz Istorii*, p. v.

partie. Le voyage se fit en compagnie d'Otto Pleyer, beau-fils de Kurtz, qui s'en allait à Moscou apprendre le russe et s'initier à la diplomatie. Grossier personnage, dont les procédés devinrent pour les missionnaires une source intarissable d'ennuis. Bien accueillis par les catholiques, ils se mirent courageusement à l'œuvre, songèrent à la construction d'une église, et firent en haut lieu des démarches dans ce sens. Leurs bonnes intentions furent contrecarrées par Pleyer. De guerre lasse, souffrant du climat, tardivement rétribués, ils portèrent plainte au cardinal Kollonitz et à l'Empereur lui-même. Leur unique désir était de rentrer dans le pays natal, et ils finirent par obtenir leur rappel en 1698. Leurs successeurs devaient être des Jésuites.

Le P. Tichawsky se portait, à la Cour et ailleurs, ardent promoteur de la rentrée. Quelle n'était pas sa foi dans l'avenir, son parti pris de ne voir que le beau côté des choses! Dans une lettre adressée au cardinal Kollonitz, l'exilé de Moscou, c'est le nom qu'il se donne, expose le fond de sa pensée [1]. Il se croit déjà sur le point de repartir pour la Russie, un confrère, excellent théologien, l'accompagnerait. Kurtz reviendrait aussi à son poste. On serait sur ses gardes, prudent, réservé, et tout réussirait pour le mieux. C'était aller bien vite en besogne.

De leur côté, les catholiques de la Sloboda, sans s'aveugler à ce point, ne demandaient qu'à écarter les obstacles de la rentrée. Il y eut, à ce sujet, un curieux incident [2]. De retour en France, brisé de fatigue et condamné au repos, le P. Avril profita de ses loisirs pour esquisser ses voyages. Son livre parut en 1692. Il ne contenait pas

[1] Gran, Archives Primatiales, 1693, Tichawsky à Kollonitz.

[2] GORDON, t. II, p. 443. — GAGARIN, *Mélanges*, p. 17, 26. — Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1698, Note anonyme.

grand'chose sur la Russie, qui devait être l'objet d'un volume spécial. Toutefois l'auteur, après tant d'autres, parlait de grossièreté, d'ivrognerie, de duperie. Ces lieux communs n'eussent choqué personne, mais il y avait une phrase autrement compromettante. Au gré du P. Avril, le jeune Pierre, peu de jours après ses noces avec Eudoxie Lopoukhine, aurait été atteint d'un mal héréditaire dans la famille, le mal caduc.

Le livre fit son chemin, parvint jusqu'à Moscou, et le fameux passage fut mis par Lefort, dit-on, sous les yeux de Pierre. Un accès de fureur contre Jésuites et catholiques en fut la conséquence. Très alarmé, le général Gordon crut devoir intervenir. Il soutenait à tout hasard que le livre était apocryphe en partie ou en entier. Simultanément, le 6 avril 1694, un petit billet glissé dans la lettre au P. Schmidt lui soumettait cette hypothèse qui avait besoin d'être prouvée. « On ne peut plus compter sur les bonnes dispositions de Pierre », ajoutait tristement le général.

Cette fâcheuse nouvelle impressionna aussi le Père Schmidt. Il la fit parvenir au général de l'ordre, Thyrse Gonzalez, qui ordonna une enquête, proposa une rétractation, et se réserva la révision du travail à publier sur Moscou.

Ce nouveau volume d'Avril n'a jamais paru que je sache. De même, aucune trace de rétractation ne se laisse surprendre. Quelques années plus tard, le malencontreux livre fit de nouveau parler de lui. En attendant, il n'empêcha point les Jésuites de rentrer à Moscou.

124 bis

J 125

LIVRE III

TEMPS NOUVEAUX

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION DIPLOMATIQUE

I. Chérémétev a Rome. — Réformes de Pierre. — Sa mentalité. — Suppositions. — Malentendu avantageux. — Rapports des cardinaux Albani et Tamara sur la Russie. – Le P. Vota proposé pour Moscou est écarté. — Boris Chérémétev à Vienne. — Confidences au P. Wolff. — Arrivée à Rome. — Audience d'Innocent XII. — Kourbatov. — Ambiance théologique. — Thyrse Gonzalez. — Abjuration de Kourbatov. — Sa lettre au Pape. — Espérances déçues.

II. Le tsar Pierre a Vienne. — Ambassade moscovite à l'étranger. — Impression à Vienne. — Le cardinal Kollonitz et le P. Wolff. — Sermon demandé par le Tsar. – Parole suggestive. — Illusions de Léopold. — Lettre du P. Wolff. — Opinion de l'ambassadeur d'Espagne. — La révolte à Moscou. — Départ de Pierre. — Entrevue à Rawa avec Auguste et le P. Vota. — A Zamosc, avec le nonce Davia. — Renseignements de l'évêque d'Ancyre et du P. Conrad.

III. Ambassade de Guarient. — Le secrétaire Hans Korb. — Deux Jésuites attachés à l'ambassade. — Départ des curés tchèques. — Casagrande à Voronège. — Enquête sur l'émeute. — Supplice des stréltsy. — Propos de table. — Guarient bien méritant. — Ses observations, ses conseils pour l'avenir.

IV. La mission de Moscou. — Chapelle restaurée. — Rôle passif vis-à-vis des Russes. — Les Protestants. — Iavorski et l'école. — Pierre Artémiev condamné. — Palladius Rogovski. — Discussions théologiques. — Mort du général Gordon. — Dispositions du Tsar envers les missionnaires.

I

CHÉRÉMÉTEV A ROME

Un renouveau social et politique s'annonce pour la Russie, lorsque, d'une main vigoureuse, le tsar Pierre saisit les rênes du gouvernement. Coutumier de la Sloboda, épris d'un idéal exotique, il fait, de 1697 à 1698, son voyage d'instruction à l'étranger, et revient avec le dessein arrêté de transformer le pays.

Le bronze de Falconet a bien rendu le trait saillant de la réforme qui va s'accomplir. Monté sur un coursier fougueux, Pierre gravit un rocher. Son regard est menaçant, son geste impérieux ; son aspect trahit le dompteur d'un peuple. En effet, ce n'est plus l'infiltration lente et mesurée des idées et des mœurs d'Occident, comme à l'époque d'Alexis Mikhaïlovitch. Le torrent grossi a débordé, rompant les digues et submergeant les obstacles : du fond des ruines accumulées sur son passage, l'Europe étonnée voit surgir soudainement une puissance nouvelle. Le créateur de la Russie, le futur vainqueur de Charles XII, captive l'attention des contemporains. De capitale en capitale, sa renommée parvient jusqu'à Rome. Des bruits étranges circulent sur ses convictions personnelles et intimes, sur ses projets d'initiative dans le domaine religieux.

La mentalité de Pierre, à cette époque, offre un problème difficile à résoudre. Ce n'est qu'un tissu déroutant d'anomalies et de contrastes. Les fortes croyances ancestrales ont laissé dans son âme une empreinte si profonde que les affres de la mort feront de lui un dévot pénitent. Mais tant qu'il sera pris dans l'engrenage des affaires

d'État, des guerres sanglantes, des réformes colossales, des répressions et des vindictes; tant qu'une activité tempétueuse le tiendra constamment en haleine, ses allures et ses procédés, sauf les exigences rituelles et quelques paroles à effet, seront ceux d'un sceptique et d'un esprit fort. Pas de préoccupation dogmatique, aucune contrainte morale, aveux cyniques et mépris révoltant du sang humain. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que ses instincts de despote l'aient porté à faire de l'Église nationale un simple rouage administratif. C'est en maître souverain et absolu qu'il entendait la régenter. Le jour viendra où l'autocrate orthodoxe s'imposera aux évêques comme juge suprême et sans appel des affaires d'Église, et, sous la foi du serment, les évêques lui reconnaîtront cette prérogative exorbitante [1]. Il est vrai que l'odieuse mesure se fera longuement attendre. Lors de son premier voyage en Europe, Pierre n'avait certainement pas encore mûri son système ecclésiastique, et, dans tous les cas, on ignorait la tournure que prendrait sa pensée réformatrice Chose plus étrange, malgré les parodies grossières et répugnantes du conclave, organisées par le Tsar lui-même, on s'obstinait à le croire sympathique aux Latins et porté à l'union des Églises.

Il entrait dans les vues de Pierre d'accréditer, au moins pendant quelque temps, cette opinion à l'étranger et d'en tirer parti. Les alliances familiales avec les maisons souveraines de la vieille Europe flattaient son ambition naissante. L'Autriche lui servait de rempart contre les Turcs. Il comptait sur la Pologne pour l'opposer aux Suédois. Or, à Vienne et à Varsovie, l'intervention du Pape n'était pas à dédaigner. Et, le meilleur moyen de gagner le Pape à la

[1] *Doukhovny Regl.*, p. 6.

cause, ne serait-ce pas d'évoquer l'idée impérissable de l'union avec Rome? Le Tsar s'engagea résolument dans cette voie, et, durant quelques années, des avances discrètes, mais non compromettantes, tiendront constamment en éveil la pieuse attention du Saint-Siège. Un geste de recul ne sera esquissé qu'au lendemain de Poltava, lorsque la déroute de Charles XII aura consacré la grandeur de la Russie et orienté d'un autre côté sa politique. Encore quelques phrases sonores, mais creuses et décevantes, jetées au hasard, pour couvrir la retraite, et puis indifférence et même hostilité.

Il faut avouer qu'en tout cela les circonstances ont admirablement servi le Tsar. Moscou entrait alors dans une phase nouvelle d'expansion diplomatique. Une grande ambassade devait faire le tour de l'Europe, prendre position dans les cours, établir des relations et cimenter des amitiés. En 1696, les Russes s'informaient au Vatican des exigences de l'étiquette[1]. De son côté, la Propagande renouvelait, l'année suivante, ses projets de mission moscovite, et comptait sur l'appui des ambassades d'Autriche et de Pologne. Deux rapports furent présentés, à cette occasion, par les cardinaux Albani, le futur pape Clément XI, et Tamara. L'un faisait l'historique des relations avec Moscou depuis l'apparition à Rome de Menzies que l'on supposait en prison à cause de son échec. L'autre s'attardait à l'examen subtil et approfondi des titres tsariens. Tous deux concluaient à l'envoi du P. Vota, en qualité de visiteur apostolique, à Moscou. Ses connaissances variées lui eussent permis d'étudier le pays à tous

[1] Moscou, Archives Principales, *Rimskia Diéla*, n° I. — Archives de la Propagande, *Acta*, 1697, f° 36, n° 16, *Congregatio* 26 februarii 1697. — Schmourlo, *Recueil*, p. 189, n° 223; p. 198, n° 235; p. 204, n° 242, p. 217, n° 265.

les points de vue. La Propagande désirait en avoir une description aussi complète que possible, afin de concerter tout un ensemble de mesures opportunes. La question religieuse figurait naturellement au premier plan. Interpellés à ce sujet, le cardinal Kollonitz, les nonces de Varsovie et de Vienne prodiguèrent des éloges au P. Vota, mais jugèrent son expédition en Russie prématurée, à cause de sa santé d'abord, car il relevait d'une maladie mortelle, ensuite à cause de l'expulsion récente de ses confrères.

Tandis qu'on recherchait assidûment une autre solution, un voyageur illustre vint, en 1698, du fond de la Russie, faire au Pape et aux Jésuites des confidences inattendues[1]. Boris Chérémétev, serviteur dévoué de Pierre, a laissé un nom dans l'histoire. Grand seigneur de vieille roche, *barine* dans la meilleure acception du mot, tour à tour diplomate et capitaine, il avait passé dix années entières à combattre les infidèles. La vie des camps n'avait point émoussé chez lui la fibre religieuse, et sa virile piété se confondait avec la haine du Croissant. Le chevalier de Saint-Jean, preux et dévot, bardé de fer et égrenant son chapelet, lui semblait l'idéal du soldat chrétien. Animé du même esprit belliqueux, volontiers il eût fait sa veillée des armes au tombeau des Apôtres. Aussi bien, sous les murs d'Azov, exposé au feu de l'ennemi, il avait promis à Dieu un pèlerinage au Vatican. Quant à l'île de Malte, c'était son vœu le plus cher de visiter ce siège principal de l'ordre fameux du même nom. La frontière russe n'étant plus hérissée de barrières, il est bien-

[1] CHÉRÉMÉTEV, *Zapiska, passim.* — GAGARIN, *Mélanges*, p. 15 et suiv. — SCHMOURLO, *Recueil*, p. XXI, note 4, p. 352, n[os] 487 et suiv. — Notre Collection, Correspondance de Thyrse Gonzalez avec Wolff et Chérémétev; Elogium P. Friderici Wolff. — Appendice, n[os] VII à X, XIII.

tôt parti pour Rome et La Valette. Le Tsar vit avec plaisir un de ses principaux boïars se raser spontanément la barbe, se coiffer d'une perruque, endosser le costume allemand, et entreprendre une tournée à l'étranger. Une petite cour accompagnait Chérémétev. Alexis Kourbatov, financier de premier ordre, et, plus tard, introducteur en Russie du papier timbré, lui servait de majordome.

Vienne était sur le chemin de nos voyageurs. Ils y passèrent plus de trois semaines, et c'est de là que se répandirent les premières nouvelles à tendance unioniste. L'empereur Léopold, toujours préoccupé du sort des catholiques en Russie, entoura d'égards et de prévenances le boïar moscovite qui se montrait épris de l'Occident. Se doutait-il de quelque chose ou se laissait-il guider par une arrière-pensée? On le dirait, car il se servit d'un Jésuite célèbre pour faire au boïar les honneurs de la capitale et lui offrir, sur le départ, le dîner d'adieu à Baden. Ce choix en dit assez par lui-même. Le P. Wolff de Lüdingshausen appartenait au plus grand monde par sa naissance et son éducation à la cour de Pologne. Il jouissait d'une haute faveur auprès du couple impérial, et on lui attribue une action décisive dans l'affaire de la couronne de Prusse. Les électeurs de Saxe et de Hanovre, Eugène de Savoie et Charles de Lorraine recouraient à ses lumières. D'un commerce facile et agréable, prompt à la réplique, il unissait à l'urbanité du gentilhomme l'ardeur du missionnaire. Sa connaissance de la langue polonaise lui permit de traiter avec les Russes sans le secours d'un interprète. Leurs entrevues furent longues et fréquentes, et la confiance mutuelle ne tarda point à s'établir entre eux, si bien qu'ils abordèrent la discussion des plus graves questions religieuses. Soit zèle d'apôtre d'une part, soit recherche anxieuse de

l'autre, toujours est-il que l'idée de l'union fut émise et commentée, et que les points de controverse entre Rome et Byzance furent sérieusement examinés. Chérémétev et Kourbatov n'ont confié à personne leurs impressions du moment, mais le P. Wolff, plongeant son regard jusqu'au fond de leurs âmes, crut y voir d'excellentes dispositions; il les jugea mûrs pour la conversion. Le 8 mars, annonçant au P. Thyrse Gonzalez l'arrivée du boïar à Rome, il ajoutait laconiquement : « Il y a grand espoir que lui et son majordome passent secrètement à l'union », et il demandait que l'on s'entourât de discrètes précautions.

L'avis charitable n'était pas superflu, car Chérémétev ne se trahissait que trop de lui-même. Et en vérité, à le voir assidu dans les sanctuaires et basiliques de Rome, priant sur le tombeau des Apôtres, visitant la chapelle de Saint-Ignace; à l'entendre disserter correctement miracles et reliques, Église universelle et autorité papale, on ne pouvait guère douter de ses propensions confessionnelles. En effet, Imberti, représentant de Venise, le déclarait sans hésiter latinisant. Et le cardinal de Bouillon allait jusqu'à le signaler à Louis XIV comme émissaire du Tsar, envoyé pour rétablir la concorde ecclésiastique.

Plus expansif que son maître ou plus habitué à manier la plume, Kourbatov adressait au Pape des lettres curieuses sur l'état des esprits à Moscou. D'après lui, beaucoup de boïars et de prêtres s'avouaient désorientés; les consciences se réveillaient et s'agitaient, spontanément elles gravitaient vers le centre d'unité. Le tsar Pierre, d'ailleurs très porté à embrasser la foi romaine, évoluait lui-même dans ce sens. Et, comme preuve à l'appui, Kourbatov citait un colloque entre le Tsar et le patriarche sur la séparation des Églises. Peu satisfait des explications qu'on lui donnait, le futur créateur du Synode tenait

pour causes de la scission le manque de livres théologiques et la corruption des textes par les Grecs.

Assurément, il y avait dans ces manifestations de quoi stupéfier la Curie romaine et son chef. Comparé à celui d'Istoma Chévriguine, messager d'Ivan IV, ce langage donnait la mesure de l'espace parcouru, et autorisait presque de téméraires espérances. Le pape Innocent XII avait été naguère nonce en Pologne. Le monde slave ne lui était donc pas étranger. Les instructions romaines et les événements eux-mêmes lui avaient fait apprécier les avantages qu'aurait apportés la paix religieuse entre les Polonais et les Russes. En particulier, les démarches du roi Jean-Casimir en vue de l'union, mentionnées plus haut, devaient être présentes à son esprit. Un représentant de la Russie nouvelle, sympathique aux Latins, et prenant au sérieux son rôle de pèlerin, ne pouvait être que le bienvenu au Vatican. L'audience d'apparat se déroula selon l'usage. Et l'on fut agréablement surpris de voir l'illustre général se prêter à merveille aux exigences de l'étiquette, plier trois fois le genou et baiser la mule pontificale. Le Pape eut une heureuse inspiration il offrit à Chérémétev une parcelle de la vraie Croix. La joie pieuse du boïar fut à son comble, et il témoigna une vive reconnaissance. Le même don avait été fait autrefois par Possevino, au nom de Grégoire XIII, à Ivan le Terrible, et avec le même succès.

En dehors du Vatican, Chérémétev voyait souvent les Jésuites, avertis par leurs confrères de Vienne, et sachant à quoi s'en tenir sur son compte. Le général de la Compagnie de Jésus avait mis à sa disposition une villa écartée du Quirinal, mais le grand seigneur préféra garder son indépendance. Le P. de Rossi, confident du Pape, lui servait d'intermédiaire pour toutes les affaires d'audience

et d'étiquette. Quand il y avait des points de doctrine à élucider, Chérémétev s'adressait au P. Szpot, pénitencier polonais de Saint-Pierre, mieux qualifié pour s'entendre avec un Russe. Un jour, le boïar lui demanda un mémoire sur les prérogatives du Pape et son droit de gouverner l'Église œcuménique. Une autre fois, il lui soumit un gros livre de polémique contre les Latins, qu'il avait apporté de Moscou, et dont il désirait se procurer une réfutation péremptoire. L'on songea d'abord à traduire le volume slavon. Un moine russe de Saint-Athanase, Palladius Rogovski, en fut chargé. Mais, obligé de partir pour Moscou, il laissa son œuvre inachevée, et il n'en fut plus question. L'insistance de Chérémétev était un indice révélateur : la pensée unitaire le travaillait, et une phase d'investigation laborieuse s'ouvrait devant lui.

Sous l'empire de ces incidents qui justifiaient les espérances du P. Wolff, il parut opportun de s'engager plus avant. Selon toute apparence, Chérémétev avait encore beaucoup de choses à dire. Ne fallait-il pas l'encourager à faire des confidences, et lui en ménager l'occasion? On lui suggéra délicatement de désigner une personne de confiance, à laquelle il livrerait sa pensée tout entière; et son choix se porta, sans hésitation, sur le P. Thyrse Gonzalez. Évidemment tout cela avait été arrangé d'avance. Le candidat était sûr d'être agréé, le grand seigneur russe se laissant faire plutôt qu'il n'agissait lui-même.

Quoi qu'il en soit, la proposition ayant été acceptée, elle fut mise à exécution. Le boïar et le Jésuite, assistés d'un interprète, eurent de fréquentes entrevues. Le détail de leurs conversations nous échappe, mais il est sûr qu'elles roulèrent sur les caractères de la foi et sa nécessité, sur les causes du schisme d'Orient et sur l'union avec

l'Église romaine. Le P. Gonzalez avait la partie belle. Ancien missionnaire, versé dans la controverse, sachant manier les âmes, initié à leurs mystères, il n'était jamais à court de preuves, et sa parole portait juste. Chérémétev semble bien s'être laissé momentanément subjuguer. Au moins fut-il entièrement sincère. Tant de voiles furent déchirés que, le 5 avril, le P. Gonzalez put écrire à Vienne ces lignes pleines de promesses : « Il m'a tout révélé sous le sceau du plus grand secret ».

Le boïar était donc, sinon convaincu, au moins ébranlé. Il hésitait encore que Kourbatov avait déjà trouvé son chemin de Damas. Homme d'action, ennemi des lenteurs, il ne s'arrêtait jamais à mi-chemin, et n'entendait pas sacrifier sa liberté. Ainsi il demandait des audiences au Pape de grand matin, pendant le sommeil de son maître et à son insu. C'est qu'il était parfaitement résolu à faire le pas décisif. « Il a tout mené à bon terme dans le plus profond secret, écrivait encore, le 14 avril, Thyrse Gonzalez, et il est parti pour Malte, la joie dans l'âme ».

Ce voyage éveilla de nouvelles espérances. Le général russe, venant de Moscou saluer les chevaliers de Saint-Jean et leur payer son tribut d'admiration, fut reçu à La Valette avec tous les honneurs dus à son rang, et même avec des signes particuliers de haute estime. Il revint à Rome charmé de cet accueil, décoré de la croix de Malte, et fier de la fraternité militaire contractée avec les ennemis du Croissant. La profession de la foi romaine eût resserré tous ces liens, et l'on se demandait si le grand acte n'entrait pas dans les vues de Chérémétev. L'éventualité semblait même si probable qu'à l'audience de congé, le 24 juin 1698, un évêque et un Jésuite se tinrent aux aguets dans l'antichambre papale. Ils en furent pour leur

peine : le boïar ne marcha point sur les traces de son majordome.

L'un et l'autre partirent néanmoins dans les meilleures dispositions, quoique à des degrés différents. Chérémétev se borne à des remerciements discrets et à des phrases banales de courtoisie, tandis que Kourbatov épanche toute son âme dans une épître « au bienheureux Père et très bienheureux Souverain Pontife, pasteur des pasteurs et père des pères, Innocent XII, pape, docteur, chef infaillible de l'Église universelle et vrai vicaire du Christ [1] » Un souffle de reconnaissance envers Dieu anime ces lignes, un rayon de vérité et de grâce les éclaire. Le néophyte se révèle apôtre. Il voudrait organiser la propagande à Moscou et gagner des prosélytes. Déjà un Basilien grec uni et un diacre russe répandent à la sourdine le catholicisme. Ils méritent d'être encouragés. Lui-même offre ses services. Qu'on lui donne des livres, le concile de Florence, les œuvres des Pères grecs, d'Arcudius, d'Allatius, — il en dresse une longue liste ; — il les fera circuler, et cette semence produira de bons fruits. Qu'on lui permette d'envoyer à Rome de jeunes Russes, et qu'on les applique à des traductions latines, d'où jaillisse pour eux la lumière Qu'on le laisse emmener deux Jésuites, sachant le polonais ou le tchèque, versés dans les arts et les sciences, peinture, architecture, mathématiques. A la faveur d'un déguisement, et sous prétexte d'instruction, ils pourront exercer le saint ministère. Enfin, qu'on lui accorde des indulgences plénières, pour lui, sa famille, sa maison, et une large bénédiction pour le Basilien grec uni et le diacre russe, premiers ouvriers de la grande œuvre, dont le couronnement sera l'unité de l'Église.

[1] Schmourlo, *Recueil*, p. 359, n° 499.

Ce programme n'était pas pour déplaire ni au Pape, ni aux Jésuites. Déjà deux membres de la Compagnie, installés à titre de missionnaires impériaux, servaient d'aumôniers aux catholiques de Moscou. Il n'y avait qu'à faire cause commune avec les néophytes, élargir le cercle d'action, augmenter le nombre des ouvriers, multiplier les œuvres. Le P. Thyrse Gonzalez recueillit des informations et se mit en mesure de satisfaire les désirs de Kourbatov. Mais qu'advint-il de ces vastes projets, et pouvait-on compter sur la persévérance d'un majordome plus empressé qu'il n'eût fallu et d'un boïar toujours hésitant?

Trop de péripéties les attendaient au retour [1]. Ils rentraient dans le tourbillon des affaires. Ils étaient ressaisis par l'activité intense qui régnait autour du Tsar. Une main puissante leur imprimait une autre orientation. Chérémétev reprit son commandement militaire. Il se montra, sur le champ de bataille de Poltava, digne émule de son maître. Plus tard, pour obéir à ses ordres, il déploya en Livonie une cruauté brutale, mettant toute la province à feu et à sang. Feld-maréchal et comblé d'honneurs, il restait partisan du tsarévitch Alexis et ne jouissait pas de la confiance de Pierre. Quant à Kourbatov, descendant des hauteurs mystiques, il passa au service de l'État, s'engagea dans les bureaux du fisc, et ne mania plus que des fonds. Son zèle ingénieux pour le recouvrement des impôts lui valut beaucoup d'ennemis. Sa position sociale s'en ressentit. Nommé vice-gouverneur d'Arkhangelsk, il mourut sous le coup d'une enquête. Il faut croire que ces préoccupations profanes et variées oblitérèrent dans l'esprit de nos voyageurs les souvenirs de Vienne et de Rome. Rien n'indique qu'ils aient con-

[1] Soloviév, *Oukazatel*, col. 275, 583.

tinué à creuser les questions religieuses, encore moins essayé de faire de la propagande. Le mémoire sur son voyage, publié par les soins de Chérémétev, ne contient pas la moindre allusion aux entretiens intimes avec le P. Wolff et le P. Gonzalez. Dans la suite, un évêque polonais, fait prisonnier par les Russes, n'eut guère à se louer du général en chef qui n'était autre que Boris Chérémétev. Toujours en avance sur son maître, Kourbatov se présenta chez les Jésuites de Moscou, mais il ne semble pas que des relations sérieuses se soient établies entre eux.

Une seule conséquence appréciable survivait au voyage en Autriche, aux audiences du Vatican, aux visites du Gesù. Dans les sphères élevées de Vienne et de Rome, on commençait à croire à l'existence en Russie de tendances unitaires. Bientôt l'apparition du Tsar à l'étranger va renforcer cette opinion.

II

LE TSAR PIERRE A VIENNE

L'ambassade solennelle, projetée depuis longtemps et composée de Lefort, Golovine et Voznitsyne, révélait à l'Europe la Russie nouvelle, jalouse de conquérir sa place au milieu des nations policées d'Occident. Pierre en faisait partie plus ou moins incognito, tantôt perdu dans la foule et jouant à l'ouvrier, tantôt reprenant son rôle de maître absolu. L'itinéraire de l'ambassade moscovite comprenait, outre les pays du Nord, l'Autriche et l'Italie [1].

[1] Oustrialov, t. III, p. 118 à 151. — *Pam. dipl. Snoch.*, t. VIII, col. 1314 et suiv. — Schmourlo, *Recueil,* p. xx, note 6. — Theiner, *Mon.*, p. 367 à 375, nos 296 à 299. — Appendice, n° XIII.

L'empereur Léopold, protecteur attitré de la mission de Moscou, avait un motif spécial de s'intéresser à la mentalité religieuse du Tsar et de gagner ses bonnes grâces. Il semble bien avoir profité des informations du P. Wolff, confident de Chérémétev et de Kourbatov, et organisé en conséquence certains détails de la réception. A Vienne, où il passa les mois de juin et de juillet 1698, le Tsar fit l'impression d'un homme accessible aux idées conciliatrices d'entente ecclésiastique. On était évidemment prévenu en sa faveur, et ses procédés justifièrent la réputation qu'on lui avait faite. A la grande surprise des bons Viennois, ce Tsar schismatique, non seulement visitait les églises latines, mais assistait encore aux offices et aux sermons, s'intéressait aux moindres détails de la liturgie, et se montrait plein d'égards envers le clergé catholique. D'ailleurs, il était bien secondé par une partie de son entourage autrichien, et même constamment ramené à cet ordre d'idées. Laissant au comte Kinsky, chancelier de l'Empire, et au comte Czernin, attaché à la personne du Tsar, le souci des affaires, le cardinal Kollonitz et le P. Wolff, d'accord certainement avec l'Empereur, se firent un devoir de l'entretenir de matières ecclésiastiques. Et, loin de reculer ou de se formaliser, Pierre allait gracieusement au-devant de ces confidences, et semblait même s'y complaire.

Le P. Wolff, on l'a déjà dit, s'aidant du polonais, parlait avec les Russes sans interprète. Cette circonstance le mit en rapports plus fréquents et plus faciles que les autres avec le Tsar. Il leur arriva de passer en tête à tête deux longues heures. A la vérité, le sujet que l'on traitait habituellement était inépuisable : il s'agissait d'Églises et de croyances. Et puis une prudente réserve et des longueurs calculées s'imposaient à la discussion. On n'en

vint qu'une seule fois à tirer des prémisses les dernières et légitimes conséquences. C'était en voyage. Accompagnés de sous-ordres, le Tsar et le Jésuite faisaient une excursion à Presbourg, tantôt voguant sur les flots du Danube, tantôt courant la poste. Profitant de cette intimité, le Père s'enhardit à poser nettement la question de l'union avec l'Église romaine. Quoique pris à l'improviste, Pierre déclara qu'il n'y voyait personnellement aucune difficulté. Il fallait seulement s'attendre aux clameurs des popes affolés, et déjà résonnait à ses oreilles leur « crucifiez-le ». On en resta là pour le moment. Le P. Wolff était persuadé d'avoir gagné la confiance et l'affection d'un souverain qui s'exprimait avec tant de franchise sur un sujet si délicat. Quelques indices le confirmaient dans cette opinion. Ainsi le Tsar voulait l'avoir pour interprète à l'audience impériale, et c'est à grand'-peine que le périlleux honneur fut décliné. Les conseils du Jésuite étaient mieux écoutés et mieux suivis, quand il s'agissait de santé, que ceux du médecin. Un jour qu'à l'issue de la messe, le Père s'inclinait pour baiser la main du Tsar, celui-ci la retira courtoisement en disant que ce serait à lui de baiser la main sanctifiée par le divin contact. Vient le 29 juin, et, pour sa fête, Pierre demande au P. Wolff un sermon. On hésite sur la langue à choisir. Vite la difficulté est tournée. Le bon Père, il le dit lui-même, fait un audacieux mélange de tchèque, de morave, de polonais, et ses auditeurs russes le comprennent, ils sont enchantés ; c'est encore lui qui l'affirme. Pierre a retenu le sens et même les mots saillants du discours, il en parle avec éloge et en donne, à l'occasion, un exact résumé. Dernière preuve de sympathie : le Tsar, toujours regardant en fait de cadeaux, envoie au prédicateur des étoffes précieuses et quarante paires de zibelines, tandis que le

comte Czernin, les ministres eux-mêmes n'en reçoivent pas plus de quinze.

Le cardinal Kollonitz remporte des succès analogues. Ses rapports avec Chérémétev, dont les détails sont restés inconnus, l'avaient bien préparé à jouer ce nouveau rôle. La curiosité savante du Tsar s'étendait à tout. Après avoir visité les arsenaux et les musées, admiré les monuments de la ville, il exprima le désir d'assister à la messe que le cardinal dirait, le 24 juillet, à l'église des Jésuites. On lui réserva une place dans les tribunes ; il s'y installa avec sa suite et observa les cérémonies sacrées en homme qui s'y entend. Lorsque la messe fut achevée, il s'entretint avec le cardinal, dont le zèle s'était armé d'avance d'une phrase suggestive. Déjà le P. Wolff, dans son sermon bigarré, avait fait des allusions transparentes aux clefs de l'apôtre Pierre qui ouvrent les cieux, et aux clefs qu'un autre Pierre pourrait obtenir, grâce au premier, pour pénétrer en Turquie. Le cardinal, ancien chevalier de Malte, acharné contre le Croissant, prend aussi la croisade pour point de départ, se répand en détails belliqueux, et insensiblement se laisse amener à promettre des prières, afin que Dieu bénisse le Tsar, et « lui fasse bien discerner ce qui est nécessaire pour son salut ». Le sens caché de ces paroles n'était pas difficile à saisir ; elles renfermaient un grave avertissement, et n'en furent pas moins acceptées en bonne part. Après ce dialogue qui avait eu lieu à la tribune, Pierre passa au réfectoire, car il devait, ce jour-là, dîner chez les Jésuites. Convive aimable et plein de verve, il tint ses auditeurs sous le charme de ses observations judicieuses, de ses saillies, de son langage imagé, et, à propos de vigile, engagea les catholiques à observer le maigre.

La cour de Vienne admirait en silence ces fines atten-

tions de la part d'un souverain que d'aucuns rangeaient hardiment parmi les barbares. Les allures de Pierre confirmaient les rapports des diplomates qui avaient entrevu pour les catholiques de Moscou des jours meilleurs. L'empereur Léopold ne demandait qu'à encourager son hôte et son allié dans cette voie équitable. Il prit à cœur de lui rendre agréable le séjour de la capitale. Les fêtes et les concerts se succédaient à la cour, d'ordinaire moins animée. Le Tsar pouvait satisfaire sa passion pour les feux d'artifice. Enfin, un grand bal masqué, qui coûta fort cher à la cassette impériale, réunit toute la haute société dans les jardins splendidement illuminés du palais « Favorite ». De front avec les plaisirs marchait la politique, et celle-ci ne devait pas être sacrifiée à la légère. En Autriche, le vent soufflait à la paix avec les Turcs, tandis que les Russes auraient préféré continuer la guerre, à moins d'obtenir la cession de Kertch qui leur eût livré les Tatars de Crimée et ouvert l'accès de la mer Noire. Au lendemain de la journée de Zenta, ces convoitises risquaient de soulever d'inextricables difficultés. Mais un congrès allait s'ouvrir à Karlowic, et l'Empereur promit d'y appuyer les prétentions moscovites. Confiant dans l'auguste parole, Pierre se persuada qu'un habile plénipotentiaire saurait l'exploiter et gagner la partie. De la sorte, rien, pour le moment, ne troublait la bonne harmonie qui régnait entre les deux souverains.

Les impressions favorables de Vienne furent transmises fidèlement à Rome. Dès le 10 mai 1698, à la suite peut-être des entretiens avec Chérémétev, le cardinal Kollonitz n'avait pas reculé devant l'affirmation que Pierre « était très disposé à rentrer avec son peuple dans le giron de l'Église ». Le pape Innocent XII bénit d'avance l'œuvre d'union ainsi que son ouvrier, et, le 21 juin, le cardinal

se reconnaît « obligé de seconder la bonne volonté du Tsar de Moscovie », et il se félicite d'être mêlé à une si haute et salutaire entreprise. Le P. Wolff abonde dans le même sens. N'ayant pu entreprendre le voyage de Moscou, auquel l'Empereur s'était opposé, il écrit à son général une lettre dont le souvenir, à défaut du texte, est parvenu jusqu'à nous. Sans doute, il ne prévoyait pas que le Tsar l'accuserait, un jour, d'avoir fait trop de zèle et mal à propos. Il croyait, au contraire, avoir gardé la juste mesure et atteint le but, car le Père général fut ravi de sa lettre, en présenta au Pape une copie soigneusement exécutée, et se demanda sérieusement « si la Providence ne se servirait pas de la sainteté et de la prudence du très auguste césar Léopold pour ramener le tsar Pierre à l'Église romaine [1] ».

Quoique moins initié aux détails, l'ambassadeur d'Espagne à Vienne, Alonso y Valeria, n'en était que plus téméraire dans ses affirmations. Il annonçait que le Tsar ferait peut-être son pèlerinage *ad limina,* et proposerait au Pape la réunion de l'Église grecque avec l'Église romaine. Quel triomphe pour le Vatican! Et comme on aurait fêté le vainqueur du schisme! Le général des Jésuites comptait lui offrir un appartement au noviciat du Quirinal. Le Collège romain eût fait appel aux meilleurs talents, et organisé une séance solennelle. Au son d'une vibrante musique, les poètes eussent, en vers inoubliables, chanté les hauts faits du moderne héros. Une éclaircie nuançait le ciel sombre de Moscou. L'espérance renaissait dans les cœurs, et l'on ne songeait plus au sage avertissement du nonce Santa-Croce : « Au fond, écrivait-il le 5 juillet, personne ne sait rien de la religion du

[1] Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia,* f. 161, n° XXX, Dzialynski à Potocki, 23 août 1704. — Appendice, n° X.

tsar Pierre ». En effet, n'avait-il pas montré les mêmes sympathies aux Quakers de Londres et aux Jésuites de Vienne? Et, de Vienne même, n'avait-il pas décrété la propagande orthodoxe en Chine, pourvu que les Chinois et les Jésuites ne fussent pas trop effarouchés [1]?

Cependant le voyage d'Italie séduisait toujours le Tsar, lorsqu'il fut obligé d'y renoncer brusquement et de rentrer en Russie. La « semence des Miloslavski » avait germé pendant son absence. Sur le bruit, malicieusement répandu, de sa mort, une révolte avait éclaté parmi les stréltsy. Internés dans des villes frontières, sous prétexte de stratégie, ces partisans de la tsarévna Sophie revenaient spontanément à Moscou, bannière déployée et musique en tête, et offraient la bataille aux défenseurs du nouveau régime. Les chances étant inégales à l'excès, ils couraient au-devant d'une défaite. L'émeute militaire fut donc promptement étouffée, mais, dans l'esprit de Pierre, elle laissa des traces profondes. Impassible au dehors, ne trahissant aucune émotion, il roulait dans sa tête le plan d'une répression plus impressionnante. Le fer et le feu atteindraient les rebelles, la terreur et la mort fondraient sur eux, et toute velléité d'opposition serait à jamais noyée dans une mare de sang russe. Cet avenír sinistre, qu'il embrassait du regard et dont il sera seul responsable, ne l'empêche point de festoyer en route allégrement.

D'abord c'est à Rawa, bourgade perdue de la Galicie, que, pendant quatre jours, le roi de Pologne, Auguste II, lui offre d'interminables banquets et lui fait passer des troupes en revue. Ces manifestations amicales, copieusement arrosées de vins généreux, au bruit d'incessantes

[1] Waliszewski, *Pierre le Grand*, p. 139. — Oustrialov, t. III, p. 440, note 43.

décharges, sont les prémices de l'alliance entre les deux monarques. Devant eux se dresse un ennemi commun et redoutable, Charles XII, avec son armée réputée invincible. L'union contre lui s'impose impérieusement, et il ne reste plus qu'à se tendre la main. Pierre comprend immédiatement le parti que l'on pourra tirer d'un roi brillant et fastueux, trop ami des plaisirs et passionné de galanterie, d'ailleurs non dépourvu de qualités militaires, bon manœuvrier, excellent cavalier, doué d'une force athlétique. En signe de fraternité guerrière, ils échangent, comme les héros d'Homère, armes et kaftans, et c'est revêtu de cette défroque que Pierre fera l'éloge du roi de Pologne aux boïars du Kremlin.

Au milieu des festins et des revues, Auguste II trouva l'occasion de poser, devant le Tsar orthodoxe, en protecteur attitré de l'Église latine. Il s'en faisait un point d'honneur depuis qu'en ceignant la couronne de Pologne il était revenu à la foi de ses ancêtres. Il présenta donc à son nouvel ami le P. Vota, dont il avait fait son aumônier, et la présentation se fit dans des termes qui valurent au Jésuite un entretien intime avec le Tsar [1]. Les souvenirs de l'année 1684 furent évoqués, l'audience du Kremlin, l'installation des missionnaires à Moscou. Pierre n'est plus ce prince inaccessible qui laisse expulser les Jésuites et n'admet pas de recours. Il se montre gracieux, prévenant, familier; fait au P. Vota des promesses rassurantes, et l'invite à revenir en Russie. Un mot étonnant tombe de ses lèvres et réveille les espérances assoupies : « La réunion des Églises, dit-il spontanément, ne serait pas impossible ». Est-ce une rengaine sans portée? Est-ce un gage sérieux? Impossible d'insister, car

[1] Theiner, *Mon.*, p. 382, n° 302. — Appendice, n° XIII.

les idées se pressent dans le cerveau du Tsar, c'est déjà le tour du Croissant. Polonais, Saxons et Cosaques suffiraient, selon Vota, pour s'emparer d'Otchakov et faire trembler Constantinople. Ce nouveau programme, mettant de côté l'Autriche et Venise, soulevait des questions délicates et ne méritait d'autre réponse qu'un apologue. Le partage de la peau de l'ours est célèbre dans la fable, et le Tsar y puisa de spirituelles applications. L'entretien se termina par l'accolade et la bénédiction. Pierre s'inclina profondément sous la main du P. Vota qui fit un grand signe de croix, et le lendemain matin le Tsar voulut assister à la messe du Jésuite.

Les murs historiques de Zamosc furent témoins d'une autre scène du même genre [1]. L'ombre du grand chancelier, adversaire implacable des Russes, planait au-dessus du château, où la comtesse Zamojska donnait au successeur d'Ivan IV une hospitalité vraiment royale. Un hasard heureux, doublé d'un calcul, y amena, au moment voulu, le nonce de Varsovie, Antonio Davia. Cette fois, les questions générales ne furent pas abordées. Une rencontre improvisée, toute de politesse, ne comportait pas de discussion sérieuse. Le représentant du Saint-Siège se contenta de demander à Lefort, son voisin de table, le libre passage par Moscou des missionnaires d'Orient. Cette concession eût facilité l'apostolat catholique, et le calviniste de Genève s'empressa d'assurer qu'elle ne saurait être accordée. S'apercevant alors qu'il faisait fausse route, le nonce s'adressa, sous les auspices de la comtesse, d'abord à Golovine, et puis directement au Tsar qui lui inspirait plus de confiance. Tout fut accordé de vive voix, avec une courtoisie parfaite et promesse de viatique jus-

[1] Theiner, *Mon.*, p. 379, n° 302. — Gagarin, *Mélanges*, p. 24 à 26.

qu'à la frontière. Les Français seuls, pour des raisons politiques, furent exclus de ce bénéfice. Mais, lorsqu'on voulut se documenter, Pierre répondit que sa promesse valait mieux qu'un petit papier, et qu'il enverrait plus tard le diplôme. Il fallut bien se contenter de cet ingénieux refus, noyé dans un flot de bonnes paroles et de marques d'estime envers le nonce.

Les dépêches de Davia et les lettres de Vota, parvenant à Rome après les nouvelles réconfortantes de Vienne, soulignaient une fois de plus les dispositions favorables du Tsar. Quoique recueillis à l'étranger, ces renseignements étaient de première main, et s'accordaient avec les nouvelles que les missionnaires carmes envoyaient directement du Kremlin. Une ère de tolérance succédait aux rigueurs d'autrefois, et les signes en étaient visibles. Ainsi, nommé archevêque d'Ancyre et vicaire apostolique du Grand Mogol, Mgr Palma avait essayé, en 1698, d'atteindre l'Orient par Moscou, et la fortune l'avait servi à souhait[1]. Hébergé, sur l'ordre du Tsar, par le prince Boris Golitsyne, d'ailleurs hostile aux catholiques, il avait exercé ouvertement ses fonctions épiscopales, pontifié à l'église, confirmé les Latins, et, pourvu d'un généreux viatique, on l'avait reconduit avec ses compagnons jusqu'aux bords de la mer Caspienne. Les Russes lui parurent bien disposés envers l'union et nullement prévenus contre le Saint-Siège. Fort de ces observations, il hasarda des combinaisons qu'à Rome on jugea quelque peu téméraires. Par contre, la Propagande ne fit aucune difficulté de transmettre au Tsar des remerciements officiels et bien mérités.

[1] Schmourlo, *Recueil*, p. xx, note 4. — Archives de la Propagande, *Acta*, t. 18, f. 242; *Udienze del SS^mo*, t. 3, f. 115. — Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1698, 12 et 22 août.

Même optimisme dans les rapports d'un autre religieux carme [1]. A deux reprises, en 1696 et 1698, le P. Conrad de l'Assomption, missionnaire en Perse, avait traversé Moscou. Chaque fois, la communauté catholique essayait de le retenir, mais des obligations pressantes l'empêchaient de rester. Arrivé à Rome, repassant en esprit ses voyages, l'importance grandissante de Moscou le frappa plus vivement, et il se demanda si, avec un peu d'adresse, l'on n'y pourrait pas fonder une mission permanente. Voici l'innocent artifice auquel il voulait recourir : il ferait semblant de se diriger à nouveau vers la Perse, et s'arrêterait à Moscou sous prétexte d'attendre des compagnons en retard. Sans doute, la communauté catholique, toujours privée de pasteur, renouvellerait sa demande, et, cédant à des instances réitérées, il s'installerait pour de bon avec une élite de savants confrères. Les apôtres de la foi débuteraient en apôtres de la science. Les Russes, aussi bien doués que les Grecs, ne résisteraient pas à la séduction, et de la sorte leur conquête serait assurée. Tout plein de son projet, le P. Conrad le soumit à la Propagande, et, en homme pratique, demanda un peu d'argent pour le voyage et beaucoup de livres de théologie, de philosophie, de mathématiques, d'astrologie. Une commission cardinalice, convoquée par ordre du Pape, examina ces propositions, les jugea parfaitement viables, et, pour en assurer l'exécution, adressa leur promoteur au cardinal Kollonitz.

Mais on venait trop tard. La place était déjà prise, et, malgré le décret d'expulsion, prise par les Jésuites. Une ambassade impériale avait prévenu les désirs du Pape et rétabli la mission.

[1] Bantych-Kamenski, t. I, p. 36. — Archives de la Propagande, *Congr. part.*, 1686-1707, t. 31, f. 210, congrégation du 21 décembre 1698; *Udienze del SS^mo*, t. 3, f. 110.

maître le traitât comme le dernier des esclaves. L'expédition des affaires courantes, à charge d'en rendre compte à un juge sévère et impitoyable, relevait d'un triumvirat composé de Léon Narychkine, de Boris Golitsyne, de Pierre Prozorovski, et n'ayant que des pouvoirs limités. De fâcheuses complications en étaient la conséquence inévitable. Les deux curés tchèques, Lœffler et Jaross, auxquels succédaient les Jésuites nouvellement arrivés, furent les premiers à en souffrir. A bout de patience, excédés de fatigue, dégoûtés de la ville de Moscou, ils insistaient sur leur prompt départ; mais, en l'absence du souverain, personne ne se croyait en droit de leur délivrer des passeports, et ils durent se résigner à de longs atermoiements. Par contre, la sanction préalable n'étant pas requise pour des mesures d'ordre intérieur, on put immédiatement expédier le curé Casagrande aux chantiers de Voronège, où les Vénitiens exerçaient leur rude métier de constructeurs, et installer les deux Pères à la Sloboda, au grand contentement de la communauté catholique qui, le 25 juillet 1699, en termes émus, envoya ses remerciements à l'Empereur [1].

Le procédé de Guarient ne manquait pas de hardiesse. Le gouvernement ratifiait, à son insu, la présence des Jésuites, et pratiquement l'oukaze d'expulsion était supprimé. On se trouvait de la sorte en face d'un fait accompli ; mais les représailles étaient toujours à craindre, si la situation légale des missionnaires n'était pas régularisée. D'aucuns prétendaient, il est vrai, qu'étant encore à Vienne, Pierre avait tout approuvé; malheureusement l'approbation restait à l'état de rumeur vague et incertaine. Il y avait là, dans tous les cas, de quoi exercer le

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1699. La lettre à Léopold est signée de Gordon, de Lima, de Carbonari, etc.

talent diplomatique de Guarient. Mais, en ce moment, les négociations avec Pierre étaient-elles possibles, et sous quels auspices les aurait-on abordées? Le Tsar était rentré plein de colère et de rancune, décidé à frapper de grands coups. On est à la joie du retour, et il dissimule encore les sombres pensées qui l'obsèdent. Bientôt le prince, naguère si prévenant et si gracieux, va nous apparaître sous un autre jour. Il se voue à une sinistre besogne.

Le divorce imminent avec Eudoxie Lopoukhine n'est plus qu'un incident d'importance moindre. Cette descendante de boïar porte au front le stigmate abhorré du térém. Faible d'esprit et de caractère, ne vivant que sur des traditions surannées, ahurie par le nouveau régime, elle ne peut captiver la passion volage d'un impulsif, épris de bouleversement et réfractaire à la contrainte. Les liens désormais odieux seront brisés; Pierre en contractera d'autres, plus faciles à porter, qui se laissent, au gré du caprice, serrer ou desserrer. D'une fille ramassée dans le ruisseau, sachant blanchir le linge et chauffer la marmite, ne tenant pas à la dignité du foyer, il fera sa femme légale, sinon légitime, et la première impératrice de toutes les Russies. Les plus fiers boïars s'inclineront devant elle, tandis qu'Eudoxie, abreuvée d'opprobres, languira au fond d'un couvent jusqu'au jour où l'aveugle fortune la ramènera au Kremlin.

Ces péripéties domestiques sont une menace pour l'avenir. A l'heure présente, c'est l'effondrement complet de l'esprit d'opposition. Cet esprit dérive des Miloslavski, s'incarne dans les stréltsy, et ne tend qu'à enrayer les réformes. Prétoriens d'occasion, fanatiques de l'ancien régime, les stréltsy n'ont pas reculé devant l'émeute, et ils seront toujours à l'avant-garde de la contre-réforme. Ce sont eux qu'il faut donc frapper tout d'abord. Leurs

aboutissants et leurs complices, les fauteurs secrets de troubles, viendront après. Et les coups seront portés de manière à répandre de proche en proche une angoissante terreur.

Qu'on lise les dépêches de Guarient, le récit austère, mais empoignant de Korb dans son *Diarium*[1]. Ces pages dictées par des témoins oculaires sont, à chaque ligne, imprégnées de sang. Peu importe que les coupables soient déjà jugés et exécutés. L'atmosphère semble encore saturée de trahison. Et l'enquête est rouverte à Préobrajenskoié avec l'appareil formidable d'estrapades, de chevalets et de brasiers. Tous les suspects y passent, même les femmes, qu'elles soient princesses ou servantes. Le Tsar en personne exerce l'office d'inquisiteur, et c'est devant lui que comparaissent, à titre d'accusées, ses deux sœurs Sophie et Marfa. Un complot en règle, prémédité et organisé, ne se laisse pas saisir; mais on trouve des indices plus ou moins sérieux, et les exécutions recommencent. Une forêt de gibets s'élève le long des murs crénelés de Moscou; il y en a sous les fenêtres même de l'infortunée Sophie. On accumule les instruments de supplice, les tenailles et les knoutes, les roues et les haches. Les funèbres charrettes amènent les victimes. Les condamnés à mort n'ont plus qu'un souffle de vie. La torture leur a brisé les os, leurs chairs sont pantelantes ou à demi brûlées. Ils tiennent tous à la main un cierge allumé, symbole de leur foi, et, à voir leur stoïque et invincible endurance, on devine quelle devait être la force de leurs convictions. C'est encore le Tsar qui préside à ces hécatombes monstrueuses. Le chef de l'État est aussi le chef des bourreaux, bourreau lui-même,

[1] Oustrialov, t. III, p. 626, n° 3; p. 187 à 245. — Korb, p. 82 et suiv.

maniant la hache et coupant savamment les têtes, obligeant les plus hauts dignitaires à sévir comme lui. Bientôt les cadavres se comptent par centaines. Ces massacres en grand sont repris encore deux fois. Et pendant cinq longs mois, cette masse nausabéonde de chair humaine, laissée sans sépulture, attriste le regard et inspire l'horreur. Elle doit servir d'épouvantail aux récalcitrants; à Sophie et à Marfa, désormais recluses, de cruel avertissement. Aux orgies de vindicte succédaient les orgies de débauche. Et après des festins crapuleux, les mains encore teintes de sang, Pierre retrouvait sa maîtrise d'intelligence, son imperturbable sang-froid pour régler les affaires d'État et prendre les décisions les plus variées.

Peut-être aurait-on pu tirer parti de cette lugubre souplesse, si le changement de milieu n'eût changé aussi le cours des idées de Pierre. Les impressions de Vienne s'effaçaient vite à Moscou. Aux yeux du Tsar, la cause des missionnaires impériaux s'identifiait avec la cause impériale elle-même, et en ce moment le Saint-Empire lui devenait suspect. Voznitsyne lui écrivait de Karlowic que l'Autriche lâchait ses alliés, et ne songeait qu'à ses propres intérêts. La tournure qu'avaient prise les négociations, la longue durée de la trêve conclue avec les Turcs donnaient à ces paroles un grand air de vraisemblance, et le Tsar en avait de l'humeur. D'autre part, fidèle à son système de dénigrement, Lefort représentait le clergé catholique comme inféodé à l'Autriche et partisan de la paix avec les Turcs, indigne par conséquent des faveurs tsariennes. Les missionnaires franciscains en route pour la Chine servirent de pierre de touche, et donnèrent la mesure de l'écart survenu. L'empereur Léopold les avait munis d'une patente, ils portaient des lettres d'Auguste II, et se réclamaient des promesses faites à Mgr Davia; mais

ils ne trouvèrent à Moscou aucune facilité d'inaugurer le nouvel itinéraire à travers la Sibérie. « Propos de table, disait Pierre, en se reportant à Zamosc, que le nonce aura déjà oubliés, et qu'il n'aura certainement pas communiqués au Pape [1] ». Ce n'était de sa part, nous le verrons, que partie remise : il gardait son enjeu pour d'autres occasions.

En attendant, ses mauvaises dispositions compliquaient étrangement la situation. Guarient ne partageait pas les illusions de l'archevêque Palma et du P. Conrad : la sagesse diplomatique servait ici de correctif aux optimistes [2]. Mieux renseigné ou plus pénétrant, il constatait parmi les Russes, non pas des sympathies pour les catholiques, mais une aversion irréductible contre leur nom et contre leur foi, adroitement inspirée et exploitée par de fougueux hérétiques. L'hostilité et la raideur de certains diaks le confirmaient dans cette opinion, de même que les représailles exercées envers des partisans de Rome. Peut-être même donnait-il trop dans l'excès contraire, car il se laissa raconter que Chérémétev, retour de Rome, avait été rebaptisé à Kiev, et que la seule rumeur d'un tsar catholique avait provoqué la révolte des stréltsy. Ses observations personnelles ont plus de portée. Boris Golitsyne lui en fournit la matière. Un Jésuite lithuanien, captif à Moscou, avait enseigné le latin à ce prince qui ne manquait pas de talent, mais sans réussir à le rendre plus conciliant. L'archevêque d'Ancyre lui fit ses confidences, et Guarient déplorait ces épanchements. Dans l'hôte aimable de Mgr Palma se cachait un ennemi. Aucun missionnaire ne trouvait grâce devant lui : il les traitait de

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1698, 13 septembre, Léopold à Pierre. — Oustrialov, t. III, p. 631. — Bantych-Kamenski, t. III, p. 165.

[2] *Pisma*, p. 235, 370. Le mémoire anonyme *Cogitationes circa missionem Moscoviticam*, p. 370, est de Guarient.

perturbateurs, tout au moins d'agents politiques, et proclamait fièrement les Russes trop avancés pour s'y laisser prendre. La sincérité de l'archevêque lui parut suspecte, il le jugea capable de brouiller les cartes en Orient. Malgré ses instances, le prince, en qualité de gouverneur d'Astrakhan, ne consentit jamais à l'érection d'une église catholique dans cette ville. « Je sacrifierai plutôt ma fortune et ma vie, disait-il; je résisterai au Tsar s'il le faut. »

Impressionné par ces discours, Guarient conseillait une sage lenteur dans le développement de l'action catholique, un choix judicieux des missionnaires, quand même ils ne feraient que traverser la Russie, enfin le recours à la protection de l'Empereur. Personnellement les circonstances l'obligeaient à une extrême réserve. C'est même le cas de se demander si des négociations sérieuses ont été engagées et activement poursuivies. Toujours est-il que les relations de la Russie avec le Saint-Siège restèrent au même point qu'auparavant, et que rien de stable ne fut concerté pour les missionnaires impériaux. Guarient n'en a pas moins bien mérité de Rome : il a réorganisé la communauté catholique de Moscou, pourvu à son fonctionnement régulier; il l'a subventionnée de ses propres deniers et a posé des jalons pour l'avenir.

III

LA MISSION DE MOSCOU

En quel état se trouvait alors la mission renaissante des Jésuites à Moscou[1]? L'arrivée, à jet continu, d'étrangers

[1] *Pisma*, p. 211 à 249; p. 315. — Vienne, Bibliothèque Palatine, 3197, Miller, n° 10, *Missio Moscovitica*.

augmentait sans cesse le nombre des catholiques, non seulement dans la capitale, mais encore sur d'autres points de l'empire, notamment à Voronège et Azov, les deux berceaux de la flotte russe. Il était grand temps de restaurer au moins la chapelle de Moscou, modeste édicule en bois, adapté naguère par les Jésuites, avant leur expulsion, aux exercices du culte, et dédié à la Sainte-Trinité. Grâce au concours dévoué de Guarient, elle changea complètement d'aspect : elle fut agrandie, exhaussée, embellie, pourvue d'une double rangée de fenêtres, d'un triple chœur et de quatre autels. Polonais, Arméniens et Perses rivalisèrent de générosité pour enrichir son mobilier. Ici encore Guarient surpassa tous les autres : il offrit des ornements précieux, des vases sacrés d'or et d'argent, et une splendide image de la Sainte Vierge. Désormais le service divin put se faire avec dignité et même avec éclat. A côté de la chapelle, dans la demeure même des missionnaires, l'école ouvrit immédiatement ses portes hospitalières, car il tardait à quelques familles d'y envoyer leurs enfants. D'emblée on reprenait ainsi les positions abandonnées au moment du départ. Il n'y avait qu'à profiter de l'expérience acquise en redoublant de prudence.

Vis-à-vis de la société russe, on s'en tenait, comme auparavant, à un rôle plutôt passif. Les réformes de Pierre avaient jeté le trouble dans l'âme nationale, provoqué une fermentation intense, et même en partie une désagrégation sociale. Le souffle violent qui partait d'en haut était à l'innovation, et celle-ci se heurtait dans les couches populaires à une résistance opiniâtre. Le domaine ecclésiastique fut aussi envahi par l'épreuve et la lutte. Héritière de la décadence byzantine, l'Église dominante souffrait d'une incurable faiblesse, et des griefs séculaires

excitaient ses ouailles à la rébellion. L'élan d'opposition contre des abus criants et invétérés poussait les uns vers le Raskol, les autres, en très petit nombre, vers Rome. Le Raskol avec son prestige mystique, son culte du passé, ses exigences rituelles, son attachement à la lettre, était, depuis Nikon, la forme préférée de réaction contre un ordre de choses intolérable. L'horreur des importations étrangères lui concilia, sous le règne de Pierre, de nouvelles sympathies. Il déterminait dans le peuple un puissant remous, creusait un lit profond, et son cours ne se laissait pas ralentir. Quant aux latinisants, ils ne formaient qu'un groupe imperceptible, aux contours encore vagues et flottants; les uns ayant déjà fait leur profession de foi, les autres guettant, pour s'exécuter, le moment opportun. Le voisinage de la Pologne, la présence à Moscou des Petits-Russiens, et, dans un milieu restreint, la vogue de l'Occident, favorisaient la diffusion des idées romaines. Boïars et clergé fournirent quelques rares convertis. Deux monastères, l'un à Kiev, l'autre aux environs de Moscou, étaient secrètement uniates, et se recrutaient parmi les Polonais sachant le russe. Se produire au grand jour eût été prématuré; on travaillait discrètement à l'ombre. Les noms des néophytes ne se livraient guère; aussi sont-ils malheureusement perdus pour nous.

La sourde et inévitable opposition contre les protestants persistait toujours, mais sans éclater en lutte ouverte. Nombreux et influents, ils entouraient le Tsar et ne désarmaient jamais. Franz Lefort, le plus intime ami du maître, était aussi l'adversaire déclaré des catholiques. Il faisait ses délices d'un odieux libelle contre le Pape et les Jésuites, se plaisait dans la cabale et l'intrigue, et, plein de verve, ne tarissait point sur le P. Wolff et ses confrères de Vienne. Il les avait pris particulièrement en grippe,

pour avoir été trop assidus auprès du Tsar, dont il redoutait peut-être l'insouciante mobilité. Marchant sur ses brisées et forts de ses exemples, les pasteurs calvinistes et luthériens se mettaient en frais d'éloquence et de zèle pour noircir la Babylone moderne, ses émissaires et ses adeptes.

Les orthodoxes, au moins dans les hautes sphères ecclésiastiques, affectaient d'ordinaire un langage plus convenable, sans négliger toutefois de se mettre en garde. Personnellement, le patriarche Adrien n'inspirait aucune crainte. Toujours malade et souffreteux, se partageant entre le sommeil et la table, il n'avait ni force, ni envie d'être militant. Lorsque, en 1700, Stéphane Iavorski lui succéda dans sa charge, sinon dans ses titres, les Jésuites se flattèrent un moment que le nouveau dignitaire serait pour eux un ami dévoué, bien qu'on lui reprochât d'avoir, pendant ses études, simulé l'uniate à Vilna. « Nous sommes frères et enfants de la même mère », aimait à répéter l'ancien professeur de Kiev. Et il parlait ainsi en connaissance de cause, car il avait vécu parmi les catholiques, la discipline latine lui était familière, et il était libre de préjugés au point d'admettre le baptême par aspersion. Mais, peu à peu, l'émulation scolaire émoussa ses sentiments de sympathie. Il avait à cœur l'enseignement de la jeunesse, et son premier souci, au lendemain de sa promotion, avait été de relever le niveau des études, d'initier clercs et laïques aux lettres et aux sciences. Le champ d'action était vaste, les ouvriers manquaient; on faisait venir de Kiev maîtres et élèves, mais on craignait avant tout de se laisser dépasser. Or, l'école des Pères faisait concurrence à celle de Iavorski. C'en était assez pour qu'il voulût la faire disparaître. Il essaya de supprimer la rivale incommode, hasarda même des mesures coerci-

tives. Des boïars intéressés en suspendirent l'exécution Pères de famille, et voyant les choses de près, ils n'entendaient pas sacrifier l'éducation de leurs enfants à des calculs personnels. Pour consolider leur position scolaire, les Jésuites renforcèrent leur programme et ouvrirent un cours d'allemand. Ceci leur donnait de l'avance sur les professeurs petits-russiens de Iavorski, incapables de se permettre ce luxe; mais les relations entre les deux écoles et leurs promoteurs n'en restaient pas moins tendues.

Deux incidents de controverse et de police cléricale se placent ici fort à propos sur notre chemin. Ils donnent la mesure de l'hostilité du clergé, et trahissent sa disposition d'esprit à l'endroit des catholiques. Le diacre Pierre Artémiev, gagné, l'on s'en souvient, à l'Église romaine par le P. Tichawsky, au retour d'un voyage en Italie, s'inspirant d'un zèle intempestif, se mit à prêcher ouvertement le latinisme dans la paroisse à laquelle il était attaché [1]. Dénoncé de différents côtés, blâmé énergiquement par son propre père, cité à comparaître devant ses chefs hiérarchiques, il vint d'abord se réconforter auprès des Jésuites, épancher son âme dans une prière commune; et puis, champion intrépide de la vérité, il étonna ses juges par la hardiesse de ses reparties. Il y eut parmi les catholiques comme un frémissement d'admiration. Le bruit courut qu'il avait donné des explications lumineuses de sa foi, et réduit au silence ses adversaires déconcertés. Dans le camp opposé, on le faisait passer pour un névrosé, faible d'esprit et sujet depuis l'enfance à des hallucinations, et l'on citait à l'appui des extraits de son journal et les lettres à son père. La peine qu'il eut à

[1] Nikolski, *passim*, d'après le recueil n° 393 de la Bibliothèque synodale de Saint-Pétersbourg. — Borozdine, p. 68. Les dix points que l'on donne, p. 62, pour un résumé de la doctrine romaine, sont pleins d'erreurs.

subir n'en fut pas moins rigoureuse : une dure et perpétuelle captivité l'attendait au couvent de Solovetsk.

Dans des circonstances analogues, le moine Palladius Rogovski, que nous avons déjà rencontré à Rome, montra beaucoup moins de courage. Ancien élève des frères par Likhoudes à Moscou, des Jésuites en Autriche et en Italie, ayant passé sept ans au collège de Saint-Athanase, docteur en philosophie et en théologie, ordonné prêtre par un évêque uni, rallié lui-même à l'union, il n'opposa qu'une faible résistance aux objurgations qui lui furent faites à son retour en Russie. Une réclusion passagère doublée de peines canoniques eut vite raison de sa constance. Il rentra dans l'Église orthodoxe, et les cinq cents volumes qu'on lui avait donnés à Rome et à Florence ne servirent qu'à mieux aiguiser ses arguments contre les Latins. La dignité d'hégoumène récompensa son zèle, mais ne put étouffer le cri de sa conscience. Il se ressaisit, paraît-il, avant de mourir, et seuls les progrès rapides du mal l'empêchèrent de formuler une rétractation en règle.

Les discussions théologiques avec les Jésuites n'avaient ni le même caractère, ni les mêmes conséquences fâcheuses. Dans le domaine spéculatif, où elles se maintenaient, les représailles immédiates n'étaient pas à craindre. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, on y mettait de l'entrain, voire de la passion. Boris Golitsyne s'avouait grand amateur de ces joutes intellectuelles, Iavorski en recherchait avidement les occasions. Un écrit plutôt faible sur la procession du Saint-Esprit ayant été mis en circulation, les orthodoxes ne doutèrent plus d'un succès facile, pourvu que les Latins acceptassent la lutte. Un banquet fut organisé dans ce but. L'amphitryon invita le P. Milan et Iavorski, mais, au dernier moment,

celui-ci se fit remplacer par un jeune théologien qui avait suivi à l'étranger les cours de philosophie du P. Holzbecher. La discussion eut lieu quand même, selon les plus rigides observances de l'école, à coups de syllogismes et avec profusion de *distinguo*. Tous les arguments sur la vertu spirative y passèrent, subtilités scolastiques, accessibles seulement aux initiés. Le P. Milan, quoique pris à l'improviste, croyait s'être tiré d'affaire avec honneur et se flattait d'avoir remporté la victoire. Ce premier assaut, qui pouvait provoquer d'autres polémiques, permit aux Jésuites de mieux apprécier la bibliothèque de livres choisis léguée par Gordon et enrichie par Guarient[1]. C'est dans cet arsenal qu'ils allaient chercher leurs armes.

Tout en discutant, on étudiait la position, les besoins du pays et ses ressources. Quels vastes horizons s'ouvraient ici, et comme on se donnait libre carrière dans l'espace! Dans le lointain apparaissait la Sibérie, immense et encore déserte, mais attirant déjà des colons et promettant un champ fertile à l'apostolat. Un grand nombre de païens, Tatars, Kalmouks, Mordviens, sollicitaient le zèle des missionnaires. Arméniens et Perses, de passage à Moscou, venaient les voir et causer amicalement avec eux. Les catholiques d'origine étrangère, dispersés un peu partout en Russie, réclamaient leurs services. La ville d'Azov avec ses chantiers grandissants était particulièrement intéressante. Le nombre des Latins y augmentait à tel point que l'érection d'une mission permanente devenait absolument nécessaire.

Mais, pour s'installer solidement et s'étendre avec sécurité, il fallait avant tout s'assurer la faveur du Tsar. De

[1] Le catalogue de cette bibliothèque se trouve dans le manuscrit de Brünn, publié par la Commission archéographique sous le titre de *Pisma i Donésénia Iézouïtov*. Le catalogue n'a pas été imprimé.

l'avis commun, c'était la condition indispensable, et, le cas échéant, à elle seule suffisante. Personnellement, on ne croyait pas que Pierre fût, de parti pris, hostile aux catholiques, ni même aux Jésuites. L'expulsion de ceux-ci avait été l'œuvre du patriarche Joachim. Et maintenant c'étaient les luthériens et les calvinistes qui montaient adroitement le Tsar contre leurs propres adversaires. Les chances de succès étaient pour eux d'autant plus grandes que, dans les hautes sphères gouvernementales, il n'y avait guère de catholique marquant et bien vu du Tsar à opposer aux hétérodoxes. Le pilier de la communauté, son patriarche, le général Patrick Gordon, avait terminé, le 29 novembre (9 décembre) 1699, sa laborieuse carrière. Et, comme s'il eût voulu donner un dernier gage d'amitié aux Jésuites, sa mort les avait mis en contact avec le Tsar. Le P. Milan ne quittait pas le chevet du malade, bien que celui-ci affrontât l'éternité avec un mâle courage, en soldat et en chrétien. Pierre visitait souvent son frère d'armes, s'entretenait familièrement avec lui, et, voyant toujours le même personnage à ses côtés, demanda si c'était le médecin. « Oui, répondit Gordon, médecin de l'âme et mon unique consolation, car les médecins du corps ne peuvent plus rien ». Le Tsar approuva ce genre de traitement, et, comme le moribond, toujours plein de sollicitude envers l'Église, lui recommandait une dernière fois le cher troupeau catholique : « Sois tranquille, petit père », lui dit le Tsar. Cette promesse rassurante adoucit au malade les approches de la mort, elle descendit avec lui dans la tombe. Le Tsar se trouva présent au moment suprême. Le regard fixé sur l'agonisant, il le voyait s'éteindre peu à peu, et, à un moment donné, il approcha un miroir des lèvres de Gordon. « Je crois, dit-il au P. Milan, qu'il est mort ». Le médecin

étant du même avis, le Tsar ferma les yeux du défunt, l'embrassa et partit en pleurant. Juste appréciateur des mérites, dans ce royaliste catholique il estimait le soldat intrépide et le dévoué serviteur. Des obsèques solennelles, célébrées huit jours après, devaient aux yeux de la foule en exhiber le témoignage. Le P. Milan, chargé de prononcer l'oraison funèbre en allemand, passa toute la semaine à compulser les précieux volumes où le général inscrivait jour par jour ce qui lui arrivait. Déjà il avait tracé la silhouette de son héros, lorsque l'ordre survint de se servir de la langue polonaise. Les protestants furent soupçonnés de l'avoir provoqué, afin d'éviter toute comparaison fâcheuse avec le récent panégyrique de Franz Lefort. Force fut donc au P. Milan de céder la parole à son confrère Berula, meilleur linguiste que lui, et capable heureusement d'improviser. A part cette déception, la cérémonie funèbre fut imposante. Les rites catholiques se déployèrent librement en plein pays orthodoxe, sous les yeux d'une société d'élite. En dépit du froid rigoureux, le Tsar voulut lui-même commander la troupe, et rendre à Gordon les derniers honneurs militaires. Dans le courant de la journée, il envoya chez les Pères son fils Alexis, très curieux de choses sacrées, et sa sœur Nathalie, dont la tenue et le tact furent très appréciés.

Toujours à l'affût des nouveautés, il ne tarda point à apprendre que le médecin spirituel de Gordon excellait aussi dans la mécanique. Aussitôt le talent du Jésuite fut mis à l'épreuve. Différents petits travaux qui exigeaient de l'habileté et des connaissances techniques lui furent demandés. Il eut la chance de les exécuter à souhait et de les livrer à jour et heure fixes : autant de bonnes notes pour qui savait se rendre utile, et faire honneur à sa parole. Le P. Berula s'y prenait d'une autre manière,

mais ne semblait pas moins méritant. Il faisait la classe aux enfants des boïars, et comptait parmi ses élèves des Apraxine, des Lopoukhine, des Golovine, porteurs tous de grands noms, et destinés à occuper des postes éminents. Rien n'entrait mieux dans les vues civilisatrices de Pierre, et il n'avait encore aucun grief à produire. Aussi sa réponse invariable, quand on attaquait l'école, était celle-ci : « Il ne faut pas supprimer ce qui est bien commencé ».

De plus en plus les missionnaires se rendaient compte que leur sort dépendait uniquement du Tsar et de son bon plaisir. Cet homme dépassait si évidemment le niveau ordinaire qu'à son endroit les hypothèses les plus hardies semblaient légitimes. Les Jésuites admiraient sa souplesse d'esprit, son enthousiasme pour la science, ses connaissances variées. Tout récemment, pendant la maladie de Gordon, ils l'avaient entendu parler médecine en connaisseur au courant des termes techniques et des nouveaux procédés. Vivement impressionnés par les côtés séduisants de son caractère, ils se disaient tout bas que Dieu pourrait bien faire un miracle, illuminer le Tsar d'une clarté soudaine, et l'appeler à parfaire l'union des Églises. Rêves de missionnaires ! A Rome, l'entente se poursuivait, sur l'initiative de Pierre, par voie diplomatique.

CHAPITRE II

PROJETS DE MISSIONS

I. Le P. Levesi. — Pologne et Russie. — Avantage d'une intervention papale. — Point de vue de Clément XI. — Avertissements des nonces et de Louis XIV. — Programme du cardinal Paulucci. — Davia à Vienne. — Souplesse de Golitsyne. — Ses déclarations au nonce. — Le patriarche d'Antioche désigné pour Moscou. — Ses hésitations. — Le P. Levesi lui est substitué. — « L'obédience du Tsar. » — Levesi rappelé à Rome.

II. Le palatin de Culm et le P. Conrad. — Plaintes de Golitsyne. — Singulière interpellation. — Commission cardinalice. — Ses décisions. — Approuvées par Clément XI. — On songe à un avant-coureur. — Le palatin de Culm devant Narva. — Concessions politiques et religieuses. — Le nonce Spada. — Séance cardinalice présidée par le Pape. — Lettre du P. Conrad. — Il est désigné pour Moscou. — Obstacle imprévu.

III. L'Incident des Basiliens. — Le Concile de Brest. — Difficultés en Ruthénie. — Pierre, ennemi de l'union. — Josaphat Kuncewicz. — Dialogue à son sujet. — Scène sanglante. — Versions diverses. — Enquête et perplexité. — Rupture tacite. — Repentir du Tsar. — Proposition de Golovine. — Conditions de Paulucci.

I

LE PÈRE LEVESI

Dures années d'épreuves pour le tsar Pierre de 1700 à 1709, depuis la défaite lamentable de Narva jusqu'à la victoire brillante et décisive de Poltava.

Encore au berceau, le futur colosse avait un géant pour adversaire. Pierre Ier caressait le même rêve qu'Ivan IV.

A tout prix, il voulait arracher, non plus à la Pologne, mais à la Suède, un lambeau de littoral, ouvrir à la Russie des voies maritimes, développer son commerce et sa flotte, et la mettre en contact facile avec l'Occident. L'entreprise était rude, car le génie militaire de Charles XII veillait sur le royaume scandinave, et il était servi par une armée de vétérans, favoris de la victoire. En face de ce problème, les Russes à eux seuls ne se sentaient pas suffisamment en forces; les alliances extérieures leur étaient nécessaires. Aussi le Tsar ne se faisait pas faute d'en chercher, et, par suite d'une complication éphémère d'intérêts, la Russie de Pierre Ier comptait surtout, nous l'avons déjà dit, sur la Pologne d'Auguste II.

Or cette Pologne n'était guère facile à manier. En proie à l'anarchie, elle traversait une période de guerre civile et étrangère qui allait la rendre bicéphale. L'année 1704 vit surgir à côté d'Auguste II, dévoué à la Russie, un second roi, Stanislas Leszczynski, palatin de Posen, candidat de la Suède. La lutte entre les deux élus, le Saxon et le Polonais, se confond avec la guerre entre Charles XII et Pierre Ier, et le pays même des électeurs se transforme en champ de bataille des Suédois et des Russes.

Le Tsar devait défendre le trône d'Auguste sous peine de voir la Pologne échapper à l'alliance et passer dans les rangs ennemis. Et c'est ici que l'intervention du Saint-Siège est à désirer, car elle peut être efficace. Le primat de la République est chef intérimaire de gouvernement, les évêques font partie du sénat, le clergé a de l'influence, et tous ils relèvent de Rome et s'entendent avec la nonciature de Varsovie. Une politique clairvoyante conseillait donc de se maintenir avec le Pape en bonnes relations, et de ne pas laisser tomber les espérances si habilement provoquées à Rome par Chérémétev et Kour-

batov, à Vienne par le Tsar en personne. Désormais, cette tendance à fasciner la cour pontificale par de séduisants mirages devient de plus en plus saisissable; elle va jusqu'à prendre un faux air de mystification. On se croirait revenu à l'époque de Hans Schlitte, à la différence près que ce n'est plus un aventurier de génie qui intrigue à l'insu d'Ivan IV, mais le Tsar lui-même et ses ministres qui font entrevoir, dans un prochain avenir, monts et merveilles. A les entendre, l'unité primitive de l'Église ne serait pas si difficile à rétablir. Il est vrai que, tout en prodiguant des promesses, on évite avec soin de se lier par des engagements, ne fût-ce qu'à l'égard des catholiques de Russie complètement dépourvus de garanties légales.

Quoique prévenu de se mettre en garde, le Vatican n'en prêtait pas moins une oreille attentive et complaisante aux propositions qui lui venaient de Russie. Au plus fort de la crise provoquée par la succession d'Espagne, tandis qu'une invasion hostile menaçait les États pontificaux, l'espoir d'un succès religieux dans le Nord servait de détente réparatrice. Clément XI, de la famille illustre des Albani, présidait, depuis le 23 novembre 1700, aux destinées de l'Église. Homme de science et d'expérience, nourri de fortes études au Collège romain et à l'abbaye de Grotta-Ferrata, il avait été apprécié par trois Papes successifs et souvent appliqué aux affaires diplomatiques. Le goût du travail ne l'empêchait pas de cultiver d'utiles relations mondaines. Il fréquentait volontiers les salons de la reine Christine qui groupait autour d'elle l'élite des intellectuels, et il y était toujours le bienvenu. L'envergure de sa pensée se manifesta sitôt qu'il fut couronné du trirègne. Portant au loin son regard, il s'intéressait à la diffusion de la foi en Orient et aux Indes, en Chine et en Perse. Et, comme les papes de la Renais-

sance, il y joignait l'apostolat de la science. C'est lui qui envoya en Égypte le savant Assemani à la recherche de précieux manuscrits, et c'est à lui que la bibliothèque du Vatican est redevable d'un certain nombre de ses trésors. La grandeur croissante de la Russie, au milieu de la transformation politique de l'Europe, devait frapper un esprit comme le sien, et l'engager à ne pas négliger des avances qui lui venaient de si loin et si à propos.

Son point de vue à l'égard de la Russie ne diffère pas de celui de Grégoire XIII, et il s'inspire de la politique traditionnelle de la Curie. A voir le nombre considérable de volumes consacrés sous son pontificat à la Pologne et à la Moscovie, et réunis en une série spéciale, on dirait qu'il avait pour les Slaves du Nord une sorte de prédilection. Le cardinal Fabrizio Paulucci, secrétaire d'État, nous livre dans ses dépêches le secret de la politique pontificale; et sa parole fait autorité, car il possédait à un haut degré la confiance de Clément XI, si bien que, durant vingt ans de règne, elle ne se démentit jamais. D'ailleurs, il avait lui-même, en qualité de nonce extraordinaire, séjourné en Pologne, et appris à connaître le monde slave. Le fait est que des doutes importuns surgissaient périodiquement sur les intentions secrètes du Tsar. Les nonces de Varsovie et de Vienne découvraient des arrière-pensées politiques, et Louis XIV dénonçait brutalement « les artifices du grand-duc de Moscovie », — autant d'avertissements de ne pas se fier aux promesses russes et de se prémunir contre les déceptions. Note en était prise, mais la ligne de conduite du Vatican n'en restait pas moins immuable, comme le principe même dont elle émanait. La grandeur d'une œuvre telle que le rétablissement de l'unité dans l'Église, la responsabilité surhumaine qu'elle entraîne, voilà ce qui préoccupait surtout

la Curie romaine. Pénétré de ces sentiments, le cardinal Paulucci s'exprimait ainsi, le 25 novembre 1702 : « Il ne nous appartient pas de scruter les desseins de la divine Providence dans la propagation de notre sainte religion, mais c'est assurément notre devoir d'inviter les peuples et d'exciter les princes à reconnaître la vraie foi et à l'accepter. Le Saint-Père n'examine pas si les intentions du Tsar, quand il manifeste la volonté de réunir ses vassaux au giron de l'Église, sont entièrement sincères, mais il a la confiance que, l'occasion se présentant d'éclairer et de sauver tant d'âmes, la miséricorde de Dieu bénira tous les efforts que l'on fera pour atteindre un but si légitime [1] ». Tout le programme de Clément XI tient dans ces mots. Ils expliquent et justifient parfaitement sa manière d'agir : au risque d'être joué, le Pape fait sciemment du surnaturel, et il s'y croit obligé en vertu d'un principe supérieur.

La déclaration du cardinal Paulucci, qui se reproduit, du reste, maintes fois dans sa correspondance, avait été provoquée par la tournure que prenaient les négociations diplomatiques avec la Russie. La haute direction de la mission moscovite, dont la nonciature de Varsovie avait été investie jusque-là, fut, en 1699, confiée à celle de Vienne [2]. Les rouages administratifs y gagnaient en souplesse, car c'était aussi l'Autriche qui fournissait les missionnaires. D'autre part, soit coïncidence fortuite, soit dessein prémédité, la Russie choisissait la même capitale, de préférence à celle de la Pologne, pour centre de ses pourparlers avec le Vatican. Le prince Dolgorouki ne traite que subsidiairement avec le nonce de Varsovie, Francesco Pignatelli. Les questions importantes se dé-

[1] Voir l'Appendice, n° XII.
[2] Rome, Archives de la Propagande, *Acta*, 1699, t. 8, 242.

battent sur les bords du Danube entre le nonce Davia et le prince Golitsyne.

La nonciature de Vienne venait de recevoir un nouveau titulaire dans la personne de l'évêque de Rimini, Giovan-Antonio Davia, ancien nonce de Varsovie. C'est lui, l'on s'en souvient, que le tsar Pierre avait comblé de politesses et de promesses à Zamosc, sauf à se rétracter dès qu'il fut rentré en Russie [1]. Ce procédé ne pouvait que confirmer le futur négociateur dans l'idée peu avantageuse qu'il s'était faite des Russes, de leur inconstance et de leur duplicité. Quant au prince Pierre Golitsyne, représentant du Tsar, il nous apparaît comme simple exécuteur des ordres qu'il reçoit. N'est-ce que l'accomplissement d'un devoir professionnel? Les convictions et l'enthousiasme y sont-ils pour quelque chose? Nous ne saurions le dire. La personnalité du prince est effacée, et les accommodements avec le ciel lui sont familiers. Les cours d'études suivis en Italie n'ont pas changé sa mentalité. Il est resté partisan d'Alexis, mais il se met au service de Pierre, jouit de ses faveurs, se fait admettre au sénat de récente création, et, le jour venu, il signera le funèbre décret de condamnation de l'infortuné Tsarévitch. La souplesse est le trait dominant de son caractère; il en donnera des preuves à Vienne [2].

La mise en scène date du 30 décembre 1701 [3]. Golitsyne garde encore l'incognito; il ne déploiera son caractère officiel que vers Pâques, mais déjà il prévient le nonce qu'il aura des affaires importantes à traiter avec

[1] Les missionnaires franciscains recommandés par Léopold Ier ne purent, malgré les promesses du Tsar, obtenir le passage direct en Chine. Archives du Vatican, *Polonia*, t. 189, 1701, 7 mai, Paulucci à Pignatelli.

[2] Soloviév, *Oukazatel*, p 131.

[3] Voir l'Appendice, n° XI.

lui, entre autres « la réunion de tous les Russes à la sainte Église romaine », et il recherche avec instance la faveur d'une entrevue. Aussitôt Davia réclame des instructions à Rome. C'est le protocole qui le gêne, car tout a été bouleversé depuis que le marquis de Borgomaneira, ambassadeur d'Espagne, a exigé que le nonce se revêtit du rochet pour le recevoir. On ne sait plus à quoi s'en tenir.

Précautions superflues, car Golitsyne est conciliant au possible. Sans aucun souci de l'étiquette, il vient trouver le nonce et déclare officieusement « que le Tsar, son maître, désire vivement devenir fils obéissant de la sainte Église romaine, et établir une parfaite union entre les nations latines et la nation russe[1] ». Les détails du projet sont remis à plus tard, lorsque les affaires en cours auprès de l'Empereur seront terminées. Le nonce, agréablement surpris, se renferme dans des généralités aussi flatteuses pour le Pape que pour le Tsar, et s'enhardit jusqu'à insinuer que l'œuvre de l'union souvent entreprise a tout aussi souvent été abandonnée. Cette parole devait servir d'avertissement. Elle fut bien comprise, car, le 18 février 1702, lorsque le nonce rendit sa visite au prince, celui-ci renchérit encore sur ses premières déclarations, faisant ressortir la vénération du Tsar envers le Pape, et commentant son dessein de « réduire ses États à une parfaite dépendance du Saint-Siège ».

Après les confidences de Chérémétev et de Kourbatov, après les rapports du cardinal Kollonitz et du P. Wolff, ces manifestations ne pouvaient paraître au Vatican ni suspectes, ni exagérées. Tout à l'heure, le nonce de Varsovie, Pignatelli, renseigné par le prince Dolgorouki, tiendra le même langage, et abondera dans le même

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. 239, f. 62, 110.

sens. Cependant, une enquête plus approfondie parut nécessaire. On résolut d'envoyer à Moscou un représentant du Saint-Siège, ne fût-ce que pour vérifier les assertions du diplomate et s'entendre sur les préliminaires. A cet effet, on jeta le dévolu sur Mgr de Tournon, patriarche d'Antioche, qui s'en allait en Chine prendre possession de son vicariat[1]. Il se serait arrêté sur les bords de la Moskova, aurait mis les choses au point, et profité de l'occasion pour se rendre à Pékin par la Sibérie. Sur ce dernier article, Golitsyne fit des réserves, mais pour le reste il promit les plus grandes facilités : les passeports seraient délivrés immédiatement, et l'accueil à Moscou serait tout à fait gracieux. Laissé libre dans le choix de son itinéraire, Mgr de Tournon, pendant près de deux ans, frappa consciencieusement à toutes les portes, se montra difficile à contenter, et finit par s'embarquer, en mars 1703, aux îles Canaries.

Les hésitations du patriarche d'Antioche avaient obligé le Vatican de mettre en ligne un autre candidat. le P. Augustin Levesi, originaire de Milan, dominicain de Sainte-Sabine, chargé de visiter les couvents de son ordre en Autriche et en Pologne[2]. Une mission lui avait été offerte soit en Suède, soit en Russie. Il opta pour la Russie, ce qui ne l'empêcha point d'avoir, en 1702, une entrevue avec Charles XII, dramatisée sous forme de dialogue par un spirituel compagnon de voyage. A Vienne, le nonce Davia le présenta au prince Golitsyne, et, des deux côtés, la satisfaction fut complète. Le P. Levesi se

[1] Mgr de Tournon est souvent mentionné dans la correspondance diplomatique de 1701 à 1703. Inutile d'insister, puisque l'affaire n'a point réussi.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 126, 127, 188, 189; *Germania*, t. 44, 46. — Les lettres de Levesi dans *Particolari*, t. 91, 93, 163. — Theiner, *Mon.*, p. 387, n° CCCIV.

mit à étudier le terrain sur lequel il aurait désormais à se produire. Des rapports prolixes adressés au pape Clément XI et au cardinal Paulucci contiennent les résultats de ses observations. Sur la Pologne, dont il voyait lui-même les plaies béantes, son jugement est sévère. Moins compétent au sujet de la Russie qui lui apparaissait à travers un prisme décevant, il ne doutait pas de la prochaine « obédience » du tsar Pierre, et réclamait instamment des instructions que l'on tardait à lui envoyer. Toute l'année 1702 et les premiers mois de l'année 1703 se passèrent dans ces illusions et ces lointains préparatifs. Un jour, l'idée fut émise d'associer le P. Conrad de l'Assomption au P. Levesi. Celui-ci refusa net ; un Dominicain et un Carme, disait-il, ne feraient pas bon ménage, et les affaires en souffriraient. Un autre scrupule tourmentait le prince Golitsyne : il craignait une fâcheuse déception si, au lieu d'évêque, un simple moine venait à Moscou. Aussitôt le nonce Davia proposa de donner à Levesi la consécration épiscopale.

Mais il était écrit que le P. Augustin ne dépasserait jamais la frontière russe. Il était remuant et actif; son apparition en Pologne et en Autriche provoqua des soupçons et des rumeurs dont les échos parvinrent jusqu'à Rome. Au fond, il n'y avait rien de sérieux, mais la renommée s'était emparée de son nom; on lui prêtait des desseins fantastiques, et de tous côtés s'élevaient des plaintes et des récriminations. Impériaux et Polonais, Français même, exprimaient hautement leur méfiance envers lui, et lui supposaient des visées contradictoires qui se détruisaient mutuellement. Le cardinal Paulucci n'eut pas de peine à s'en rendre compte, sans qu'il lui fût possible toutefois d'y porter remède. Une mesure radicale s'imposait forcément. Le bien à opérer par le

P. Levesi ne compenserait jamais, croyait-on, le trouble causé dans les cercles diplomatiques par ses agissements. En conséquence, ordre péremptoire lui fut donné, le 3 mars 1703, de rentrer en Italie [1].

II

LE PALATIN DE CULM ET LE P. CONRAD

Au rappel du missionnaire survécut l'idée de la mission. Elle flottait dans les esprits, prête à se dégager, et triomphait de tous les accès de scepticisme. Le nonce de Vienne les ressentait périodiquement. Plus au courant des choses, il se demandait si ce beau zèle d'union religieuse n'était pas un zèle d'emprunt, une façade pour arranger les affaires de Pologne, conclure la paix avec la Suède et marier le tsarévitch Alexis à une archiduchesse. Les brusques revirements du prince Golitsyne légitimaient ces soupçons. Il passait à l'improviste du sacré au profane, et semblait se servir du premier uniquement pour parvenir au second. D'ailleurs, on pouvait croire qu'il recherchait l'appui de la nonciature, car sa position à la cour n'était guère brillante [2]. Toutes les portes se fermaient devant lui, et, pour les ouvrir, il lui manquait la clé d'or. Tandis que ses collègues prodiguaient aux ministres et à leurs femmes des présents et des pensions, il n'avait à leur offrir que de belles paroles. Représentant du vaincu de Narva, il exigeait une victoire pour relever

[1] « S'ordina al padre Agostino di tornarsene speditamente in Italia. Cosi cesseranno tutti li discorsi che si sono fatti sopra la spedizione di detto religioso. » Archives du Vatican, *Polonia*, t. 189, 1703, 3 mars, Paulucci à Pignatelli.

[2] Soloviev, t. III, col. 1300 à 1310.

le prestige de la Russie, sans quoi même la paix éternelle avec la Suède, disait-il fièrement, ne serait qu'une honte éternelle. En attendant, il y perdait sa santé, multipliait ses dettes, demandait son rappel, tout en se félicitant d'être au mieux avec le nonce, qui se montrait conciliant et ne marchandait pas les titres à reconnaître au Tsar. Encore le chargeait-on parfois, vis-à-vis de Davia, d'une besogne ingrate[1]. Un jour, Golitsyne, sur l'ordre de son maître, demande une réponse au sujet de l'union avec Rome, fixe impérieusement le délai d'un mois, et prévient que le Tsar s'adressera aux luthériens, si le Saint-Siège garde le silence. Là-dessus, grand émoi au Vatican et à la nonciature, car aucune proposition de ce genre n'avait été faite, aucune question déterminée n'avait été posée. Cette mise en demeure parut étrange et inacceptable, et Golitsyne eut le bon goût de la laisser insensiblement tomber. Étrange aussi et équivoque la proposition d'un prince russe, désireux de faire à Rome sa profession de foi catholique, et que l'on soupçonnait tout simplement de vouloir faire le voyage d'Italie aux frais du Pape. Quelque peu dérouté par ces contrastes, renseigné sur le caractère du Tsar, le nonce de Vienne ne cachait pas ses incertitudes. « Je ne douterais pas, écrivait-il, le 8 novembre 1702, d'un excellent succès, si la propagation de la foi catholique ne dépendait que des diligences humaines, et si elle n'était pas principalement un don de Dieu. A ne considérer que le désir des Moscovites de traiter avec l'Europe, leur estime de l'Italie, leur vénération pour saint Pierre, pour ses reliques et ceux qui les gardent, je me mets à espérer que les représentants du Saint-Siège réussiront à parfaire l'union. Mais,

[1] Archives du Vatican, *Germania*, t. 44, 239, 240. — Theiner, *Mon.*, p. 389, n° CCCV.

quand je vois le prince choisi pour cette œuvre abuser de ses talents et de ses dons dans le vice de la crapule, la lubricité de la chair, l'exercice de la tyrannie et de la cruauté contre ses propres sujets, je ne sais plus ce qu'il faut attendre des démarches que nous faisons ».

Moins impressionnable et toujours égal à lui-même, le cardinal Paulucci réconfortait le nonce, lui inspirait du courage, lui enjoignait de cultiver le prince Golitsyne, et même de négocier avec Patkul, de passage à Vienne. Cet ennemi acharné de Charles XII, au service du Tsar, soulignait, quoique protestant, les velléités d'union attribuées à son maître, ne cherchant partout que des alliés contre la Suède. Le but que poursuivait alors le Vatican était le rétablissement des rapports directs avec la Russie. On se flattait d'entrer dans les vues du Tsar, puisque ses ambassadeurs ne cessaient de faire des avances. Le 16 août 1703, une commission cardinalice, convoquée à cet effet, eut à répondre aux quatre questions suivantes : Faut-il envoyer un représentant papal en Russie? Quel doit être ce représentant? Quelles mesures préventives sont à prendre? Quels titres donner au souverain de Moscou [1]?

Les cardinaux consultés admirent en principe que la mission devait revêtir un caractère essentiellement religieux, nullement politique, et n'avoir en vue que l'union des Églises. Ceci posé, ils exprimaient l'avis qu'il fallait au préalable s'entendre avec le nonce de Vienne, confier la mission à un évêque, et s'en tenir au protocole de la cour impériale. Le 17 août, Clément XI confirma les décisions prises en les modifiant légèrement, et en se réservant la question des titres. Dès le lendemain, 18 août,

[1] Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 131, n° XX. — Rome, Archives de la Propagande, *Scritt. orig.*, t. 551, n° 19. — Du Vatican, *Germania*, t. 44, f. 331.

une dépêche presque touchante partait pour Vienne. « Le cœur paternel de Sa Béatitude, disait-elle, s'est grandement réjoui des bonnes dispositions du Tsar au sujet de l'union avec la sainte Église romaine. En conséquence, allant au devant de ses désirs, le Saint-Père est décidé à envoyer auprès de lui un prélat, consacré évêque, décoré du titre plus spécieux de nonce apostolique, et chargé de lui offrir ainsi qu'à son illustre nation toutes les facilités possibles pour conclure une durable union en vraie charité entre les deux Églises, et établir entre les deux cours une amitié et une correspondance perpétuelles. » Restait à régler l'éternelle question de l'étiquette. Pour s'épargner des surprises décevantes, on enverrait d'avance un émissaire avec ordre de faire toute espèce de concessions « en vue de favoriser une si haute entreprise, si digne de la piété et de la grandeur d'âme d'un prince, et d'où il peut résulter tant de gloire à son nom, tant de profit à ses États, et, ce qui importe encore bien plus, tant d'accroissement à l'honneur de Dieu et tant d'avantages pour le salut des âmes ».

Le nonce mit le prince Golitsyne au courant des décisions papales, et, rien qu'à voir s'épanouir son visage, on pouvait faire de beaux rêves. « En recevant cette communication, dit la dépêche du 8 septembre, le prince manifesta une joie intense, parfaitement en rapport avec le zèle qu'il a toujours montré pour la gloire de Sa Béatitude et l'union des Russes avec l'Église romaine ». En diplomate de métier, Golitsyne demanda copie de la dépêche cardinalice à mettre sous les yeux du Tsar, et offrit un passeport pour le précurseur du nonce. Qu'il parte immédiatement, disait-il; en quelques jours il atteindra Moscou. Qu'on ne recule pas devant le titre d'empereur, et l'accueil sera tel que « le souvenir en vivra dans le cours

des siècles à la gloire impérissable de Sa Béatitude. Du coup, il y aurait eu mauvaise grâce à hésiter et à ne pas se rendre. Le nonce insistait sur le choix d'un émissaire intelligent, et conseillait de le doubler d'un interprète illyrien plutôt que polonais; « car, ajoutait-il, les Polonais, outre l'inconstance de leurs cervelles, ne comprennent pas le moscovite aussi bien que les Ruthènes et les Tchèques et les autres peuples qui parlent avec plus de pureté la langue illyrienne ».

Quelle que fût la valeur linguistique de cette observation, il importait évidemment de prendre au mot l'ambassadeur : l'apparition rapide d'un agent pontifical eût levé toutes les difficultés. Mais, au lieu de se presser, on se laissa envahir par une inconcevable torpeur. L'occasion propice s'échappa sans qu'on y prît garde. Ce furent les Polonais qui vinrent à la rescousse.

Depuis longtemps Auguste II méditait la conclusion d'un traité avec le Tsar et l'envoi d'une ambassade auprès de lui; mais le parti antirusse s'y opposait obstinément, et les fonds, comme d'ordinaire, faisaient défaut[1]. Il fallut d'incroyables efforts pour permettre au palatin de Culm, Thomas Dzialynski, d'assumer et de remplir cette mission. A la grande satisfaction du cardinal Paulucci, il fut aussi chargé des affaires d'Église, car le roi de Pologne ne négligeait rien pour s'assurer la bienveillance du Pape. De son côté, le P. Vota, évoquant ses propres souvenirs moscovites, ne manqua pas de catéchiser le palatin sur les espérances et les bienfaits de l'union.

A son arrivée, en juin 1704, Dzialynski trouva le Tsar

[1] Oustrialov, t. IV, 1re partie, p. 349. — Theiner, *Vet. Mon.*, t. IV, p. 26, n° 18; *Mon.*, p. 398. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 157 à 161, nos XXVIII à XXX. — Archives du Vatican, *Particolari*, t. 94, 1re partie, f. 361. — De la Propagande, *Scritt. orig.*, t. 551, n° 7.

en campagne et campé devant Narva. Il s'agissait de prendre une revanche sur les Suédois, et de leur enlever cette forteresse. Le maréchal de camp Ogilvy, récemment engagé au service de la Russie, partageait avec le Tsar le commandement de l'armée et la direction des travaux. L'ennemi, depuis 1700, n'a rien perdu de sa valeur, mais les Russes ont beaucoup gagné. Le 9 (20) août, guidés par des généraux étrangers, ils s'élancent intrépidement sur Narva, la prennent d'assaut en quelques heures, et l'opprobre d'une défaite infligée ici même, quatre ans auparavant, est lavé dans le sang scandinave. Dix jours après, le traité avec Auguste II était signé. Au point de vue militaire et financier, Dzialynski avait tout lieu d'en être satisfait. Quant aux affaires d'Église, elles avaient été réglées peu auparavant. Une communication officielle de la chancellerie moscovite, remise au palatin, constatait que le Tsar admettait, comme par le passé, dans la capitale et ailleurs, le libre exercice du culte catholique, et que jamais il ne s'y opposerait; qu'il accordait aussi l'érection à Moscou d'une église en pierre, et le libre passage en Perse des missionnaires latins, auxquels des passeports seraient délivrés sans difficulté. Ces concessions n'épuisaient pas complètement les demandes qu'avait présentées le palatin. Des réticences et des restrictions en diminuaient la valeur. On ne disait rien des frais de voyage des missionnaires que le roi de Pologne eût mis volontiers au compte du Tsar; rien non plus du passage en Chine, dont l'accès était le plus recherché; et, au lieu d'une permission générale de construire des églises, on en limitait l'érection à une seule. Le palatin de Culm crut devoir se contenter des quelques avantages obtenus, et n'en mit que plus de zèle à se renseigner sur les sentiments personnels de Pierre et ses intentions au sujet de la nonciature papale. Cette

enquête confidentielle lui avait été discrètement imposée, et voici quel en fut le résultat. Pierre lui faisait l'impression d'un homme avide de lauriers en tout genre, qu'ils fussent profanes ou sacrés. Pas mûr pour un renouveau confessionnel, puisqu'il plaisantait le P. Wolff qui aurait essayé mal à propos de le convertir, mais jouant au réformateur et ne se dérobant pas à la discussion. Par contre, l'établissement d'une nonciature ne souffrirait aucune difficulté; on y mettrait même de l'empressement, sauf à régler les détails d'étiquette.

L'ambassade de Dzialynski eut pour conséquence de donner aux négociations romaines une nouvelle et plus forte impulsion, et de déplacer leur centre de Vienne en Pologne, Auguste II étant en ce moment le meilleur intermédiaire auprès du Tsar. Le nonce de Varsovie, quoique obligé, au gré de l'invasion suédoise, de changer souvent de résidence, n'en restait pas moins en contact avec les Russes. Depuis le commencement de l'année 1704, Orazio-Filippo Spada était accrédité auprès de la République [1]. Il se disait au mieux avec le représentant du Tsar, le prince Dolgorouki. Le séjour que celui-ci avait fait naguère à Rome leur permettait de mettre en commun d'agréables souvenirs, et les événements futurs se laissaient exploiter courtoisement. Mais, au fond, le nonce Spada partageait les appréhensions de son collègue de Vienne. Je n'en veux d'autre preuve que sa dépêche de Ratibor, du 19 avril 1705 [2]. « En matière religieuse, dit-il, aucune défiance à l'endroit du tsar de Moscovie ne saurait passer pour irrationnelle ou indiscrète, car il s'agit d'une nation simu-

[1] Il y avait deux Spada au service de Clément XI. Fabrizio avait été secrétaire d'État sous Innocent XII, Orazio-Filippo parcourut la carrière diplomatique. Tous deux devinrent cardinaux.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 130.

latrice qui a toujours, dans ses difficultés, leurré le Saint-Siège avec les espérances d'union, et le Tsar lui-même n'a pas que des vertus : on sait combien il abuse des femmes et du vin » . Du reste, comme Davia encore, Spada ne résistait pas toujours à l'entraînement. L'évêque de Culm, Théodore Potocki, l'avait tenu au courant des succès de Dzialynski à Moscou. En janvier 1705, le palatin lui-même vint le trouver, et lui montrer le document de la chancellerie moscovite [1]. Copie authentique en avait été envoyée aux missionnaires, afin qu'ils pussent sans tarder se mettre à l'œuvre et construire l'église en pierre. A cet effet, une promesse de subsides avait même été obtenue du roi de Pologne. Tout cela trahissait d'heureuses dispositions dans les deux cours. N'était-ce point le cas d'intervenir à nouveau? Séduit par les apparences, Spada demanda un bref de remerciements pour le palatin de Culm, et un autre bref pour le Tsar, à lui remettre en mains propres, lorsqu'il viendrait en Pologne.

Cette démarche ne dut pas surprendre le Vatican, Dzialynski n'étant pas le seul à donner de bonnes nouvelles. Le cardinal Pignatelli, ancien nonce de Varsovie, recevait nombre de lettres sur les tendances romaines de Pierre, et le comte Lagnasco, agent d'Auguste II à Rome, en avait la bouche toujours pleine. Le palatin eut donc son bref, et celui du Tsar allait partir lorsqu'un scrupule d'étiquette en suspendit l'envoi. Il fut remplacé par des instructions adressées au nonce de Pologne et rédigées dès le 29 novembre 1704. En prévision d'une entrevue avec le Tsar, on lui prescrivait de gagner la confiance du

[1] Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 165 à 177, nos XXXI à XXXIV. — Archives du Vatican, *Scritture di Clemente XI*, t. 222, vol. III, f. 78 et suiv. — Le subside d'Auguste II semble n'avoir jamais été donné, car l'église de Moscou a été bâtie avec d'autres fonds.

monarque et de préparer les voies à la nonciature. Mais Pierre était insaisissable; le nonce ne put le rejoindre, et, quelques mois plus tard, une commission cardinalice fut chargée de l'affaire russe.

Le 20 avril 1705, une élite du Sacré Collège, au nombre de douze, se réunit en conseil sous la présidence personnelle du Pape [1]. Le rapporteur, le cardinal Fabrizio Spada, résuma les actes de la commission de 1703 et la correspondance du palatin de Culm. Les cardinaux donnèrent des suffrages favorables, et Clément XI décréta l'envoi en Russie d'un messager, muni d'instructions, pour négocier les préliminaires d'une nonciature et s'informer de l'état présent des choses.

Aussitôt le secrétaire d'État se mit à la recherche d'un sujet qualifié pour cette besogne, lorsque le P. Conrad de l'Assomption vint de lui-même, et sans s'en douter, poser sa candidature. Une lettre adressée par lui au préfet de la Propagande décida de son élection. On se souvient qu'il avait, dès 1698, demandé la mission de Moscou, pour y introduire l'ordre des Carmes. Son projet, approuvé d'abord, fut ensuite abandonné à cause du récent établissement des Jésuites; mais il reçut, en guise de compensation, une patente personnelle de missionnaire en pays slaves. Il semble avoir consacré son activité principalement à l'aumônerie militaire, ce qui lui valut d'être fait prisonnier par les Suédois. En 1704, rendu à la liberté, il assiste au siège de Narva en qualité d'aumônier dans l'armée d'Ogilvy, et, le 29 avril 1705, il écrit de Breslau sa lettre au cardinal Sacripante. Elle mérite d'être citée

[1] Rome, Archives de la Propagande, *Scritt. orig.*, t. 551; *Acta*, 1705, f. 127, n° 1. — La relation de Spada se trouve encore dans *Scritt. rif.*, t. 3. Elle a été intercalée dans les instructions du 17 mai 1717 au nonce de Paris, publiées par Tourouénev, t. II, p. 317, n° CXLVIII.

en entier, non seulement à cause des détails qu'elle contient, mais aussi comme spécimen des informations qui parvenaient à Rome [1].

« A peine heureusement arrivés, écrit le P. Conrad, dans la capitale de la Moscovie, en compagnie du baron d'Ogilvy, généralissime des armées tsariennes en Ingrie, nous fûmes promptement envoyés en campagne sous les murs de Narva, et, après cinq ou six semaines, cette ville fut prise d'assaut, de même que la forteresse d'Ivangorod, et livrée au pillage des soldats. Malgré les ordres donnés, quelques jours après, par le Tsar, de tout restituer aux habitants, on ne rapporta que des loques et des bagatelles.

« Pendant le siège, j'ai eu souvent l'occasion de parler avec le Tsar, son fils [2] et d'autres princes qui venaient presque journellement chez nous. Sa Majesté s'est montrée spécialement satisfaite de me voir revenu en Moscovie, et m'a questionné sur mon séjour en Suède et sur celui des autres prisonniers. Après la prise déjà mentionnée de Narva, Sa Majesté vint encore souvent dans notre quartier, et j'ai eu aussi l'honneur d'avoir la visite du Tsarévitch. Il assista une fois à la messe, et me demanda ensuite le missel qu'il fit traduire en langue moscovite, c'est-à-dire le canon seulement; et quelques jours après il vint chez moi, et me dit que leur canon était à peu de chose près entièrement conforme au nôtre. Il fit un grand éloge de nos rites sacrés, s'y complaisant singulièrement, au déplaisir des officiers hérétiques qui ne voyaient pas volontiers cette affection pour nos cérémonies. Un jour, il m'adressa ces paroles précises : « J'espère ne pas mourir « avant de nous voir bons frères dans le Christ. J'entends « que nous soyons unis ». Dieu le veuille! Et, sitôt que

[1] Rome, Archives de la Propagande, *Moscovia*, 1700-1709.
[2] Le tsarévitch Alexis.

cette guerre fastidieuse sera terminée, le Tsar avec son fils, je n'en doute pas, se feront voir à Rome, et la sainte Église s'en réjouira.

« Il y avait dans la ville de Narva deux églises luthériennes (car il ne s'y trouve pas un seul catholique), l'une suédoise, l'autre allemande. Toutes les deux furent mises au pillage; on déterra même les cadavres pour les jeter à l'eau. Ensuite, lorsque l'église suédoise eut été remise en bon état, les prêtres moscovites en prirent possession, chantèrent le *Te Deum*, prêchèrent des sermons, et célébrèrent avec grande joie, au bruit du canon, la sainte messe. L'église allemande reste jusqu'à présent, par ordre du Tsar, fermée et sous scellés. Je crois qu'en faisant une démarche pour l'avoir, il ne m'eût pas été difficile de réussir; mais je m'en suis abstenu pour ne pas me montrer prématurément intéressé. J'ai réfléchi ensuite que, si on me la donnait, je n'aurais pas pu la pourvoir d'objets nécessaires au culte, encore moins de personnes capables de la desservir; car sans argent on ne trouverait pas facilement de prêtres qui s'en chargeraient, et demander une subvention au Tsar, c'eût été gâter tout le bien que l'on peut espérer de faire dans ces contrées.

« Après un bref séjour à Narva, nous dûmes revenir à Moscou pour ramener solennellement les prisonniers, les canons des ennemis, les drapeaux et autre butin. Des arcs nombreux de triomphe avaient été érigés. Aux abords du premier d'entre eux se trouvait l'évêque ou vice-patriarche, chargé de complimenter le Tsar et les soldats victorieux, et j'étais près de lui. A cette occasion, j'eus la chance de lier étroite amitié avec ce prélat, Polonais de nation, savant, instruit, lettré[1]. Je profitai de la circons-

[1] Stéphane Iavorski était Petit-Russien, non Polonais.

tance pour aller lui présenter mes hommages dans son palais, et, après de longs et multiples circuits, il me dit que, si le Tsar ordonnait seulement l'union, il y pousserait de tout cœur et avec deux baisers, mais que, laissé seul, il ne serait pas en état de convaincre le peuple ignorant; qu'il y aurait même danger de soulèvement. En attendant, me dit-il encore, nous devons prier Dieu d'accorder au Tsar de longues années; tout ira bien avec le temps. Ainsi Votre Éminence peut se persuader que les choses se trouvent en bon état, pourvu que cette misérable guerre ne vienne tout bouleverser.

« Présentement, je suis envoyé à Vienne par M. le généralissime avec des lettres pour les premiers ministres de la cour impériale. Je ne sais pas ce qu'elles contiennent, et je ne désire pas le savoir. Je suis chargé aussi par le premier favori du Tsar, nommé Alexandre Danilovitch Menchikov, de lui commander à Vienne deux vêtements, l'un brodé d'or, l'autre d'argent. Je ne sais si c'est pour lui ou pour le Tsar. Et il m'a donné cent roubles pour mon voyage d'aller et de retour. Puisqu'il va donc falloir que je passe au moins deux mois à Vienne, je supplie Votre Éminence qu'elle daigne avoir la bonté de me pourvoir à temps de nouvelles instructions et de patentes. Je voudrais les recevoir au plus tôt. Rentré à Moscou, j'espère être attaché à la personne du grand favori mentionné plus haut ou bien à celle du fils du Tsar, et j'estime que c'est précisément ce qu'il y a de plus favorable pour notre sainte foi. Du reste, n'ayant plus rien à dire pour le moment, je baise humblement la pourpre sacrée de Votre Éminence, etc. »

La coïncidence de cette lettre avec le décret papal du 20 avril parut providentielle. De récentes informations de

Vilna confirmaient celles du missionnaire [1]. Menchikov, à la tête de son armée, se trouvait dans cette ville. Huyssen, autre confident du Tsar, y séjourna pendant quelque temps. Tous deux, interpellés par les Polonais, évêques et laïques, se répandirent en promesses. Le second, catholique lui-même, insistait particulièrement sur la création d'une nonciature, qui répondrait aux vœux du Tsar et serait féconde en heureux résultats. Les espérances romaines semblaient sur le point de se réaliser, et, puisque le P. Conrad devait aller à Moscou, ce serait à lui d'y mettre la dernière main. Son expédition fut soigneusement préparée [2]. La secrétairerie d'État et la Propagande unirent leurs efforts. Le cardinal Pignatelli, réputé spécialiste pour les affaires russes, donna des conseils et des indications. En somme, le nonce de Pologne fut investi de la haute direction de la mission. Le P. Conrad devait recourir à ses lumières et s'en tenir à ses ordres. En même temps, il fut chaudement recommandé au nonce de Vienne et au palatin de Culm. En principe, les instructions du 29 novembre 1704, données à Spada, serviraient de règle directrice, sauf les modifications qui pourraient y être faites. Et comme le P. Conrad, en qualité d'Allemand, n'était pas suffisamment rompu aux finesses de l'étiquette romaine, on jugea convenable de lui adjoindre un Italien, nommé Fabri, prêtre de la Congrégation de la Mission et supérieur du séminaire de Vilna. Dès le 23 mai, la lettre pontificale adressée au P. Conrad partit de Rome, et le nonce de Pologne en reçut avis.

Bientôt on se vit obligé de renoncer au concours du P. Fabri. Partisan du primat de Pologne qui penchait vers Charles XII, il aurait été mal vu en Russie. Mais la

[1] Theiner, *Mon.*, p. 396, n° CCCX.
[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 130, 131, 189; *Germania*, t. 44, 46.

nomination du P. Conrad fut maintenue, bien que le nonce de Vienne le jugeât incapable de remplir avec succès une mission de ce genre. Il rappelait que le prince Golitsyne l'avait traité de « médiocrement prudent », et il s'étonnait de voir un missionnaire, au lieu de se confiner dans sa vocation, s'occuper des vêtements brodés de Menchikov. Peut-être, ajoutait-il charitablement, n'est-ce qu'un artifice innocent pour gagner les sympathies des grands.

Plus indulgent, le nonce de Pologne s'affranchit de ces scrupules. Vers le milieu du mois d'août, il reçut le P. Conrad à Troppau, le retint quelques jours à la nonciature, et lui donna force renseignements et instructions. Cette lenteur devait avoir des conséquences fatales. Sur le point de partir le P. Conrad tomba malade, et, avant qu'il fût complètement rétabli, de sinistres nouvelles se répandirent dans le pays. La rumeur publique attribuait au tsar Pierre des brutalités cruelles qui nécessairement remettaient tout en question. Pour éclairer ce fait, il nous faut remonter un peu plus haut et évoquer d'anciens souvenirs.

III

L'INCIDENT DES BASILIENS

Les Russes ont eu, au seizième siècle, leur concile de Florence. Sur les bords de l'Arno, l'Orient et l'Occident, en échangeant leur baiser de paix, avaient consacré le principe fécond de l'unité dans la foi malgré la variété des rites.

S'inspirant des mêmes idées, des évêques orthodoxes,

réunis, en 1595, à Brest, reconnurent la primauté papale de juridiction, envoyèrent des délégués à Rome, et Clément VIII put faire frapper une médaille avec l'exergue : *Ruthenis receptis*. Sous le nom étrange et élastique de Ruthénie, on comprenait alors l'Ukraine, la Lithuanie et les provinces qui s'y rattachent.

Quoi de plus simple que le principe préconisé à Florence par les Bessarion et les Isidore, mais quelles entraves, quelles difficultés dans son application parmi les Slaves! En effet, la Ruthénie — pour employer l'expression de l'époque — se trouvait dans des conditions spéciales de fâcheux dualisme. Au point de vue national elle tenait de la Russie orthodoxe. Politiquement, elle relevait, en grande partie du moins, de la Pologne catholique. Entre ces deux courants opposés, le choc était inévitable; car, depuis la fin du joug tatar, le *panrussisme* régnait au Kremlin, tandis que la République se cramponnait au pacte de Lublin qui lui avait incorporé des provinces russes.

L'élément religieux ne restait pas en dehors de la politique, il jouait même un rôle prépondérant. Du temps de Stéphane Bathory, Possevino, marchant sur les brisées de Skarga, avait déjà rêvé l'union des Ruthènes au Saint-Siège. L'empire de Rome sur les âmes eût profité à la Pologne, car, en vertu de la communauté de croyances, les liens entre les deux nationalités se fussent resserrés, l'État y eût gagné en compacte unité. Mais plus ces résultats étaient appréciables, moins la Russie y trouvait son compte. On comprend dès lors pourquoi elle a toujours exécré l'union. Pierre Ier en était l'ennemi implacable, et ses armées, pénétrant en Pologne, traquaient furieusement les uniates : popes, moines et évêques.

Or, Josaphat Kuncewicz, dont le nom va faire couler

du sang, était l'incarnation la plus pure et la plus populaire de l'union de Brest[1]. D'autres en avaient été les heureux promoteurs; il en fut l'apôtre, le martyr et le thaumaturge. Un vrai Slave, au physique et au moral. Rien d'émacié, de byzantin dans sa figure. Ses traits arrondis respirent la bienveillance et presque la bonhomie, mais sa vie est austère comme celle d'un anachorète. Elle se passe dans la prière, le jeûne et la pénitence. En même temps, au contact des Jésuites polonais, ce contemporain des Vincent de Paul et des Jean de la Croix déploie un zèle actif et entreprenant. Moine basilien, il travaille à la réforme de son ordre; archevêque de Polotsk, il se dévoue à sa mission et fait rentrer dans le bercail grand nombre de brebis égarées. Mais « c'est une loi établie — le génie de Bossuet l'a entrevue — que l'Église ne peut jouir d'aucun avantage qui ne lui coûte la mort de ses enfants ». Josaphat était prédestiné à en fournir une preuve nouvelle. Parmi les habitants de Vitebsk, il se trouva des fanatiques qui jurèrent la perte de l'archevêque. Une haine aveugle armait leur bras. Le 12 novembre 1623, la populace envahit la demeure de Josaphat; des sicaires pénètrent jusqu'à lui, l'assomment à coups de bâton, de hache et de mousquet et, après d'odieux outrages, le jettent dans les eaux de la Dvina, d'où il sera retiré par des mains pieuses. La victime se vengea de ses bourreaux en faisant des miracles. Son tombeau dans la cathédrale de Polotsk devient un lieu de pèlerinage; les malheureux y trouvent un remède à leurs maux, et sa puissance thaumaturge se révèle si bien que le pape Urbain VIII autorise, en 1643, son culte local. Pie IX le mettra au nombre des saints.

[1] Guépin, *passim*.

Désormais Josaphat, glorifié par le Saint-Siège, mis à mort par des orthodoxes, est détesté et haï par tous les adversaires de l'union. A ce titre, le Tsar ne pouvait qu'abhorrer le grand évêque : il ne s'en cachait point. En 1705, lorsque ses troupes s'approchaient de Polotsk, le bruit se répandit qu'il avait, à Vitebsk, jeté au feu les images de Josaphat, et qu'il réservait le même sort à sa dépouille mortelle. Fausse rumeur, dira-t-on ; mais elle suffit pour alarmer les Basiliens, gardiens attitrés de ce trésor. Des précautions furent prises. La châsse d'argent qui contenait le corps de Josaphat disparut de la cathédrale. Les Basiliens la confièrent au prince Charles Radziwill, grand chancelier de Lithuanie, ami dévoué de leur ordre, et en lutte contre le Tsar. Un funeste et regrettable incident vint bientôt justifier cette mesure de prudence.

C'était à l'aube du 11 juillet 1705[1]. La veille, pour fêter l'arrivée du Tsar, on lui avait offert un grand banquet officiel qui s'était prolongé bien avant dans la nuit. Pierre n'avait pas encore eu le temps de cuver son vin, lorsque son mauvais génie le conduisit au monastère des Basiliens, contigu à la cathédrale. La statue de Josaphat frappe immédiatement son regard et le trouble profondément. Le bienheureux tient une hache à la main, emblème de son supplice, il a le crâne fendu et l'auréole autour du front. A son sujet, un dialogue s'engage entre le Tsar et le Basilien venu à sa rencontre pour lui faire les honneurs du couvent. Obligé de répondre à une question précise, celui-ci dénonce les « schismatiques » comme auteurs du martyre de Josaphat. Le mot fatal déchaîne les plus mau-

[1] Oustrialov, t. IV, 1re partie, p. 369. — Likowski, p. 13. — Pelesz, t. II, p. 293. — Theiner, *Mon.*, p. 412. — Schmourlo, *Ottchète*, p. 37. — Zalenski, t. III, p. 413.

vais instincts de Pierre. N'écoutant plus que sa fureur, le terrible inconscient tire son épée, et la trempe dans le sang du père basilien. Quatre autres moines, accourus au secours de leur confrère, subissent le même sort, soit de la main du Tsar, soit de celle de ses officiers. Après quoi le monastère est livré au pillage, l'église convertie en magasin militaire, et les moines sont jetés en prison. Le chiffre de cinq victimes est avoué par une source suffisamment officieuse, la rédaction primitive de l'*Histoire de la guerre de Suède*, œuvre du secrétaire d'État Makarov, revue et corrigée par le Tsar, qui n'a pas manqué de biffer le passage compromettant.

Ces barbares excès, doublés de profanation, commis impunément par un monarque dans les États de son allié auquel il était censé prêter main-forte, jetèrent l'épouvante dans tout le pays. Promesse avait été faite que les armées russes observeraient une sévère discipline, et voilà que leur chef suprême les excitait à la licence ! A Rome, la consternation grandit avec le nombre des victimes majoré au hasard, et l'atrocité des détails surajoutés. Ce n'était plus cinq, mais vingt-deux Basiliens qui auraient été tués, dont vingt et un de la main du Tsar. Et après leur mort, par un raffinement de cruauté, il aurait fait pendre ou brûler leurs cadavres, en déclarant que les Basiliens de Vilna y passeraient aussi. Le 5 septembre, le cardinal Paulucci transmettait ces lugubres nouvelles au nonce de Pologne, demandait une enquête exacte et prompte, et, en attendant, jugeait la mission du P. Conrad inopportune[1].

Les dépêches romaines se croisèrent avec celles du nonce du 31 août et du 14 septembre. A Troppau, où

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 130, 189.

Spada résidait pour lors, la scène sanglante de Polotsk se racontait avec des détails tout à fait invraisemblables. Le Tsar aurait non seulement sévi lui-même, mais encore lancé contre les moines un gros chien anglais pour les dévorer à belles dents ; il aurait massacré toute la communauté des Basiliens ; il serait entré dans l'église, monté à l'autel, et aurait dispersé les hosties consacrées du saint ciboire ; enfin, à quelques femmes, coupables de pitié envers les victimes, il aurait fait amputer les seins. En présence de ces versions odieuses, le nonce hésitait à se prononcer, mais n'augurait rien de bon : « Puisqu'il s'agit d'une nation capable de tout, disait-il, il faut s'attendre à tout ». Le P. Conrad avait meilleure opinion de Pierre ; il n'admettait pas ces monstruosités, ni ne renonçait à sa mission. A peine rétabli, il se remit en route pour Vilna en faisant un grand détour, afin d'éviter les armées suédoises et le danger d'une seconde captivité.

Les ordres du cardinal Paulucci, du 5 septembre, excitèrent le nonce de Pologne à poursuivre avec une nouvelle vigueur l'enquête qu'il avait commencée spontanément. De grands obstacles s'y opposaient : distance énorme entre Troppau et Polotsk, difficulté de communication en temps de guerre, divergences étranges des témoignages et contrôle à peu près impossible. Ainsi trois relations, venues par voies différentes, mais émanant de la même source autorisée, du métropolite de Kiev, Joseph Rutski, ne s'accordaient pas entre elles. Et, tandis que Dominicains et Théatins y ajoutaient de nouvelles variantes, le baron Schenk, porte-voix de la cour saxonne, écrivait de Dresde qu'un seul Basilien avait été tué ; encore s'était-il rendu coupable d'une réponse indiscrète.

Même perplexité à Rome, où le comte Lagnasco, agent d'Auguste II, révoquait systématiquement en doute les

sombres récits qui venaient de Pologne. Cependant, malgré l'incertitude qui pesait sur les détails, on finit par se convaincre que le Tsar avait répandu le sang innocent : ses victimes passèrent pour des martyrs, et l'enquête primitivement ordonnée tournait au procès canonique. Une circonstance atténuante se laissait admettre : l'état d'ivresse ou à peu près du principal coupable. Dans ces conditions, on résolut de s'en tenir à l'expectative et de suspendre définitivement la mission du P. Conrad qui, du reste, devait être bien embarrassé lui-même, car, pendant dix longs mois, il ne donna point signe de vie.

Tacitement, il y avait donc rupture. Une tentative de rapprochement se produisit à nouveau de la part des Russes. Le Tsar fut aussi prompt au repentir qu'il l'avait été au méfait. Quelques jours après le meurtre des Basiliens, il alla visiter le collège des Jésuites, superbe monument de la royale munificence de Bathory. Rendu à lui-même, il parut un autre homme, assista dévotement à une messe en musique du rite latin; trouva, devant les tableaux de saint Ignace et de saint François Xavier, des paroles obligeantes sur la fondation de l'ordre des Jésuites et sur les travaux de l'apôtre des Indes. L'invitation à dîner au réfectoire fut gracieusement acceptée, et, de même que naguère à Vienne, le Tsar tint les convives sous le charme de sa conversation. Chaque fois qu'il vidait son verre, un signe convenu d'avance faisait partir à profusion des coups de canon. Il y en eut jusqu'à cent vingt. Ces copieuses libations le mettaient en bonne humeur et lui déliaient la langue. Il refit son tour d'Europe sur une carte géographique, exprima le regret d'avoir manqué le voyage de Rome et le vif désir de voir cette ville fameuse; s'informa du pape Clément XI, de son âge, de ses qualités. Et, comme on plaisantait à propos d'une

barrette, il se la mit solennellement sur la tête. Coïncidence bizarre : Dmitri, dit le Faux, avait esquissé le même geste sous la tente de ses aumôniers, et déployé aussi la mappemonde devant eux.

Il va de soi qu'à cette occasion, le massacre des uniates fut passé sous silence. Mais, au mois de novembre, à Grodno, en présence de magnats, Pierre désavoua spontanément son triste délit [1]. C'était encore *inter pocula :* au réfectoire des Bernardins, en face d'un crucifix, il prit Dieu à témoin que son action n'avait pas été préméditée, et que la réponse du Basilien l'avait mis hors de lui. Décidément ce pauvre moine devait servir de bouc émissaire. Le Tsar manifestait des regrets profonds, promettait de réparer le mal commis, et, une fois de plus, d'accorder sa protection aux uniates, bien qu'il retînt encore en prison les Pères de Polotsk.

Au fond de ces désaveux se dissimulait un calcul. Le Tsar tenait à effacer la pénible impression produite en Pologne par la tuerie de Polotsk, et il ressentait le besoin d'être soutenu par le Saint-Siège. A Grodno même on avait, vers cette époque, ébauché un article d'après lequel, en retour de concessions analogues pour les catholiques de Russie, la République reconnaissait les droits des orthodoxes de Pologne. Ce bout de traité fut examiné à Rome et écarté par le Saint-Office : on ne voulait pas s'astreindre à une législation cauteleuse. D'ailleurs, une autre base, plus acceptable, s'offrait au Vatican. Vers la fin de l'année 1705, le comte Golovine, grand chancelier du Tsar, proposa au nonce Spada la reprise des négociations en vue d'une nonciature. Des Polonais influents patronnaient Golovine : le vice-chancelier du royaume,

[1] Theiner, *Mon.*, p. 398, n° CCCX.

Jean Szembek; le référendaire de Lithuanie, évêque nommé de Cujavie, Constantin Szaniawski; le P. Bénigne, capucin, confesseur d'Auguste II. Ils tenaient le nonce au courant des dispositions de la cour moscovite, attestaient les regrets du Tsar à l'endroit de Polotsk, et se montraient confiants dans l'avenir. C'est que l'or russe assouplissait les magnats [1], et le P. Bénigne n'était pas indifférent à l'introduction de ses confrères en Russie : autant de points de contact. Déjà circulait un diplôme plus ou moins authentique, très élogieux pour les Pères capucins, avec promesse de les doter à Moscou d'une église sous le vocable de saint Pierre, prince des apôtres, d'un monastère et d'un jardin [2].

Grâce à ces bons intermédiaires qui informaient consciencieusement le nonce, on se croyait au Vatican en droit de poser des conditions au Tsar, d'autant plus qu'il avait manifesté lui-même à Auguste son désir d'envoyer un ambassadeur à Rome. Le 16 janvier 1706, le cardinal Paulucci expliquait longuement au nonce que la reprise des négociations exigeait avant tout une réparation éclatante. Et en guise de réparation, il demandait trois choses : des excuses sur l'incident de Polotsk à présenter par un ambassadeur ou, au moins, par lettre; concession de liberté cultuelle pour les catholiques; proposition de nonciature en Russie. Prévenu par ces instances, le Pape n'aurait plus à craindre le reproche d'avoir dérogé à sa dignité. Autrement, toute avance pontificale eût été un scandale pour l'Europe et une prime accordée à la persécution.

La chancellerie polonaise transmettait ces confidences

[1] Soloviév, t. III, col. 1425.
[2] Theiner, *Mon.*, p. 399. — Tsvétaïev, *Iz Istorii*, p. liv, n° V. — *Bull. Cap.*, p. 274.

à Moscou, et Pierre se voyait obligé d'en tenir compte. Il avait bien remporté quelques avantages militaires, démoli la légende du Suédois invincible, fondé Pétersbourg dans les marais de l'Ingrie; mais cette création risquait d'être précaire, tant l'avenir s'assombrissait. Le favori de la victoire, Charles XII, enlevait à Pierre tous ses alliés, y compris le roi de Pologne. Le 13 octobre 1706, Auguste II conclut avec le roi de Suède, à l'insu du Tsar, la paix humiliante d'Altranstadt. Pour sauver la Saxe, il lâchait la Pologne, renonçait à la couronne des Piast, et, honte éternelle, livrait Patkul, l'agent de la Russie, auquel Charles XII réservait le supplice de la roue. Après cette déchéance, il était urgent d'empêcher que Stanislas Leszczynski, déjà proclamé roi par une partie de la nation, ne fût généralement reconnu, et de remettre sur le trône soit Auguste II, soit tout autre adversaire des Suédois, qui serait devenu nécessairement l'allié des Russes. L'intervention du Pape pouvant être décisive, le Tsar n'hésitera point à y recourir, mais sans trop s'astreindre aux conditions du cardinal Paulucci. Nouvel Ivan, il enverra un autre Chévriguine à Rome, non plus pour arrêter la marche triomphante du roi de Pologne, mais pour s'assurer du concours des Polonais contre les Suédois. Un Jésuite autrichien sera chargé d'épauler l'ambassadeur moscovite.

CHAPITRE III

MISSIONS PARALLÈLES DE BROGGIO ET DE KOURAKINE

I. Mission de Broggio. — Un Jésuite au camp de Menchikov. — Lettre de Joseph Ier en faveur de la mission. — Broggio aumônier militaire. — Accueil gracieux de Menchikov. — Diplôme en faveur des catholiques. — Second voyage de Broggio en Russie. — La mission de Kourakine décidée. — Rapport de Broggio à Joseph Ier. — Départ pour Rome. — Incertitudes dissipées. — Deux audiences au Vatican. — Projets d'avenir. — Un foyer de lumières à établir à Moscou. — Allusions au diplôme.

II. Mission de Kourakine. — Un représentant de la nouvelle école. — Instructions de Kourakine. — Politique de Clément XI. — Audience du 28 mars au Vatican. — Le gros morceau. — Désenchantement. — Opposition de Louis XIV. — L'abbé de Polignac. — Dépêche du roi de France. — Le Pape théoriquement au-dessus des partis. — Difficultés pratiques. — Démarches de Kourakine. — Il est hostile à Rome. — Ses exigences de protocole. — On demande un diplôme en échange. — Explication peu satisfaisante. — Kourakine refuse le bref papal. — Ses confidences à Saint-Simon.

III. Après Poltava. — La réclame. — Lettres de Pierre Tolstoï. — Initiative du cardinal Paulucci. — Szembek délégué auprès du Tsar. — Parole énigmatique. — Passionei et André Matvéïev à La Haye. — Le prince Dolgorouki et Trombetti. — Le vrai mot de la situation. — Mémoire du général Belleardi.

IV. Pierre Ier et Leibniz. — L'impérieux dilemme. — La hantise de Leibniz. — Négociations avec Bossuet. — Échec. — Audience de Léopold Ier. — Lettre de l'empereur à Clément XI. — Projet de concile universel. — Leibniz pensionné par le Tsar. — Son programme scientifique. — Convocation d'un concile proposée à Pierre Ier. — Démarches d'Urbich dans ce sens. — Réponse dilatoire.

I

MISSION DE BROGGIO

Le tsar Pierre méditait toujours l'ambassade de Rome, lorsqu'un Jésuite de sa connaissance parut à Piotrkow, au camp de Menchikov, avec une lettre impériale et beaucoup de bonne volonté. On résolut d'en tirer parti.

La missive de Joseph Ier, datée du 14 avril 1706, devait servir de sauvegarde aux Jésuites contre les Capucins, car le bruit persistait à courir que les fils de saint François viendraient s'installer à Moscou et qu'une église leur serait attribuée par le Tsar[1]. Déjà de grands personnages consultaient les Jésuites sur l'emplacement qu'il faudrait choisir à cet effet. En vue de pareille éventualité, il parut opportun de remémorer officiellement que la mission était de fondation impériale, et que Joseph ne renierait pas les traditions de Léopold. En effet, quoique en lutte avec le Pape, dont le nonce avait été renvoyé de Vienne, l'empereur Joseph Ier n'en portait pas moins d'intérêt à l'œuvre moscovite de son père, et l'on obtint de lui une lettre où, sans mot dire des Capucins, il recommandait chaleureusement au Tsar les Jésuites, leurs ministères et leur école. En même temps, il renouvelait l'instance du passage en Chine à travers la Sibérie.

Pour présenter cette pièce à son destinataire, difficile à saisir à cause de ses fréquents déplacements, on jeta le dévolu sur le P. Élie Broggio, Jésuite tchèque d'origine

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1706. — Bibliothèque Palatine, 3197, Ann. 1706. — La lettre de Joseph Ier a été imprimée dans *Pisma*, p. 318, n° XXXII et ailleurs.

italienne, que les hasards de la guerre avaient égaré en Russie[1]. Aumônier militaire depuis 1704, il avait été, en dernier lieu, attaché au maréchal de camp Ogilvy que l'Empereur avait autorisé à servir en Russie. Cet Écossais, déjà mentionné plus haut, au siège de Narva, avait, depuis, commandé un corps de troupes en Lithuanie, et c'est là qu'ayant rencontré Broggio, Pierre le prit en affection. Le Jésuite avoue modestement que son petit talent de dessinateur a été la source de son succès. De fait, le tsar Pierre s'entretint souvent avec lui, et le chargea même de lui trouver parmi ses confrères un professeur de mécanique. L'entourage imitant le maître, Broggio fut tellement épris des Russes qu'il se proposa comme missionnaire pour Moscou, et qu'il y fit même, vers la fin de 1704, une courte apparition.

Errant ensuite de ville en ville, au gré des armées en marche, pour porter sa lettre au Tsar, il quitta Ogilvy et rejoignit à Novogrodek, au mois d'août 1706, la cour d'Auguste. Le Roi lui donna audience et lui conseilla d'attendre sur place l'arrivée du Tsar; mais Broggio, pressé de partir, prévint Menchikov, alors à Kiev auprès de son maître, que, chargé de commissions par l'Empereur, il désirait s'aboucher soit avec le Tsar lui-même, soit avec son représentant.

C'est le second parti qui fut adopté. Pierre se remit en route, laissant à Menchikov ses pleins pouvoirs. Et lorsque celui-ci fut établi au camp de Piotrkow, près Lublin, le P. Broggio alla y passer quelques semaines et conférer avec lui, en octobre 1706. Le fier parvenu, alors à l'apogée de sa fortune, venait de recevoir le titre de prince du

[1] Les lettres du P. Broggio (*Pisma*, p. 304, n° XXII, et suiv.) servent ici de source principale. Malheureusement le texte latin est très incorrect : p. 333, *Capucinorum* au lieu de *Consultorum*, etc.

Saint-Empire qu'il avait humblement sollicité à Vienne [1]. La vanité satisfaite le rendait plus traitable, et la politique lui imposait des ménagements.

Broggio n'eut qu'à s'en féliciter. Il fut comblé de faveurs, et les négociations marchèrent toutes seules. Menchikov ne prit connaissance de la lettre de l'Empereur que pour accéder à tous les désirs de celui-ci. La chose était d'autant plus facile que le P. Broggio demandait, au nom de l'Autriche, ce qui avait été déjà, en 1704, accordé à la Pologne, et consigné dans la note officielle de Dzialynski. Il n'y avait à faire qu'une simple ampliation, et l'on gagnait du même coup les bonnes grâces de Joseph Ier et de Clément XI. Le 20/31 octobre 1706, un diplôme garantissait aux catholiques la liberté de leur culte, autorisait l'érection à Moscou d'un collège et d'une église en pierre ainsi que le passage des missionnaires en Orient. Sauf le « collège » mentionné ici expressément, la pièce, on le voit, n'est qu'une reproduction de celle qu'avait obtenue le palatin de Culm, si bien que l'église en pierre était déjà en voie de construction. L'original latin de ce document, avec sceau et signature autographe en lettres russes d'Alexandre Menchikov, se conserve à Rome, aux Archives du Vatican [2]. De vive voix, on renchérissait encore sur les promesses écrites : la liberté cultuelle serait illimitée, le collège aurait des franchises, et, quant aux missionnaires d'Orient, on pourrait en envoyer tant que l'on voudrait. Deux exemplaires du diplôme furent remis au P. Broggio, l'un pour Vienne, l'autre pour Rome; car Menchikov désirait qu'il se rendît dans les deux capitales, et se chargeait volontiers des frais de voyage. Il y avait là de graves intérêts à régler

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1705.

[2] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 131. — Theiner, *Mon.*, p. 403.

qui valaient bien un diplôme : resserrer l'alliance avec l'Empereur, le détacher de Charles XII, lui offrir 40,000 hommes contre les Hongrois révoltés, faire agir le Pape dans le même sens à la cour impériale. Pour encourager ce dernier, rafraîchir les promesses de nonciature à Moscou, et, le cas échéant, amener le nonce d'emblée.

Broggio ne s'attendait pas à tant de prévenance; il revint triomphant à Vienne, et Joseph I[er] jugea l'occasion excellente pour régler ses propres affaires. Il fit retarder au P. Broggio le voyage de Rome, et l'envoya de nouveau auprès du Tsar avec une lettre flatteuse de remerciements, datée du 18 décembre 1706, et des propositions verbales [1].

Le moment était bien choisi. Dans les premiers jours de l'année 1707, Pierre se trouvait aux abois. Appelé en toute hâte à Jolkwy par Menchikov, il y subissait les conséquences du traité d'Altranstadt : Auguste II se désistait de la couronne des Piast, Charles XII la réclamait pour Stanislas, les puissances laissaient faire, et le Tsar voyait approcher le moment où il resterait seul en face du roi belliqueux de Suède, sans alliés pour le combattre, sans intermédiaire pour conclure avec lui une paix honorable. Allant au plus pressé, il cherchait à remettre sur le trône de Pologne un partisan de la Russie, et faisait appel aux intéressés. Le Jésuite arrivait, semblait-il, à son heure.

A vrai dire, il était chargé d'une mission souverainement ingrate [2]. L'Empereur voulait conserver sa liberté d'action vis-à-vis de la Pologne et de la Suède, et, malgré

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1706. — *Pisma*, p. 335, n° XLII. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 194, n° XXXIX.

[2] *Pisma*, p. 346, n° L. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 211, n° XLIII.

cela, obtenir du Tsar de grosses sommes d'argent pour dompter la révolte des Hongrois; tandis que Pierre n'entendait pas délier les cordons de sa bourse, ne promettait qu'un corps auxiliaire, et exigeait des engagements fermes pour la politique extérieure. L'accord ne put se faire. Les deux parties gardèrent leurs positions, et l'on se paya de vagues assurances d'amitié et d'une ébauche d'alliance, pour laquelle le Tsar s'en remettait à son ministre à Vienne.

Il se montra plus coulant, et l'on pouvait s'y attendre, dans les affaires de Rome. Puisque Joseph Ier, que le Pape accusait d'oublier la piété des Habsbourg, s'intéressait cependant à la nonciature de Moscou, — le P. Broggio l'attestait, — il voulait bien prendre les devants et envoyer son propre ambassadeur, le prince Kourakine, auprès de Clément XI. Une phase conciliatrice s'annonçait : les portes de la Russie s'ouvraient largement; les missionnaires étaient invités à se fixer à Moscou en grand nombre, à circuler librement jusqu'en Orient. Pierre approuva aussi le voyage de Broggio à Rome, projeté par Menchikov, avec instance d'appuyer le prince Kourakine. Et le bon Père expliquait ainsi ce dédoublement diplomatique : « Les Russes, disait-il, ont si souvent trompé le Saint-Siège qu'ils craignent de ne plus mériter créance, et ils m'envoient à Rome, afin que je dise ce que j'ai vu de mes yeux et entendu de mes oreilles ». Ce témoignage serait irrécusable.

Le 15 avril 1707, Broggio soumit à l'Empereur les résultats des négociations de Jolkwy. En dépit des belles paroles, le désaccord en politique, souligné par le refus de subsides, était tangible et persistant. Broggio ne le sentait que trop, mais il comptait sur l'imprévu et rêvait un rapprochement prochain. Réaliste mieux informé, le

représentant du Tsar, Huyssen, écrivait, vers la même époque, à son maître : « Ne comptez pas sur Vienne. Les Suédois l'emportent ici. L'Empereur a reconnu Stanislas; il n'admettra jamais d'armée russe en Hongrie[1] ». C'était la vérité.

Sans se décourager à cause de son premier échec, le P. Broggio partit pour Rome avec ses deux compagnons, traînés par quatre chevaux moscovites. Il y arriva le 11 juin 1707. Son premier soin fut de dissiper les équivoques. Une mission de l'Empereur, en délicatesse avec le Pape, des affaires politiques sur les bras, — il y avait là de quoi surprendre le général de la Compagnie, le P. Gonzalez, qui se tint d'abord sur la réserve. Mais les lettres patentes de Joseph Ier, exhibées par Broggio, n'admettaient pas de doute. En Autriche, les supérieurs de l'ordre avaient tout approuvé en réduisant le rôle du Père à celui de simple porteur d'informations. Le général, ainsi rassuré, donna aussi son approbation.

Plus difficile à établir était l'entente avec le prince Kourakine. Celui-ci se trouvait à Rome depuis le mois de mars, et personne ne l'avait prévenu de l'arrivée d'un Jésuite avec des commissions verbales du Tsar[2]. Broggio n'avait, pour se documenter vis-à-vis de lui, qu'une lettre de Huyssen. Il lui fit quand même ses confidences, et de bons rapports s'établirent entre eux.

Ces petites déconvenues n'eurent pas de conséquences fâcheuses; elles précisèrent seulement la vraie situation de Broggio qui ne comportait pas de délégation officielle. A deux reprises, et longuement, il eut accès auprès du Pape. Il put s'expliquer de vive voix, présenter des

[1] Soloviév, t. III, col. 1435.
[2] *Arkhiv Kourakina*, t. III, p. 186. — Moscou, Archives Principales, *Statejny Spisok Kourakina.*

mémoires, recevoir une direction autorisée[1]. Son programme, médiocrement optimiste, au gré des Jésuites de Moscou, ne visait pas l'union immédiate des Églises, mais plutôt un acheminement discret vers ce but suprême par la diffusion de la science, l'élargissement des plans d'études, la construction d'églises, l'érection de stations pour les missionnaires. Les circonstances lui semblaient très propices pour cette espèce d'infiltration confessionnelle. Les cardinaux, consultés sur les affaires de Russie, se prononcèrent en faveur d'un foyer intense de lumière à créer immédiatement à Moscou, qui aurait rayonné au loin, attiré les meilleures intelligences, et conquis, dans l'enseignement, une place à part. C'était l'approbation complète du projet de Broggio qui, contrairement aux deux autres missionnaires de Moscou, voulait tailler dans le grand, monter un collège complet, établir de hautes études. Clément XI penchait du même côté. Il ne s'en cachait pas à Broggio, se complaisant surtout dans l'idée d'une nonciature à établir en plein Moscou, pourvu qu'auparavant certain diplôme, dont il sera question tout à l'heure, fût délivré par le Tsar. Pour faire aboutir cette affaire, Broggio se donna bien du mal. Il en écrivit même directement à Pierre, mais sans obtenir, paraît-il, de réponse. Là s'arrête brusquement son action. Il n'avait ni lettre de créance, ni facultés quelconques : on pouvait l'écouter, impossible de traiter avec lui. Il quitte Rome le 11 juillet, et son nom ne paraît presque plus. L'attention se concentre sur le prince Kourakine. Seul, il possédait le secret du maître.

[1] Mémoires de Broggio sur la mission de Moscou dans Theiner, *Mon.*, p. 408. — *Pisma*, p. 315, n° XXX.

II

MISSION DE KOURAKINE

Descendant de Guédimine, le prince Boris Ivanovitch Kourakine représente la nouvelle école hâtivement improvisée par le Tsar. Ayant séjourné en Italie, il est frotté de civilisation. Il parle assez bien français, latin, italien. Il est adroit et délié, d'une belle prestance. A en croire Saint-Simon, « il sentoit fort la grandeur de son origine » et, « avec beaucoup d'esprit, de tour et d'instruction », il « ne laissoit pas de sentir encore le Russe ». Les Vénitiens le trouvaient plus cultivé que ne le sont d'ordinaire ses compatriotes [1]. Beau-frère du Tsar par suite de son mariage avec une Lopoukhine, il est en faveur à la cour, et les réformes novatrices le comptent parmi leurs plus chauds partisans. Jusque-là, il avait suivi la carrière des armes. Au moment de partir pour Rome, promu lieutenant-colonel dans la garde, il avait juré de faire honneur à sa mission.

Les instructions qu'il reçut à Jolkwy, le 18/29 janvier 1707, sont curieuses non seulement par ce qu'elles disent, mais encore par ce qu'elles ne disent pas [2]. Silence sur la nonciature de Russie, silence complet sur toute autre concession dans le domaine religieux. Le Tsar se vante modestement d'en avoir déjà fait, et semble dire que c'est assez. Il ne s'en dresse pas moins en champion de

[1] *Mémoires*, t. IX, p. 225. — Venise, Archives d'État, *Senato, Dispacci Roma*, filza 227, n° 30 : 1707, 9 avril, Nani au Doge : « Le sue maniere sono assai più colte che il naturale della natione. »
[2] *Arkhiv Kourakina*, t. II, p. 8.

l'Église latine et des libertés polonaises, toutefois en vue de ses propres avantages qu'il identifie résolument avec ceux du Pape. En effet, si le roi protestant de Suède, devenu maître de la Pologne, mettait sur le trône Stanislas Leszczynski, la cause russe serait perdue. Mais la foi catholique en souffrirait-elle dans la même mesure, et les Polonais y perdraient-ils leurs droits légitimes? Le Tsar n'en doute pas; il s'en porte même garant, et supplie le Pape de désavouer Stanislas, mandataire d'une coterie, de ne reconnaître pour roi que l'élu de la nation entière. Il va sans dire que la majorité des suffrages est censée devoir se reporter sur un client de la Russie, et c'est ainsi que le Pape est engagé à servir plutôt les intérêts de cette puissance que les siens propres. Au demeurant, l'élection polonaise, une élection conforme à ses vues, voilà ce qu'il faut à Pierre, voilà le but essentiellement politique de la mission de Kourakine. Tout le reste y est subordonné.

Muni de ces ordres, de lettres pour le Pape et quelques cardinaux, le prince arrivait à Rome, fin mars 1707 [1]. La crise européenne battait son plein. Les Bourbons et les Habsbourg, pour ne pas mentionner les autres, se disputaient, les armes à la main, la succession d'Espagne. Et si la France pouvait dire : « Il n'y a plus de Pyrénées », l'Autriche s'apprêtait à faire une trouée dans les Apennins. Entre les belligérants, le Pape était pris comme dans un étau. Son système politique, ses sympathies personnelles le portaient vers la cour de Versailles, et il voyait avec effroi les armées impériales envahir l'Italie, s'avancer vers Naples et traverser les États pontificaux. Trop faible pour opposer une résistance efficace, après avoir louvoyé

[1] *Arkhiv Kourakina,* t. II, p. 12 et suiv.

longtemps, il finira par reconnaître simultanément deux rois, dans un seul et même royaume, s'attirant ainsi les représailles de la France et de l'Autriche, sans que personne lui sache gré de ses concessions. De toutes parts il n'y avait que difficultés, embarras, hésitations. L'atmosphère romaine en était saturée, et la mission de Kourakine devait s'en ressentir.

Le prince avait ordre de garder l'incognito. Ceci ne l'empêchait pas de s'entourer d'éclat et de se laisser traiter d'ambassadeur, mais l'étiquette y perdait ses inexorables rigueurs. Il se montra donc plus traitable pour les génuflexions et le baisement de la mule, pourvu que la lettre du Tsar ne fût pas humiliée aux pieds du Pontife. L'audience du 28 mars n'en fut pas moins féconde en déceptions. On s'attendait à d'humbles excuses sur l'incident de Polotsk, voire à des propositions d'union des Églises. L'évêque de Cujavie avait éveillé ces espérances. Le cardinal de Saxe, ravi de ses entretiens avec Kourakine à Vienne, les avait confirmées [1]. Il n'en fut rien.

Fidèle à son mandat, le prince mentionne la liberté cultuelle, le passage des missionnaires en Orient; il ne dit rien de la réunion des Églises, du massacre des Basi-

[1] Sources principales pour la mission Kourakine : Archives du Vatican, *Scritt. di Clemente XI*, f. 196. — Des Ceremonieri, t. 547, 554. — *Arkhiv Kourakina*, t. I à IV. — Paris, Affaires étrangères, *Rome, Correspondance*, t. 476 à 478. — Venise, Archives d'État, *Senato, Dispacci Roma*, f. 227, n°s 30 à 63. — Moscou, Archives Principales, *Snochénia z Rimom*, t. I, 1707. La fin du *Stat. Spisok* est dans *Arkhiv Kourakina*, t. III, 183. — Theiner, *Mon.*, p. 408 et suiv., n^os^ CCCXIII à CCCXVI. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 5, rédaction complète du mémoire publié en partie par Theiner (*Mon.*, p. 409, n° CCCXV); f. 201 et suiv. — Tourguénev, t. II, p. 284. — Schmourlo, *Ottchète*, p. 261, n° XIV. — Un volume de lettres romaines de Kourakine est encore inédit (*Arkhiv*, t. IV, p. 468, note). — Le mémoire publié par Theiner (*Mon.*, p. 413) est du P. Lucchesini.

liens. Quant à ce dernier point, il avait pour consigne de garder le silence. Obligé par des questions de répondre, il devait s'en prendre à la grossièreté des moines et dégager la responsabilité du Tsar. Il insiste particulièrement sur les élections polonaises et les agissements de Charles XII, sur l'exclusion de Stanislas et la reconnaissance du candidat moscovite. C'était bien là le principal. Il n'y avait pas à en douter : la politique absorbait toutes les autres questions. La réponse du Pape, telle qu'il l'a résumée lui-même, planait au-dessus des partis. A proprement parler, aurait-il dit, l'Église romaine n'a point d'autres ennemis que ceux de Jésus-Christ; elle ne souhaite pas de mal au roi de Suède, « mais seulement sa conversion, et la pacification entière des troubles de Pologne par la réunion de tous les esprits sous un seul roy catholique et légitime quel qu'il puisse être ». Au reste, le Pape acceptait les offres du Tsar, et s'en remettait aux négociations qui allaient s'ouvrir[1].

A travers ces bonnes paroles perçait le désenchantement. Et, à la manière dont il fut traité après l'audience, Kourakine s'aperçut qu'il avait trompé l'attente du Vatican, et porté aux espérances papales un coup d'autant plus sensible qu'on y était moins préparé. Il s'en prenait non à ses propres confidences au cardinal de Saxe, mais aux indiscrétions des Polonais, à l'évêque de Cujavie, trop pressé de bâtir une église à Moscou et d'y envoyer des Capucins. La situation lui paraissait compromise. « Il n'y a rien à faire ici, écrivait-il dès le 4 avril; le Pape attendra, pour se décider, le résultat des élections polonaises. »

Assurément, le Pape ne demandait pas mieux que

[1] Voir l'Appendice, n° XVI.

d'attendre, mais, d'autre part, on le poussait fortement à l'action. Si le Tsar exigeait l'exclusion de Stanislas, Louis XIV pressait le Vatican de le reconnaître, et il en faisait dépendre la prospérité de l'Église en Pologne. Les réclamations royales étaient confiées à des agents capables de lutter avec succès. Louis XIV était représenté à Rome par le cardinal de la Trémoille; mais les affaires polonaises relevaient plus particulièrement de l'abbé Melchior de Polignac, récemment créé auditeur national de Rote. Très régalien et très habile, orateur français et poète latin,

Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce,

selon le mot de Voltaire, successeur de Bossuet à l'Académie française, il avait prôné à Varsovie l'élection du prince de Conti, et gardé des intelligences dans le pays. Stanislas se faisait fort de lui obtenir le chapeau, et l'abbé n'eût pas été fâché de porter la pourpre. On comprend dès lors que l'arrivée de Kourakine ait excité sa bile. Son humeur se traduisit en une critique amère de la politique russe et de la cour pontificale : la réunion de « l'Église russienne » — il croyait que Kourakine en était chargé — ne serait, écrivait-il le 4 avril, qu'un « panneau », comme l'abjuration d'Auguste II l'avait été dix ans auparavant; les cardinaux s'y laisseront prendre; pour la « folle espérance » de gagner des schismatiques, on lâchera un royaume catholique; on empêchera le Pape de reconnaître Stanislas qui, seul, peut tirer la Pologne de l'ornière. Emporté par son zèle, l'abbé ne mâchait pas ses mots, et se proposait de réagir fortement contre ces tendances pernicieuses.

Louis XIV partageait la méfiance de son mandataire à l'endroit des Russes qui contrecarraient sa politique en

Pologne et en Turquie, et faisaient la guerre à son allié, le roi de Suède. Le 9 mai, il fit part de ses appréhensions au cardinal de la Trémoille dans une dépêche hautaine et fière.

« Il (*le Pape*) ne sortira pas facilement, c'est Louis XIV qui parle, de ceux (des *embarras*) où il s'est jetté par raport aux affaires de Pologne, s'il écoute les propositions du Czar, et que, flatté de l'espérance de réunir ce prince à l'Église, il change les premières résolutions qu'il avoit prises en faveur du Roy Stanislas. Ce n'est pas la première fois que le Grand-Duc de Moskovie s'est servy du mesme artifice à l'égard de la cour de Rome. Mais malheureusement la Religion en souffriroit présentement un préjudice considérable en Pologne, et vraysemblablement il ne se borneroit pas dans ce Royaume. Le Roy de Suède, zélé pour les Protestants, se serviroit pour les favoriser en Allemagne du prétexte de son ressentiment contre le Pape. Ainsi Sa Sainteté, trompée par l'espérance de gagner de nouveaux enfants à l'Église, attireroit des maux réels sur les catholiques de l'Empire.

« Quoyque le nouveau Roy de Pologne ne marque pas dans sa conduite toute la solidité que je désirerois, et qui seroit nécessaire pour ses intérests, mon intention est cependant que vous continuiez de luy rendre tous les offices qui dépendront de vous. Mais il faut aussi luy en faire bien connoistre le prix, et luy faire sentir que je suis le seul qui les luy rende auprès de Sa Sainteté [1]. »

Le Pape était donc averti. Lui-même se doutait d'une arrière-pensée politique, et prévenait le cardinal de la Trémoille qu'il se tiendrait sur ses gardes. De fait, quelle était, en ce moment, l'orientation de la diplomatie ro-

[1] Paris, Affaires étrangères, Rome, *Correspondance*, t. 476, f. 114 v.

maine? Et Clément XI était-il vraiment si favorable à Stanislas que Louis XIV croyait pouvoir l'affirmer?

L'état troublé de la Pologne n'admettait pas de décision irrévocable. Élection, abdication, réélection royale, tout flottait dans le vague au gré des partis qui déchiraient, en face de l'ennemi, la malheureuse République. Déplorant ces discordes, s'élevant au-dessus des compétiteurs, le Pape se déclarait prêt à reconnaître celui qui serait élu par la nation tout entière. Cette ligne de conduite, absolument correcte, s'imposait d'autant plus qu'en toute hypothèse l'avenir de l'Église restait incertain : ce que Louis XIV donnait pour une garantie de sécurité n'était, d'après le tsar Pierre, qu'un désastre irréparable. Au fond, rien ne se laissait prévoir. S'inféoder à un parti eût été s'aliéner l'autre complètement. Il valait donc mieux planer au-dessus des deux. Le Pape avait parlé dans ce sens à Kourakine, et, le 18 avril, il s'en ouvrit à l'abbé de Polignac en lui montrant la lettre du Tsar.

Si beau qu'il fût idéalement, ce principe de haute impartialité se heurtait en pratique à mainte difficulté. Il devenait de plus en plus évident qu'Auguste II n'avait renoncé à la couronne que fictivement, et qu'il ferait son possible pour la replacer sur son front. Déjà le baron Schenk lui gagnait à Rome des partisans. Et Auguste lui-même, quels que fussent les écarts de sa vie privée, s'efforçait ostensiblement de bien mériter du Saint-Siège : il construisait une église à Dresde et patronnait les Jésuites. Bientôt il confiera son fils Frédéric au neveu du Pape, Annibal Albani, et au P. Salerno, qui recevront, à Bologne, l'abjuration du jeune prince[1]. La ligne albertine de

[1] Boero, *Conversioni*, p. 202. — Theiner, *Storia*, p. 89. — Zalenski, t. III, p. 445. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. 141, 142, où se trouve la correspondance du P. Salerno.

Saxe revenant ainsi à la foi de ses pères, pourquoi lui aurait-on d'avance refusé la couronne des Piast, si les électeurs la lui offraient de nouveau?

Ce calcul judicieux rapprochait le Pape du tsar Pierre, toujours prêt à compter sur Auguste. D'autre part, stimulés par Louis XIV, le cardinal de la Trémoille et l'abbé de Polignac ne laissaient pas de répit à Clément XI, enclin par nature à l'hésitation. Ils l'adjuraient de ratifier l'élection de Stanislas, de se soustraire aux vengeances de Charles XII. Et le Pape leur donnait parfois raison, se prêtait à leurs désirs, lançait des ordres au nonce de Pologne, mais se ménageait toujours une issue, et ne prenait que des mesures équivoques; si bien qu'il pourra, un jour, se réclamer de ses constantes sympathies pour Auguste.

Sur cette mer, semée d'écueils, Kourakine devait naviguer sans boussole. Ses chefs hiérarchiques ne lui donnaient pas de direction opportune. Il les accablait de lettres, et ne recevait que rarement d'insignifiantes réponses. On négligeait de le renseigner sur les événements militaires et les transactions diplomatiques. Broggio arrive à Rome avec des commissions verbales du Tsar, et il n'est pas averti. Le baron Schenk se démène en faveur d'Auguste, et il ne sait pas s'il doit le désavouer ou non. L'archevêque de Lvov, Constantin Zielinski, est prisonnier des Russes; le Pape réclame sa mise en liberté, et il n'a rien à répondre. Que d'autres points importants, soustraits à sa légitime curiosité! Dès le 5 mai, il en dressait une longue liste qui servirait, au besoin, à justifier sa conduite. Et voici, comble de malheur, qu'on le fait passer lui-même tantôt pour un agent d'Auguste, tantôt pour un agent de Pierre, chargé d'une mission suspecte.

Aux prises avec ces difficultés, abandonné de son gou-

vernement, Kourakine se mit à manœuvrer tout seul, à ses risques et périls, d'après les instructions de Jolkwy [1]. Les artifices diplomatiques ne lui étaient pas inconnus. Si la parole a été donnée à l'homme pour dissimuler sa pensée, il s'en est servi, avouons-le, admirablement. Hostile personnellement au Saint-Siège, il se faisait passer pour son très dévoué partisan. La Papauté ne lui apparaissait que par ses petits côtés, entourée de moines intrigants et comploteurs, absorbée par des convoitises matérielles. Son rôle mondial, ses origines supraterrestres, ses grandes destinées historiques lui échappaient complètement. Dans une note rédigée à Rome, le 2 septembre, il établit en principe indiscutable que la puissance pontificale impose aux rois et aux princes un joug intolérable d'esclavage. Et pourquoi? Pour l'excellente raison qu'elle les empêche de rançonner à tort et à travers clergé et couvents, qu'elle les menace, le cas échéant, des foudres vaticanes, toujours suspendues au-dessus de leurs têtes comme une épée de Damoclès. Cet intègre Kourakine entendait l'immunité de l'Église à la manière de son maître et au profit de l'État. Il félicitait les protestants de s'être détachés du Pape, et se proposait d'écrire, à l'usage de ses compatriotes, un gros volume sur la malice et les agissements de Rome. Esquisser des ouvrages et s'en tenir là était une des manies du prince. Qu'est-il advenu du commentaire romain projeté? S'il a jamais été écrit, il n'a certainement pas été publié. Par contre, les notes et le journal de voyage de Kourakine ont vu le jour. Vrai répertoire d'étiquette, avec description méticuleuse d'audiences, de fêtes, de visites d'apparat, de cour papale, de cours cardinalices et princières, de cérémonies diplo-

[1] *Arkhiv Kourakina*, t. Ier, p. 176, 221; t. III, p. 179, 341; t. IV, p. 113, 117, etc.

matiques et autres. Le tout parsemé d'anecdotes d'un goût douteux. Vers la même époque, le 17 décembre 1707, Morosini, retour de Rome, présentait au doge de Venise son rapport sur son ambassade. Comme la prose de Kourakine pâlit à côté de celle du Vénitien, décrivant à grands traits la personne de Clément XI, sa famille, sa cour, son gouvernement, ses relations extérieures[1] ! Mais laissez passer quelques années, et Kourakine, mêlé aux grandes affaires, enrichi d'expérience, écrira, lui aussi, en homme d'État.

Cependant, personne à Rome ne se doutait des arrière-pensées déplaisantes qui germaient dans le cerveau du prince. Grâce aux bonnes informations qui l'avaient précédé, on le croyait entièrement gagné à la cause papale, et sa manière d'être donnait le change à l'entourage. Il n'était jamais à court de gracieusetés. Lorsque Clément XI, qui avait le port majestueux et des allures royales, jetait dans la vague humaine, du haut de la *Loggia*, la bénédiction *Urbi et Orbi*, il le comparait à une vision céleste, à un reflet de l'infini. Volontiers il conversait avec cardinaux et Jésuites, et savait se faire valoir. Ottoboni, ami des Russes et partisan de Stanislas, l'invitait à ses soirées musicales; Pignatelli lui servait de porte-voix à l'ambassade française, Sacripante acceptait l'échange de correspondance; Orazio Spada, ancien nonce de Pologne; Paulucci, secrétaire d'État, ne tarissaient point d'éloges sur son compte. Lorenzo Lucchesini, Jésuite, laissait entrevoir de grands événements, et, versé dans les Bollandistes, soulignait les origines catholiques de l'Église russe[2]. On ne jugea pas à propos de revenir sur l'incident de Polotsk.

[1] Venise, Archives d'État, *Relazioni*, *Senato Secreta*, filza 23.
[2] Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 241, n° L, Mémoire inédit de Lorenzo Lucchesini.

Cette pénible explication fut épargnée à Kourakine. Fort à propos, un Jésuite, témoin du massacre, se trouvait à portée, non pour excuser un fait inexcusable, mais pour attester le repentir du Tsar et ses regrets.

Ces bonnes dispositions des entours du Vatican encouragèrent peut-être Kourakine à entreprendre des négociations dont il avait, dès le début, appréhendé l'avortement. Ses exigences allèrent même au delà des ordres qu'il avait reçus. Il demanda une promesse officielle, couchée sur le papier, de ne pas reconnaître Stanislas. La pièce devait être renforcée du titre de Majesté que Pierre s'attribuait couramment, sans se soucier d'approbation.

Le Vatican se mit au pair avec l'envoyé moscovite. Il avait aussi ses prétentions. Quoique « la liberté de toutes les confessions » fût inscrite dans le Code depuis le 14 avril 1702, on n'en désirait pas moins, pour les catholiques, une sanction particulière. Jusque-là, il n'y avait eu que des promesses de vive voix, une note de Dzialynski et une signature de Menchikov. Ce qui manquait encore, c'était un diplôme en règle, scellé, signé et parafé par le Tsar, avec des titres pontificaux convenables.

A peine eut-on échangé ces espèces d'ultimatum que, des deux côtés, se produisit un mouvement en arrière. Les instructions de Kourakine ne lui laissaient aucune latitude. Ne pouvant rien offrir sur-le-champ, il promettait le diplôme pour après la guerre. Espérances lointaines, peu goûtées au Vatican, qui s'en tenait au donnant donnant, et trouvait fort délicates les questions soulevées par le prince.

Exclure d'avance un candidat déterminé, en faire l'objet d'une convention, ne serait-ce pas restreindre la liberté des électeurs et renier pratiquement le principe, admis en Pologne, de l'éligibilité universelle?

L'exclusion de Stanislas présentait, en outre, des difficultés particulières : elle brouillerait le Pape avec Louis XIV et rendrait impossible la politique à bascule entre la France et la Russie. Et puis, le titre de Majesté. Bien que Kourakine affectât de n'y voir qu'une simple formule de chancellerie, le Vatican ne partageait pas cette opinion, et pour de bonnes raisons. La récente érection de la Prusse en royaume avait fait grand tapage en Europe, et mis en mouvement le ban et l'arrière-ban de la diplomatie. Deux Jésuites bien connus du Tsar, Vota et Wolff, avaient plaidé la cause des Hohenzollern à Rome et ailleurs [1]. La Russie tentait maintenant quelque chose d'analogue. On voulait bien l'aider, mais non sans en tirer profit. La question des titres fut donc remise à l'étude. De vaillants érudits secouèrent la poussière des archives et refirent, avec une patience inlassable, les nomenclatures titulaires des césars de Byzance, des sultans de Turquie, des schahs de Perse et des dynastes exotiques. Les plumes s'agitèrent. Giovanni Scarlati présenta un mémoire de son frère Pompeo, composé en 1673 pour le cardinal Nerli, à l'occasion de l'arrivée de Menzies. Les conclusions en étaient favorables à la Russie. Un autre mémoire anonyme, s'appuyant sur l'autorité de Possevino, abondait dans le même sens [2].

En dépit de ce labeur, les négociations n'avançaient que péniblement. Dans le courant de juillet, Kourakine eut même une alerte. Ses confidents lui apprirent que Clément XI était sur le point de reconnaître Stanislas, et que le nonce de Pologne allait recevoir des ordres en

[1] Thoemes, Waddington, Lehmann, *passim*.

[2] Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, *Varia*, f. 271 et suiv., nos LII à LXVI. — Le mémoire de Scarlati (n° LIII) a été publié par Tcharykov, *Posolstvo*, p. 203, et en partie par Tourguénev, t. II, p. 232.

conséquence. En effet, la Trémoille, Ottoboni, l'abbé de Polignac prévenaient, à la même époque, Louis XIV et le marquis de Torcy que des mesures définitives en Pologne étaient imminentes. Les dépêches de Varsovie, mises sous leurs yeux, ne laissaient plus de doute. Mais, au dernier moment, il y eut volte-face, subite en apparence, quoique préparée de longue main. Stanislas renouvela son refus d'accepter deux évêques récemment préconisés et notoirement dévoués à Auguste. A son tour, le Pape refusa d'admettre un roi qui n'admettait pas les évêques légitimes. Ces manœuvres diverses provenaient du même calcul. Pour éviter les représailles, quelle que fût l'élection, on tenait, des deux côtés, la balance plus ou moins égale. Les instructions données, en 1712, au nonce de Pologne, Odescalchi, mises en regard des dépêches du cardinal de la Trémoille et de l'abbé de Polignac, en sont une preuve rétrospective et irréfutable[1].

En attendant, l'hésitation du Pape agaçait Louis XIV; Kourakine n'y trouvait pas non plus son compte. Désappointé à Rome, il se tourna vers Paris. Il fallait prévoir le cas où la guerre contre la Suède deviendrait impossible, et se procurer des conditions tolérables de paix. Le Tsar avait déjà essayé lui-même de faire, dans ce but, intervenir Louis XIV. Le prince Kourakine recourut spontanément aux bons offices du cardinal Pignatelli qui se chargea d'en parler à la Trémoille. Celui-ci l'écouta sans sourciller, se retrancha dans une froide réserve, mais en cachette écrivit aussitôt à Versailles. Altière fut la réponse du roi : « Le cardinal Pignatelli, écrit-il, le 6 juin 1707, n'est pas le seul que le Czar ait employé pour m'engager à proposer au Roy de Suède d'accepter une médiation pour traiter la

[1] Archives du Vatican, *Miscellanea*, Arm. I[re], t. 85.

paix avec les Moscovites. Mais il paroit que ce Prince veut se venger par les armes de la guerre que le Czar luy a déclarée, et je ne vois nulle apparence à cette paix avant que les Suédois soient rentrés en Pologne[1]. » En effet, Charles XII, assoiffé de gloire, voulait dicter la paix à Moscou. Personne ne prévoyait encore Poltava.

Cependant l'inaction forcée pesait à Kourakine, et le temps lui paraissait long sur les bords du Tibre. Le climat de Rome l'avait cruellement éprouvé. Il eut à souffrir d'une éruption maligne. D'affreux boutons défiguraient son visage, et l'empêchaient de paraître à la cour. Guéri par d'habiles médecins, il craignait, à cause des chaleurs croissantes, un retour offensif de son mal, et désirait ardemment son rappel. D'ailleurs, même en bonne santé, que ferait-il? Les décisions du Pape dépendaient des affaires de Pologne, et celles-ci n'étaient pas en voie de s'arranger promptement. Voulait-on en suivre l'évolution de près, il y aurait économie d'argent et de temps à en charger, non un ambassadeur spécial, mais soit le cardinal Pignatelli, soit tout autre personnage bien informé. Le prince Kourakine était persuadé qu'on obtiendrait ainsi, à moins de frais, le même résultat. Quant à lui personnellement, il se flattait d'avoir éclipsé ses prédécesseurs et terminé sa mission. En dehors des affaires diplomatiques, il avait acheté pour le Tsar des ouvrages d'architecture et d'art militaire, et de magnifiques perruques pour Makarov, secrétaire tout-puissant du maître. Désormais ses ressources tarissaient; on ne lui envoyait pas d'argent, et il n'avait pas de crédit. Le départ s'imposait donc rigoureusement. Il brûla ses dernières cartouches en faisant du titre de Majesté impériale une con-

[1] Paris, Affaires étrangères, *Rome, Correspondance*, t. 476, f. 243.

dition essentielle de correspondance diplomatique. Le chancelier Golovkine lui en avait intimé l'ordre exprès.

Si pressé qu'il fût, Kourakine n'obtint son audience de congé qu'à la mi-octobre. La concession exigée du titre ayant été refusée, il était convenu que le bref papal ne serait pas délivré. Clément XI ne s'en montra que plus gracieux en recevant, pour la dernière fois, l'ambassadeur russe. Il lui parla de la Pologne. Sans s'arrêter aux prétentions françaises, il affirma carrément que jusque-là il n'avait pas reconnu Stanislas, et qu'il éviterait à l'avenir, autant que possible, de le reconnaître. C'était faire une large part aux plus ardents désirs de Kourakine, et se ménager des droits sur le diplôme de liberté. Le Pape renouvela aussi la promesse, que l'on croyait agréable au Tsar, d'une nonciature en Russie. A cette occasion, le titre contesté ne pouvait être passé sous silence. Clément XI aborde la question délicatement : il veut bien donner du *Potentissimus Czar*, mais il recule devant la *Majesté*. Il lui faut du temps pour réfléchir, et, puisque Kourakine est sur son départ, on lui enverra la réponse à Vienne. Qu'il prenne cet ajournement en bonne part, et que des relations courtoises se maintiennent entre la Russie et le Saint-Siège. Devant ces déclarations, renforcées par les présents d'usage, Kourakine n'avait qu'à s'incliner. Au demeurant, il pouvait être satisfait. Sans faire de concession, il avait atteint, au moins en partie, le but de sa mission : le trône de Pologne restait accessible à un candidat russe. Il n'y avait plus qu'à prendre congé du cardinal secrétaire d'État; mais celui-ci, à deux reprises, se rendit invisible. Peut-être voulait-il éviter des explications fastidieuses [1].

[1] *Arkhiv Kourakina*, t. III, p. 183.

Quoi qu'il en soit de cette petite manifestation, l'illusion à Rome sur les sentiments de Kourakine était complète : on ne cessa jamais d'invoquer son crédit auprès du Tsar, tellement on le croyait partial pour le Saint-Siège. Le prince joua son rôle admirablement jusqu'à la fin, sans jamais provoquer de soupçon. Pour le moment, il lui tardait de partir, de rentrer dans une sphère d'action plus large et plus mouvementée, sur les champs de bataille ou dans les conseils du maître, et, auparavant, de revoir, à Venise, la dame de ses pensées. Il lui donnait naïvement son cœur, elle en voulait à sa bourse. Et, à le voir vendre une terre pour subvenir à ses dépenses, on ne songerait pas à l'accuser, comme l'a fait Saint-Simon, de sordide avarice.

Les pièces officielles s'arrêtent ici et ne laissent pas transpirer autre chose. Mais n'y avait-il pas des sous-entendus, et des préoccupations confessionnelles ne se mêlaient-elles pas à la politique? Les confidences faites à ce sujet méritent, ne fût-ce que pour mémoire, d'être mentionnées.

La première nous vient du baron Urbich. Ancien ambassadeur de Danemark, il représentait la Russie, depuis l'été de 1707, auprès du Saint-Empire. En ce temps-là, ces migrations d'État à État n'étonnaient personne. Urbich était en correspondance suivie avec Leibniz, grand propagateur d'unité religieuse, dont il sera question ailleurs. Or, le 16 novembre 1708, brassant, à l'usage de son ami, un portrait de Pierre, Urbich lui annonce que le Tsar songe à l'union de l'Église grecque avec l'Église latine, et que Kourakine est chargé de plaider cette cause à Rome [1].

[1] Guerrier, p. 98, 101.

Kourakine va nous renseigner lui-même sur tous ces points. Rentré dans la diplomatie après la bataille de Poltava, il fut souvent l'hôte de la France. En 1717, il accompagna le Tsar à Paris; plus tard, les affaires l'y ramenèrent encore. Dans ses causeries familières, il ne cachait point à ses amis que le Tsar eût mêlé volontiers le sang des Romanov à celui des Bourbons et des Habsbourg; qu'il eût même consenti, pour aplanir les difficultés cultuelles, à se rapprocher du Vatican. Kourakine avouait avoir été envoyé à Rome pour étudier à fond les chances d'une mutuelle entente, et avoir, au retour, présenté un rapport « long et fidèle » à son mandataire. On devine dans quel esprit il dut être rédigé. Le fait est qu'après l'avoir entendu, le Tsar « poussa un soupir en disant qu'il voulait être maître chez lui, et n'y pas mettre un plus grand que soi, et oncques depuis ne songea à se faire catholique ». Ces paroles, au témoignage de Saint-Simon, sont tombées des lèvres de Kourakine; il n'en faisait pas mystère : « tout ce qui l'a connu » les a entendues[1]. Qu'on les rapproche du langage des autres ambassadeurs et grands dignitaires tels que Menchikov, Golitsyne, Urbich, Dolgorouki, Tolstoï, Huyssen, Patkul, enfin du langage de Pierre lui-même, et peut-être faudra-t-il convenir qu'à défaut d'un projet sérieux, il y avait, au moins, un mot d'ordre quelconque lancé en faveur de l'union des Églises.

Saint-Simon n'hésite point à rendre les papes responsables de l'insuccès de Kourakine. Il leur fait, à ce propos, charitablement la leçon, et leur enseigne les bons principes pour gouverner un royaume qui n'est pas de ce monde. Mais le souffle lui manque. Il ne s'élève pas jus-

[1] *Mémoires*, t. IX, p. 226.

qu'à l'idéal immortel du Vatican. D'autres démarches vont bientôt s'en inspirer.

III

APRÈS POLTAVA

Le refus, d'ailleurs très courtois, du bref papal ne provoqua point la rupture des rapports diplomatiques; mais, l'ambassadeur parti, les négociations languirent misérablement. Il fallut, pour les ranimer, le coup de foudre de Poltava. Sur ce champ de bataille, arrosé de sang et jonché de victimes, surgit tout à coup, entourée de clartés, la grande figure du vainqueur de Charles XII. Au bruit du triomphe, s'annonce l'éclosion d'une grande puissance nouvelle. La réclame n'est point épargnée. Des bulletins tapageurs apprennent à l'Europe entière la défaite des Suédois par les Russes. Golovkine fait parvenir à Rome une relation détaillée de la sanglante et décisive journée[1]. Les conséquences s'en laissaient facilement prévoir : la Russie jouerait désormais un rôle prépondérant dans le Nord. Il devenait donc plus opportun que jamais de régler à l'avance la situation des catholiques. Le Vatican fut de nouveau hanté par le désir de posséder le diplôme qui aurait irrévocablement fixé sur le papier des promesses toujours douteuses tant qu'elles sont verbales.

Les lettres de Pierre Tolstoï qui se rapportent à la même époque servirent peut-être de stimulant[2]. Ambas-

[1] Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 451 et suiv. n[os] CI, CII. — Archives du Vatican, *Polonia*, t. 134, *Distincta relatio conflictus qui successit 27 junii.*

[2] Pavlov-Silvanski, p. 835. — Archives de la Propagande, *Acta*, 1714,

sadeur à Constantinople, il était l'homme des contrastes. Dévoué au tsar Pierre après avoir comploté avec les Miloslavski, sa piété orthodoxe ne reculait pas devant les méfaits sombres. C'est lui qui ramènera traîtreusement le tsarévitch Alexis auprès de son père. Au Vatican, il passait pour un ami discret et sûr. Des prélats haut placés correspondaient avec lui, et, se fiant à sa parole, annonçaient que le Tsar, sitôt finie la guerre de Suède, enverrait son représentant à Rome, pour traiter de l'union des Églises et de la ligue contre les Turcs. N'avait-on pas eu les mêmes renseignements de Vienne et de Varsovie? Et fallait-il soupçonner une conspiration machiavélique? La bonne nouvelle valut à Tolstoï le titre de chevalier qui lui fut conféré par le Pape. Et le voilà épris d'un beau zèle de propagande. « Je continue, écrit-il à Clément XI, le 30 juin 1709, à favoriser, comme auparavant, le catholicisme. » Et le Pape de répondre : » Faites avancer la bonne cause. »

Quoi qu'il en soit de cette correspondance, toujours est-il que, sans tarder, on se mit en campagne. Le cardinal Paulucci ouvrit le feu, le 23 septembre 1709, par une dépêche au nonce de Pologne, où il s'en référait à Kourakine, esquissait des conditions, et se réclamait d'une nonciature à Pétersbourg. Pour ne pas manquer le coup, des brefs pontificaux furent, à cette occasion, adressés à des évêques et dignitaires de Pologne, et au roi Auguste lui-même, déjà remonté sur le trône des Piast. Tous ces personnages devaient contribuer au succès[1].

f. 360. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, p. 443, n[os] XCIX, 6; p. 389, n[os] LXXXVII, LXXXVIII.

[1] Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, *Varia*, f. 367 et suiv., n[os] LXXIX à XCVII. — Tourguénev, t. II, p. 297, n° CXXXVI. — *Arkhiv Kourakina*, t. IV, p. 119.

Le primat de Gnesen, Stanislas Szembek, se distingua entre tous par son zèle. Partisan d'Auguste, bien vu de Pierre, il escomptait la bienveillance des deux souverains. En 1707, un de ses neveux, François Szembek, avait eu recours aux bons offices de Kourakine pour obtenir de Clément XI un canonicat vacant en Pologne. Un autre neveu, décoré du titre d'archidiacre, est maintenant dépêché auprès du Tsar sous prétexte de le complimenter de la victoire, en réalité pour obtenir le diplôme de liberté. Ingrate besogne qui exigeait beaucoup de dévouement et de savoir-faire. Le Tsar se déplaçait pour lors avec une facilité extrême; l'archidiacre le poursuivait de ville en ville, guettant le moment d'entamer des négociations qui n'offraient guère d'intérêt : vieux arguments et vieilles réponses invariablement ressassés. Le prince Kourakine faisait partie de l'entourage. Il joua la même comédie qu'à Rome, avec la même désinvolture et le même succès : l'archidiacre lui donna toute sa confiance. D'intéressant, il n'y eut qu'un entretien théologique avec Pierre; encore ne nous en reste-t-il que des lambeaux. On causait, cela va sans dire, à bâtons rompus, et le descendant d'Ivan IV se révélait dans ses saillies déconcertantes. A propos de la chaire de saint Pierre, le Tsar soutenait que les apôtres n'avaient jamais eu ni diocèses, ni aucune espèce de chaire. Il se plaignait des nouveautés introduites dans l'Église, critiquait l'insertion du *Filioque* dans le Symbole, et voulait en revenir aux sept premiers conciles. L'archidiacre crut devoir réfuter ces objections disparates. Il se flattait de l'avoir fait victorieusement, et d'avoir mérité l'approbation de Kourakine. S'échauffant peu à peu et se laissant entraîner, il en vint à plaider la cause de l'union des Églises. Quelle ne fut point sa stupeur, lorsqu'il s'entendit répondre : « Elle n'est pas éloignée! »

On se sépara sur cette parole énigmatique, sans avoir rien conclu. Même résultat négatif des négociations de La Haye, où Domenico Passionei et André Matvéïev rivalisaient de courtoisie et de prévenances[1]. L'ambassadeur russe était le fils de ce boïar Artamon qui, du temps d'Alexis, devançait son époque, envoyait Menzies à Rome et se passionnait pour l'Occident. Soigneusement élevé dans la maison paternelle, André entendait le latin, traduisait Baronius et Skarga, s'intéressait aux choses de l'esprit. L'envoyé pontifical Passionei appréciait ses qualités, et, depuis qu'il l'avait connu à Paris, cultivait son amitié, rêvait d'apprendre le russe et de bien connaître la Russie. La dépêche de Paulucci, du 21 septembre 1709, avec ordre d'interpeller Matvéïev sur les dispositions du Tsar, ne pouvait guère tomber dans de meilleures mains. Un mémoire fut rédigé sur-le-champ. Il donnait par écrit ce que l'archidiacre Szembek avait exposé de vive voix. Matvéïev le traduisit lui-même du français en russe, mais, en dépit des meilleures assurances, il n'en fut jamais plus question.

L'année suivante, 1710, c'est à Varsovie qu'une nouvelle tentative de ce genre a lieu[2]. Le prince Dolgorouki, représentant du Tsar, avait gardé la chambre pendant deux mois par crainte de la peste qui cependant épargna la Pologne. Après cette réclusion, sa première visite fut pour le nonce Spinola. Profusion de compliments. Admiration devant le portrait de Clément XI, qui aussitôt lui est offert pour le Tsar. Mais lorsque le nonce voulut reprendre les négociations inachevées de Kourakine, Dolgorouki prétexta sa complète ignorance sur ce point, et

[1] Theiner, *Mon.*, 435, n° CCCXXIV.
[2] *Ibidem*, p. 438, n° CCCXXVI. — Archives de la Propagande, *Acta*, 1711, f. 655.

demanda une note pour l'envoyer à son maître. Plus réservé que Passionei, Spinola éluda pour le moment cette pétition. Il trouvait les Russes exclusivement utilitaires et savamment opportunistes. L'année suivante, changeant d'avis, il autorisa le P. Trombetti, supérieur du séminaire de Léopol, à présenter au Tsar, de passage en Galicie, un mémoire qui s'en référait au diplôme de Menchikov. Pas de réponse. Trombetti en conclut que le tsar Pierre ne mérite plus de créance, que ses promesses se réduisent à un leurre, et qu'il ne faut pas compter sur lui. En effet, le but était atteint : la Suède agonisait, Auguste II se maintenait sur le trône de Pologne, et, malgré le désastre sur le Pruth, on marchait vers la paix de Nystadt. Le concours du Pape n'était plus nécessaire. Pourquoi lui aurait-on fait des avances? Aussi bien, les envolées théologiques de Pierre disparaissent comme par enchantement. Ses ambassadeurs changent de langage. Un seul, celui de Constantinople, Pierre Tolstoï, est en retard. Bientôt il n'y aura plus que le prince Kourakine pour correspondre avec ses amis de Rome, et se laisser complaisamment traiter de « très affectionné à la religion catholique ».

Ces réponses décevantes éclairèrent le Vatican sur la journée de Poltava et ses conséquences pratiques. « Ébloui par le succès de ses armes, disent les instructions d'Odescalchi, nonce de Pologne, le Tsar ne s'est plus soucié de nous [1]. » Mélancolique parole, qui trace la ligne de démarcation dans les rapports de Pierre Ier avec le Saint-Siège. Des signes de désenchantement paraissent aussi à la Propagande, témoin la séance du 12 juin 1714. Une en-

[1] Archives du Vatican, *Miscellanea*, Arm. Ier, t. 85 : « Quel Principe, inalzato dalla successiva prosperità delle sue armi, non si è più curato di noi ».

quête rétrospective remonte aux années 1703 et 1705, et l'on constate que tous les efforts pour organiser solidement l'Église catholique en Russie ont échoué, que les mesures locales et temporaires sont seules applicables[1].

Vers la fin de la même année, un Jésuite de Moscou, le P. Milan, donne la note juste sur les dispositions personnelles du Tsar, de qui dépendait en grande partie le succès de l'entente avec Rome. « A moins d'un miracle de premier ordre, écrit-il à ses supérieurs, le 17 décembre 1714, il n'y a pas d'espoir que le tsar Pierre se transforme et s'entende avec le Vatican. De trop grands obstacles s'y opposent : il faudrait se soumettre à l'autorité du Pape et aux rigueurs de la morale, renoncer aux lubies et aux abus du pouvoir[2]. » Un long chemin à faire!

Les optimistes jugeaient la situation autrement. En 1710, au cours d'un voyage en Italie, Alexandre Belleardi, Modenais, au service tour à tour de l'Autriche et de la Russie, maniant le sabre et la plume, rédigea un mémoire sur la Russie qui pénétra jusque dans la secrétairerie d'État[3]. Les détails militaires y figurent au premier plan. Belleardi fait défiler les régiments de fantassins et de cavaliers, naviguer les trois flottes de Voronège, de la Baltique et de la mer Blanche, et pronostique une guerre contre la Turquie, peuplée de Slaves, qui lèvent vers le Tsar leurs mains suppliantes. Pierre lui-même la prévoit, et, pour s'assurer des alliances, il veut auparavant s'entendre avec l'Église romaine, demander au Pape sa bénédiction, et lui promettre, en vue de

[1] Archives de la Propagande, *Acta*. 1714, f. 360.
[2] Notre Collection.
[3] Modène, Archives d'État, *Cancelleria Ducale, Documenti Belleardi*. — Theiner, *Mon.*, p. 440, n° CCCXXVII. — Saint-Pétersbourg, Académie des sciences, *Varia*, f. 499, n°s CV, CVI.

l'œuvre unitaire, son appui moral. Ceci n'est un mystère pour personne, le Tsar l'aurait proclamé plus d'une fois.

Tout plein de ses anciens souvenirs, sincèrement épris du Tsar, Belleardi le supposait toujours fidèle aux idées conciliatrices. En général, les catholiques de Russie d'origine étrangère, n'étant pas initiés aux négociations avec Rome, n'apercevaient aucun changement et n'observaient pas de volte-face. Au point de vue confessionnel, ils avaient tout lieu d'être satisfaits de la liberté dont ils jouissaient. Le point noir à l'horizon étaient les Uniates [1]. Sitôt que les armées russes pénétraient en Lithuanie et prenaient contact avec eux, ceux-ci n'avaient à souffrir que de terribles vexations. Des témoins dignes d'être crus en font foi. De leur nombre est le P. Conrad qui rêvait toujours la Moscovie et séjournait en Pologne. Ému et indigné à la vue de si déplorables abus, il se lamentait auprès d'Auguste. Le roi de Pologne transmettait consciencieusement ces plaintes au Tsar. On nommait sur-le-champ des commissions mixtes pour faire des enquêtes, et puis les affaires traînaient en longueur, les années s'écoulaient sans apporter de remède. Attentif à la voix des persécutés, le Vatican désirait aussi leur venir en aide, mais il ne savait comment atteindre le cabinet de Pétersbourg.

IV

PIERRE Ier ET LEIBNIZ

L'on se souvient de l'impérieux dilemme qui, en 1702, remplit d'étonnement et de crainte le nonce de Vienne,

[1] Tourguénev, t. II, p. 298, n° CXXXII. — Archives de la Propagande, *Acta*, 1711, f. 235.

Davia : ou s'entendre dans le délai d'un mois sur la réunion des Églises, ou souffrir que le tsar Pierre traite avec les protestants. Ce défi parut à Rome énigmatique et grotesque. On demanda des explications qui ne furent jamais données, et le prince Golitsyne eut assez d'esprit pour laisser tomber d'elle-même cette espèce de mystification. La menace lancée au hasard et tacitement retirée n'en est pas moins un indice révélateur de la mentalité du Tsar. Les papes n'étaient pas seuls à le croire capable d'initiative religieuse, et à côté des projets romains il en surgissait d'autres peut-être encore plus hardis.

Les protestants de Pétersbourg ont profité des sympathies du Tsar, mais un plan d'union avec les orthodoxes n'a jamais, que je sache, germé dans leurs têtes. Luthériens, calvinistes, réformés, ils ne s'entendaient guère entre eux, et n'essayaient pas de prêcher à d'autres la concorde. Un philosophe de génie, au cœur ardent, pouvait avec plus d'autorité élever la voix en faveur d'une conciliation générale. Le nom de Leibniz a déjà paru dans ces pages.

Dès sa première jeunesse, sa noble intelligence se laissa envahir par le rêve d'union qui aurait supprimé les différences confessionnelles et pacifié les peuples. Patriote dans le meilleur sens du mot, il voyait avec peine sa chère Allemagne déchirée par des guerres extérieures et des discordes religieuses. Un remède était nécessaire à cet état de choses. Il s'en préoccupait fortement, et, quittant les abstractions et les chiffres, faisait de la politique et de la controverse.

Ses discussions avec Bossuet, quoique stériles en résultats, sont restées célèbres [1]. Christophe de Royas,

[1] Tabaraud, p. 127. — Kiefl, *passim*.

franciscain espagnol, plus tard évêque de Neustadt en Basse-Autriche, et les théologiens protestants de Hanovre, avaient été les premiers à échanger leurs idées en vue d'une conciliation entre catholiques et protestants. L'empereur Léopold, Louis XIV, Innocent XI favorisaient ce mouvement. Il paraissait si plein de promesses que l'évêque de Meaux fut invité à lui prêter le concours de sa science théologique, et, à partir de 1691, Leibniz devint un de ses principaux correspondants.

Interrompues en 1692, ces négociations furent reprises en 1699. Toutes proportions gardées, Bossuet s'inspirait évidemment du concile de Florence; non pas de son texte, mais de son esprit. Il se montra aussi ferme à maintenir intact le dogme que conciliant sur tout ce qui est en dehors du dépôt sacré. Il s'avança jusqu'à promettre la communion sous les deux espèces et la langue vulgaire dans les offices divins. Le sacerdoce aurait été conféré aux pasteurs avec permission de garder leurs femmes, pourvu que cette mesure fût déclarée transitoire. C'étaient autant de concessions disciplinaires consenties en vue de parvenir à l'unité de la foi.

Leibniz renonça le premier à la lutte, il laissait sans réponse une dernière lettre de Bossuet et une dissertation très fouillée sur le canon des Saintes Écritures. Quel a pu être le motif de cette retraite? L'on a reproché à Bossuet le ton tranchant de sa correspondance, son allure hautaine, son assurance magistrale. Il y aurait eu de quoi choquer son antagoniste, et fournir des prétextes, sinon à la rupture, au moins à l'aigreur. Et l'abbé Ledieu, quoique entièrement gagné à son maître, le confirme indirectement, lorsqu'il prétend que Bossuet voulait en même temps qu'à Leibniz faire la leçon au Pape et aux cardinaux. Défauts de forme chez l'un, erreurs plus

graves chez l'autre. Le philosophe allemand traitait l'affaire comme une affaire politique, où il n'y a en jeu que des intérêts temporels, susceptibles de concessions réciproques. Son dévouement à la maison de Hanovre qui briguait la couronne d'Angleterre ralentissait aussi son zèle, car la haine de la foi romaine, il l'avoue à un ami, aplanissait la voie vers le trône tant désiré.

Cependant, la hantise de la pacification universelle le poursuit sans relâche. En 1700, il travaille dans le même sens à Vienne, recherche l'appui de la Pologne et de la Prusse, et se présente à l'audience impériale. Le 16 février 1701, Léopold écrit à Clément XI une lettre pressante qui semble rédigée par Leibniz : que l'on consulte les universités allemandes, fidèles interprètes de l'opinion publique, et que l'on profite des circonstances qui n'ont jamais été plus favorables. Le but à poursuivre était, comme naguère, la convocation d'un concile auquel les protestants auraient consenti à prendre part. Les tenants de la confession d'Augsbourg rejetaient celui de Trente, révoquaient en doute son caractère œcuménique, mais se disaient prêts à intervenir aux assises de l'Église universelle. Il y avait là une chance de réconciliation à courir, et Leibniz s'était fait le promoteur attitré de cette idée plus spécieuse que pratique. De grosses difficultés en empêchèrent la réalisation.

Rebuté d'un côté, le courageux penseur se tourna d'un autre, se laissant aisément séduire par la grandeur naissante de la Russie[1]. Naguère encore il voyait dans les Russes, « second exemplaire des Turcs, » un danger pour la vieille Europe; mais peu à peu, sous la pression des événements, il changea complètement d'opinion et

[1] Leibniz, t. VII. — Guerrier. — Foucher de Careil. — Kiefl, où l'on trouvera, p. 251, une courte bibliographie sur ce sujet. — Baruzi.

sur la nation elle-même, et sur l'arbitre de ses destinées. Admis à trois reprises en présence du Tsar, nommé, en 1712, son conseiller de justice avec un traitement de mille thalers par an, il crut avoir trouvé en lui « le grand homme » qui mènerait à bien les projets écartés en Allemagne. Urbich lui servait d'intermédiaire auprès du souverain moscovite, excitant son zèle par les espérances qu'il faisait miroiter à ses yeux.

Le judicieux philosophe savait se faire écouter. Les vues d'ensemble, les idées générales qui manquaient à Pierre foisonnaient dans sa tête. Son programme de transformation pour la Russie embrassait tous les côtés de la vie nationale. Il paraît que les archives recèlent encore beaucoup d'inédit sur cet intéressant sujet. Ce que l'on connaît déjà suffit pour lier intimement le nom de Leibniz à l'histoire de la civilisation en Russie. Pour ne rien dire de quelques projets secondaires, repris plus tard par Alexandre de Humboldt, c'est sur l'initiative de Leibniz que fut organisée la célèbre expédition de Behring, à la recherche des limites entre l'Asie et l'Amérique, L'Académie des sciences de Pétersbourg lui est également redevable de sa fondation. Encore n'est-elle qu'une modeste réduction de l'esquisse primitive. L'idéal du philosophe n'était pas une réunion quelconque de savants absorbés par leurs propres travaux, mais un établissement central, d'où les lumières se seraient répandues méthodiquement et à profusion sur tout le pays.

Toujours égal à lui-même, Leibniz pouvait avec entière sincérité écrire au Tsar : « Je ne suis pas de ceux qui se laissent séquestrer soit par leur patrie, soit par une seule nation déterminée : c'est plutôt le bonheur du genre humain tout entier que je poursuis. Car je considère le ciel comme notre patrie commune, dont tous les hommes

bien pensants sont citoyens. Et il m'est plus agréable de faire beaucoup de bien parmi les Russes que d'en faire peu parmi les Allemands, quand même honneurs, richesses, gloire ne me manqueraient pas chez ces derniers, mais seulement l'occasion d'être utile, mes préférences et mes sympathies étant pour le bien universel [1]. »

Dans cet ordre d'idées, il proposait au Tsar non seulement des innovations scientifiques, mais aussi une mesure de haute portée religieuse, la convocation d'un concile général. Leibniz revenait ainsi à ses projets d'autrefois, élargis, amplifiés, adaptés aux circonstances. Les papes n'auraient jamais invité les protestants à reprendre en sous-œuvre le concile de Trente ; ce serait maintenant un geste magnifique du Tsar orthodoxe qui grouperait autour de lui les représentants de toutes les confessions chrétiennes. On rechercherait les bases communes, acceptables, croyait-on, pour toutes les Églises, et on essaierait d'établir une entente universelle.

Il est possible que les allusions téméraires d'Urbich aient précipité les démarches de Leibniz auprès du Tsar. Dans sa lettre du 16 novembre 1708, mentionnée plus haut, renchérissant sur les éminentes qualités du Tsar, l'agent de Vienne en faisait le protagoniste de l'union entre les Églises d'Orient et d'Occident. L'envoi du prince Kourakine à Rome, ses prétendus succès auprès du Pape servaient de preuve inéluctable. Il y avait là prétexte à s'enhardir.

Vers la fin de la même année 1708, Leibniz put s'entretenir de vive voix avec Urbich qui allait bientôt partir pour la Russie. L'affaire du concile fut certainement abordée, car, le 15 octobre 1710, ce dernier écrivait à

[1] Guerrier, p. 2.

son ami : « Je puis dire qu'estant à Moscou j'ay fait tout pour *Leibniz*, aussi touchant son projet qu'on a approuvé. Même j'avois parlé d'un *concil (sic) œcuménique* que le Czar devoit proposer surtout parce que le Pape insiste pour une *union*, et j'y avois proposé *Leibniz* qui estoit fort capable à dresser le système ; mais quoyqu'on la (*sic*) goustoit assés on crut pourtant qu'il faudroit auparavant avoir la paix [1]. »

A supposer que la relation d'Urbich soit exacte, Pierre aurait recommencé avec Leibniz le même jeu qui lui réussissait avec les papes. Tsar orthodoxe, il n'aurait pas reculé théoriquement devant un acte de suprême pontificat, mais en pratique il l'aurait subordonné à des avantages d'ordre politique. Renvoyer le concile après la guerre épuisante contre la Suède, c'était encore un leurre à utiliser, un moyen d'accélérer la paix, et la paix importait au Tsar plus que le concile.

Aucun soupçon de ce genre ne troublait Leibniz. Il prenait l'excuse au sérieux et s'évertuait à la dissiper. Se croyant armé de toutes pièces pour affronter l'œuvre des Eugène IV, il en appelait au grand principe : *Semper nocuit differre paratis*. Le moment lui paraissait très favorable. D'abord, la guerre contre les Suédois n'entrait pas en ligne de compte : des expédients peu coûteux et de facile application ne feraient pas défaut. Ensuite la paix avec les Turcs, établie tant bien que mal, permettrait de convoquer les patriarches orientaux sans lesquels, disait Leibniz, le concile ne passerait pas pour œcuménique. Quant au Pape, on aurait pour lui de grands égards, et de sérieuses précautions seraient prises avec délica-

[1] Guerrier, p. 147, n° 109. Urbich ne s'adresse pas directement à Leibniz pour ne pas le compromettre. — Réponse de Leibniz à Urbich, p. 148, n° 110.

tesse. Enfin, se laissant entraîner par ses souvenirs, il revoyait en esprit sa volumineuse correspondance sur le concile, ses négociations avec l'empereur Léopold et le tsar Pierre, et, tout plein de son sujet, il ajoutait : « Et il y auroit bien des choses à dire là dessus qui seroient très conformes à ce que je m'en imagine du Czar, et en même temps à ce qui convient au bien général... Il y a même un moyen de quasi *forcer* le *Pape* à se mettre à la raison en partie et au moins autant qu'il est nécessaire pour certains pas importans. Mais l'exposition de tout ceci demande une grande discussion, et ne se sauroit faire en peu de paroles. »

Malheureusement il ne nous reste que ce *peu de paroles*. Les détails du plan grandiose et quelque peu fantastique de Leibniz nous échappent. Sa perspicacité ne l'empêchait pas de compter sur des concours problématiques. Il ne désespérait pas de gagner l'Angleterre à l'idée du concile œcuménique, et se croyait appelé à parlementer avec les successeurs de Henri VIII et d'Élisabeth. En Allemagne, il aurait fait de la maison de Brunswick son principal auxiliaire. Le duc Antoine-Ulric avait, sur le déclin de l'âge, embrassé le catholicisme[1]. Les mauvaises langues lui prêtaient des vues intéressées, et lui-même se permettait des plaisanteries d'un goût risqué. Sa petite-fille, Sophie-Charlotte, allait contracter sa malheureuse union avec le tsarévitch Alexis. Quel espoir pouvait inspirer pareil intermédiaire? Leibniz ne s'en fiait pas moins à lui, et voulait se servir d'Urbich pour lui faire des confidences; mais le prudent ami se dérobait et demandait toujours de nouvelles explications.

Vers cette époque la correspondance avec Urbich cesse,

[1] THEINER, *Storia*, p. 5. — KIEFL, p. LXXXV. — Archives du Vatican, *Scritt. di Clemente XI*, t. 177.

et avec elle tarit la source unique de nos renseignements. Leibniz lui-même redouble de discrétion. Il accompagne, en 1711, le duc Antoine-Ulric à Torgau, assiste au mariage de la princesse Sophie-Charlotte, s'entretient avec le Tsar, effleure toutes sortes de sujets, sauf celui de ses prédilections. Ses projets disparaissent rapidement sans laisser de traces. D'ailleurs ils n'avaient aucune chance de succès. Un christianisme mitigé, réduit à quelques points principaux, acceptables par toutes les confessions, servant de base à une entente mutuelle, ne pouvait être qu'une misérable contrefaçon de la vraie Église du Christ.

LIVRE IV

JANSÉNISTES ET PRINCESSES

CHAPITRE PREMIER

LE TSAR A PARIS

I. Le Tsar et le nonce. — Arrivée à Paris. — Instructions romaines au nonce Bentivoglio. — Motifs d'espoir. — Préventions contre les Russes. — Audience du nonce. — Maigre résultat. — Confidences au maréchal de Tessé. — Le nonce et l'ambassadeur d'Autriche. — Opinion sur Pierre. — Cavalchini à Amsterdam. — On convient d'une délégation papale à Pétersbourg.

II. Le Tsar et l'abbé Pichon. — Initiative d'un inconnu. — Accueil et commissions du Tsar. — Konon Zotov intermédiaire. — Mémoire de l'abbé Pichon. — Pierre est censé vouloir l'union des Églises. — Motifs religieux et politiques. — Zotov recommandé au Vatican.

III. Le Tsar et la Sorbonne. — Illusions des jansénistes. — Visite à la Sorbonne. — Version du *Journal de Pierre Ier*. — Autres détails. — Mémoire des docteurs sorbonniens. — Critique. — Prokopovitch et Iavorski chargés de la réponse. — Celle de Prokopovitch est envoyée à Paris. — Polémique en Allemagne. — Le prince Vasili Dolgorouki à la Sorbonne. — Il conseille des conférences théologiques.

I

LE TSAR ET LE NONCE

Lors de son premier voyage à l'étranger, en 1698, le tsar Pierre n'avait point visité la France. La politique du

grand Roi contrecarrait la sienne, et lui fermait le chemin de Versailles. A la mort de Louis XIV, le souvenir de ces dissentiments fut enseveli dans sa tombe, et, dès l'année 1717, Pierre faisait prévenir le duc d'Orléans de sa prochaine arrivée. La cour du Régent ne se souciait pas de donner au rival du roi d'Angleterre une hospitalité coûteuse, mais la politique lui faisait de la courtoisie un devoir, et le prince Kourakine, qui négociait l'affaire, fut autorisé à informer son maître qu'il serait le bienvenu. Ainsi, chose inouïe jusque-là, le sol de France allait être foulé par un tsar de Moscou, digne de captiver un instant la volage attention de ses hôtes. Les gloires militaires de Poltava, les conquêtes sur la Baltique, l'alliance du Nord, étaient autant de faits éclatants incarnés dans le nom du monarque qui avait manié la hache à Saardam, créé des flottes et des armées, fondé une capitale et noyé dans le sang la résistance à ses réformes. Tandis que le vulgaire poursuivait de son admiration l'illustre novateur, les hommes d'État furent saisis d'une affaire importante.

Le Tsar était accompagné de ses meilleurs diplomates : le vice-chancelier Chafirov, Juif d'origine; le prince Kourakine, ambassadeur pour lors à La Haye; Pierre Tolstoï, Vasili Dolgorouki. C'est avec eux, sous la haute direction du maréchal d'Uxelles, secrétaire d'État pour les affaires étrangères, que le maréchal de Tessé fut chargé de conférer. La paix de l'Europe reposait sur les traités d'Utrecht et de Bade. La France avait intérêt à les maintenir, tandis que l'Autriche ne les subissait qu'avec peine. Et puisque le Tsar aspirait à prendre la place de la Suède, le moment était opportun de le détacher complètement de Vienne. Sur son initiative, une triple, mais peu solide alliance fut conclue entre la France, la Prusse

et la Russie, et, le 4/15 août 1717, le traité d'Amsterdam en devint la sanction diplomatique [1].

Le déplacement du Tsar faisait trop de bruit en Europe pour ne pas attirer l'attention du Saint-Siège, et ne pas réveiller le désir de se mettre sur un bon pied avec une puissance déjà si imposante. C'est à Paris que l'on pouvait le plus aisément saisir le monarque voyageur, et il fallut bien s'y résigner, malgré la lutte contre les Jansénistes qui agitait l'Église de France, et ne facilitait pas les projets pacifiques de rapprochement. Le 11 mai 1717, en réponse à sa dépêche, le cardinal Paulucci prévint le nonce de Paris, Cornelio Bentivoglio, archevêque de Carthage, qu'il aurait une grave mission à remplir auprès du Tsar. En attendant, il était autorisé à lui faire une visite et à lui donner, de vive voix seulement, le titre de Majesté [2].

Quelques jours après, en vue des pourparlers à engager, arrivèrent les instructions papales du 17 mai avec tout un dossier de pièces relatives à la Russie [3]. Au fond, ce n'était que la reproduction du rapport présenté, en 1705, à la Propagande par le cardinal Fabrizio Spada, ancien nonce de Pologne. Le secrétaire d'État l'avait seulement documenté et mis à jour jusqu'à l'année 1709. Le diplôme de liberté cultuelle en formait le point essentiel, et, pour l'obtenir, on offrait en échange le titre de Majesté. En outre, le nonce devait patronner une ligue

[1] Martens, t. V, p. 161, n° 198; t. XIII, p. I, n° 471.

[2] Archives du Vatican, *Francia*, t. 231, 232, f. 256, 280, 296. — Tourguénev, t. II, p. 312 et suiv., n°s CXLVI à CLII. — Archives de la Propagande, *Acta*, 1717, f. 273, n° 30.

[3] Tourguénev, t. II, p. 317, n° CXLVIII. — Il y a trois rédactions différentes de ces instructions aux Archives de la Propagande : *Acta*, 1705, *Scritt. orig.*, n° 551, *Scritt. rif.*, t. III. — Le texte de Tourguénev présente de nouvelles variantes.

contre les Turcs, de concert avec l'empereur Charles VI, dont Pierre s'éloignait de plus en plus.

Quelle chance avait-on de réussir? Le Vatican comptait un peu sur les bons souvenirs présumés du prince Kourakine, et beaucoup sur les services rendus naguère à la cause d'Auguste II. Aussi bien cette phase diplomatique fut-elle représentée au nonce Bentivoglio sous un jour plutôt artificiel : le Saint-Siège aurait été constamment l'adversaire de Stanislas, le partisan et le défenseur d'Auguste, qui est redevable à Clément XI d'être remonté sur le trône. En cherchant bien, on trouva même un projet de billet de Paulucci à Kourakine avec promesse de ne pas reconnaître l'élection de Stanislas. Le nonce n'avait qu'à se prévaloir de ces faits pour exiger la réciproque. Le Pape avait tenu sa parole; celle de Kourakine, faisant à Rome entrevoir le diplôme, n'était-elle pas engagée?

Ainsi dressé, le nonce mit d'abord au courant de l'affaire le duc d'Orléans, mais à moitié seulement. Sans dire mot des Turcs, il ne lui parla que des intérêts religieux en Russie. Encore le fit-il à contre-cœur, rien que pour exécuter les ordres reçus, et craignant que ses confidences ne servissent aux Jansénistes. Le Régent, déjà informé par d'autres, se montra de bonne composition et prodigue de promesses, quitte à ne pas les tenir.

Bentivoglio s'adressa ensuite à Kourakine pour obtenir l'audience du Tsar et sonder le terrain. Au Vatican, on partait de la fausse persuasion que, lors de son dernier séjour à Rome, le prince, ayant le diplôme entre les mains, ne l'avait pourtant pas livré, faute de sécurité complète sur les titres. Il en fera peut-être, se disait-on, l'aveu spontané. Le cas échéant, Bentivoglio aurait tiré de sa poche un bref papal avec le titre en vedette, et

déclaré triomphalement que rien ne s'opposait plus à une parfaite entente. La scène était d'un arrangement difficultueux. Prévenu contre les Russes, le nonce s'entourait de précautions : d'une main il aurait donné le bref, de l'autre reçu le diplôme, et encore ne serait-il pas rassuré sur le texte. Mais tous ces scrupules étaient vains et prématurés. Kourakine se renfermait dans un mutisme calculé. Il ne mordait pas aux affaires de Rome, et le nonce fut obligé d'évoquer lui-même le spectre du diplôme, et de mettre le marché à la main. Le prince essaya de supprimer complètement la question. Puisque la liberté des cultes existe de fait, disait-il, le diplôme serait superflu. Pressé vigoureusement et de près, il demanda deux jours de répit pour en référer au Tsar. Et comme le nonce relevait les avantages de l'amitié papale, il tourna une phrase sur les troubles religieux de France et l'opposition contre Rome. Le fait était vrai, et il n'y avait qu'à le déplorer.

Grâce au concours du maréchal de Tessé, le nonce obtint au dernier moment l'audience qu'il avait recherchée. Le Tsar songeait au départ. Il avait étonné les uns et offusqué les autres. L'abbé Dubois en faisait un contremaître de vaisseau hollandais, mais des observateurs plus perspicaces admiraient, avec Saint-Simon, « la vaste étendue de ses lumières » et « son extrême curiosité toujours tendante à ses vues de gouvernement, de commerce, d'instruction, de police[1] ». La partie semblait déjà perdue, lorsque, le 13 juin, Bentivoglio fut averti que le Tsar était de retour de Versailles, et que la réception se ferait le jour même, à une heure. Fidèle au rendez-vous, il se rendit, revêtu de son costume de cour,

[1] Saint-Simon, t. IX, p. 229.

à l'hôtel Lesdiguières, où résidait le souverain. Un air de grandeur environnait la personne de Pierre : de taille élancée, d'aspect militaire, le teint olivâtre et pâle, la tête plutôt petite en proportion du corps, avec un tic convulsif et des tiraillements de bouche, chevelure brune et petite perruque ronde. A l'apparition du nonce, le Tsar, entouré de sa suite et penché sur une table, était absorbé par la contemplation d'un livre d'antiquités. Il interrompit cet examen pour écouter l'allocution de son visiteur : compliments d'usage avec prière de protéger les catholiques de Russie. Chafirov donna en mauvais italien et à grand'peine la réponse du Tsar qui se résumait en lieux communs et passait sous silence la religion. Pierre s'informa ensuite de la santé du Pape, du séjour de Bentivoglio à Paris, de sa dignité épiscopale, et l'audience prit fin avec les cérémonies habituelles,

C'était maigre. Quelle différence entre ce dialogue compassé et les épanchements intimes de Vienne avec le cardinal Kollonitz et le P. Wolff! Et pourtant les lubies théologiques hantaient encore le cerveau du Tsar. Sous l'impression peut-être des anciens rapports de Kourakine, il avoua au maréchal de Tessé qu'il voudrait bien reconnaître le Pape en qualité de premier patriarche, mais non s'assujétir aux prétentions de la cour de Rome. C'était, en d'autres termes, n'admettre que la primauté pontificale d'honneur, et non celle de juridiction. Chose plus singulière! L'esprit prime-sautier de Pierre ne reculait pas devant le Pape infaillible, pourvu qu'il fût assisté du concile. A ce propos, le maréchal de Tessé observa doctement que cette opinion était particulière à la France. Peu à peu, la rumeur pénétrait dans le grand public que la prééminence papale était l'unique obstacle à l'union des Églises. On devine de quelle source émanaient ces sortes

de renseignements. L'ambassadeur d'Autriche, le comte Kœnigsegg, toucha cette corde en plaisantant. Le Tsar, dit-il au nonce, veut s'unir à l'Église latine, mais sans reconnaître le Pape. Et puis, se ravisant et reprenant son sérieux, il jugea la chose digne d'attention. Belle occasion pour Bentivoglio de rappeler, comme il le fit, que la mission de Moscou était une création autrichienne, et qu'il fallait la préserver des Jansénistes.

Du reste, le nonce ne se berçait pas d'illusions sur les sentiments de Pierre. Il rendait justice à son désir inextinguible de savoir, mais, le trouvant « crapuleux et adonné aux plaisirs », ne comptait pas sur son initiative de pacification religieuse. Le Tsar, de son côté, si l'on s'en remet aux réponses de Kourakine, ne montrait aucun empressement à reprendre ses relations avec Rome. Et d'abord, quant à la ligue avec l'Empereur contre les Turcs, il ne fallait pas y songer. Le prince ne cachait pas que son maître avait d'autres projets en tête, et il avait l'air de ne pas se soucier d'alliances. Restait le diplôme avec les questions connexes. Tout cela ressortissait à la chancellerie, et le rigide négociateur se contenta d'indiquer la filière à suivre sans vouloir s'y engager lui-même.

Le conseil fut suivi autant que le permettait la brièveté du temps. Interpellé aussitôt, le vice-chancelier Chafirov ne vint trouver le nonce qu'après le départ de son maître. Il proposa, pour traiter les affaires à fond, d'envoyer un représentant papal à Pétersbourg. Et cette proposition était faite en termes obligeants et presque pressants. Mais, à Rome, on désirait surtout obtenir le diplôme de liberté, et, si l'affaire ne réussissait pas à Paris, le nonce de Cologne, Archinti, était autorisé à la poursuivre en Hollande, où le Tsar devait se rendre en quittant la

France [1]. Bentivoglio ne donna donc point de réponse directe à Chafirov, et se déchargea de ce soin sur son collègue de Cologne.

A cette occasion, des lettres courtoises furent échangées entre le chancelier Golovkine et le nonce Archinti. A défaut de celui-ci, le baron Cavalchini, attaché à la nonciature de Cologne, vint à Amsterdam se présenter au Tsar. Il eut son audience, rédigea son rapport, mérita des éloges, mais ne fit pas avancer l'affaire du diplôme. En vue d'une solution définitive, l'envoi d'un délégué pontifical sur les bords de la Néva fut de nouveau proposé par les Russes et tacitement accepté.

D'inconcevables lenteurs firent avorter ce projet. Les docteurs de Sorbonne y mirent plus de hâte, et profitèrent mieux de la visite que leur fit le Tsar. Avant d'en exposer les détails, il nous faut mentionner une autre entreprise.

II

LE TSAR ET L'ABBÉ PICHON

La réserve diplomatique du nonce Bentivoglio ne s'imposait pas aux négociateurs qui s'offraient spontanément pour résoudre à leurs risques et périls les questions les plus complexes, et transformer le monde en un tour de main. Un lettré obscur, sieur abbé Pichon, est du nombre de ces brasseurs hardis d'affaires. Son nom ne se ren-

[1] Archives du Vatican, *Francia*, t. 390, f. 25; *Colonia*, t. 105. — De la Propagande, *Acta*, 1717, f. 364, n° 46. — Moscou, Archives Principales, 1717, 12 août, Archinti à Golovkine. — Tourguénev, t. II, p. 331 et suiv., n°s CLV à CLVIII.

contre pas dans les mémoires de l'époque; nous ne savons de lui que ce qu'il veut bien nous dire lui-même. Il s'intéresse au sort de la Russie, à la réunion des Églises. Aveuglé par l'optimisme, il ne doute de rien. Un jeune Russe, Konon Zotov, lui fait des confidences, lui sert d'intermédiaire, et le voici en audience auprès du Tsar.

Il est assez au courant des sympathies de Pierre pour lui parler non seulement d'union ecclésiastique, mais aussi de science, de commerce, d'industrie. Marchant à son insu sur les brisées de Leibniz, il propose l'érection, à Pétersbourg, d'une « académie générale » qui enseignerait les arts libéraux et les sciences exactes, et surveillerait la marche ascendante des Russes dans la voie du progrès. Le Tsar, toujours accessible aux projets de ce genre, aurait fait à l'abbé le meilleur accueil, l'aurait pressé de venir s'établir en Russie, et, le voyage ne pouvant s'effectuer, serait resté en correspondance avec lui, et l'aurait chargé d'écrire une histoire parallèle des héros moscovites et des héros de l'antiquité.

Faisons gracieusement crédit à l'abbé, quoiqu'il soit seul à nous renseigner sur les succès de son audience. Il se prenait au sérieux, et, après le départ de Pierre, il envoya au Vatican un mémoire sur les matières religieuses traitées avec le Tsar. L'étrange mentalité des diplomates sans mission qui s'interposaient si souvent entre Rome et la Russie s'y étale complaisamment, et, à ce titre, cette pièce mérite un moment d'attention [1].

Le tsar Pierre y est rangé d'emblée parmi les héros chrétiens. Son génie est « naturellement assez pieux et fort pénétrant ». Il est conscient de la grandeur de sa tâche, il a l'appréhension des responsabilités, et il veut

[1] Le texte du mémoire a été publié par Schmourlo, *Ottchète*, p. 213, n° III.

que le public soit convaincu de ses sentiments élevés. S'il a empiété sur les droits de l'Église de Moscou, c'est qu'il y a été forcé par les événements, et qu'il a dû se conformer aux mœurs de ses peuples, « dont la plupart pouvoient être regardés comme sauvages et féroces avant qu'ils n'ayent été policés et disciplinés par la prudence et le courage héroïque du Czar. » Et puisque ce réformateur malgré lui médite secrètement, au dire de Zotov, l'union de l'Église de Moscou avec celle de Rome, l'abbé en arrive à la conclusion suivante : « On peut assurer avec vérité, écrit-il, par les connoissances particulières qu'on a du génie de ce héros, que le motif de religion et de piété, manié comme il convient, servira d'un puissant attrait pour engager Sa Majesté Czarienne à se prêter aux conditions que le Saint-Siège en peut exiger, lorsqu'il s'agira de conclure la réunion de l'Église à l'orthodoxie de la catholicité apostolique et romaine. »

Au motif religieux succède le motif politique. Avec plus de largeur dans ses vues que les papes, et sans se soucier de diplôme, l'abbé Pichon transforme le Tsar en empereur de Moscou et même en empereur du Nord, et il fait admettre ce titre pompeux par tous les souverains catholiques, qui sans doute ne refuseront pas de sanctionner ainsi la fusion des Russes avec « l'orthodoxie du christianisme ». Très satisfait de son nouvel empereur, le sieur Pichon le charge de ramener dans le giron de l'Église catholique le Danemark et la Suède, besogne qu'il estime d'autant plus facile que le duc de Holstein doit épouser une nièce du Tsar et devenir héritier présomptif de Suède [1].

Pour que rien n'y manque, en troisième lieu parait un

[1] Le duc de Holstein Charles-Frédéric a épousé la princesse Anne, fille du Tsar.

motif mi-religieux, mi-politique, et de nature souverainement délicate. Le Tsar n'avait pas amené sa femme à Paris : elle aurait fait tache à la cour raffinée du Régent; mais tout le monde savait qu'il était très attaché à sa *Katérinouchka*. Assurément, il ne se piquait pas de fidélité conjugale, et n'en faisait mystère à personne. Loin de s'en effaroucher, Catherine ne demandait qu'à être indulgente, ayant à son actif des peccadilles du même genre. Grâce à ces concessions mutuelles, qui faillirent, un jour, tourner au tragique, on faisait d'ordinaire bon ménage, et, à cette fille ramassée sur le pavé, Pierre destinait, en cas de survivance, la couronne impériale. Or, d'après l'esprit et la lettre des canons byzantins, leur mariage était nul, car il avait été contracté du vivant de la première femme, Eudoxie Lopoukhine, unie à Pierre par un lien légitime. Et, quoique l'Église grecque admette le divorce en cas d'adultère, aucune sentence ecclésiastique n'était intervenue. Pierre, on s'en souvient, avait de son propre chef parqué Eudoxie dans un couvent, l'ayant obligée de prendre le voile, et, en 1712, avait célébré son mariage avec Catherine à l'église de Saint-Isaac-le-Dalmate. Il en résultait des irrégularités flagrantes : le cas n'était pas facile à résoudre au gré des conjoints de fait. Cependant, Pierre désirait vivement la réhabilitation de son mariage. L'abbé Pichon se l'était laissé dire, et proposait d'en tirer parti. Un remède canonique, à la vérité introuvable, se serait trouvé quand même; l'affaire eût été réglée à Rome, l'abjuration en aurait aplani les voies, et Catherine, désormais fille dévote du Pape, aurait favorisé les efforts d'union, et marié ses trois filles à des princes catholiques.

Le Tsar une bonne fois convaincu par ces motifs, il n'y aurait plus qu'à chercher les moyens de réaliser le programme unitaire. Quel vaste champ s'ouvre ici pour un

esprit inventif! L'abbé Pichon s'y donne libre cours, et và droit aux finances. Pas de spéculation dans la sphère surnaturelle. On renoncera aux annates et aux droits similaires qui se pratiquent en France et en Espagne. L'argent moscovite ne sera point exporté, et le monde se convaincra que le Saint-Siège ne cherche que le salut des âmes. Toutefois, afin de subvenir aux besoins de la Chambre apostolique, le Tsar s'obligera par un traité secret à s'acquitter des frais d'expédition pour les bulles d'évêchés et d'abbayes.

Ce désintéressement délierait les mains au Saint-Siège pour une réforme autrement grave. L'Église russe, depuis le règne de Fedor, était gouvernée par un patriarche qui jouissait dans le peuple d'une haute considération. Pierre avait déjà pris ses mesures pour se débarrasser de ce rival incommode, et l'abbé Pichon y allait d'une manière encore plus radicale. Il rêvait l'abolition complète, de concert avec le Tsar, de l'institution même du patriarcat, source intarissable de dissensions. Pierre y consentirait volontiers, car il est d'avis, observait judicieusement l'abbé, que cette dignité confère en Moscovie un trop grand pouvoir, et que le patriarche tourne facilement au monarque spirituel. Moins jaloux du Pape, cet intrépide niveleur reconnaîtrait sa primauté de juridiction, sa qualité de chef visible de l'Église universelle, vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

A la place du patriarche, — l'idée est neuve, — on créerait trois primats, à Pétersbourg, à Moscou et à Arkhangel, pour atteindre ainsi la Baltique et la Laponie, le royaume d'Astrakhan et les provinces voisines de la Perse et de la Chine. L'établissement des primats offrait deux avantages. Grâce aux énormes distances, que la vapeur n'abrégeait pas encore, ils ne pourraient ni se

concerter entre eux, ni comploter contre le gouvernement. Ensuite les dissensions doctrinales qui se produiraient parmi eux seraient dévolues à Rome, et cet arbitrage déféré d'un commun accord au Saint-Siège serait un signe extérieur de dépendance, un aveu permanent de la primauté papale. Emporté par son zèle d'union étroite avec Rome, l'abbé va si loin qu'il voudrait supprimer le rite oriental et introduire partout les usages latins.

Cependant, dans cet avenir de paix et de concorde qui se déroule devant ses yeux, il aperçoit un obstacle d'ordre politique. Les Anglais et les Hollandais s'efforcent d'empêcher l'union des Églises, et, sitôt qu'elle sera faite, ils s'emploieront certainement pour la détruire. Comment paralyser cette action néfaste? Quelle digue opposer à ce flot montant? Le sieur Pichon n'en voit pas d'autre que de replacer les Stuarts sur le trône d'Angleterre, d'établir avec eux des rapports de bon voisinage, et de renouveler ainsi le Nord de l'Europe. Et c'est encore au Tsar de parfaire cette œuvre.

Très pressé d'en venir à l'exécution et plein d'une confiance imperturbable, l'abbé insinue au Vatican de recourir, pour s'entendre avec le Tsar, aux bons offices de Konon Zotov. Beaucoup de ressources dans cet excellent homme : il a passé dix ans en France, à Marseille, à Toulon, à Paris ; il est versé en mathématiques, en physique, en art nautique, en droit canon et civil; il a l'esprit pénétrant et judicieux; il aime l'équité naturelle, et « l'on peut assurer sans exagération, observe l'abbé, qu'il a toujours marqué, avec toute la droiture possible, un zèle sincère et constant pour la réunion du Czar et de ses États à l'orthodoxie catholique; et comme le comte Zotoff *(sic)* est toujours dans l'intime confidence du Czar, il peut mieux qu'aucun autre Moscovite contribuer à cette réunion ».

Ces appréciations nous donnent la vraie mesure des illusions décevantes du sieur Pichon. En réalité, Konon Zotov était loin d'avoir l'importance qu'on lui suppose gratuitement[1]. Fils de l'ignoble Nikita dont Pierre avait fait le président du trop fameux « concile d'ivrognes », il avait essayé en vain de soustraire son vieux père à ces turpitudes de caractère presque officiel. Afin de ménager sa piété filiale, on le renvoya pour quelque temps à l'étranger où il avait déjà fait ses études. Il rendit des services à son pays, s'occupa de marine, traduisit des livres; mais la pénétration et le tact lui firent toujours défaut. Ses maladresses lui attirèrent des remontrances, et, lorsqu'il s'imagina de marier le tsarévitch Alexis avec une princesse française, il fut bien vite remis à sa place. Un personnage si remuant aura pu jeter à l'abbé de la poudre aux yeux, tous deux étaient capables de se laisser hypnotiser par de vains mirages, mais rien n'indique que l'audience du Tsar ou le mémoire de l'abbé aient eu des conséquences sérieuses. Les tentatives répétées d'union, venant de différents côtés, devaient faire sur le monarque orthodoxe une impression plutôt défavorable et le porter à prendre ces propositions de haut.

III

LE TSAR ET LA SORBONNE

Tandis que le Vatican se bornait à demander la liberté du culte catholique, et le sieur Pichon à combiner des travaux préliminaires d'approche, les docteurs de Sor-

[1] Pékarski, *Naouka*, t. I, p. 155.

bonne posaient hardiment au tsar Pierre en personne la question d'union. Grâce à leurs doctrines jansénistes, ils se croyaient mieux outillés que d'autres pour résoudre ce problème. L'occasion s'en présentait, ils en profitèrent [1].

Au lendemain de l'audience accordée au nonce Bentivoglio, le 14 juin, Pierre visita l'antique fondation de Robert de Sorbon. L'enseignement théologique s'y donnait avec éclat depuis le treizième siècle, des hommes éminents en étaient sortis, mais en ce moment le concile permanent des Gaules, ainsi appelait-on la Sorbonne, traversait une crise pénible. Le 8 septembre 1713, Clément XI avait lancé sa bulle *Unigenitus* qui condamnait cent et une propositions extraites des *Réflexions morales* de Quesnel et frappait au cœur le jansénisme. Une scission funeste se produisit alors dans l'Église de France : la majorité du clergé accepta la bulle; elle ne fut rejetée que par une minorité turbulente. La Sorbonne se rangea d'abord du côté des acceptants, mais, le 5 mars 1717, une grande partie des docteurs se réunit aux quatre évêques qui avaient interjeté appel de la bulle au futur concile. De là, le nom d'appelants donné à toute la coterie. Les docteurs qui se mirent en relation avec Pierre figuraient tous, un seul excepté, parmi ses affiliés. Plusieurs d'entre eux se signalèrent plus tard par l'âpreté de leur polémique contre Rome. Ils tenaient énormément à l'affaire de Russie qui devait entre leurs mains devenir un glaive à deux tranchants. En ramenant tout un peuple à l'unité, ils auraient bien mérité de l'Église universelle; ce peuple reconquis, dûment initié aux principes gallicans, aurait été embauché dans la campagne contre les

[1] *Projet de réunion,* passim. — Minzloff, p. 380, n° 22. — Paris, Bibl. nat., *Suppl. grec, n° 19.* — Affaires étrangères, *Moscovie,* t. 8, 9.

prétendues usurpations du Vatican. Cette politique à double face était familière au jansénisme qui ne voulait ni rompre ouvertement avec le Saint-Siège, ni se soumettre de bonne foi.

Le célèbre *Journal de Pierre Ier*, rédigé vers la fin de son règne presque sous sa dictée et publié dans la suite, décrit l'entrevue du monarque avec les docteurs dans des termes trop caractéristiques pour ne pas être cités intégralement :

« Le 3 juin, ainsi s'exprime le *Journal*, Sa Majesté se rendit à l'académie, où les docteurs de Sorbonne entretinrent Sa Majesté de l'union dans la foi, en disant qu'il serait facile de l'établir. A quoi Sa Majesté daigna leur répondre que cette affaire était grave, et qu'il était impossible de l'arranger dans un bref délai; qu'en outre Sa Majesté s'occupe davantage des affaires militaires. Mais que, s'ils le désiraient en réalité, ils n'avaient qu'à écrire aux évêques russes, car c'est une affaire importante qui exige une assemblée ecclésiastique; en même temps, il daigna promettre aux docteurs que, s'ils écrivaient aux évêques russes, il ordonnerait à ceux-ci, en vertu de l'autorité que Dieu lui avait donnée, de répondre [1]. »

La note laconique du *Journal* doit être complétée par les détails que nous ont transmis les docteurs. Comme d'ordinaire, Pierre arriva sans se faire annoncer officiellement. Il était accompagné de quelques personnes de sa suite, parmi lesquelles se trouvait Vasili Dolgorouki. Au début, le docteur Boursier se trouva seul à leur faire les honneurs de la réception. Il était un des plus jeunes théologiens, mais non des moins ardents jansénistes, au

[1] *Journal Petra Vel.*, t. II, p. 411. — Le 3 juin vieux style correspondait, en 1717, au 14 juin nouveau style.

point de sacrifier plus tard sa position et de prendre la fuite plutôt que de céder. Son premier soin fut de conduire les illustres visiteurs à l'église, où le mausolée du cardinal Richelieu, restaurateur de la Sorbonne, dut faire rêver l'autocrate moscovite. Lorsqu'on passa à la bibliothèque, une légitime curiosité y amena les autres docteurs de la maison. Entouré de la faculté, le tsar Pierre était comme investi par une petite armée sacerdotale. Une discussion théologique planait dans l'air; on ne cherchait que le moyen de la provoquer. Ce n'était pas facile, car, emporté par sa vivacité naturelle, désireux peut-être de dissimuler les contractions nerveuses qui défiguraient parfois son visage, « le Tsar ne tenoit point en place, et il couroit dans la bibliothèque, examinant rapidement les tablettes sans presque s'arrêter. » Enfin, grâce à de gros livres en caractères slavons, on réussit à fixer un moment son attention, et Boursier, porte-voix de ses collègues, s'empressa de lui faire remarquer que, par l'union des Églises de Russie et d'Occident, il mettrait le comble à sa gloire, en ajoutant un triomphe pacifique aux victoires remportées sur les champs de bataille, et que cette réunion n'était pas si difficile à parfaire qu'on se l'imaginait. Un sourire effleura les lèvres du vainqueur de Charles XII, et il répondit par interprète qu'il n'était qu'un soldat. « Pas seulement un soldat, reprit adroitement Boursier, mais aussi un héros, et, en qualité de prince, protecteur né de la religion. » Le Tsar comprit assez ce langage flatteur pour se montrer plus accessible. Abordant de front un sujet qui ne lui était pas inconnu, il observa que trois points contestés de part et d'autre rendaient la réunion difficile : le Pape, la procession du Saint-Esprit; et, comme il cherchait le troisième point, Boursier lui suggéra les azymes et le calice. « Là-dessus, dit Pierre, l'on n'aurait

pas de peine à s'entendre. » Les Sorbonniens se rangèrent aussitôt à son avis, et opinèrent qu'il en serait de même des autres points controversés, les divergences au sujet du Saint-Esprit n'étant que des disputes de mots, et la primauté du Pape, mitigée par les principes gallicans, pouvant s'accorder avec le régime en vigueur dans l'Église russe. Ce fut alors que, soit pour échapper à l'empressement des docteurs, soit pour essayer vraiment d'une nouvelle tentative, Pierre fit sa fameuse proposition de correspondance. « Eh bien, dit-il à Boursier, faites-moi un mémoire sur cette affaire, et dépêchez-vous, car je pars incessamment. Je vous promets de le remettre aux évêques de mes États, et de les obliger à vous répondre. » Cette parole de despote ne parut point choquante dans la bouche du Tsar, tant sa proposition éveillait d'espoir. On échangea encore quelques mots sur la bulle *Unigenitus*, et le hasard voulut que Pierre interpellât le docteur Lemoyne, le seul qui ne fût pas appelant. « La plupart des évêques, répondit celui-ci, sont pour la bulle, et la plupart des docteurs sont contre elle. » Cet aveu n'empêcha point les Sorbonniens de réitérer leurs instances pour la réunion des Églises. Le Tsar, de son côté, renouvela sa promesse, et quitta la faculté fort satisfait en apparence de sa visite. Golikov, à cet endroit certainement impartial, témoigne aussi que les docteurs parisiens surent gagner les bonnes grâces du monarque moscovite [1].

Aussitôt après son départ, il fallut rédiger le mémoire, et le rédiger aussi promptement que possible. Plusieurs théologiens se partagèrent le travail dont la rédaction définitive fut confiée à Boursier. Si les docteurs gagnaient ainsi du temps, ils n'en restaient pas moins, vis-à-vis des

[1] Golikov, t. VI, p. 231. — Réfutation du mémoire sorbonnien dans Gerdil, t. XI, p. 187.

Russes, dans une posture étrange. Ils essayaient de ramener des dissidents à l'unité dont eux-mêmes se détachaient en rejetant la bulle *Unigenitus*, en méconnaissant l'autorité du Saint-Siège. Le mémoire ne pouvait ne pas s'en ressentir; aussi n'est-il qu'un bizarre assemblage de vérités et d'erreurs.

Après une courte allusion aux circonstances qui avaient provoqué l'écrit, les docteurs se répandent en éloges sur l'unité religieuse, consacrée par la parole de l'Apôtre, et qui a pour fondement l'unité même de Dieu, celle de la foi et du baptême. Pour dissiper dès le début les vaines appréhensions, ils prouvent par une longue série de points doctrinaux, admis de part et d'autre, que l'Église russe n'est guère aussi éloignée de Rome que les Églises protestantes. Abordant ensuite le fond de leur thèse, voici le raisonnement dont ils font leur base d'opération. L'unité de la foi, disent-ils, peut s'accorder avec la diversité des rites, pourvu que celle-ci n'implique pas de divergence dans les dogmes. Or, l'Église russe se distingue, il est vrai, de l'Église romaine, par ses rites extérieurs; mais, pour ce qui est des dogmes controversés, nul doute que leur examen approfondi n'ouvre la voie à la conciliation. Partant, il n'est pas aussi difficile que le porte l'opinion générale de voir l'unité rétablie entre l'Orient et l'Occident, pourvu que l'esprit de douceur et de charité anime les discussions. Rien de plus correct que ce syllogisme, dont les deux prémisses ne sont cependant pas d'une égale évidence.

La première, calquée sur le concile de Florence, établit nettement les relations qui unissent sans les confondre les dogmes aux rites. Et c'est avec raison que les docteurs insistent sur ce point, car l'ancienne Russie n'était que trop portée à exagérer l'importance du culte

extérieur, voire à sacrifier l'essentiel à l'accessoire. Les citations de saint Firmilien, de saint Augustin, les allusions à quelques faits historiques viennent donc tout à fait à propos et achèvent de porter la conviction dans les esprits.

Autrement compliquée est la seconde prémisse de la Sorbonne. Sous peine de manquer le but, il fallait esquisser à grands traits un projet de conciliation, reprendre en sous-œuvre la discussion de la veille, et mettre en lumière les trois points dénoncés par le Tsar comme principaux motifs de la scission. Aussi vaste qu'importante, la matière était surtout épineuse pour des appelants, à cause de la primauté pontificale qui avait été nommée en premier lieu. Rien d'étonnant si cette partie du mémoire est non seulement faible, mais encore, dans son ensemble, inavouable pour un catholique. D'après les docteurs, il est en cette matière uniquement de foi « que l'évêque de Rome, qui est le successeur de saint Pierre, est aussi de droit divin le premier des évêques et le premier vicaire de Jésus-Christ, et qu'en cette qualité il est le centre de l'unité et le lien visible de la communion ». Tout le reste appartient au domaine des opinions théologiques que l'on peut à volonté rejeter ou admettre. Pour leur part, les Sorbonniens professent ouvertement que la souveraine puissance a été immédiatement accordée de Dieu au corps des évêques, auquel le Pape lui-même est tenu d'obéir en matière de foi, de schisme et de réforme ; que les oracles du Pape ne sont pas censés infaillibles hors le cas où ils seraient confirmés par les suffrages de l'Église universelle. Quant aux rapports de l'Église avec l'État, ils établissent que le Pape, n'ayant qu'un pouvoir purement spirituel, n'a reçu de Jésus-Christ aucun droit ni direct, ni indirect sur le temporel des rois, et qu'il ne peut sous

aucun prétexte, même de religion, dispenser les sujets d'un prince de l'obéissance qu'ils lui doivent, ni les délier du serment de fidélité. Enfin toute l'autorité attribuée au Saint-Siège par le droit nouveau, soit pour élire les évêques, soit pour confirmer leurs élections, soit même pour les dispenses, ne lui appartient, au gré de la Sorbonne, qu'en vertu du désistement des Églises ou des princes, ou bien encore en vertu de sa dignité patriarcale; à défaut d'un de ces trois titres, elle devient immédiatement caduque. La thèse des docteurs est donc franchement formulée : un Pape à leur façon n'est ni un Grégoire VII, ni un Innocent III, mais un parfait gallican; l'étendue de ses pouvoirs doit être déterminée non par le droit divin, mais par les théories de Jansénius. Inutile d'insister sur l'incohérence du système : il admet d'une part que c'est au Pontife romain de maintenir l'unité de l'Église, et d'autre part il le dépouille des moyens nécessaires pour remplir sa mission.

Le mémoire de la Sorbonne est plus heureux lorsqu'il traite de la procession du Saint-Esprit. Question subtile, si jamais il en fut, où la spéculation rationnelle doit se méfier de ses forces et recourir sans cesse à la révélation, pour s'élever ainsi jusqu'aux mystères de la vie intérieure de Dieu. Que l'on s'étonne, après cela, si elle a provoqué des milliers de volumes, dès qu'un écrivain téméraire eut avancé que le Saint-Esprit procède du Père seulement, et non pas du Père et du Fils, comme l'enseigne l'Église romaine. Les docteurs de Sorbonne ne prétendent pas entrer dans les détails de la controverse; la dégager, autant que faire se peut, des subtilités, et la présenter par son côté facilement saisissable est leur unique dessein. Ils s'acquittent habilement de cette tâche. Pour exprimer le dogme en question, deux formules, disent-ils,

s'emploient généralement, dont l'une se borne à constater que *le Saint-Esprit procède du Père par le Fils*, tandis que l'autre, plus explicite, affirme que *le Saint-Esprit procède du Père et du Fils*. Or, l'Orient accepte la première formule; il ne saurait par conséquent, sauf contradiction, rejeter la seconde. En effet, les deux formules se rencontrent également chez les Pères grecs et latins; elles sont réputées orthodoxes par les conciles, celle-ci est pour le fond identique avec celle-là, et ne s'en distingue qu'au point de vue de la forme. Une seule échappatoire à cet argument : on pourrait soutenir que la formule orientale équivaut à une simple affirmation de l'unité de substance entre le Père et le Fils. Mais voici la réflexion vulgaire qui réduit l'objection à néant : dans cette hypothèse, on serait autorisé à dire, au même titre, que le Fils procède du Père par le Saint-Esprit, car dans les deux cas c'est absolument la même unité de substance qui est en question. Pourquoi cette dernière proposition est-elle si choquante? Pourquoi est-elle inadmissible en théologie? C'est que la formule orientale exprime non seulement l'unité de substance entre le Père et le Fils, mais aussi l'unité de principe dans la procession du Saint-Esprit. C'est sur ce terrain ainsi déblayé à la hâte que les Sorbonniens espéraient pouvoir s'entendre avec les Russes. Du reste, ils n'attachent qu'une importance secondaire à la controverse jadis célèbre du *Filioque*, et ils insinuent qu'il faut chercher ailleurs les causes dernières de la scission ecclésiastique. Michel Cérulaire, qui a consommé le schisme de Photius, n'a invoqué que des prétextes frivoles, et les Russes sont censés avoir contre Rome les mêmes griefs que les Grecs. Enfin, effleurant à peine la question des azymes, le mémoire se termine par un appel pathétique au Tsar : qu'il décore son empire d'un

nouveau titre de gloire en le soumettant à l'Église; nouveau Cyrus, qu'il ramène ses peuples à la vérité d'où jaillissent la paix et la concorde; qu'il renverse le mur de division, qu'il réunisse les deux Églises; ainsi il s'élèvera au-dessus de ses ancêtres par l'éclat de son œuvre et la célébrité de son nom.

Tel est à peu près le contenu de cet écrit composé en vingt-quatre heures et signé dès le lendemain, 15 juin, par dix-huit docteurs de Sorbonne, y compris le non-appelant Lemoyne. Sur le conseil du maréchal de Tessé qui servait d'intermédiaire auprès du Tsar, il fut traduit en latin, et pour plus de solennité, le 19 juin, légalisé à l'archevêché de Paris.

Sur ces entrefaites, Pierre ayant quitté la capitale, le mémoire alla le rejoindre en route. Il fut reçu par le Tsar avec des paroles courtoises à l'adresse des docteurs. On verra plus loin la réponse officielle des évêques russes; il suffit pour l'heure de constater l'isolement auquel se condamnait la Sorbonne. Sauf les gallicans à outrance, ni catholiques, ni protestants ne pouvaient faire cause commune avec elle : aux yeux des uns, elle trahissait la vérité; aux yeux des autres, elle ne renonçait pas suffisamment aux prétendues aberrations.

En effet, les principes qu'elle propose comme base de réunion sont trop évidemment subversifs de la hiérarchie ecclésiastique et des prérogatives du Saint-Siège pour être admis par des croyants soucieux de leur orthodoxie. Quant aux protestants, c'est Buddée qui s'est fait leur interprète dans un pamphlet imprimé plus tard en Allemagne [1]. Avec une amère ironie, le professeur d'Iéna

[1] L'opuscule de Buddée (*Ecclesia Romana, cum Ruthenica irreconciliabilis*) a été attribué à Prokopovitch. Il est plus probable qu'il n'a fourni que les matériaux.

reproche aux Sorbonniens d'avoir atténué la doctrine catholique, en quoi il n'a malheureusement pas tort. Reprenant ensuite point par point leur mémoire, il en fait une critique rigoureuse au point de vue d'un protestantisme avancé ou, si l'on veut, d'un rationalisme mitigé. Suivre pas à pas le professeur tudesque à travers ses erreurs, ses réticences et ses calomnies serait trop fastidieux; disons seulement qu'il s'efforce de démontrer que, loin d'être facile, la réunion de l'Église russe avec Rome présente au contraire des obstacles insurmontables. La raison qu'il en donne se place d'elle-même sous la plume d'un protestant : l'Église russe, dit-il, est complètement asservie au pouvoir temporel; le Tsar aurait tort de renoncer, en faveur du Pape, à cette prérogative. C'est là le fond de la pensée de Buddée. Elle se fait jour en dépit des précautions oratoires dont s'entoure l'auteur, de ses digressions élogieuses à l'adresse du Tsar, de ses violentes diatribes contre l'Église catholique.

Pour en finir avec cette analyse déjà trop longue, il reste encore à faire une dernière critique. Le mémoire de la Sorbonne trahit une connaissance imparfaite, pour ne pas dire une complète ignorance, de l'histoire de l'Église orthodoxe. Il confond hardiment la cause des Russes avec celle des Grecs sans se douter que la pensée religieuse a traversé en Russie ses propres phases. Les aberrations de Byzance, ses griefs contre Rome sont échus, il est vrai, en partage aux Moscovites à titre d'hoirie, mais parallèlement la hiérarchie russe s'est constituée d'une manière indépendante et toute particulière. A l'époque où nous sommes, la troisième Rome découronnée ne gardait plus que le souvenir de ses anciennes splendeurs. Désormais le centre de l'administration ecclésiastique se trouvait à Pétersbourg, sous la surveillance du

Tsar, entre les mains de ses agents. On était dans une situation provisoire, à la veille de la création du synode. Déjà les plus hauts dignitaires de l'Église se ravalaient à l'état de simples fonctionnaires, privés de l'indépendance légitime et soumis en tous points au pouvoir séculier. Promettre d'avance que le gouvernement de l'Église russe resterait intact, n'était-ce pas s'aventurer sur un terrain périlleux? Mieux renseignés, les docteurs parisiens eussent peut-être reculé devant le sacrifice complet de la liberté ecclésiastique.

Du reste, les événements ne permirent point que leurs convictions fussent mises à de trop rudes épreuves. Le tsar Pierre tint parole. Rentré à Pétersbourg, quoique accablé d'affaires et de terribles soucis domestiques, il remit le mémoire aux évêques de son entourage, leur enjoignit de faire une réponse, les entretint de la Sorbonne, et en fit un grand éloge. Le croirait-on? La doctrine parisienne parut suspecte en Russie. Les Jésuites furent consultés [1]. Ils déclarèrent que le mémoire exprimait des opinions jansénistes et non des croyances catholiques. Par mesure de précaution, ils ajoutèrent que l'union des Églises ressortit au Saint-Siège et non aux facultés de théologie. Cette observation n'arrêta point la correspondance. Deux projets de réponse furent rédigés, l'un par Théophane Prokopovitch, évêque pour lors de Pskov, l'autre par Stéphane Iavorski, administrateur intérimaire du patriarcat [2]. Au point de vue polémique, les deux écrits s'en tiennent aux mêmes échappatoires, mais ils reflètent par leurs nuances la diversité des sentiments qui animaient leurs auteurs. En dernière analyse, c'est

[1] Vienne, Bibl. Palatine, 3197, ad ann. 1717.

[2] Ces deux lettres ont été souvent réimprimées en Russie, en France et en Allemagne. *Projet de réunion,* p. 411 et suiv.

la même pensée qui s'y reproduit : l'Église russe n'est aux yeux de ses champions qu'une partie de l'Église orientale; elle ne peut par conséquent s'engager, à l'insu des patriarches d'Orient, dans une controverse de si haute portée. Tout au plus oserait-elle risquer des démarches préliminaires. Mais quelle singulière différence dans la manière de formuler cette excuse!

Théophane, le mauvais génie de Pierre, imbu d'idées protestantes, se piquait trop d'érudition et de science pour ne pas être choqué du ton magistral des Sorbonniens. Il constate avec affectation que les motifs de la scission religieuse sont assez connus des théologiens, et, sans se donner la peine de les examiner, il insiste complaisamment sur les difficultés d'une réunion des Églises. Un concile œcuménique ou une entente préalable avec les patriarches d'Orient serait la première et inéluctable condition à remplir. Trop persuadé lui-même des lenteurs qui rendraient dans cette voie la conciliation plutôt chimérique que tardive, il propose comme pis-aller une correspondance épistolaire entre les théologiens des deux camps. Le frappant contraste entre ces deux offres, les réflexions qui les accompagnent, le style même de la lettre légèrement ironique et d'une froideur glaciale en disent assez sur les intentions de l'auteur. Éviter une discussion sérieuse, et trouver des fins de non-recevoir qui ne soient pas tout à fait malhonnêtes, voilà ce qu'il veut. L'ami de Buddée ne pouvait pas vouloir autre chose.

Tout au contraire, Iavorski ne demande pas mieux que d'activer la correspondance avec l'Orient. Il ne partageait, à l'endroit des Latins, ni les préjugés, ni les dispositions haineuses de Théophane. Soucieux de la dignité de l'Église, sa conscience se révoltait à la vue des réformes anticanoniques de Pierre; et, si la timidité l'empêchait de

frapper un grand coup, l'instinct du vrai le poussait fortement à chercher ailleurs un point d'appui plus solide. Sa lettre est l'image de son âme; elle en trahit, à l'insu peut-être de l'auteur, les cruelles incertitudes. Après des éloges emphatiques de l'école parisienne et de ses docteurs, dont il a reconnu la sagesse dans le mémoire comme on reconnaît le lion à ses griffes, Iavorski avoue qu'il est séduit et touché par leur pressante invitation, mais il ne dissimule pas son embarras. Est-ce l'Orient ou l'Occident qui a provoqué la funeste discorde? Est-ce à celui-ci de dicter les conditions de la paix ou à celui-là de faire valoir ses griefs? C'est la question qu'il se pose, et qu'il essaie d'expliquer par une comparaison ingénieuse. Marthe se plaignait au Sauveur d'avoir été abandonnée par Marie; à son tour, Marie ne pouvait-elle pas se plaindre d'avoir été laissée toute seule aux pieds du divin Maître? Ainsi en est-il des deux Églises. Si l'Église latine regrette la séparation de l'Église d'Orient, celle-ci peut élever contre elle sa voix accusatrice, et, pour ne rien dire du reste, lui reprocher l'addition du *Filioque* au symbole. Iavorski se contente de quelques vagues allusions aux dissentiments religieux, et il déclare sans détour que, dans les circonstances actuelles, une démarche efficace en faveur de la réunion serait impossible. Mais, s'il est d'accord avec Prokopovitch sur le fond de la question, il s'en éloigne étrangement dans les motifs qu'il allègue. Aux yeux de Iavorski, le grand obstacle, c'est la vacance du siège patriarcal de Moscou. Le 34e canon prescrit aux évêques de ne rien entreprendre sans le consentement de leur chef hiérarchique. Or, l'Église de Russie, veuve de son patriarche, est par là même privée de son chef. Dans ces conditions, accepter une polémique et débattre les plus graves questions serait s'assimiler aux « membres

qui voudraient faire leurs fonctions ordinaires sans le principe de mouvement qui doit les animer ». Cette déclaration faite, Iavorski rentre dans le même ordre d'idées que Théophane, et s'en tient à peu près aux mêmes propositions, à la différence qu'il représente le mémoire de la Sorbonne comme envoyé aux patriarches d'Orient, et qu'il promet de faire parvenir leur réponse à Paris.

En comparant les deux lettres, on devine aisément que les préférences du Tsar durent se porter sur celle de Théophane. Le créateur du synode ne partageait pas les idées de Iavorski sur le patriarcat de Moscou; se mettre à la remorque des Orientaux n'entrait pas non plus dans ses vues. Aussi est-il permis de supposer que l'envoi du mémoire en Orient, présenté par Iavorski comme un fait accompli, est toujours resté à l'état de *pium desiderium*.

En effet, les Sorbonniens ne reçurent officiellement que la réponse de Prokopovitch, datée de Pétersbourg, 15 juin 1718, vieux style, et signée de Iavorski, de Prokopovitch, de Barnabé, archevêque d'Arkhangelsk. Encore fit-elle à Paris un long séjour dans les bureaux du ministère. Le 18 mai 1719, l'abbé Dubois se décida enfin à convoquer Boursier au Palais-Royal, en le priant, sans dire pourquoi, d'apporter avec lui le mémoire présenté, en 1717, au Tsar. Grand émoi parmi les docteurs et conjectures variées. On crut devoir obtempérer quand même. L'aimable accueil de Dubois réduisit à néant toutes les appréhensions. Il n'eut pour les procédés de la Sorbonne que des éloges, et se rallia sérieusement à l'opinion qu'en vue des alliances avec l'Occident, le Tsar poursuivait toujours la réunion des Églises. En guise de preuve, hélas! peu convaincante, il montra une copie de la lettre de Théophane; mais, pour ne pas empiéter sur les droits

d'autrui, ne consentit pas à la livrer. Ce fut le cardinal de Noailles, en qualité d'archevêque de Paris et proviseur de Sorbonne, qui, peu de temps après, remplit cette formalité. A leur grande déception, les docteurs ne reçurent qu'une copie non légalisée de la réponse épiscopale qui ne présentait ainsi aucun caractère officiel.

Vers la même époque, la réponse de Iavorski, rejetée par le Tsar, fut, à titre de simple document, publiée en Allemagne sous la signature des évêques de la Grande, Petite et Blanche Russie. Un bon ami en communiqua le texte aux Sorbonniens, d'où nouvelle perplexité. Et ce n'était pas tout. En 1719, Buddée lançait sa brochure, mentionnée plus haut, et critiquait vivement le mémoire présenté au Tsar. Cette posture devenait intolérable. Une polémique s'engageait en Allemagne, les évêques russes taillaient leur plume, et la Sorbonne ne voyait arriver aucune pièce officielle, aucun renseignement authentique.

Les docteurs s'en préoccupaient. D'après les rumeurs qui leur parvenaient de Pétersbourg, Théophane passait pour l'artisan de leur défaite. C'est lui qui aurait paralysé la bonne volonté du Tsar, et inventé la consultation avec l'Orient pour renvoyer toute l'affaire aux calendes grecques. Son ambition effrénée, son antipathie contre les Latins justifiaient ces soupçons d'intrigues. Les docteurs s'en prenaient aussi au malin abbé Dubois. N'aurait-il pas gardé en portefeuille quelque précieux parchemin, venu des bords de la Néva, scellé et parafé, qui leur aurait permis de poursuivre la correspondance et d'obtenir un éclatant succès? Leur opposition à la bulle *Unigenitus* les exposait aux représailles de la cour; ils se croyaient persécutés et posaient volontiers en victimes.

Déçus de ce côté, déroutés dans leurs recherches, ils

essayèrent d'un autre artifice pour se rappeler à la Russie. Le prince Vasili Dolgorouki, que Pierre en partant avait laissé à Paris et qui avait naguère accompagné son maître à la Sorbonne, fut obligeamment invité à renouveler sa visite. On devine l'arrière-pensée. Dans un échange de vues qui dura trois heures, le prince émit l'avis que le meilleur moyen de s'entendre serait d'organiser à Pétersbourg des conférences entre les théologiens des deux partis. Plein d'ardeur pour ce projet, il promit de revenir encore une fois pour le traiter à fond, et d'envoyer en attendant un Nouveau Testament qu'il avait fait imprimer, et une carte du littoral de la mer Caspienne gravée par ordre du Tsar. Belles espérances qui ne se réalisèrent jamais. Le prince ne reparut plus, son envoi n'arriva point. Les docteurs se persuadèrent que c'était encore le ministère qui leur avait joué ce vilain tour. Tandis qu'ils s'armaient de patience, des événements imprévus les orientaient vers la voie indiquée par le prince Dolgorouki. Nous verrons bientôt un représentant de la Sorbonne planter sa tente dans le cœur même du pays et se faire écouter par des orthodoxes.

CHAPITRE II

DERNIÈRES NÉGOCIATIONS AVEC ROME

I. Le tsarévitch Alexis. Le très saint Synode. — Année funèbre. — Alexis récalcitrant. — Dilemme angoissant. — Fuite d'Alexis. — Il est interné à Ehrenberg et à Saint-Elme. — Ramené à Pétersbourg. — Condamné à mort. — Conséquences de l'enquête. — Les partisans d'Alexis. — Incident de Dosithée. — Le protopope Jacques Ignatiev. — Consultation piquante. — Le *Règlement ecclésiastique*. — Organisation du synode. — Influence du procès d'Alexis. — Un sacrement profané. — Un cercle vicieux.

II. Nouvelle expulsion des Jésuites. — Les Jésuites à Moscou sous pavillon impérial. — Dialogue avec Kourbatov. — Le secret de tout le monde. — Le P. Innes. — En 1706, autorisation de construire une église en pierre. — L'archevêque Zielinski interné chez les Jésuites. — Réclamation du P. Berula. — Excursion du P. Milan. — Le P. Zierowski à Pétersbourg. — Ses impressions. — Serment de fidélité. — Griefs contre l'Autriche. — Otto Pleyer renvoyé. — Représailles autrichiennes. — — Expulsion des Jésuites. — Perquisition à Pétersbourg. — Procédé brutal à Moscou. — Bilan de la mission. — Démarches du général Weisbach.

III. La statue de Vénus et le diplôme. — L'amiral Zmajevich. — L'abbé Cruzzola. — Le P. Giacomo demandé par le Tsar. — Franciscains et Capucins en Russie. — Dissensions. — Une Vénus achetée par Kologrivov. — Défense de la laisser sortir de Rome. — Intervention de Ragousinski. — Clément XI offre le marbre à Pierre. — Le cardinal Ottoboni et les reliques de sainte Brigitte. — Négociations pour le diplôme. — Projet et contre-projet. — Mort de Clément XI. — Rapport du P. Apollinaire. — Préférences du Tsar pour les Dominicains. — Sa mort.

I

LE TSARÉVITCH ALEXIS. — LE TRÈS SAINT SYNODE

Au zèle persévérant des docteurs de Sorbonne, Pierre n'opposait qu'indifférence doublée de courtoisie. Des

événements de famille et les réformes qu'il méditait l'éloignaient de plus en plus d'une conciliation que, du reste, il n'avait jamais prise au sérieux.

L'année 1718 est une année funèbre, marquée par la mort du tsarévitch Alexis dans des conditions tristes [1]. Le fils de la répudiée était l'âme de la sourde mais irréductible opposition contre les mesures novatrices de Pierre. L'ancien régime avec sa rouille séculaire s'incarnait dans cet homme aux habitudes grossières, hanté par l'idéal d'un monde disparu. Nul doute que, succédant à son père, comme c'était son droit, Alexis n'eût brusquement fait reculer la Russie en arrière et repris les traditions de la routine moscovite. Mais Pierre veillait sur son œuvre. Il n'entendait pas l'exposer à une faillite. Que le sentimentalisme et les combinaisons familiales y fussent pour quelque chose, j'hésite à le croire. La ligne d'évolution de Pierre se dessine plus simplement. Alexis se dressait devant lui comme un obstacle, et il l'a broyé impitoyablement. S'il n'a pas mieux assuré l'avenir de l'empire, s'il n'a pas transmis son héritage à une lignée digne de lui, c'est que le temps et l'occasion ont trahi le despote trop habitué à se faire obéir.

Après avoir vainement essayé de le façonner à son image, l'avoir menacé de le déshériter, Pierre mit son fils en face d'un angoissant dilemme : s'amender sérieusement ou s'ensevelir dans un couvent. Alexis opta pour le couvent, mais Pierre ne se pressa point de lui en ouvrir les portes. Il partit pour l'étranger s'enrichir d'observations et conclure des alliances politiques. Vis-à-vis de son fils, sept mois d'inquiétant silence, et puis, le 26 août 1716, nouvelle et impérieuse sommation datée de Co-

[1] OUSTRIALOV, t. VI, *passim*. — PÉKARSKI, *Naouka*, t. II, p. 420. — WALISZEWKI, *Pierre le Grand*, p. 560. — VOGUÉ, *passim*.

penhague : rejoindre le Tsar à l'étranger ou se revêtir, sans tarder, de la bure. Traqué dans ses derniers retranchements, Alexis mit alors à exécution le projet qui devait le perdre. Il quitta Pétersbourg, mais, au lieu d'aller retrouver son père, il se rendit secrètement à Vienne auprès de l'empereur Charles VI, son beau-frère. Il était accompagné de sa maîtresse Euphrosine, déguisée en page, Finnoise de basse extraction, qu'il avait installée chez lui du vivant même de sa femme; et son incessante préoccupation était d'avoir un pope à sa disposition et de ne pas manquer les offices. Cet alliage de dévotion rituelle avec une conduite licencieuse, hérité de Byzance, se pratiquait à Moscou, et n'est pas encore complètement démodé dans la Russie moderne. A l'hôte importun qui s'improvisait presque brutalement chez lui, l'Empereur ne refusa point de donner asile. Toutefois, conscient de la gravité du fait, et prévoyant de rudes démêlés avec le Tsar, il essaya de cacher Alexis et de faire perdre ses traces. D'abord il l'interna, au fond du Tyrol, dans la forteresse d'Ehrenberg, et, comme le mystère s'éventait, il le fit transférer à Saint-Elme, autre châtéau fort, situé sur une haute montagne, non loin de Naples, et cédé à l'Autriche par le traité d'Utrecht.

Malgré les plus minutieuses précautions, et quoique le Tsarévitch fût traité en *Masque de fer*, les limiers moscovites ne tardèrent pas à découvrir le lieu de son refuge. A leur tête se distingue Pierre Tolstoï. L'ancien ambassadeur aux tendances unionistes ne pense plus qu'à son mandat policier. Son astuce et ses mensonges triomphent des résistances d'Alexis qui consent à rentrer en Russie. Et à peine est-il en possession de sa proie que Tolstoï demande le prix du sang. Car ce sont des scènes sanglantes qui vont se dérouler autour du trône.

Pierre avait promis le pardon à son fils et même — c'était l'idée obsédante du malheureux — le mariage avec Euphrosine, à la double condition du renoncement à la couronne et d'un aveu complet de ses agissements. La stipulation est acceptée, et l'enquête commence. On la fait et refait. Avec son cortège épouvantable de fer et de feu, elle anticipe le châtiment. Pierre y prend personnellement part, fouillant les consciences, scrutant les intentions, écrivant de sa main les questionnaires. Les témoignages les plus accablants furent ceux de la perfide Euphrosine que son amant avait toujours innocentée, et qui livra secrets et lettres. Seule de tous les complices, elle fut non seulement épargnée, mais encore rémunérée. Quant aux autres, ils furent, au gré du Tsar, empalés, roués vifs, décapités, knoutés, exilés, condamnés aux travaux forcés. Restait le principal coupable. Méritait-il le pardon qu'on lui avait fait entrevoir? Pierre ne voulut point trancher la question lui-même. Une cour de justice est convoquée. Les plus hauts dignitaires civils et militaires en font partie. Ils sont au nombre de cent vingt-sept. Au-dessus de leurs tétes plane le verdict fatal. Le 24 juin, Alexis est condamné à mort. Deux jours après il n'était plus.

A-t-il réellement subi sa peine? Est-il tombé de frayeur et d'épuisement? Des serviteurs trop dévoués ont-ils prévenu le bourreau officiel? Tout cela est enveloppé de mystère. Après avoir remué pendant quatorze ans la poussière des archives, Oustrialov, historien complaisant, n'ose pas hasarder d'avis péremptoire, et laisse au choix du lecteur neuf versions discordantes sur la fin d'Alexis. Il est certain que Pierre s'est donné beaucoup de mal pour accréditer partout la version officielle qui laisse le Tsarévitch mourir d'un coup d'apoplexie à la lecture qu'on lui

fait de l'arrêt suprême. Aussitôt après la catastrophe, Pierre exprime la crainte que la calomnie ne s'empare de cette affaire, et, à plusieurs reprises, il insiste sur la véracité et l'exactitude du texte lancé par les bureaux. L'Europe a dressé l'oreille, on veut capter son opinion. Une dépêche circulaire est donc adressée à tous les diplomates russes, et un déluge de brochures à estampille facilement reconnaissable inonde les cours étrangères [1]. Et, malgré tant d'efforts, un souffle de scepticisme persiste à travers les âges. On penche à croire que la mort du Tsarévitch a été violente. Si personne n'a porté la main sur lui, c'est que la torture a remplacé le bourreau. Oustrialov lui-même est obligé d'avouer que cette hypothèse est de toutes la plus probable. Un organisme détraqué par l'abus de la boisson, en proie aux plus violentes émotions, pouvait-il résister au supplice de la question? Quoi qu'on dise, le stigmate sanglant reste au front de Pierre. Avant lui, dans un accès de furieuse colère, Ivan IV le Terrible avait donné à son fils un coup mortel d'épieu. A la vue du cadavre, sa douleur éclate en sanglots. L'assassin a la pudeur du repentir. Pierre ne connaissait pas ces retours sur lui-même. Au lendemain de la mort d'Alexis, il est en fête. Le 27 juin est l'anniversaire de la victoire de Poltava : il y a banquet, divertissements, feux d'artifice. Le drame familial est brusqué. Rien n'y paraît plus. Le maître a repris sa belle humeur.

Si le deuil n'a pas de prise sur le père, le monarque n'en a l'esprit que plus libre pour dresser le bilan des découvertes qui se sont produites au grand jour. L'enquête n'avait été, dans toute la rigueur du mot, qu'un vaste procès de tendance. En fait de complot, on ne tire

[1] Pékarski, *Naouka*, t. II, p. 426. — Soloviév, t. XVII, col. 490. — Paris, Affaires Étrangères, *Moscovie*, t. IX.

au clair qu'une intrigue amoureuse d'Eudoxie Lopoukhine avec un vulgaire officier du nom de Glébov. Aussitôt le malheureux amant est empalé. Les faiblesses de l'épouse infidèle, ses lettres galantes, ses aveux sont livrés à la curiosité malsaine du public dans le manifeste tapageur du 5 mars 1718 [1]. La cabale s'évaporait en tripotages, et Alexis n'y entrait pour rien. Où chercher les chefs d'accusation? A défaut de crime d'État et de conjuration réelle, on s'acharnait contre les dispositions intérieures et les désirs coupables. Mettre à nu les cœurs, surprendre leurs desseins même hypothétiques, faire vibrer les fibres les plus secrètes et en saisir les échos, voilà où prétendaient en venir ces farouches inquisiteurs. Sans doute, Pierre le savait, l'opposition ne désarmait point. Grâce à l'odieuse enquête, il put en mesurer la profondeur et l'étendue, en sonder les racines, en constater les ramifications. Le monde clérical y jouait un grand rôle.

Alexis avait de nombreux partisans dans le haut et bas clergé, clergé blanc et clergé noir. Mécontents, fanatiques, visionnaires foisonnaient dans la tribu de Lévi. A leurs yeux, le Tsar bigame et germanisant passait pour l'Antéchrist, le fléau du peuple, l'avorton d'une femme étrangère. Ils formaient le noyau d'une armée réactionnaire qui, docile à l'appel, eût été à la dévotion d'Alexis. Sur un peuple ignorant, d'une piété bâtarde, exaspéré par les réformes, leur parole pouvait exercer une action pénétrante. Le Raskol servait d'avertissement; il offrait la preuve du degré d'intensité qu'atteignaient les remous

[1] Oustrialov, t. VI, p. 477. — Voici le jugement de Pékarski, *Naouka*, t. II, p. 418, sur les complices d'Alexis : « Lecture faite du manifeste, on peut donc uniquement prendre en pitié les aberrations et la crédulité de ces hommes, mais on ne saurait voir en eux des criminels d'État. Toute leur faute se réduit à des lettres et discours futiles, ainsi qu'à avoir appartenu au parti plus faible et privé de toutes ressources. »

populaires provoqués par les scrupules religieux. Alexis s'en doutait bien. Il n'aurait qu'un mot à dire, et tous ses partisans seraient mobilisés, ils marcheraient comme un seul homme. Aussi est-ce non seulement aux sénateurs, mais encore aux évêques qu'il s'adresse. Il leur envoie de Saint-Elme une lettre circulaire et suggestive : qu'on ne l'oublie pas, il est en parfaite sécurité, un grand monarque le protège, à son heure il reviendra, et que le peuple lui reste attaché.

Curieux et instructif est l'incident de Dosithée, évêque de Rostov. Encore simple archimandrite, il recevait dans son couvent, à la nuit tombante, la malheureuse Eudoxie avec son amant Glébov. A l'échange mutuel de plaintes qui servait à leurs entretiens de thème favori succédèrent les visions prophétiques. Des images parlantes dévoilaient à Dosithée l'avenir, et, prévoyant sans regret la mort de Pierre, il annonçait qu'Eudoxie rentrerait au Kremlin et reprendrait sa place à la cour. Quel baume pour le cœur ulcéré de cette femme condamnée au cloître qu'elle abhorre! Pleine d'espoir, elle quitte son voile et sa bure, reprend ses costumes séculiers, et peu s'en faut qu'elle n'étouffe à force de prostrations devant les images thaumaturges. Mais les années passent, rien ne change, et Dosithée s'en prend à certains pécheurs qu'il faut auparavant faire sortir des feux de l'enfer. Déjà ses prières les avaient délivrés à moitié, lorsque, dénoncé par Eudoxie, il est arrêté et amené à Moscou pour y être jugé par ses pairs. On alla vite en besogne. Le voyant est dégradé, soumis à la torture, condamné à mort, exécuté. Mis en présence de ses juges et confrères, il leur avait lancé cette parole vengeresse et révélatrice : « Je suis seul victime dans cette affaire; mais voyez donc ce qui se passe au fond de vos cœurs, écoutez ce qui se dit dans le peuple. »

Un autre complice tient à peu près le même langage. Alexis aimait à s'entourer de pères spirituels et de confesseurs. Plus d'une fois il avait révélé les arcanes de sa conscience au protopope Jacques Ignatiev. Et ne voilà-t-il pas qu'il le met aussi en cause ! Il s'agit d'un homme protégé par le droit divin. Le secret sacramentel sera-t-il gardé et respecté? Servira-t-il de rempart suffisant? Alexis fait lui-même des aveux, et, dans les spasmes de la torture, Ignatiev les confirme. Son pénitent lui a confié, sous le sceau de la confession, qu'il a désiré la mort du Tsar. Et la réponse du confesseur avait été : « Dieu te pardonne. Nous en sommes tous là. Le peuple souffre trop. »

Cette hostilité du clergé capable d'inventer des visions et dominant les consciences fit sur le tsar Pierre une durable impression. A côté de Dosithée et d'Ignatiev, il y avait d'autres prêtres, d'autres moines, tous animés du même esprit d'opposition. Ceux que l'enquête put atteindre subirent leur peine, mais la masse restait, dans ses profondeurs, intacte et menaçante. Pierre n'était pas homme à tolérer cet état de choses. Depuis longtemps il méditait la réforme du clergé. Tout à l'heure il la mettra en pratique, et l'on verra dans l'ensemble de son œuvre et dans quelques détails caractéristiques l'influence du procès d'Alexis et de l'enquête.

Saint-Simon raconte une piquante consultation du Tsar orthodoxe auprès d'un roi huguenot[1]. Pierre aurait entretenu Guillaume de Hollande de ses vaporeux projets de réunion avec Rome. Celui-ci l'en aurait dissuadé et lui aurait conseillé d'imiter l'Angleterre, « et de se faire lui-même chef de la religion chez lui, sans quoi il n'y serait jamais bien le maître. » Quoi qu'il en soit de ces confi-

1. SAINT-SIMON, t. IX, p. 226.

dences, toujours est-il que, sans se préoccuper des modèles d'outre-mer, guidé par l'expérience acquise et son instinct de despote, Pierre sut créer un mécanisme puissant qui ravala l'Église sous la dépendance absolue de l'État. Depuis la mort d'Adrien, le patriarcat n'existait plus en Russie : le champ était libre aux innovations.

La pensée réformatrice de Pierre s'est incarnée dans le célèbre *Règlement ecclésiastique* [1]. On sait quel a été, pour cette œuvre, son collaborateur assidu. Théophane Prokopovitch, réputé protestant par d'intègres collègues, tenait la plume, soignait les détails, documentait les principes, développait les points de vue; mais l'inspiration venait du maitre. Parfait accord entre eux. Ni l'un ni l'autre ne semblent jamais avoir songé que l'Église est une société divinement établie sur un fondement inébranlable, avec une hiérarchie spéciale, des droits imprescriptibles, des promesses impérissables et un but surnaturel. Table rase est faite de ces vérités primordiales. L'Église est traitée en création purement humaine, ne relevant que du pouvoir civil, soumise à ses lois et à son bon plaisir. Cet envahissement arbitraire du domaine ecclésiastique, divinement soustrait à l'homme, constitue le vice capital du *Règlement*, et en fait un instrument d'oppression bureaucratique. Les fréquents appels aux conciles généraux, les citations des Saints Pères dissimulent mal cette tendance fâcheuse, et ne sauraient en atténuer la portée.

C'est avec cette mentalité que Pierre mit la dernière main à la nouvelle charte constitutive de l'Église russe. Il avait adopté dans toute l'étendue de l'Empire, pour les diverses branches de l'administration, le système des

[1] Une traduction latine en a été publiée à Pétersbourg, en 1785, par le prince Potemkine, sous le titre : *Statutum canonicum sive ecclesiasticum Petri Magni, vulgo Regulamentum.*

collèges, espèces de ministères, où plusieurs agents remplacent le ministre responsable et se contrôlent mutuellement. L'Église eut aussi son collège décoré du nom pompeux de très saint synode, il faisait pendant au sénat dirigeant, organisé de la même manière, selon les mêmes principes que les bureaux laïcs quelconques. Primitivement, il était composé d'un président, deux vice-présidents, quatre conseillers et quatre assesseurs, nommés par le Tsar et choisis à son gré parmi les évêques, prêtres et moines. Bien que ces élus fussent au premier plan sur la scène, ce n'est point parmi eux qu'il faut chercher le personnage le plus important du synode. A côté d'eux, en réalité au-dessus d'eux, fonctionne le procureur général, chargé d'être « l'œil » du maître. Toute une chancellerie travaille sous ses ordres. C'est lui qui est la cheville ouvrière. L'initiative lui revient dans toutes les affaires ; il les présente, munies de références suggestives, au synode, recueille les votes, fait son rapport directement au Tsar, et lui sert d'intermédiaire officiel dans ses relations avec le clergé. Sans en porter le titre, il est un vrai ministre des cultes, et ministre d'autant plus impérieux que, selon la pensée de Pierre, les fonctions de procureur synodal conviennent mieux aux anciens militaires et à leurs habitudes de commandement. Ce rapprochement vaut un programme. Un homme à poigne, façonné lui-même à la discipline, obligé par état de l'inculquer à d'autres, ne souffrira pas de résistance à ses ordres et saura faire évoluer les membres du clergé comme les soldats d'un régiment.

D'ailleurs une rigoureuse concentration semblait opportune, car la sphère d'action du synode ne laissait pas d'être singulièrement vaste. Toute la tribu de Lévi, — le clergé formant une caste, — depuis les évêques des plus grands

diocèses et les archimandrites des plus riches monastères jusqu'à la veuve du dernier sacristain qui serait mort dans les glaces de la Sibérie, tous les laïcs impliqués d'une manière quelconque dans des affaires de conscience dépendaient du nouveau bureau qui seul désormais légiférait en matière religieuse, accordait les dispenses spirituelles et gouvernait l'Église. Après avoir concentré ainsi dans le synode la plénitude du pouvoir sacerdotal, l'avoir mis sous la surveillance, pour ne pas dire sous la tutelle, de son représentant, Pierre consomme l'usurpation des droits de l'Église en gardant pour lui la suprême autorité, s'érigeant en juge du synode qui prononce sans appel et en dernier ressort. Plus la prérogative est exorbitante, mieux il faut la faire pénétrer jusqu'au fond des âmes. Les membres du synode sont donc obligés, sous la foi du serment, de la reconnaître au Tsar qui ne manquera point de s'en prévaloir [1]. L'abdication était complète, complète aussi la mainmise de l'État sur l'Église. César pénétrait dans le sanctuaire, s'y installait en dominateur, dictait la loi à un clergé asservi, lié aux poings et aux pieds. C'en était fait de la liberté de l'Église. Désormais, ses plus hauts représentants ne seront plus que des fonctionnaires, justiciables en dernier lieu par-devant le pouvoir civil. Comment la sève vivifiante ne tarirait-elle pas dans sa source? La charte constitutive du Tsar équivalait à une sentence de mort.

Sans doute il serait téméraire d'affirmer que le procès d'Alexis ait été la cause déterminante des réformes ecclésiastiques; mais, en toute justice, une part d'influence,

[1] Le serment des membres du synode contient ces mots : « Confiteor porro et jurejurando assevero supremum hujusce Collegii judicem esse ipsum totius Rossiæ Monarcham, Dominum Nostrum clementissimum. » *Stat. can.*, p. 6. — Cette formule a été abrogée en 1901.

ne fût-ce que dans un seul point de haute portée, doit lui être attribuée. L'idée de la réforme était certainement préexistante. Étant donné le caractère autoritaire du réformateur et son mépris croissant des traditions les plus respectables, son œuvre devait être liberticide et déprimante. Le choix d'un système n'était donc plus à faire; il ne restait qu'à le mettre en pratique, avec plus ou moins de conséquence, plus ou moins de rigueur. Or, sous l'action du fer et du feu, l'opposition, dévoilant ses procédés et donnant la mesure de ses forces, fournissait à Pierre les moyens de la poursuivre dans ses replis ténébreux, et provoquait une répression de plus en plus impitoyable. Quelques traits du *Règlement* sont, à ce point de vue, caractéristiques et convaincants. Ainsi l'image de Dosithée, colporteur de visions mensongères; celle de Jacques Ignatiev, écoutant les confidences d'Alexis, flottaient certainement devant ses yeux, lorsque Pierre se déchaînait contre les faux prophètes et les confesseurs de traîtres. L'allusion au Tsarévitch est même tout à fait explicite et sert de préambule à une législation sacrilège. Alexis, on s'en souvient, s'était accusé à confesse d'avoir souhaité la mort de son père, et la confession va devenir entre les mains de Pierre un instrument d'espionnage. En effet, une disposition longuement motivée du *Règlement* impose aux confesseurs l'obligation de dénoncer les pénitents qui avoueraient avoir médité un complot contre l'État ou un attentat contre le Tsar et sa famille[1]. Peu importe qu'il y ait eu ou non un acte extérieur; c'est la pensée même, c'est le for intérieur que la loi veut atteindre en se dissimulant derrière le tribunal sacré. Cette mesure inique comporte toutefois un tempérament.

[1] *Stat. can.*, p. 115.

On suppose que le coupable ne manifeste aucun repentir, qu'il persiste dans son dessein sinistre, et qu'il s'en accuse plutôt pour s'y raffermir que pour déplorer sa faute. Le confesseur, dans ce cas, doit d'abord lui refuser l'absolution, et puis le dénoncer sommairement et sur-le-champ à l'autorité séculière. Ce n'est pas tout. Comme ce genre de crimes relève de la chancellerie secrète et du Préobrajenski Prikaz, odieux tribunal de torture, c'est là que le dénonciateur devra se rendre en toute hâte pour y exposer le fait en détail. Voilà donc bien le pope orthodoxe réduit à l'état de policier et de délateur officiel, et le Tsar surpris en plein exercice de pouvoir spirituel.

Mais que devient le secret inviolable du sacrement? Le confesseur ne se rend-il pas coupable de trahison? Non, dit le *Règlement,* car sans repentir il n'y a pas de confession. Misérable sophisme, dirons-nous à cela; car, si le repentir est nécessaire pour l'efficacité du sacrement, il ne l'est pas du tout pour imposer la loi du silence dans sa plus inexorable rigueur. Quelles que soient ses dispositions, sitôt que le pénitent a l'absolution en vue, le confesseur est tenu, sous peine de sacrilège, à un mutisme qui n'admet pas d'exception. Le *Règlement* se rend si bien compte de l'énormité de cette prétention que, d'avance, il s'épuise en efforts pour calmer les scrupules qui peut-être se produiront. Il en appelle à l'oukaze du 17 mai 1722 [1], comme si la sanction souveraine pouvait couvrir des abus intolérables et les rendre inoffensifs. Il en appelle encore, et fort mal à propos, au texte de l'Évangile sur la correction fraternelle et à la pratique séculaire des cas réservés. Étrange logique! Le *Règlement* raisonne à peu près ainsi :

[1] Dans d'autres textes du *Règlement*, on renvoie à l'oukaze du 28 avril 1722.

saint Mathieu, pour couper court au scandale, s'en remet entièrement à l'Église; donc il faut s'en remettre au Tsar. Ou bien encore : l'évêque, dans son diocèse, a le droit canoniquement reconnu de se réserver personnellement l'absolution de certains péchés désignés d'avance. Prémisse incontestable; mais qui s'attendrait à la conclusion que voici : donc il faut dénoncer au Tsar les criminels d'État? L'incohérence de ces déductions en dit assez sur le parti pris dont s'inspirait l'auteur du *Règlement*.

Les usurpations du Tsar sur les droits de l'Église orthodoxe devaient nécessairement avoir un contre-coup sur ses rapports avec l'Église romaine, ou plutôt, car on traverse une période de stagnation, sur sa mentalité à cet égard. Le régime préconisé par le *Règlement* est celui de l'autocratie laïque implantée dans l'Église. Tranchons le mot : c'est du césaropapisme poussé jusqu'aux dernières limites et mis savamment en pratique. Dans ces conditions, l'union avec Rome non seulement d'après la formule du concile de Florence, mais encore d'après celle, très mitigée, de la Sorbonne, devenait tout à fait impossible. Ni les docteurs parisiens, ni, à plus forte raison, les représentants du Saint-Siège, n'eussent jamais admis la confusion des pouvoirs qui doivent rester distincts, l'asservissement du clergé à l'État, le bouleversement de la constitution divine de l'Église. Le tsar Pierre devait bien s'en douter. Aussi est-ce probable, pour ne pas dire absolument sûr, qu'il n'attachait aucune importance au commerce épistolaire avec la Sorbonne, et que la lettre de Théophane a été envoyée à Paris uniquement pour dégager la parole donnée en public.

Le *Règlement* entravait non seulement les projets d'union, du reste sans consistance aucune, mais il devait à la longue rendre difficile la situation des catholiques en

Russie. Qu'elle soit dominante ou non, l'Église romaine se réclame toujours de la liberté pour correspondre avec son chef visible, soutenir et diriger les consciences, accomplir sa mission surnaturelle. Or, le pouvoir qui se targue d'avoir asservi l'Église dominante aura toujours de la peine à reconnaître les franchises d'une autre Église quelconque qui ne jouit pas de cette prérogative Il croirait commettre une inconséquence, presque une injustice, en accordant à d'autres ce qu'il refuse à ceux qui le touchent de plus près, et il se voit condamné à se débattre dans un cercle vicieux et sans issue. Toutefois, ces difficultés ne devaient surgir que plus tard, lorsque des annexions successives de provinces polonaises auraient rendu nécessaire l'érection d'une hiérarchie catholique en Russie. Du temps de Pierre, les catholiques se réduisaient aux étrangers, assez nombreux il est vrai, admis au service du Tsar ou appelés pour exécuter des travaux. Ils se groupaient dans les villes, et, au point de vue religieux, ne se plaignaient pas de leur sort. Le Vatican s'y intéressait toujours, et n'abandonnait pas l'idée du diplôme. Même l'expulsion des Jésuites ne découragea point le Pape.

II

NOUVELLE EXPULSION DES JÉSUITES

Malgré l'expulsion officielle de 1689, malgré les fins de non-recevoir, opposées aux instances de Kurtz et de Zierowsky, les Jésuites étaient bel et bien, sous pavillon impérial, rentrés à Moscou, et avaient repris possession de leur chapelle. Guarient, l'on s'en souvient, leur avait servi d'introducteur et de complice, et les patentes de

Vienne légitimaient leur présence. C'est dans ce haut patronage que la diplomatie autrichienne voyait l'unique garantie de leur sécurité, et c'est lui précisément qui, par suite d'événements imprévus, devint la cause de leur perte.

Les nouveaux arrivants, les PP. Milan et Berula, gardaient l'incognito[1]. L'aigle impériale étendait sur leur modeste demeure ses ailes protectrices. Ils étaient pensionnés par l'Autriche, relevaient de son ambassadeur, portaient un costume clérical, et s'appelaient *missionarii cæsarei*. Grâce à ces apparences, on pouvait les prendre pour de simples prêtres latins. Ils s'en applaudissaient à cause des facilités qui en résultaient pour leurs ministères. Nous ne pourrions pas faire la millième partie de ce que nous faisons, écrivaient-ils, si l'on nous savait Jésuites. Aussi leur maxime favorite était-elle : travailler beaucoup et parler peu ; agir et se taire.

Ce travestissement leur ménageait des surprises. Un des missionnaires visitait, en compagnie de Guarient, le fameux couvent de la Nouvelle Jérusalem, tout plein des souvenirs du patriarche Nikon, son immortel fondateur. Les moines l'accueillirent aimablement, lui montrèrent l'église, le trésor, les cellules, mais sitôt que par hasard on eut nommé les Jésuites, ne se doutant de rien, ils ne cachèrent pas leurs sentiments d'horreur et d'aversion. Dans d'autres occasions, pour ne pas se livrer, il fallait recourir à la finesse. Lorsque Kourbatov revint de Rome, sa ferveur de néophyte le conduisit immédiatement chez les missionnaires. Il avait abjuré l'orthodoxie dans la maison professe du Gesù, sa patente de converti étalait le nom de Thyrse Gonzalez, et il apportait les salutations

[1] *Pisma*, p. 231, 373, etc.

affectueuses du Père général à « nos chers Pères de Moscou ». Embarras des Jésuites, qui se voyaient innocemment trahis et ne voulaient pas se découvrir. L'on ergota d'abord sur le titre de « Pères » qui convient à tous les pasteurs d'âmes. Et lorsque Kourbatov, un peu déconcerté, posa directement la question : « Pouvez-vous nier que le général des Jésuites soit votre chef? » il s'entendit répondre : « Le général des Jésuites n'a rien à faire avec les prêtres séculiers, encore moins est-il leur chef. » La pointe ne fut pas poussée plus loin. Je livre ce dialogue à mes lecteurs, au risque de provoquer le *scandalum pusillorum*. Les moins délicats en pareille matière seront peut-être les premiers à dénoncer l'exécrable abus des équivoques. Sans doute, rien ne vaut la parfaite sincérité. Toutefois, le mot historique de saint Athanase pèse aussi dans la balance. Pour dérouter ses ennemis, l'indomptable lutteur rentrait dans la ville d'Alexandrie, qu'il venait de quitter, et descendait le Nil en bateau. Apostrophé sur la piste d'Athanase par des sbires lancés à sa poursuite et qui remontaient bonnement le fleuve, il leur répond : « Allez toujours; il n'est pas loin. »

Quoi qu'il en soit, par la force même des choses, le secret moscovite ne pouvait se garder à la longue. Il devait fatalement devenir le secret de tout le monde, tant il y avait de personnes initiées à la situation. Lefort n'avait pas tardé à flairer quelque chose de suspect. Les soupçons qu'il dissimulait sous les dehors de la courtoisie se propagèrent peu à peu après sa mort prématurée, sans toutefois faire esclandre et sans jamais dépasser des sphères restreintes. Le Tsar était mieux renseigné que les autres. S'il n'a pas été complice dès le début, comme d'aucuns le voudraient, il a certainement très vite percé à jour le mystère. Lorsque le P. Innes, à mentionner

bientôt, parut devant lui, sa première question fut celle-ci : « Êtes-vous Jésuite comme les deux autres? » Et la réponse affirmative ne valut au Père que des encouragements et des conseils de prudence [1]. La position des missionnaires n'en restait pas moins épineuse et précaire, car l'autorisation officielle ne visait que les prêtres séculiers avec exclusion formelle des Jésuites. Ces derniers avaient, sinon forcé la consigne, au moins tourné la difficulté. Malgré la tolérance passive qu'on leur accordait, ils se sentaient toujours, comme l'oiseau sur la branche, à la merci de l'imprévu. Frêle esquif, voguant en pleine mer sous un ciel brumeux et sur des flots perfides, — voilà l'image de la mission qu'ils affectionnent.

Force est de leur rendre cette justice qu'ils ne donnèrent aucune prise à des mesures vexatoires, encore moins à la peine de l'exil. En 1703, Jean Innes, Écossais, attaché à la province des Jésuites d'Autriche, vint s'adjoindre aux deux missionnaires amenés par Guarient. Le P. Milan se maintint jusqu'à la fin à son poste de combat. Ses deux compagnons furent, à des époques différentes, remplacés par Jean Bayer et Jean Hitrecius. Jamais le chiffre de trois ne fut dépassé à Moscou, sauf quand, pour peu de jours, s'arrêtait un voyageur.

L'école, avec ses cours d'allemand, de géométrie et d'algèbre, servait à la mission de palladium. En 1705, elle se vida tout à coup. Les jeunes gens, à peine formés, furent envoyés en partie à l'armée qui manquait d'officiers, en partie à l'étranger pour y continuer leurs études. L'interruption, du reste, ne fut que passagère. Dès l'année suivante, l'école vit de nouveau accourir des fils de boïars.

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, 1703.

En général, sur l'action et l'existence des missionnaires, nous n'avons, à cette époque, que fort peu de renseignements. Leur vie s'écoulait dans les travaux obscurs de l'apostolat, au milieu des succès et des revers qui sont le partage ordinaire de toutes les œuvres. D'année en année, les ministères allèrent toujours en se développant. Les catholiques, il est vrai, n'étaient pas nombreux. Il n'y en eut jamais au delà de deux mille et quelques, mais à cause de leur dispersion sur d'énormes espaces, il fallait, pour les atteindre, braver les distances, et dépenser beaucoup de fatigue et de temps. Installés uniquement à Moscou jusqu'en 1715, les missionnaires se voyaient obligés de rayonner dans toutes les directions; de visiter Pétersbourg, Narva, Abo, Arkhangelsk, Voronège, Kazan, Astrakhan, Azov. Partout les attiraient des catholiques, soit des militaires, soit des ouvriers, soit enfin des prisonniers arrachés aux Turcs, et dont la captivité remontait parfois au siège de Vienne.

Une date inoubliable fut celle de l'année 1705. Elle est marquée par le meurtre des Basiliens à Polotsk, qui arrêta en route les messagers de Rome, et par l'autorisation accordée aux Capucins de construire une église à Moscou sous le vocable des saints apôtres Pierre et Paul. A cette occasion, l'on s'en souvient, Joseph I[er] recommanda les Jésuites au Tsar et le P. Broggio parut sur la scène. Les Russes avaient besoin de l'Empereur et même du Pape, car Charles XII ne consentait pas à rengainer son sabre. Cet enchevêtrement d'intérêts fut profitable aux missionnaires. Le feu ayant consumé leur modeste chapelle de bois, si chère à Gordon et à Guarient, ils élevèrent sur le même emplacement, au su et au vu de tout le monde, une église en pierre. Le 20 octobre 1706, vieux style, Menchikov leur en donna même, au nom du

Tsar, la formelle autorisation et en avertit « respectueusement » le pape Clément XI. La pièce originale, signée en russe par l'omnipotent favori, se conserve, disons-le encore une fois, aux Archives du Vatican, et le texte en a été imprimé par Theiner [1]. C'est donc en vain que des doutes ont été élevés sur la légalité de cette construction. La grosse difficulté ne venait pas de là, mais plutôt du manque de ressources. Pour couvrir les dépenses les plus urgentes, une somme de douze mille florins était nécessaire. Où trouver des fonds si considérables? On les réunit à grand'peine. Jacques Gordon, fidèle aux traditions de famille, donna deux mille florins, les Italiens d'Azov allèrent jusqu'à mille, l'obole du pauvre et le produit des quêtes fournirent le reste. Les travaux marchèrent rapidement, et, en 1707, le dimanche dans l'octave de saint Ignace, la nouvelle église, dédiée comme l'ancienne à la Sainte Trinité, fut ouverte aux fidèles. Un cimetière exclusivement réservé aux catholiques l'entourait. C'est là que fut transportée la dépouille mortelle du P. de Boye, et personne n'y trouva rien à redire. Les années suivantes, l'église s'enrichit de dorures, d'une balustrade, et même d'un orgue aux accords harmonieux et puissants.

Le Tsar était si bien renseigné sur ces constructions qu'il en a même profité, car le presbytère, élevé à côté de l'église, servit, sur son ordre, de prison à l'archevêque latin de Lvov, Constantin Zielinski [2]. Apparenté avec Stanislas Leszczynski, ce prélat l'avait, sous l'égide des Suédois, couronné à Varsovie, et puis s'était laissé surprendre par les armées russes. Chérémétev, l'ancien pèlerin de Rome, le jugea de bonne prise, et, n'obtenant pas de rançon

[1] Archives du Vatican, *Polonia*, t. 131. — Theiner, *Mon.*, p. 403.
[2] Zalenski, t. III, p. 404, 414.

suffisante, l'envoya sous escorte à Moscou. Pierre le fit interner dans la maison des Jésuites avec défense d'en sortir et sans attribution de secours. En vain le Pape demandait-il son élargissement. Kourakine, alors à Rome, ne répondit que par de vagues promesses. Les Pères, geôliers malgré eux, entourèrent de soins le vénérable captif, réclamèrent à leur tour un peu de liberté pour lui et des moyens de subsistance conformément à son rang. Leur voix ne porta pas assez loin. Ce fut la mort qui, le 6/17 février 1709, mit un terme aux souffrances de l'archevêque. Le P. Berula était exaspéré de cet oubli et de cet abandon. « O tyrannie, ô mœurs! » écrit-il à ce sujet. Sa lettre était destinée à un haut dignitaire qui avait accès auprès du Tsar, mais elle alla droit au cabinet noir. La preuve, c'est qu'elle se conserve encore aux archives principales de Moscou[1]. Heureusement, elle était rédigée en latin. On n'aura point trouvé de clerc assez savant pour la déchiffrer, et l'auteur resta indemne. Autrement, sa tournée en Autriche n'aurait pas si bien réussi. Berula avait la nostalgie, non pas précisément de son pays, mais de sa cellule. Après tant de travaux distrayants, il lui tardait de se recueillir, de jeter paisiblement, en face de l'éternité, un regard en arrière. Dès 1707, il avait été convenu qu'il rentrerait en Bohême. L'attente devait être longue. En 1713, il fit d'abord une excursion en Autriche, revint à Moscou avec huit musiciens et deux serviteurs, et ne fut définitivement rappelé que vers 1715.

Les bonnes relations avec l'Autriche duraient encore en 1707 et 1708. L'alliance avec elle, l'Angleterre et les Pays-Bas séduisait et préoccupait le Tsar. Pour en faire

[1] *Rimsk. Kat. Diéla,* nº Ier. La lettre, datée du 1er août 1708, est anépigraphe.

accepter les bases, Urbich se démenait à Vienne avec l'ardeur d'un nouvel arrivant qui se croit méconnu et mal rétribué. Sur la fin de 1707, il renouvelle ses pressantes représentations à la cour. Le 12 janvier de l'année suivante, il reprend la plume, se plaint du trop long silence, énumère les mérites du Tsar vis-à-vis de l'Empereur, et ne manque pas de mentionner tout ce qui s'est fait pour les catholiques. « Le Tsar, écrit-il, a autorisé l'exercice du culte romain, l'érection d'églises et de couvents, et le passage des missionnaires jusqu'en Chine à travers la Russie [1]. » Depuis que Léopold Ier avait montré tant de zèle pour les Jésuites, on se prévalait auprès de l'Autriche de tous les avantages accordés aux catholiques, même de la liberté cultuelle, quoiqu'elle fût inscrite dans la loi.

Le baron Urbich aurait pu encore ajouter qu'on laissait les Jésuites circuler librement dans toute l'étendue de l'empire, et visiter les centres des groupements catholiques. Une lettre du P. Milan, du 6 août 1712 [2], donne une idée de ces excursions. En 1711, tandis que Pierre se dirigeait vers le Pruth, Milan se rendait auprès des Italiens dans la forteresse d'Azov. La campagne contre les Turcs se menait vigoureusement. Sous les murs d'Azov paraît la flotte ennemie. L'armée de descente n'avait qu'à marcher pour s'emparer de la forteresse dépourvue de garnison. Et voilà qu'elle se rembarque sans avoir tiré un coup de fusil et s'en va mettre le siège devant Taganrog où la défense est mieux organisée. La malchance poursuit les Turcs. Sur terre, ils n'ont pas de cavalerie à opposer aux Kalmouks et aux Cosaques. Sur mer, ils sont assaillis par de furieuses tempêtes ; à peine l'accalmie s'annonce-t-elle

[1] Vienne, Archives d'État, *Russica*, Urbich à Joseph Ier, 1708, 12 janvier.

[2] *Pisma*, p. 374.

qu'ils aperçoivent à l'horizon une nuée de *tchaïki*, les torpilleurs de l'époque. Montés sur ces esquifs, les Cosaques se lançaient hardiment sous les rames des gros bâtiments et en trouaient les carcasses. Les Turcs échappèrent à l'attaque par une fuite précipitée et se tinrent à distance. On était à la joie du succès, lorsque des salves répétées d'artillerie se firent entendre, et que les navires ennemis cinglèrent vers la Crimée. Ils s'en allaient fêter la paix arrachée sur les bords du Pruth à la détresse russe : Azov repassait aux Turcs, Taganrog devait être démantelé, et le P. Milan disait à toute cette région un long et mélancolique adieu. Au point de vue du missionnaire, l'expédition avait été fructueuse : avertis par le danger, tous s'étaient sérieusement préparés à la mort.

L'année suivante, 1712, vint le tour de Kazan. Une soldatesque cosmopolite campait dans ces parages. Les catholiques allaient jusqu'à cinq cents, ramassés de tous les coins de l'Europe, tour à tour soldats ou prisonniers en Pologne, en Suède et en Russie. Aux prises avec la fièvre paludéenne, le P. Milan n'en continua pas moins son voyage et visita les Tchérémisses. La moisson lui semblait jaunissante : erreurs grossières dans ce peuple, beaucoup de simplicité, et personne, hélas! pour leur annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile. Sur les ruines de Bolgari, ancienne capitale des Bulgares du Volga, il évoqua la vision de Tamerlan, et il eut la curiosité de pousser jusqu'à l'endroit où devait se trouver le fameux *baranetz* de Herberstein, espèce de plante qui, disait-on, se transformait en mouton. En réalité, ce n'était qu'un melon de forme oblongue dont la peau se laissait utiliser. De là, la confusion passée à l'état de légende. Le P. Milan regagna Moscou, sinon tout à fait sain, au moins complètement sauf. Les voyages ne se faisaient pas toujours dans

les mêmes conditions de sécurité. En revenant d'Azov, il arriva au missionnaire d'être maltraité, trahi, abandonné par ses compagnons de route, et de ne devoir son salut qu'à la divine Providence.

Cependant, les absences prolongées des ouvriers évangéliques laissaient leurs travaux en souffrance dans le centre même de la mission. D'autre part, les catholiques de Pétersbourg désiraient avoir un prêtre à demeure fixe, et la jeune capitale, déjà pourvue d'une modeste chapelle, méritait cette distinction. Ils adressèrent leur requête à l'évêque de Livonie. Celui-ci leur envoya immédiatement le P. Daniel Zierowski, Jésuite de Lithuanie, et les premières impressions du nouvel arrivant furent, comme souvent c'est le cas, des plus favorables. « Le Tsar et la Tsaritsa, écrivait-il, le 9 avril 1715, sont bien disposés envers nous [1]. Le Tsar a fait hommage à l'église d'une œuvre d'art en argent. Les cours — sitôt arrivé, il avait ouvert une école — sont fréquentés par les fils des boïars et des princes, et le nombre des élèves va toujours croissant. Quelques évêques du rite grec, c'est-à-dire orthodoxes, désirent vivement l'union avec l'Église romaine. » Le P. Daniel en concluait que l'on pourrait envoyer des Jésuites à volonté, pourvu qu'ils fussent initiés aux sciences et aux arts. Il demandait surtout un second prêtre, sachant les langues. On lui adjoignit, vers 1717, le P. Michel Engell. A la même époque, trois Jésuites résidaient à Moscou : Milan, Bayer et Hitrecius.

Aux prévisions optimistes du P. Daniel, l'avenir ne devait donner que trop tôt un formel démenti [2]. Dès 1717, les signes précurseurs de la tempête parurent à l'horizon.

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. III.

[2] Vienne, Bibl. Pal., 3197, ad ann. 1717. — Soloviév, t. IV, col. 643. — Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. III.

Défense expresse fut faite aux Jésuites d'entreprendre des excursions lointaines; ils durent presque s'immobiliser dans les capitales. L'année suivante, on exigea un serment de fidélité pour le fils de Catherine, au détriment d'Alexis qui se voyait privé du trône. Était-ce un traquenard? Les droits du neveu de leur impératrice devaient être chers aux Autrichiens. Ils consultèrent, en effet, les Jésuites, sujets également de l'Empereur. Ceux-ci laissèrent à chacun la liberté d'agir à sa guise, échappant ainsi au piège, si toutefois il leur avait été dressé. En même temps, on leur suscitait à chaque pas des difficultés de détails, tout en profitant de leur présence et de leurs travaux. L'école ne devait jamais chômer, et Izmaïlov, nommé, en 1719, ambassadeur en Chine, recherchait leur amitié, et n'avait, à Pékin, qu'à se louer de leurs procédés.

A vrai dire, les missionnaires impériaux n'avaient pas démérité auprès des Russes. Les épreuves auxquelles on les soumettait n'étaient que le contre-coup des rapports tendus avec le Saint-Empire. L'Autriche échappait aux étreintes du Tsar, évoluait vers la Turquie et la Pologne, gênait les Russes en Allemagne et en Suède. La disparition de Charles XII compliqua encore davantage la situation politique. Une autre source de mésintelligence entre les deux cours était l'affaire d'Alexis qui s'était réfugié auprès de Charles VI, et dont on gardait encore quelques lettres que le Tsar réclamait impérieusement. Enfin, la dernière goutte qui fit déborder la coupe fut une question de personnel diplomatique.

L'Autriche était représentée auprès du Tsar par Otto Pleyer[1]. Les Jésuites déploraient cette nomination, car, connaissant l'individu, ils ne se promettaient de sa part

[1] Soloviév, t. IV, col. 521.

rien de bon. Les événements justifièrent leurs prévisions. Pleyer ne sut pas se créer une position digne de lui. Son petit talent musical ne rachetait pas ses maladresses; ses collègues le traitaient en virtuose plutôt qu'en diplomate, et les missionnaires, Jésuites ou autres, ne trouvaient pas en lui de soutien. A la fin, le Tsar lui-même le prit en horreur, et, sous prétexte de relations suspectes, demanda son rappel. L'ayant obtenu après de laborieuses négociations, il le fit partir sans lui accorder d'audience et sans lui donner les présents d'usage. La cour de Vienne s'émut, et la revanche ne se fit pas attendre. Le représentant du Tsar, Vésélovski et un agent russe à Breslau, sont invités à partir sur-le-champ. Exaspéré par cette mesure, Pierre voulut avoir le dernier mot. Pour se venger de l'affront qu'il croyait avoir reçu, il n'avait à sa portée que les missionnaires impériaux. C'est à eux qu'il s'en prend, ce sont eux qui seront les victimes.

Le 17 avril 1719, vieux style, l'oukaze fatal est signé par le Tsar, contresigné par le chancelier Golovkine [1]. On y fait le procès à l'Empereur, et l'expulsion des Jésuites y est ordonnée à titre de représailles pour le renvoi de Vésélovski. Légalement, dit le décret, les Jésuites n'auraient pas dû être admis en Russie. On les tolérait par égard pour l'Empereur. Cette considération disparaissant, la loi doit être appliquée dans toute sa rigueur. Elle le fut en effet.

Le 25 avril, le P. Engell est requis de se présenter par-devant le chancelier Golovkine et le vice-chancelier Chafirov : l'expulsion, dans un délai de quatre jours, lui est officiellement annoncée [2]. Et, comme le P. Daniel est

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. III. — *P. S. Zak.*, t. V, p. 694.
[2] Moscou, Archives Principales, *Diélo o vysylkié Iézouitov*. — Vienne, Bibl. Pal., 3197, ad ann. 1719. — Theiner, *Mon.*, p. 517, n° CCCLII.

momentanément absent, un officier de justice est lancé à sa poursuite. En même temps, avec une naïveté qui vous désarme, ordre est donné de séquestrer les papiers des Jésuites, pour voir s'ils ne contiennent rien de criminel. L'oukaze du 17 avril faisait allusion à des correspondances illicites, et c'est le 25 que l'on cherche à se documenter. Une perquisition a lieu dans la maison; l'on s'empare des écritures pour les soumettre à un examen minutieux. Les lettres du P. Milan au P. Engell parurent les plus suspectes. Que ne contenaient-elles pas? Théophane Prokopovitch traité de luthérien et de calviniste, indigne d'être nommé évêque; malmenés les docteurs de Sorbonne qui s'érigent en arbitres suprêmes; par contre, les meilleurs souhaits à l'adresse d'un converti anonyme et d'un Jésuite russe, Alexis Ladygenski, résidant à Rome. Lorsque tout fut traduit et analysé, l'on soumit le P. Engell à un interrogatoire. Lettre par lettre, il dut s'expliquer et entrer dans les plus menus détails. Les inquisiteurs russes rivalisaient de zèle avec ceux d'Espagne. Mais il n'y avait pas grand'chose à dire, et on en resta là.

A Moscou, l'expulsion prit des allures plus brutales, et provoqua un déploiement de forces tout à fait inutile. Le 28 avril, à onze heures du soir, la maison est cernée par une soixantaine de soldats. Des coups redoublés retentissent à la porte. Elle reste close tant que la sommation légale n'est pas faite. Enfin, le commandant de la ville se nomme, et on le fait entrer. Un commissaire et des agents l'accompagnent. Ils demandent tout d'abord le *diarium*, journal que les Jésuites sont censés rédiger à leur usage. Comme il n'y en avait pas, les importuns visiteurs font main basse sur toutes les écritures qu'ils trouvent. A minuit, ils ont fini leur odieuse besogne, et s'en vont en promettant des explications pour le lendemain. Ils re-

viennent, en effet, sur les quatre heures, et ils exhibent un bout de papier, trouvé dans la maison, et qui leur paraît compromettant. C'était tout simplement un thème scolaire proposé aux élèves et relatif au commerce de Pétersbourg. Malgré la solution de l'énigme, les agents n'en montrèrent pas moins de zèle pour rechercher des marchandises suspectes qu'ils ne trouvèrent naturellement pas. L'oukazé d'expulsion fut alors promulgué et affiché aux portes de l'église. Le départ devait avoir lieu dans les vingt-quatre heures. Les Pères s'exécutèrent sans phrases. Ils n'essayèrent même pas, comme en 1698, de plaider leur cause, et ne songèrent qu'à faire leurs paquets. Le lendemain matin, 30 avril, messe en musique, confessions nombreuses, adieux mutuels. Dans la soirée, aux fidèles et aux amis succède la populace. Sous les yeux des agents qui se disent privés d'instructions, elle met la maison au pillage, dévalisant tout, depuis le grenier jusqu'à la cave. Après cette scène de vandalisme, on demande aux Jésuites les clefs de la maison. Ce fut leur tour de se récuser. « Les terrains et les bâtisses, dirent-ils, appartiennent à l'Empereur; c'est à lui aussi que reviennent les clefs. » Et, ce disant, ils les déposèrent au pied d'une statue de la Sainte Vierge. Au coucher du soleil, le signal du départ est donné. Une dernière fois, les partants adressent la parole à la communauté : remerciements au Tsar et réconfort aux catholiques. Entourés de soldats, et secouant la poussière de leurs pieds, ils se mettent en route. Et quelle route! De longs et inutiles détours, des séjours fastidieux dans des espèces de cachots, et, sans discontinuer, de mauvais traitements. Les expulsés n'atteignirent la frontière et ne jouirent de la liberté que le 25 août.

Cependant, pour que l'expulsion des Jésuites n'effarou-

chât point les catholiques, quelques mesures de précaution furent immédiatement prises. Chafirov adressa une lettre rassurante à l'amiral Zmajevich, un des catholiques les plus en vue, et l'on s'occupa de remplacer les missionnaires impériaux par des Capucins ou des Réformés, n'ayant aucune attache avec l'Autriche.

A Rome, cette mesure du Tsar ne provoqua, paraît-il, aucune protestation. Celle de l'Empereur, l'eût-il formulée, n'aurait compté pour rien. Il n'y avait donc qu'à en prendre son parti, en espérant des temps meilleurs. Les Jésuites laissaient en partant deux mille catholiques et au delà, étrangers d'origine et disséminés un peu partout. Dans le nombre, il y avait quelques Russes dont les noms restent inconnus : un évêque, trois prêtres et vingt-cinq « nobles ». Ces derniers sont assez problématiques. La plupart avaient abjuré l'orthodoxie à l'étranger et secrètement. Rentrés chez eux, ressaisis par les affaires ou le service, intimidés peut-être, ils semblaient plutôt hésitants que convertis.

Aux travaux entrepris par les missionnaires survivait le souvenir des difficultés qu'ils avaient rencontrées dans l'exécution. Ils rédigèrent sur ce sujet un mémoire qui donne une fidèle image de la situation[1]. Un des plus grands obstacles était la puissance des hérétiques étrangers, leur haute position à la cour et à l'armée, leur intimité avec le Tsar, et la protection qu'ils accordaient à leurs coreligionnaires. Vis-à-vis de sa rivale, la communauté catholique, à ne considérer que l'extérieur, faisait triste figure. Elle était, en général, mal composée, d'éléments adventices, flottants et même suspects. Depuis la mort du général Gordon, il n'y avait personne qui pût,

[1] *Pisma*, p. 366. — Le même mémoire avec quelques variantes dans le ms. 3197 de la Bibl. Palatine de Vienne.

avec égale autorité, la représenter auprès du Tsar, car Pleyer, agent de l'Empereur, ne se souciait que fort peu de cette attribution de sa charge. Et puis, il y avait à réparer les scandales des apostats défroqués, à lutter contre les Juifs arrivant de Pologne, et cumulant avec le baptême l'observation du sabbat. Rien à espérer des Russes, dont l'inconstance est plus déroutante encore que la perfidie, qui ne discutent pas suffisamment par eux-mêmes, et préfèrent s'en remettre au bon plaisir du Tsar. Et que peut-on attendre du Tsar? N'a-t-il pas égorgé les Basiliens? N'est-il pas coutumier d'outrages envers le Pape?

Et cependant, malgré ces mécomptes, l'idée du retour en Russie n'était pas complètement écartée[1]. Des amis dévoués partageaient le même espoir, et offraient leurs bons offices pour triompher des obstacles. En 1720, le général Weisbach, envoyé à Vienne par le Tsar pour rétablir la bonne entente avec l'Empereur, s'efforçait spontanément, et à l'insu de son maître, de ramener les Jésuites à Moscou. Et d'abord, il entendait leur conserver la maison et l'église, bâties aux frais de l'Empereur, et se concertait à ce sujet avec le P. Bayer, ancien missionnaire de Moscou, en résidence à Breslau. En même temps que les lettres de Weisbach arrivaient sur les bords de l'Oder six Capucins en route pour la Russie. Deux se rendaient à Pétersbourg, quatre à Moscou, et ils se disaient dûment autorisés à occuper les bâtiments abandonnés par les Jésuites.

Sans vouloir approfondir la question, le P. Bayer prévoyait que l'on se trouverait vis-à-vis d'un fait accompli. L'intervention de la cour d'Autriche ne lui inspirait

[1] Soloviëy, t. IV, col. 529. — *Pisma,* p. 380. — Moscou, Archives Principales, *R. K. Diela,* n° II.

qu'une médiocre confiance. En tout cas, il chargeait ses confrères de Vienne de faire constater les droits impériaux de propriété et de régler une fois pour toutes la partie financière. Le général Weisbach veillerait, de son côté, à conserver en bon état la maison et surtout la bibliothèque, la dispersion des livres étant à craindre.

Ces précautions ne servirent à rien, car jamais plus les Jésuites ne rentrèrent en corps à Moscou. Ils n'y pénétrèrent qu'individuellement. Dès l'année 1722, le P. Beno s'y installait en qualité d'aumônier de l'ambassade d'Autriche. Son séjour, du reste, n'y a point laissé de traces. La requête présentée à l'Empereur par les Pères de Bohême pour faciliter leur rentrée en Russie resta aussi sans résultat.

L'expulsion des Jésuites n'empêcha point le Saint-Siège de renouer, à la première occasion, les rapports avec la Russie, d'autant plus que de nouveaux personnages reprenaient l'ancien refrain des sympathies catholiques du Tsar.

III

LA STATUE DE VÉNUS ET LE DIPLOME[1]

Si personne ne représentait plus les catholiques auprès du Tsar avec la même autorité que le général Patrick Gordon, au moins quelques membres de la communauté l'approchaient-ils suffisamment pour se croire en mesure de renseigner le Saint-Siège.

En première ligne figurent deux émigrés dalmates : l'amiral Mathieu Zmajevich, frère de l'archevêque de Zara, décoré par le Pape depuis 1714, jaloux de mettre

son épée au service pontifical, soucieux des avantages de ses coreligionnaires, et l'abbé Cruzzola, naguère client du même archevêque, et qui se donnait pour secrétaire du Tsar[1]. Tous deux correspondaient avec la mère patrie, et s'accordaient à trouver les Russes et leur monarque dans d'excellentes dispositions envers les catholiques, pleins d'estime envers ceux qui, hier encore, n'excitaient que l'aversion. Mgr Vincent Zmajevich suivait avec intérêt le développement de la pensée religieuse en Russie, et servait à ses compatriotes d'intermédiaire à Rome. Son caractère intègre, son expérience, son talent hors ligne d'administrateur donnaient à sa parole une grande autorité.

Les procédés du Tsar justifiaient parfois l'optimisme de l'amiral et de l'abbé. A la veille de l'expulsion des Jésuites, en 1718, il réclamait avec instance l'envoi d'un Franciscain en Russie[2]. Le P. Giacomo d'Oleggio, membre de cet ordre, avait su gagner ses sympathies. Missionnaire en Éthiopie dans des moments critiques, persécuté, emprisonné, délivré de la captivité par un agent russe, amené à Pétersbourg, ses récits intéressèrent vivement le Tsar, qui conçut le projet de le renvoyer en Éthiopie et de lui adjoindre des Russes, qui étudieraient à fond le pays, sa position, ses mœurs, ses ressources. L'autorisation de la Propagande étant indispensable pour le P. Giacomo, le vice-chancelier Chafirov, sur l'ordre de son maître, s'adressa au préfet de la Congrégation, le cardinal Sacripante. Quelle allure courtoise dans cette

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. III. — THEINER, *Mon.*, p. 468, n° CCCXXXVII. — Le nom de Cruzzola ne se trouve que dans les papiers de la Propagande.

[2] BECCARI, p. 54 à 477. — Moscou, Archives principales, *Papiers d'Oleggio*. — SCHMOURLO, *Ottchète*, p. 169.

lettre! Quelle évocation obligeante d'anciens bons rapports! Tout fut gracieusement accordé, et Chafirov se répandit en remerciements.

Peut-être, en appelant le P. Giacomo, le Tsar songeait-il déjà à remplacer les Jésuites par d'autres missionnaires. Toujours est-il que, dès le 3 juillet 1719, au lendemain de l'expulsion, la Propagande confiait « la mission de Moscovie », désormais vacante, aux religieux de saint François[1]. L'année suivante, le P. Giacomo d'Oleggio, Franciscain réformé italien, et le P. Venusto de Fribourg, Capucin suisse, partaient ensemble pour Pétersbourg. L'immense Russie fut partagée en deux parts. Moscou revenait aux Capucins, la capitale de la Néva aux Réformés, avec droit à deux Capucins d'y résider en permanence. A peine les nouveaux arrivants furent-ils rendus à destination, que de fâcheuses dissensions se produisirent. On avait compté sur deux églises à Pétersbourg, l'une sur la rive droite, l'autre sur la rive gauche de la Néva. Il n'y en avait qu'une seule, celle des Jésuites; encore était-elle déjà occupée par le P. Patrice, Capucin, arrivé d'Astrakhan au bon moment pour succéder aux expulsés. A qui serait-elle dorénavant? Capucins et Réformés ne purent s'entendre. On essaya pendant quelque temps de la cohabitation : elle réussit encore moins. La communauté se partagea aussi en deux camps, et la lutte intestine ne fit que s'aggraver.

Tandis que les enfants de saint François se querellaient entre eux, le Tsar reprenait ses relations avec Rome d'une manière assez bizarre. Un chef-d'œuvre de l'antiquité païenne servit de trait d'union. On sait que Pierre était collectionneur. Trop dilettante pour se spécialiser,

[1] Archives de la Propagande, *Acta*, 1719, f. 276.

il s'intéressait à tout et recherchait assidûment les monstres aussi bien que les œuvres d'art. En 1718, Iouri Kologrivov fut envoyé en Italie avec mission d'acheter un peu au hasard tableaux et statues de grands maîtres[1]. Ayant eu la chance d'acquérir un superbe marbre antique, une Vénus, il le fit restaurer dans l'atelier de Legros et s'apprêtait à l'expédier secrètement hors du pays. Mais le gouverneur de Rome, Falconieri, veillait sur les trésors artistiques de la ville et l'application exacte des lois protectrices. Il eut vent de ces projets et mit impitoyablement l'embargo sur la statue.

Très contrarié, Kologrivov avertit le Tsar et demanda ses ordres. Celui-ci voguait alors sur les flots de la Baltique, autour des îles d'Aland, où s'esquissait avec la Suède une paix qui ne devait pas aboutir. Malgré ces absorbantes préoccupations, on ne perdit pas de vue la belle prisonnière, et Sava Vladislavich, en mission temporaire à Venise, dut négocier sa mise en liberté. Excellent intermédiaire, originaire de Raguse, d'où lui vient le surnom de Ragousinski, s'occupant tour à tour de commerce et de traduction, actif, adroit, entreprenant, Vladislavich, à titre de catholique, inspirait confiance à Rome. Aussitôt, une correspondance s'engage entre le chancelier Golovkine, le vice-chancelier Chafirov, le Tsar lui-même d'un côté, et les cardinaux Ottoboni et Albani de l'autre. Des sujets aussi disparates que la statue de Vénus, les reliques de sainte Brigitte et la charte de liberté pour les catholiques russes constituent le fonds de ces messages[2].

On constate d'abord qu'il y avait eu contravention, que la statue tombait sous le coup de la loi, et qu'elle aurait

[1] Tolstoï, t. I[er], p. 162. — Pékarski, *Naouka*, t. I, p. 252. — Schmourlo, *Ottchète*, p. 102.

[2] Tolstoï, t. I[er], p. 387.

dû être confisquée. Mais par égard pour le souverain russe, et non sans arrière-pensée, Clément XI interpose spontanément son autorité suprême. La répression fiscale est abandonnée, toute la procédure annulée, et, poussant la courtoisie jusqu'aux dernières limites, le Pape supprime la cause même du litige en faisant de la statue un don gracieux au Tsar. Il avoue qu'il déroge ainsi à la tradition de ses prédécesseurs, et qu'il sacrifie « un chef-d'œuvre récemment découvert et digne d'admiration ». On comprit à Pétersbourg cet aimable langage, et les remerciements furent mis au même diapason. Le cardinal Ottoboni, gagné à la cause moscovite, s'empressa de faire transporter la statue dans son palais, prit soin de la restaurer, et la remit entre les mains de l'agent chargé de l'expédier en Russie. Elle se trouve actuellement à l'Ermitage.

En échange de ces bons procédés, Ottoboni souhaitait ardemment d'être mis en possession de quelques reliques de sainte Brigitte. Un motif de piété avait excité ce désir dans le cœur du cardinal, et il y était fortement ancré. La princesse scandinave, fondatrice de l'abbaye de Wadstena, était morte à Rome, en 1373, au retour d'un pèlerinage en Terre Sainte, entrepris à l'âge de soixante-neuf ans. Durant son séjour dans la Ville éternelle, elle avait pris en affection l'église de San Lorenzo in Damaso, titre cardinalice d'Ottoboni, et située tout près de son palais. Le souvenir de ses dons célestes et de ses visions prophétiques survivait à la sainte et l'entourait d'une brillante auréole. De là le culte spécial que lui avait voué le cardinal, et son rêve de le rattacher ostensiblement à un objet visible de vénération. Que de démarches n'avait-il pas tentées! Que d'amères déceptions n'avait-il pas subies! Mais rien ne le décourageait. Les reliques tant désirées se

trouvaient à Stockholm. A moins de recourir à une transaction, les Russes ne pouvaient s'en emparer qu'à la pointe de l'épée. Au plus fort de la guerre, ils pouvaient donc prodiguer des promesses et entretenir des espérances, et à cet égard ils ne laissèrent rien à désirer.

Au-dessus des reliques et des marbres s'agitait une question autrement grave [1]. En offrant la statue, Clément XI avait remis sur le tapis l'affaire du diplôme et des titres, et proposé un mémoire explicatif : c'était la réouverture des négociations si souvent entamées en vain. Pierre s'y prêta de bonne grâce. Le cardinal Ottoboni et Sava Vladislavich furent chargés des détails. Ce dernier reçut des instructions de Pétersbourg. Pierre se croyait en bonne posture, et se réclamait de la liberté accordée aux catholiques, surtout aux Capucins et aux Réformés. « Et ils l'auront toujours, ajoutait-il, pourvu qu'ils ne se mêlent pas, comme les Jésuites, des affaires d'État. » Ces paroles opposaient un formel démenti à l'oukaze du 17 avril 1719 qui ne reprochait aux Jésuites que l'allégeance à l'Empereur; mais le Tsar n'y regardait pas de si près et ne se piquait pas d'être conséquent. Vladislavich était autorisé à donner les meilleures assurances pour l'avenir. Présentement, on attendrait le mémoire proposé par le Saint-Siège.

Des préparatifs se faisaient aussi à Rome. Copie était délivrée au cardinal Ottoboni d'une note papale autographe, résumant toute l'affaire en peu de mots. Une pièce plus étendue fut communiquée à Vladislavich. Elle reproduisait les anciens *desiderata :* charte de liberté sur parchemin, passage en Orient, sécurité et droit de retour pour les missionnaires en Russie. Quant aux titres, on pro-

[1] Tolstoï, t. Ier, p. 353. — Moscou, Archives Princ., *R. K. Diéla.* — Rome, Bibl. Corsini, nos 188, 1494. 1498.

posait réciproquement ceux de Majesté et de Sainteté.

Vladislavich présenta un contre-projet qui, paraît-il, ne s'écartait pas beaucoup du texte papal, car il ne provoqua qu'une seule observation sérieuse. Il portait en toutes lettres l'exclusion des Jésuites. Cet article déplut à Rome. Le Pape voulait bien en tenir pratiquement compte, pourvu que la pièce officielle fût plus discrète. En revanche, on aurait inculqué aux missionnaires de ne songer qu'à l'empire des âmes et de ne pas sortir de leurs attributions. Le 21 février 1721, Vladislavich, prévoyant une issue favorable, s'offrait pour aller en personne à Rome présenter le diplôme, et recevoir le bref où les titres tsariens devaient être scrupuleusement contrôlés. Un motif personnel lui faisait encore désirer cette excursion. Marié récemment à une patricienne de Venise dont la famille avait besoin de redorer son blason, il sollicitait un bénéfice pour un parent de sa femme, et volontiers il eût renouvelé de vive voix « les dévotes instances » déjà faites par écrit le 14 février 1720 [1].

En vérité, on pouvait se croire à la veille d'un succès. Le but poursuivi par Clément XI avec une persévérance invincible, à travers tant de péripéties, semblait atteint ou à peu près. Il ne manquait plus que les dernières formalités, lorsque tout fut brusquement remis en question. Le 17 mars 1721, Vladislavich annonçait la mort du Pape, survenue le 8 du même mois. En diplomate avisé, il conseillait de surseoir à l'envoi du diplôme et de laisser le successeur du défunt renouveler ses instances. On suivit si bien ce conseil que le silence se fit autour du diplôme. On l'eût dit enterré dans la même tombe que Clément XI.

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. orig.*, t. 634.

Cependant, les renseignements optimistes ne manquèrent pas au nouveau pontife Innocent XIII. Et ils venaient de bonne source. Après deux ans d'apostolat à Pétersbourg, le 20 février 1722, le P. Apollinaire, Capucin, se complaisait à énumérer les triomphes de ses confrères et les siens[1]. Comme tant d'autres avant lui, il ne doutait pas des bonnes dispositions de Pierre envers les catholiques, et la réunion des Églises ne lui paraissait pas impossible. Les plus hauts personnages, disait-il, s'y intéressent. Il leur en parlait couramment, s'appuyant sur des textes de l'Écriture et des conciles. On l'approuvait, on l'encourageait. « L'union des Églises est faite, aurait dit un évêque en lui tendant la main, par l'union d'un Russe avec un Romain. » Et le « premier ministre », présent à la petite scène, aurait ajouté : « Cela peut encore arriver. » Malheureusement, ces belles victoires ne se remportaient que sur le papier. En réalité, loin de s'unir aux orthodoxes, la communauté catholique, victime de ses dissensions, se désagrégeait de plus en plus.

En 1721, le Tsar fut pris de défiance envers les Réformés. Leur correspondance avec Rome avait été saisie. Le cabinet noir l'avait déférée au synode, où siégeait Théophane Prokopovitch, l'ennemi acharné du Saint-Siège. Le rapport présenté en haut lieu trahit l'hostilité de l'apostat : il accuse gratuitement les Réformés d'être espions du Pape, et il en appelle au témoignage de l'histoire pour accuser les papes de faire assassiner les empereurs par les moines. Pierre eut la faiblesse de se laisser intimider[2]. Il ordonna une enquête afin « de sauvegarder l'intégrité de la foi et la sécurité de l'État ». Non seulement les Réformés, mais tous les catholiques furent sou-

[1] Theiner, *Mon.*, p. 540, n° CCCLXI.
[2] Tolstoï, t. Ier, p. 142. — Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. IV.

mis à cette mesure policière. Leur nombre fut exactement relevé, et l'on prit note du lieu de leur résidence. En même temps, un contrôle régla l'arrivée des prêtres, et défense leur fut faite de se loger dans des maisons particulières. Quant aux Réformés, ils durent sortir indemnes de l'enquête, car, le 7 février 1724, le monarque se déclara de nouveau en leur faveur. On leur confia l'ancienne église des Jésuites avec ordre de s'appeler désormais « curateurs d'âmes » et non missionnaires. Ainsi disparaîtrait, croyait-on, toute allusion choquante à des prédications étrangères, et le nom indiquerait mieux les fonctions. Le triomphe des Franciscains eut pour contre-coup la chute des Capucins. Déjà le P. Giacomo d'Oleggio annonçait à Rome leur expulsion de Pétersbourg, lorsque, le 4 mai, sur les instances de l'agent français Campredon, ils rentrèrent en grâce et obtinrent la permission de rester dans la capitale. A dire vrai, le Tsar en avait assez des uns et des autres. Vers la fin de l'année 1724, il les engageait tous à partir, et songeait à les remplacer par des Dominicains.

La mort l'empêcha de prendre des mesures décisives. L'hiver de 1725 lui fut fatal. Des symptômes alarmants se produisirent. On crut le Tsar atteint de la maladie de la pierre, et une opération parut nécessaire. Le chirurgien Horn, appelé en toute hâte, découvrit des ulcères dans la vessie. La nature exerçait sa vengeance, et le malade expiait cruellement ses excès en tous genres. Des incisions tardives ne purent empêcher les ravages de la gangrène. Le 8 février (25 janvier), Pierre Alexeiévitch cessa de vivre.

306

CHAPITRE III

LES DOLGOROUKI ET JUBÉ

I. Un missionnaire de la Sorbonne. — La famille Dolgorouki. — Le P. Arcelli. — La princesse Irina Pétrovna. — Sa conversion. — Amitié avec la princesse d'Auvergne. — Jansénistes. — Jubé destiné pour la Russie. — Ses antécédents. — Sa ferveur janséniste. — Instructions des sorbonniens. — Pouvoirs de Barchman. — Conseils de Boursier.

II. La situation en Russie. — Le roman de Catherine I[re]. — Un enfant empereur. — Éducation défectueuse. — Chute de Menchikov. — Les nouveaux favoris. — Fiançailles avec Catherine Dolgorouki. — L'incident de Smolensk. — Situation des convertis. — *La Pierre de la foi* imprimée par ordre du gouvernement. — Théophylacte Lopatinski. — Barlaam Vonatovitch. — Éleuthère Coletti. — Le duc de Liria. — Patente d'aumônier d'ambassade accordée à Jubé. — Le P. Ribera.

III. Travaux de Jubé en Russie. — Chiffre secret. — Chapelle chez les Dolgorouki. — Intransigeance de Jubé. — Rapports avec les Capucins. — Distribution de livres. — Qualités de Jubé. — Antioche Kantémir. — Vechniakov. — Les petites gens. — Mémoires de Jubé. — Les amis de Ribera. — Son premier livre envoyé à Théophane. — Silence de celui-ci. — Séance orageuse à l'Académie. — Éloge du P. Ribera. — — Polémique à propos de *la Pierre de la foi*. — Projets du duc de Liria. — Intervention de l'impératrice Élisabeth-Christine. — Mémoire des jansénistes. — Réponses du duc de Liria. — Réunion mystérieuse. — Programme de Jubé. — Confidences au prince Vasili Dolgorouki. — Propagande dans le clergé. — Le patriarcat gallican.

I

UN MISSIONNAIRE DE LA SORBONNE

Lors de sa visite à la Sorbonne, le prince Vasili Dolgorouki avait proposé, on s'en souvient, d'organiser des con-

férences en Russie, où des théologiens des deux camps auraient discuté la réunion des Églises. Les jansénistes s'emparèrent de cette idée, jetée au hasard, et, se prévalant d'une circonstance favorable, envoyèrent un des leurs à Moscou avec mission, sinon de résoudre, au moins d'agiter le problème jusque-là insoluble. Des princesses entreprenantes, qui l'eût supposé? leur aplanissent la voie et servent admirablement leur cause.

Un souffle de latinisme animait quelques membres de la famille Dolgorouki, d'ancienne et très illustre origine, distinguée par les services rendus à l'État. Le prince Grégoire, longtemps ambassadeur auprès d'Auguste II, sympathisait si bien avec les catholiques qu'il faisait élever ses enfants chez les Théatins, sous la direction du P. Arcelli [1]. En même temps, il donnait au nonce de Varsovie les meilleures espérances de concorde religieuse. En 1720, prévoyant sa prochaine rentrée en Russie, il voulut emmener avec lui l'éducateur de ses fils, le garda dans sa maison quatre ans environ, et se montra très reconnaissant envers la Propagande qui lui avait accordé cette faveur réputée insigne.

Un homme à ressources, ce P. Arcelli. Le tsar Pierre le prit en estime et affection. Catherine voulut lui confier l'instruction de ses filles, et, n'était une complication imprévue de voyage, le Théatin devenait professeur attitré à la cour de Russie. D'autre part, la Propagande lui demandait des rapports confidentiels sur la mission moscovite. Arcelli suffisait à tout et s'occupait encore des catholiques étrangers, car, dans sa demeure, pleine liberté lui avait été octroyée par le Tsar. Il songeait même à la création d'un petit couvent de son ordre, lorsqu'il fut

[1] Archives de la Propagande, *Acta*, 1720, f. 525; 1722, f. 587; *Scritt. rif.*, *Moscovia*, t. IV, 1723, 6 janvier, 15 mars.

rappelé à Varsovie, où il devint l'agent secret du roi d'Espagne et le correspondant du duc de Liria qui rêvait des infantes sur le trône de Pologne [1].

Le prince Grégoire n'était qu'un timide précurseur, moins soucieux de propagande catholique que de l'éducation de ses enfants. Une de ses parentes, Irina Pétrovna, y mettra plus de zèle, et, sous prétexte d'instruction, amènera dans le pays un missionnaire. Elle entrait dans le monde au moment où le Tsar rendait la femme russe à la vie sociale. Plus de térém, plus de séquestration violente, plus de cloison infranchissable entre les deux sexes. Ces souvenirs asiatiques disparaissant, l'épouse revendiquait au foyer la place qui lui est due, la mère rentrait dans ses droits sacrés, la vie de famille prenait un tour européen. Le séjour à l'étranger, le contact avec une société choisie, les impressions de culture, ne pouvaient que développer l'esprit nouveau infusé par les réformes. La princesse Irina eut la chance de profiter de tous ces avantages. Le travail d'assimilation lui était d'autant plus aisé que le sang des Golitsyne qui coulait dans ses veines l'y prédisposait par le fait d'atavisme. Elle suivit son mari, Serge Pétrovitch, en Hollande, où l'appelait l'exigence du service, et, lorsqu'il dut rentrer en Russie, elle resta avec ses enfants dans sa villa de La Haye, située sur la paroisse du curé janséniste Dalennoort. Cette circonstance, on le verra, n'est pas indifférente.

Élevée dans l'orthodoxie, Irina Pétrovna devint catholique en Hollande. Comment se fit cette transformation [2] ? A en croire les dossiers du synode de Russie, les visites échangées, d'après la coutume du pays, avec le curé

[1] Liria, *Conquista*, p. VII.

[2] Pékarski, *Ottchète*, p. 26. — Dolgoroukow, *Mémoires*, t. Ier, p. 6 et suiv.

Dalennoort en furent la première occasion. Étrangère aux subtilités de l'école, la princesse ne voyait pas grande différence entre son Église et l'Église latine. Le curé l'encourageait dans cet ordre d'idées, atténuant lui-même autant que possible les divergences confessionnelles. « Vous avez sept sacrements, disait-il, et nous aussi. La communion sous les deux espèces n'est qu'un point de discipline. Il n'y a désaccord qu'au sujet de la procession du Saint-Esprit. » Tandis qu'on essayait ainsi de se rapprocher, survint une maladie mortelle de la princesse. Pas de prêtre orthodoxe à sa portée. Que faire? Elle s'adressa au curé janséniste, lui fit sa confession, et reçut de sa main la sainte Eucharistie. Revenue à la santé, elle n'en continua pas moins à fréquenter l'Église catholique, et même à y recevoir les sacrements. Lorsqu'elle communiait, pour la soustraire aux regards de la foule, Dalennoort disait exprès la messe de grand matin.

Cette page laconique et sèche, d'allure officielle, écrite au cours d'un procès dont il sera encore question, est complétée par les sources jansénistes. Le péril de mort et le curé Dalennoort n'auraient pas été les seuls facteurs de la conversion. Dès le principe s'exerce une influence amicale et féminine. Au cours de ses voyages, la grande dame russe s'était liée d'amitié avec la princesse d'Auvergne, fille du prince de Ligne, nature ardente et passionnée, aimant la foi et désirant son triomphe [1]. Fallait-il que sa mauvaise étoile la mît à Paris sous la direction spirituelle de ce même Boursier que nous avons vu haran-

[1] Marie-Anne, princesse d'Auvergne, épousa en premières noces un cadet de la maison de La Tour d'Auvergne, éteinte en 1802. Veuve à vingt et un ans, elle se remaria au marquis de Mézy en conservant son titre de princesse d'Auvergne. Troyes, Bibl., n[os] 2156, 2200, 7. — ALLARD, *De Prinses*, p. 7.

guer le tsar Pierre à la Sorbonne! C'est dire qu'elle devint sous peu janséniste renforcée et militante. Elle fut initiée aux plus hautes spéculations de la nouvelle école, témoin ses lettres qui se conservent à la bibliothèque de Troyes. Il en est une, par exemple, consacrée à la question abstruse, si jamais il en fut, de la possibilité du péché dans l'état de convulsion. Abordant cette controverse, en vogue parmi les têtes fortes de la coterie, la princesse, d'un ton magistral, s'élève avec plus de force cependant que de bonheur ou de science contre ceux qui soutiennent la thèse négative. Une notice manuscrite de la même bibliothèque porte qu'elle mourut en paix avec le Saint-Siège; d'où l'on pourrait conclure, si d'autres sources n'infirmaient pas ce renseignement, que son cœur valait mieux que son esprit.

Quoi qu'il en soit, mise en présence d'une autre princesse de caractère élevé, mais adonnée à l'orthodoxie, on pouvait prévoir que son zèle ne resterait pas inactif. Elle avait, au dire des jansénistes, un talent admirable pour attirer les âmes à Dieu et à la connaissance de la vérité dont elle était uniquement occupée. Peut-être trouva-t-elle aussi des affinités dans l'état d'âme de la princesse Irina. Toujours est-il qu'elle sut lui communiquer le feu sacré qui la dévorait elle-même, et, sans faire de polémique, doucement, délicatement, elle la mit en rapports avec l'archevêque d'Utrecht, Barchman Wuytiers, qui occupait ce siège en dépit de la défense papale. D'après d'autres récits, c'est l'abbé Jubé, dont nous ferons bientôt la connaissance, qui aurait reçu les premières confidences de la néophyte russe. Peu importe la priorité de l'un ou de l'autre; tous deux connurent la princesse, devinrent ses conseils et ses guides. De concert avec eux, elle fit son abjuration, le 11 juin 1727, à Leyde, entre les mains

de l'archevêque d'Utrecht. Disons ici, une fois pour toutes, à la décharge de la princesse Irina, qu'elle semble n'avoir jamais compris les tendances schismatiques du jansénisme. Elle abandonnait l'orthodoxie pour embrasser, de bonne foi, l'unité catholique.

Ses enfants, encore bien jeunes, suivirent son exemple. Tant que la famille demeura en Hollande, les secours spirituels ne lui manquèrent pas; c'est au moment du départ que l'on se vit dans un cruel embarras. Il n'y avait que peu de prêtres en Russie. En trouverait-on à sa convenance? Irina Pétrovna s'en tint au parti le plus sûr, et multiplia ses instances afin d'obtenir un chapelain qui, à l'occasion, se transformera en professeur, venu de l'étranger, non pour faire de la propagande, mais pour enseigner les participes. Les désirs de la princesse rentraient parfaitement dans les desseins des jansénistes. Faire pénétrer un des leurs en Russie, n'était-ce pas réaliser le conseil donné naguère par Vasili Dolgorouki, prendre contact avec les orthodoxes, et les gagner peut-être à la cause des appelants? Aussi bien, tout le parti se mit-il en mouvement. Les réfugiés de Hollande ne voulurent pas trancher à eux seuls une si grave question. Elle fut déférée aux docteurs de Sorbonne. Les voyants de Paris, ainsi les appelait-on dans l'intimité, désignèrent pour cette mission un de leurs plus fervents adeptes, l'ancien curé d'Asnières[1].

A leur point de vue, le choix était excellent. Jacques Jubé, qui usurpa plus tard le nom sonore de de la Cour, était, en toute vérité, un self-made. Fils d'une blanchisseuse de Vanves, ayant perdu son père en bas âge, il se formait lui-même à la rude école des privations et se façon-

[1] *Nouv. Eccl.* du 23 oct. 1746. — ALLARD, *Utrecht*, p. 24.

nait à l'endurance. Pour suivre à Paris les cours de rhétorique et de philosophie, il faisait à pied ses quatre lieues par jour, ne regagnant ses pénates qu'à la nuit tombante. Dans l'intervalle des classes, pour repasser ses leçons et prendre ses modestes repas, il n'avait d'autre refuge que les allées solitaires ou les porches des maisons écartées. Les *Nouvelles Ecclésiastiques* le contemplent avec admiration dans ces asiles singuliers, « où il n'éprouvait pas plus de distractions, disent-elles, qu'un géomètre au fond de son cabinet. » Ce qui est mieux constaté que cette force étonnante de concentration, c'est que le tempérament robuste du jeune homme résista à toutes ces fatigues. Ses études n'en souffrirent pas non plus, car on l'admit aux honneurs d'un acte public, et il fut diplômé maître ès arts.

Le nouveau lauréat se destinait à la carrière ecclésiastique. Des personnes charitables lui obtinrent une bourse à Saint-Magloire et lui en facilitèrent l'entrée. Le séjour dans un séminaire infecté de jansénisme eut sur toute la vie de Jubé la plus funeste influence. Ordonné prêtre, nommé à la cure de Vaugrigneuse, il se jette à corps perdu dans les querelles qui divisaient alors l'Église de France. Il fit ses premières armes dans une brochure de haute spéculation sur Jansénius et sur la notion de la grâce. L'imprimeur y perdit sa maîtrise, tandis que Jubé y gagna d'être promu par le cardinal de Noailles, en 1701, à la cure d'Asnières-sur-Seine, où ses qualités purent être mieux appréciées.

Irréprochable dans sa vie privée, de mœurs austères, d'un zèle soutenu, d'une charité à toute épreuve, il aimait à soulager les malades, à secourir les pauvres. Ses loisirs étaient consacrés à des occupations sérieuses : les nombreux écrits qu'il a laissés après lui en rendent témoi-

gnage. Ce n'est pas qu'il ne donnât dans l'exagération, même dans ce qu'il faisait de mieux. Ainsi il en revenait de son propre chef aux rigueurs de l'ancienne discipline, soumettant à des pénitences publiques les pécheurs scandaleux, et reléguant à l'entrée de l'église les filles coupables. La marquise de Parabère eut elle-même à se ressentir de ses sévérités. Jamais il ne consentit à célébrer les saints mystères devant la maîtresse du duc d'Orléans, et elle fut de la sorte publiquement avertie de ses faiblesses.

Mais ce qu'il y avait de plus déplorable chez le curé d'Asnières, c'était son fanatisme pour les doctrines jansénistes. Ses relations intimes avec le diacre Pâris, de miraculeuse mémoire, qui venait de temps en temps se retremper au presbytère hospitalier, n'étaient pas de nature à y porter remède. Toute la paroisse en fut victime, et le culte extérieur en souffrit le premier. Plus d'images, plus de crucifix, plus d'ornements sur l'autel, prières de la messe récitées à haute et intelligible voix, les strophes du *Salutaris Hostia* proscrites à jamais, pour ne pas renouveler, disait gravement Jubé, le souvenir des entreprises belliqueuses de Jules II. C'étaient là les principales innovations connues sous le nom collectif de liturgie d'Asnières qui ont fait dans leur temps beaucoup de tapage autour d'elles. La bulle *Unigenitus*, destinée à pacifier les esprits, ne fit qu'exaspérer davantage le curé réformateur. On vit alors ce fougueux janséniste sillonner en tous sens le diocèse de Paris, frapper aux portes des presbytères, exciter le clergé à la résistance et organiser l'armée des appelants.

En 1724, une aventure plutôt désagréable l'oblige d'interrompre ses courses. Le 19 octobre, il est mandé pardevant M. d'Ombreval, lieutenant général de police. On

avait saisi à Rouen un ballot contenant des brochures jansénistes, et envoyé furtivement de Hollande à l'abbé Ambon. La police avait ses bonnes raisons de croire que Jubé n'était pas étranger à cette contrebande. Pressé de s'expliquer, il avoue qu'il est le destinataire des livres, et, pour justifier l'adresse : en grec, dit-il, Ambon veut dire Jubé. Parfait. Cette spirituelle excuse ne suffit point pour tirer le curé d'embarras. Un procès-verbal, dressé séance tenante, fut envoyé en haut lieu, et le bruit se répandait déjà qu'il serait transmis au conseil de conscience. En attendant, Jubé avait pris ses mesures. Après en avoir averti par lettre le cardinal de Noailles, il quitte sans adieux paroisse et paroissiens, sauf à leur écrire plus tard de touchantes épîtres sur les tristesses du pasteur éloigné de ses ouailles.

Ses amis songèrent alors à tirer parti de ses loisirs, et l'occasion s'en présenta bientôt. En 1725, Benoît XIII réunit à Saint-Jean de Latran un concile qui devait donner plus d'éclat et de retentissement à la bulle *Unigenitus*. Les jansénistes se crurent appelés à y remplir une double mission : défendre leurs intérêts de coterie et renouer les relations avec la Russie[1]. La seconde partie du programme semble avoir été aussitôt abandonnée que conçue; quant à la première, c'est Jubé qui en fut chargé. J'épargne au lecteur les détails de ces obscures intrigues, et je me flatte qu'il m'en saura gré : au point de vue russe, on n'y trouve rien d'intéressant. Il suffira de mentionner l'escapade du mandataire janséniste. Toujours le même, il se montra si turbulent à Rome qu'il se vit, un jour, obligé de s'enfuir à Naples et de regagner ensuite secrètement la France.

[1] Troyes, Bibl., n° 1256.

Une autre commission également digne de lui l'attendait au retour. Il y avait un certain nombre de Chartreux tellement aveuglés par les idées gallicanes qu'ils préféraient l'exil à la soumission au Saint-Siège. L'honneur équivoque d'être leur guide et de les conduire en Hollande échut à Jubé. Dès lors, il se fixa dans ce pays, où les autorités françaises, hostiles aux jansénistes, ne pouvaient l'atteindre, et où il voisinait avec ses bons amis Barchman, archevêque d'Utrecht, et Varlet, plus connu sous le nom d'évêque de Babylone.

C'est là que vint le surprendre, en octobre 1726, la première communication de la Sorbonne au sujet de la Russie [1]. Quoiqu'elle ouvrît à son humeur remuante une belle et vaste sphère d'action, il hésita d'abord et se laissa adresser des lettres pressantes par les « voyants de Paris » et par les deux princesses d'Auvergne et Dolgorouki. Enfin, une épître patriarcale de Barchman, du 28 février 1727, vint mettre un terme à ses tergiversations. L'archevêque janséniste l'exhortait à quitter sa patrie d'adoption pour aller, nouvel Abraham, chercher ailleurs l'héritage précieux des âmes. Jubé reçut cette lettre au moment où il achevait la messe; il consulta le divin Maître et sa résolution fut prise : il acceptait la mission de Russie. Après en avoir informé ses amis, il s'y prépara par la lecture de saint Augustin contre les Donatistes, et en général par l'étude des matières qui se rattachent à l'unité de l'Église. Sur ces entrefaites une lettre très obligeante du prince Serge, instruit par Irina Pétrovna de l'issue des négociations, vint à point nommé le confirmer dans ses desseins.

Il ne restait plus qu'à documenter le missionnaire. Les

[1] Les sources principales pour la mission de Jubé en Russie sont : *Projet de réunion*, et les deux dossiers de Jubé, celui de Paris et celui de Troyes.

docteurs de Sorbonne le munirent d'instructions, où ils s'efforcent de prouver qu'une discussion en règle s'impose aux deux parties avec une nécessité inéluctable. La raison qu'ils en donnent est vulgaire, si l'on veut, mais ingénieuse. De deux choses l'une, disent-ils : l'Église romaine est la vraie Église ou elle ne l'est pas. Si elle l'est, l'Église russe doit sans tarder discuter les conditions de la réunion, qui dès lors est l'unique moyen de salut. Si, au contraire, elle ne l'est pas, l'Église russe doit l'éclairer au plus tôt et lui faire abjurer ses erreurs. Ainsi, en toute hypothèse, la polémique apparait comme un devoir qu'on ne saurait éluder. Jubé est chargé de propager ces idées et d'agir dans ce sens, et l'on se promet les meilleurs résultats de son zèle.

Moins judicieux que les docteurs, Barchman investit le missionnaire de vrais pouvoirs de juridiction et lui délivra une patente d'une singulière hardiesse. En vertu de la solidarité épiscopale, et supposant la Russie privée d'ordinaires, il veut que le « très vénérable Prêtre Messire Jacques Jubé de la Cour » puisse non seulement « exercer les fonctions sacerdotales et pastorales à l'égard de tout catholique qui se trouvera n'avoir point de pasteur et de toutes les autres âmes qu'il pourra gagner à Dieu et à notre sainte religion », mais aussi « qu'il ait la liberté d'absoudre, de dispenser, de bénir, de consacrer selon le rite de l'Église catholique romaine, d'approuver les prêtres, de les envoyer, de les révoquer; d'établir des pasteurs partout où il sera nécessaire, et enfin de faire toutes autres fonctions ecclésiastiques ». On voit que Barchman prenait au sérieux sa dignité usurpée d'archevêque : un pape n'aurait guère pu se montrer plus généreux. Il oubliait seulement que la Russie dépendait canoniquement de la Propagande, et que, pour y exercer les

ministères, il fallait être nanti de pouvoirs soit par le nonce de Vienne, soit par celui de Varsovie.

Boursier, sur un autre terrain, rivalise de zèle avec Barchman. Il apprend à Jubé qu'il l'a recommandé, non sans succès, à ce même Boris Kourakine que nous avons vu s'outiller à Rome contre les prétentions papales. Il conseille de cultiver l'amitié douteuse de Vasili Dolgorouki. Renchérissant ensuite sur les instructions de la Sorbonne, il affirme avoir entendu de la bouche de l'abbé Dubois que le tsar Pierre était favorable à la réunion des Églises dans le dessein surtout de rapprocher son empire de l'Europe, d'où il conclut que les évêques de Russie ont probablement cherché à éluder la question en proposant le procédé conciliaire. Traiter d'Église à Église, c'est, d'après Boursier, très difficile et presque impossible. Il propose modestement que les délégués russes s'en rapportent aux décisions de la Sorbonne. Un rayon d'espoir brille dans le désir plus ou moins général du patriarcat : pourvu que l'on choisisse un patriarche d'une haute et ferme raison, et l'affaire marchera toute seule.

Muni de ces conseils et de ces pouvoirs, Jubé se mit en route avec la princesse Dolgorouki et ses enfants, le 20 octobre 1728, et l'occasion d'exercer l'apostolat se présenta immédiatement. Les voyageurs affrontaient l'inconnu. De sombres pressentiments obsédaient la néophyte, elle succombait sous le poids de la responsabilité, l'arbitraire qui régnait en Russie lui paraissait menaçant. Il fallait soutenir son courage et dissiper ses appréhensions. L'abbé savait s'y prendre adroitement, remettait les choses au point et réveillait la confiance en Dieu. « Il faut craindre sa faiblesse, disait-il magistralement; au surplus, ne craindre que celui qui rend invincibles ceux qui le craignent. » Le long et pénible voyage se fit d'abord

en voitures et puis en traîneaux, avec les péripéties inséparables de cette locomotion primitive. Les points d'arrêt principaux furent Berlin, Kœnigsberg et Mittau. Dans cette dernière ville, Irina Pétrovna crut devoir présenter ses hommages à la nièce de Pierre le Grand, Anna Ivanovna, duchesse douairière de Courlande. La princesse convertie ne se doutait guère qu'elle saluait sa future et implacable persécutrice.

II

LA SITUATION EN RUSSIE

Lorsque nos voyageurs arrivèrent à Moscou, le sceptre impérial venait de tomber des mains d'une femme entre celles d'un enfant.

Rompu à la victoire, Pierre semble avoir voulu dompter la mort : elle l'emporta sans lui permettre de désigner son successeur. D'après l'oukaze du 5 février 1722, chaque empereur disposait du trône à son gré : en dehors de la volonté souveraine, il n'y avait pas d'autre droit à la couronne. Cette législation singulière faillit précipiter la Russie dans les abîmes. Le crédit de Menchikov et les intrigues de Prokopovitch firent, cette fois, triompher la veuve du monarque défunt : elle fut proclamée impératrice.

Dans la vie de Catherine Alekseïévna, le roman devient de l'histoire. Tour à tour petite servante, femme de soldat, prisonnière à Marienbourg, en faveur dans l'armée russe, elle devient d'abord la maîtresse du tsar Pierre, ensuite son épouse plus ou moins légitime, enfin héritière de la couronne impériale et souveraine autocrate de

toutes les Russies [1]. Son règne ne dura que deux ans, et fut celui de l'anarchie. Courbée jusque-là sous un joug de fer, sitôt qu'elle se vit au faîte du pouvoir, elle se crut à la source des jouissances. Les favoris de la fortune exploitèrent sans scrupules la nouvelle situation. Leurs déprédations, leurs abus, leurs excès retombaient en plein sur le pauvre peuple qui s'en prenait, dans son désespoir, à l'ordre de choses récemment établi Les esprits ainsi travaillés étaient mûrs pour le revirement, assez faible du reste, qui allait se produire sous Pierre II, successeur de Catherine.

L'histoire de ce triste règne n'est pas à refaire ici. Quelques traits suffiront pour donner une idée des conditions soit pénibles, soit favorables qui attendaient à Moscou l'apôtre janséniste.

Le nouvel empereur entrait dans sa douzième année. « C'est le plus bel enfant, écrivait Villardeau, que l'on puisse voir, parfaitement bien campé sur ses jambes. Il a l'air naturellement sérieux ; néanmoins, il est très affable et modeste sans timidité [2]. » Il était fils de l'infortuné tsarévitch Alexis qui, l'on s'en souvient, avait toujours été réfractaire aux innovations et pieusement attaché aux anciens usages. Aussi les ennemis des réformes espéraient-ils un mouvement de recul vers l'inoubliable passé. Quel qu'eût été le programme adopté, avant tout il importait d'élever le jeune souverain à la hauteur de sa mission par une forte et virile éducation. Il n'en fut malheureusement rien. Le vice-chancelier Ostermann,

[1] Le mariage de Pierre avec Catherine a été célébré le 19 février v. st. 1712. Au point de vue canonique, il n'y avait aucune raison d'invalider le premier mariage avec Eudoxie Lopoukhine.

[2] Paris, Bibl. nat., fonds Clairambault, 531, f. 127. Villardeau était consul de France à Moscou.

intelligent et capable, mais craintif et débile, avait été chargé de l'ingrate besogne. Ses timides efforts pour inspirer à son élève des goûts sérieux se brisèrent au premier choc des complaisances et des adulations que d'habiles courtisans prodiguèrent à l'envi à leur maître. Une cour aussi brillante que dépravée eut vite raison de la faiblesse d'un enfant. La malice chez le Tsar devança les années. Passionné d'exercice au grand air, doué d'une force athlétique, il devint un chasseur intrépide. Et, lorsque le couronnement l'eut amené à Moscou, il ne voulut plus abandonner les forêts giboyeuses des environs, partageant son temps entre les exploits cynégétiques et les débauches nocturnes. Ses rapports avec sa tante Élisabeth, d'une beauté ravissante et d'une déplorable légèreté, donnaient lieu à de sinistres commentaires. Et son meilleur ami, son favori toujours écouté, Ivan Dolgorouki, malgré les éclairs de repentir, n'était qu'un grossier libertin.

Il va sans dire qu'un train pareil d'existence ne laissait pas de loisirs pour les affaires. De sa vie, Pierre II n'exerça qu'un seul acte de vigueur; encore ne fut-ce que pour retomber aussitôt dans sa molle inertie. Le prince Menchikov en fut la victime. Omnipotent sous Catherine Ire, il voulait l'être encore sous Pierre II, disposer sans contrôle du trésor de l'État, imposer ses volontés au jeune prince, et le contraindre à devenir son gendre. L'enfant ainsi rudoyé se rappela, un jour, qu'il était autocrate, et la disgrâce du fier parvenu éclata comme un coup de tonnerre. Le vaillant capitaine qui avait conquis des provinces et rêvé des couronnes fut exilé à Bérézov, en Sibérie, où ses mains ne manièrent plus que la hache, et son ambition se borna à la construction d'une église.

Le crédit dont il avait joui naguère à la cour passa tout

entier entre les mains des Dolgorouki. Trois princes de cette maison formèrent comme un triumvirat pour s'emparer plus aisément de la personne du souverain et de la marche des affaires. Ivan Dolgorouki, déjà mentionné plus haut, jouait parmi eux un rôle prépondérant. Élevé à Varsovie chez son grand-père, le prince Grégoire, se prévalant de son savoir-faire, il s'insinua dans l'intimité de Pierre II. Mêlé le plus souvent aux parties de plaisir et de chasse, lors même qu'il déclinait la responsabilité de ces excès, sa conduite démentait ses paroles. Rien ne lui était inaccessible : il cumulait honneurs, charges, richesses, et décrochait, à vingt ans, la grand'croix de Saint-André, premier ordre de l'Empire. A côté d'Ivan, il y avait son père Alexis, aussi borné que vaniteux. Adjoint à Ostermann pour l'éducation de Pierre II, il se souciait moins d'en faire un bon souverain que de profiter largement de ses faveurs. L'âme du trio était le prince Vasili, en renom de finesse et d'habileté, sans scrupules dans le choix des moyens, sans horreur du péculat.

Les Dolgorouki étaient trop près du trône, le prince Alexis trop dévoré d'ambition pour que l'idée d'une alliance avec le souverain ne surgît pas dans leur famille. Pierre avait brusquement renvoyé son anneau d'alliance à Marie Menchikov qui n'avait jamais été l'élue de son cœur; c'était le moment de diriger son choix vers une Dolgorouki. D'habiles manœuvres furent mises en jeu, et, au retour d'une partie de chasse à Gorenki, la princesse Catherine, sœur d'Ivan, fut déclarée officiellement fiancée de l'Empereur. Dès lors elle porta le titre d'Altesse, s'entoura d'une cour brillante, et fut dotée d'une pension. Les Dolgorouki se voyaient ainsi au faîte des grandeurs.

Assurément un pauvre missionnaire, arrivant de l'étranger sans autre bagage que son idéal spiritualiste, ne devait

guère compter sur les sympathies d'un triumvirat essentiellement intéressé. Toutefois, la princesse Irina, quoique reléguée au second plan, pouvait lui ménager accès dans cette sphère, et, au besoin, le couvrir de sa protection. D'ailleurs, les catholiques d'origine étrangère jouissaient encore de la liberté confessionnelle dans la même mesure que sous Pierre Iᵉʳ. Réformés et Capucins étalaient leur bure dans les capitales et vaquaient sans entraves à leurs ministères.

Tout autre était la condition des orthodoxes qui passaient au catholicisme. Quelque flottante que fût à leur égard la législation pénale, on inclinait quand même à en faire des criminels d'État. Un incident récent avait provoqué de nouvelles mesures répressives contre ce qu'on est convenu d'appeler le prosélytisme romain et contre ses agents. Voici le fait. Plusieurs habitants de Smolensk avaient embrassé la foi catholique. Un d'entre eux s'était réfugié en Pologne pour s'y faire ordonner prêtre. Le mouvement menaçait de s'accroître. Sur le rapport qu'en fit le général-major Potemkine, le suprême conseil secret releva de ses fonctions Philothée, évêque de Smolensk, ordonna l'érection d'une école dans cette ville, et fit amener les convertis à Moscou. Condamnés d'abord à l'exil et à la perte de leurs biens, les malheureux furent presque aussitôt graciés, en septembre 1728, et gardés à vue par pure précaution. On mit plus d'insistance à désarmer la propagande catholique. Le nouvel évêque Gédéon proposa des mesures préventives qui furent sanctionnées par le conseil secret, et dont voici le résumé :

« Ordonner sous peines rigoureuses aux officiers et dragons de garde sur les frontières qu'ils ne laissent pas les prêtres romains passer de Pologne et de Lithuanie en Russie, ni la noblesse de Smolensk passer la frontière

sans permis et passeport. Si quelque prêtre arrive pour ses affaires privées, le gouverneur doit en être prévenu, et, à son tour, il avertit l'évêque. Un terme sera fixé, à l'échéance duquel le prêtre sera tenu d'avoir réglé ses affaires, et il s'engagera par écrit à ne pas confesser les Russes, à ne pas leur donner l'Eucharistie d'après le rite romain, à ne pas les attirer à sa foi par des raisonnements quelconques, à ne pas fréquenter leurs maisons soit en secret, soit publiquement, à ne pas porter d'autre costume que le costume ordinaire des prêtres.

« Défendre à toute la noblesse de Smolensk, sous peines graves, d'avoir des relations secrètes ou publiques avec les prêtres romains, de les recevoir dans leurs maisons, d'aller se confesser chez eux et de prêter l'oreille à leurs persuasions. Les délinquants, prêtres et nobles, seront arrêtés, garrottés et envoyés immédiatement au sénat. Le sénat les interroge tous avec une égale rigueur, et fait immédiatement son rapport au conseil suprême.

« La noblesse de Smolensk ne laissera point ses enfants étudier à l'étranger, en Lithuanie ou ailleurs. Elle les enverra dans les écoles de Smolensk, de Moscou et de Kiev. Si quelqu'un, après avoir achevé les cours des écoles russes, désire visiter d'autres pays, il donnera caution et prêtera serment de ne pas se fixer à l'étranger, de ne pas trahir la religion du rite grec, de ne prendre service nulle part, ni chez personne, contre l'empire de Russie. La noblesse de Smolensk ne tiendra pas dans ses maisons de maîtres ou inspecteurs romains pour l'instruction des enfants ou des parents, mais elle prendra des inspecteurs parmi les sujets russes qui professent la foi grecque. Que s'il ne s'en trouve pas, l'on pourra, en cas de nécessité, en faire venir de l'étranger, pourvu qu'ils soient de religion orthodoxe du rite grec et munis d'un attestat de

l'évêque. Mais, si les inspecteurs russes sont en nombre suffisant, on ne prendra personne de l'étranger, de peur que des prêtres de foi romaine ne se fassent passer pour des orthodoxes.

« Si des demoiselles ou des veuves de foi romaine d'au delà de la frontière polonaise veulent se marier à des nobles de Smolensk, on pourra les y autoriser, pourvu qu'elles embrassent la religion orthodoxe du rite grec; mais les nobles de Smolensk ne pourront pas marier leurs filles et leurs parentes, en pays étranger, à des catholiques ou à des unis.

« Si des nobles de Smolensk désirent se faire moines à l'âge réglementaire, ou si, revenant de l'étranger après y avoir été ordonnés prêtres, ils veulent être moines ou frères convers dans la foi grecque, on les recevra et on en informera le synode. Des écoles seront érigées à Smolensk, non loin du monastère de la ville. Les professeurs, conformément aux oukazes du synode, seront pris dans les monastères de Kiev et les écoles de Moscou. L'on enseignera le latin, le français et l'allemand, et à ceux qui se destinent au sacerdoce aussi le grec [1]. »

Le résumé de ce document n'a pas été reproduit sans motif : malgré son caractère local et ses origines fortuites, il peint à merveille l'attitude du gouvernement à l'égard des convertis. Nul doute que, pour parvenir au régime de liberté, il n'y eût encore du chemin à faire. Cependant l'exclusivisme officiel était en pratique tempéré par un correctif dont la polémique religieuse nous a gardé le souvenir.

Dans les dernières années du règne de Pierre I[er], la fraction cléricale en faveur était celle qui partageait les

[1] Soloviév, t. IV, col. 1101.

opinions de Théophane Prokopovitch. Or, l'archevêque de Novgorod défendait des thèses si hardies et contractait des relations si équivoques qu'il passait, à juste titre, parmi ses collègues, pour demi-protestant. Professeur de théologie à Kiev, il avait rompu complètement avec les traditions de l'ancienne école, et rédigé ses cahiers d'après des auteurs hétérodoxes. Appelé à Pétersbourg, il devint le correspondant de Buddée et l'ami dévoué des luthériens et des calvinistes qui entouraient le Tsar. Lorsque Menchikov s'empara du pouvoir au nom de la faible Catherine, l'étoile de Théophane commença soudainement à pâlir. Ce fut bien pis encore à l'avènement de Pierre II, fils de ce tsarévitch Alexis, dont Théophane avait officieusement battu en brèche les droits à la succession au trône. De même qu'en politique, une évolution s'annonçait dans les sphères religieuses. Personne n'en put douter lorsqu'on vit avec quel empressement le conseil secret ordonnait d'imprimer un livre devenu depuis célèbre et intitulé *la Pierre de la foi*[1].

Stéphane Iavorski, rival de Théophane et son accusateur auprès du Tsar défunt, était l'auteur de cet ouvrage. Un grand scandale donné en 1713 à Moscou par les hétérodoxes lui en avait fourni l'occasion. S'armant de zèle, après avoir puni les coupables, dont le principal fut livré au bras séculier et brûlé vif, il prit la plume pour réfuter leurs doctrines. L'entreprise n'était pas au-dessus de ses forces. Versé dès sa jeunesse dans l'étude de la dialectique, il maniait habilement la controverse. Les théologiens de l'Église latine lui étaient familiers, et, pour composer les douze dissertations de son livre, il puisa largement dans les œuvres de Bellarmino et Becano, deux Jésuites très

[1] Morév, *passim*.

connus dans les écoles. Il s'arrête avec une complaisance marquée sur la doctrine de la grâce et s'élève contre ceux qui, au préjudice des bonnes œuvres, insistent outre mesure sur l'efficacité de la foi. Pour peu qu'on se rappelle les controverses de l'époque, le but qu'il poursuit se dégage avec une parfaite évidence : par-dessus les protestants et les obscurs sectaires de Moscou, il veut atteindre Prokopovitch, accusé de partialité pour la théorie protestante de la justification. Aussi, malgré ses instances réitérées, Iavorski ne put-il jamais obtenir de Pierre Ier l'autorisation de publier son livre : le Tsar tenait trop à ménager non pas précisément Théophane, mais ses serviteurs hétérodoxes pour permettre que l'on attaquât ouvertement leurs doctrines.

Mêmes difficultés et mêmes tergiversations sous Catherine Ire, mais à peine Pierre II est-il monté sur le trône que tous les obstacles disparaissent comme par enchantement : dès le 25 octobre 1727, le conseil secret ordonne d'imprimer, en observant les formalités d'usage, *la Pierre de la foi*. Chargé d'examiner le livre, l'archevêque de Tver, Théophylacte Lopatinski, s'empresse de lui donner une approbation flatteuse qu'il termine par ces mots : « Je crois que ce livre est non seulement utile, mais aussi très nécessaire aux orthopistes pour leur affermissement dans les dogmes orthodoxes de l'Église chrétienne, et pour la réfutation des bavardages blasphématoires des hérétiques ». Ceux qui jusque-là avaient empêché la publication de l'ouvrage ne pouvaient donc plus se le dissimuler : son apparition, pour ainsi dire officielle, était un signe de revirement gouvernemental contre les principes protestants qui menaçaient d'envahir la société russe. Toute la fraction du clergé hostile à Théophane reprit courage et sentit le sol se raffermir sous ses pieds. Une éclaircie

s'annonçait à l'horizon : Alexis, disait-on, allait revivre dans son fils couronné. Déjà les optimistes voyaient le synode supprimé, le patriarcat rétabli, les monastères remis sur l'ancien pied. Il y avait dans ce mouvement des esprits une précieuse indication. Une logique indomptable rapprochait de la vraie Église, à leur insu peut-être, ceux qui s'éloignaient des principes protestants. Ce phénomène n'échappait point aux observateurs attentifs, et le duc de Liria, dont il sera question tout à l'heure, allait jusqu'à dire qu'il y avait des évêques non seulement favorables aux Latins, mais soupçonnés même d'être secrètement catholiques. D'après les aveux de Jubé, les membres du clergé qui se montrèrent plus accessibles à ses discours furent Lopatinski, déjà nommé plus haut, Vonatovitch et surtout Coletti. Tous ces trois personnages ont joué un certain rôle dans l'Église russe[1].

Théophylacte Lopatinski avait fait ses études d'abord à l'étranger et puis à l'Académie de Kiev, où il embrassa la vie monastique. Dès lors, il se consacra tout entier aux devoirs de sa vocation et à l'enseignement. C'était un esprit de la même trempe que Iavorski : attiré par un secret instinct vers la vérité, trop faible de caractère pour briser tous les obstacles. *La Pierre de la foi* trouva en lui un partisan et un défenseur. Lorsque le bruit se répandit que Prokopovitch serait promu à l'épiscopat, il le dénonça comme hérétique, mais intimidé par des contradicteurs véhéments, il retira son accusation et fit amende honorable. S'élevant par degrés, après avoir gouverné l'Académie de Moscou, il fut nommé membre du synode, sacré en 1723 archevêque de Tver, et devint, sous Catherine Ire, deuxième vice-président du synode.

[1] Tchistovitch, *Téofane*, p. 29, 292, 376 et ailleurs.

L'archevêque de Kiev, Barlaam Vonatovitch, est beaucoup moins connu dans l'histoire que son collègue de Tver. La haine dont le poursuivait Théophane et dont on verra plus tard les preuves permet de supposer qu'il partageait plus ou moins les opinions du parti réactionnaire. Jubé avait pour lui de l'estime.

Quant à Eleuthère Coletti, sa vie présente les plus singuliers contrastes. D'origine grecque et simple professeur à Halle, il accepta, en 1710, le poste d'aumônier auprès du tsarévitch Alexis qui se trouvait à l'étranger sans prêtre russe à sa disposition. Invité par son nouveau maître à venir en Russie, il s'y consacra à l'enseignement, d'abord à Moscou et puis à Pétersbourg. Avec la fuite du Tsarévitch commencent ses revers. A cette date, Coletti voyageait en pays étrangers, et, de retour en Russie, il se vit avec effroi impliqué dans le procès. On l'accusa d'avoir voulu se fixer auprès du Tsarévitch, d'avoir même, en vue de cette mission, accepté deux cents louis d'or et concerté un alphabet chiffré avec un confident d'Alexis. C'en était assez de ces indications pour faire citer le malheureux par-devant la terrible chancellerie secrète. Des réponses jugées insuffisantes lui valurent la dégradation et, à trois reprises, la torture. Le 16 mars 1718 décida de son sort : il fut condamné à l'exil perpétuel dans le monastère de Solovetsk, sous le ciel neigeux du Nord. Renchérissant sur la sévérité des juges, Pierre Ier y ajouta la prison. C'est ainsi que Coletti passa dix longues années dans une dure captivité. Elle ne resta point sans influence salutaire sur lui. Se repliant sur lui-même, il brisa complètement avec son passé, se donna aux choses de Dieu, et se fit moine sous le nom d'Euthyme. A l'avènement de Pierre II, un rayon d'espoir vint éclairer son cachot, et sous peu il se vit, en effet, rendu à la liberté. Se réclamant de ses anciens

services auprès du tsarévitch Alexis, il obtint le poste très recherché d'archimandrite du couvent de Novospask, et, en 1730, fut nommé membre du synode. C'est dans cette phase brillante de sa vie qu'il prêta l'oreille aux suggestions occidentales.

Cependant, l'appui que l'apôtre janséniste pouvait trouver, soit auprès des Dolgorouki, soit auprès de quelques évêques russes, n'avait pas de caractère strictement officiel et, à vrai dire, était plutôt problématique. Le plus léger embarras l'aurait surpris désarmé, vis-à-vis du gouvernement. En homme avisé, il eut soin de régulariser sa position, et un diplomate complaisant lui en donna le moyen. A la cour de Pierre II, l'Espagne était représentée par le duc de Liria et Xerica, fils du célèbre maréchal de Berwick. Pour être de création récente, cette ambassade n'en avait que plus d'importance aux yeux surtout de la reine d'Espagne. Vastes étaient les horizons d'Élisabeth Farnèse : relever le trône abattu des Stuarts, arracher Gibraltar aux Anglais, planter le drapeau espagnol sur les murs de la forteresse reconquise, vaincre par ces succès les répugnances et les lenteurs de Philippe V, son époux, lui imposer de vive force une politique active et militante, tel était le but secret qui la portait à chercher des alliances dans le Nord. Le duc de Liria s'était rallié avec enthousiasme au programme de la Reine, et, en dépit d'une santé délicate, des rigueurs du climat, des préjugés contre les Russes, avait consenti volontiers à se rendre parmi eux pour y travailler au triomphe de cette cause.

Saint-Simon, qui l'a connu de près, nous a brossé avec sa verve habituelle le portrait de ce personnage[1]. D'un

[1] *Mémoires*, t. XII, ch. VII. — Voir *Noticia de la vida* dans LIRIA, *Conquista*, p. Ire et suiv. — Le duc de Liria se réclamait des Stuarts. Son père,

caractère vif et remuant, il languissait à la cour grave et monotone d'Espagne. Aussi le voit-on à plusieurs reprises parcourir l'Europe en tous sens. Il avait de l'esprit, possédait à merveille plusieurs langues, savait être ambitieux avec mesure, prévenant et souple avec dignité. A Moscou, il réussit, en effet, à gagner les bonnes grâces du favori Ivan Dolgorouki et à se ménager l'amitié d'Ostermann. Quant au reste, il était de son siècle, frivole et passionné pour les plaisirs ; tout de même profondément attaché à sa foi, jaloux de la défendre, voire de la propager. C'est à lui que Jubé s'adressa pour se mettre à l'abri des coups de la mauvaise fortune. Fertile en expédients, le duc lui conféra sans hésiter des charges protectrices par un billet daté du 1er mars 1729 et conçu en ces termes :

« Je, soussigné, certifie que M. Jacques Jubé de la Cour est mon aumônier et mon confesseur, et que c'est pour cette fin que je l'ai fait venir dans ce pays-ci ; et que, M. le prince Serguier *(sic)* Dolgorouki désirant d'avoir ledit sieur Jubé de la Cour auprès de lui pour avoir soin de l'éducation de ses enfants, j'ai permis au dit sieur de vivre chez le prince. En vertu de quoi, je lui donne le présent certificat signé et écrit de ma main et scellé du sceau de mes armes [1]. »

Nul doute que, dans cette pièce, les rôles ne soient intervertis par calcul. Le précepteur est improvisé aumônier d'ambassade pour que, le cas échéant, l'aumônier mette le précepteur à couvert. Aussi, les amis de Jubé qui reproduisent ce document sont-ils très embarrassés. Ils avouent

le maréchal de Berwick, était fils naturel du duc d'York et d'Arabella Churchill.

[1] *Projet de réunion*, p. 336. — Le duc de Liria fait allusion à ce document dans sa lettre à Viana. Archives de Simancas, *Secr. de Estado*, n° 6613.

que la sincérité chrétienne n'y correspond pas au zèle qui l'a dicté, et ils supposent charitablement que le rigide janséniste ne s'en est jamais prévalu

Ce fut encore à l'ambassade d'Espagne que Jubé fit la connaissance d'un homme qui pouvait lui servir d'utile auxiliaire, le P. Bernard Ribera[1]. Ce n'est pas qu'ils fussent entièrement d'accord sur tous les points doctrinaux. Ribera goûtait si peu le gallicanisme que Jubé le traite sans façon d'ultramontain. Natif de Barcelone, il était un vrai Catalan par le fait de son origine non moins que par l'ardeur de son caractère. Dès l'âge de quinze ans, il entra dans l'ordre de saint Dominique, et, sitôt qu'il fut ordonné prêtre, n'écoutant que son zèle, il parcourut l'Espagne, tour à tour enseignant et prêchant, faisant honneur à sa fière devise : *Nunquam retrorsum*, en bordure à une rivière. De graves difficultés dont on ignore la nature, mais qui s'expliquent facilement par les factions politiques de l'époque, vinrent à l'improviste l'arrêter au milieu de ses courses et le jeter dans un cruel embarras. Ce fut alors que, par une heureuse coïncidence, le duc de Liria lui offrit l'aumônerie de l'ambassade. Ribera l'accepta sans tergiverser, et, le 23 novembre 1727, il était à Pétersbourg, d'où il se rendit, au mois de février de l'année suivante, à Moscou, pour le couronnement de Pierre II. Le duc de Liria faisait grand cas de ses connaissances et de ses talents : il l'estimait théologien profond et littérateur distingué, capable de porter dignement la mitre épiscopale. Nous verrons bientôt le Dominicain espagnol à l'œuvre. Un homme de sa trempe ne se serait jamais croisé les bras en présence du mouvement religieux qui agitait la société ru

[1] Voir la préface du P. Martynov dans Ribera, *Brevis Enarratio*.

Le lecteur peut maintenant se faire une idée des conditions dans lesquelles se trouva Jubé de la Cour lors de son arrivée à Moscou. Dans les sphères strictement officielles, il ne devait s'attendre qu'à une hostilité plus ou moins accentuée. Dans le grand monde, la princesse Irina Dolgorouki, étant de son bord, pouvait le mettre en contact avec les puissants du jour, détenteurs éphémères du pouvoir. Dans le clergé, la fraction opposée à Théophane et aux innovations de Pierre Ier se rapprochait naturellement de lui. Enfin, le duc de Liria et le P. Ribera, quoique nullement jansénistes, étaient des hommes sur lesquels on pouvait compter, lorsque l'intérêt général de la religion était en jeu. Il n'y avait plus qu'à profiter des circonstances, le moment d'agir approchait.

III

TRAVAUX DE JUBÉ EN RUSSIE

En examinant les travaux de Jubé en Russie, l'on ne saurait nier qu'il ait eu de la suite dans les idées, et qu'il ait déployé de l'énergie dans l'action. Le double but qu'il poursuivait activement était de gagner à sa cause, par des conversations privées, les personnes plus instruites et mieux disposées, et de provoquer en même temps des négociations pour le moins officieuses, soit avec les évêques, soit avec une fraction quelconque du clergé russe qui pût représenter un parti.

Pour procéder avec ordre et se mettre à l'abri des surprises, il commença par soustraire à la chance de divulgation ses rapports avec l'étranger. Une correspondance suivie, qu'un langage mystérieux dérobait aux profanes,

fut organisée avec les jansénistes de Hollande. Ainsi la foi catholique s'appelait un *boulevard*, les missionnaires des *livres*, les évêques russes des *dorures; pelisse* et *Madame Isora* servaient de pseudonymes aux princesses Dolgorouki et d'Auvergne. Jubé eut un moment la velléité d'écrire le français en caractères syriaques ou arabes, mais ce projet ne fut pas réalisé. Désireux de se tenir au courant des événements du dehors, il se faisait prêter par des diplomates de ses amis les journaux d'Utrecht et d'Amsterdam. A cette occasion, il observe qu'on n'entend parler à Moscou que de la Chine et de la Perse, de la Turquie et de la Pologne, preuve de clairvoyance politique et d'orientation vers l'Asie et vers les Slaves d'Europe.

Rassuré de la sorte par les mesures prises et mieux encore par son titre d'aumônier d'ambassade, Jubé put donner libre cours à son zèle dans l'intérieur du pays. Son grand principe était que, pour ramener à l'unité, il fallait répandre la lumière : il n'hésita point à s'engager pour de bon dans cette voie. Son centre d'action se trouvait naturellement placé dans la maison hospitalière du prince Dolgorouki, dont il élevait et instruisait les enfants. Il eut soin d'y ériger une chapelle où, dimanches et fêtes, le petit troupeau des élus se livrait sans bruit aux pratiques de piété. Toute indiscrétion eût été compromettante, d'autant plus que la princesse Irina ne fréquentait plus l'église orthodoxe. Sur ce point, Jubé poussait l'intransigeance jusqu'aux dernières limites, au risque de se trahir soi-même ou d'être dénoncé par des serviteurs infidèles. Il cherchait même avec insistance à faire prévaloir son rigorisme. Ainsi, lorsque le duc de Liria se vit autorisé par trois consultations, dont deux à Rome et une à Moscou, à se rendre à l'église russe pour y assister à la fête des chevaliers de Saint-André et de Saint-Alexandre-

Nevski, Jubé s'alarma de cette décision et du prétendu relâchement de Rome. Aux consultations romaines il opposa une consultation contradictoire, délibérée en Sorbonne, le 24 juillet 1729, dont le principal défaut, assez grave en vérité, est de divaguer en dehors de la question [1].

Le zèle de l'abbé janséniste pour les catholiques étrangers se limitait aux bornes étroites de la chapelle. Il n'avait point d'accès à la paroisse. Elle était administrée par des Capucins, établis dans l'ancienne église des Jésuites et munis par la Propagande de pouvoirs réguliers. A leurs yeux, Jubé, avec ses patentes d'Utrecht, ne pouvait être qu'un intrus. Malgré cela, des rapports, paraît-il, de bon voisinage s'établirent entre eux; mais, lorsqu'il offrit aux Révérends Pères de faire des conférences dans leur église, ceux-ci trouvèrent un prétexte quelconque pour décliner la proposition. Singuliers chrétiens, disait à ce propos Jubé, non sans quelque dépit.

Un autre genre de propagande, naguère fortement conseillé par Boursier, atteignait les profanes : c'était la distribution des livres. Le mémoire des docteurs de Sorbonne présenté au tsar Pierre, en 1717, tient ici le premier rang : il fut répandu à profusion. En outre, Jubé propagea le catéchisme de Fleury avec une préface de sa façon, et il fit imprimer, on ne sait ni où, ni en quelle langue, des livres de prières, des recueils de maximes, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Animé par ses exemples et excité par ses conseils, le prince Kourakine fit venir des livres de l'étranger pour les mettre entre les mains des popes. Enfin, avant de quitter le pays, sans doute pour y perpétuer son œuvre, l'abbé janséniste distribua plus de quatre cents volumes, et, dans sa générosité, alla jusqu'à se

[1] *Projet de réunion*, p. 483. — Dossiers de Paris et de Troyes.

défaire d'un magnifique saint Augustin, d'un saint Jean Chrysostome, de plusieurs autres Pères, tant grecs que latins, d'une collection de conciles et de quelques théologiens tels que Jansénius et autres.

Mais le fait matériel de la distribution des livres ne suffisait pas par lui-même. Il fallait que la personne qui s'en chargeait possédât assez d'art et d'adresse pour faire lire les livres distribués. S'il faut en croire les jansénistes, ces qualités ne manquaient point à Jubé : mérite personnel, manières engageantes, douceur de caractère, vie pénitente, talent oratoire, talent de société « pour débiter des anecdotes », connaissances supérieures à celles des plus savants du pays, il avait tout ce qu'il faut pour porter la conviction dans les esprits et gagner les sympathies. Aussi la compagnie de l'aimable étranger était-elle généralement recherchée; on se faisait un honneur d'être lié avec lui.

Quoi qu'il en soit de ces renseignements fournis par des compères, le fait est que Jubé sut exploiter ses relations et se ménager des amitiés. Il comptait entre autres, parmi ses connaissances, le jeune prince Antioche Kantémir, fils du célèbre hospodar qui, après avoir livré la Moldavie à Pierre Ier, vint se ranger sous ses drapeaux dans la campagne contre les Turcs, et que le Tsar, réduit sur le Pruth à la dernière extrémité, ne consentit jamais à livrer à l'ennemi. Leurs rapports étaient si intimes que Jubé chargeait l'ami de Théophane de traduire des pièces. de son choix, assez considérables. Et, justice à lui rendre, il sut démêler dans le complaisant traducteur le futur écrivain de renom. « Le prince, mandait-il à ses amis, a de vrais talents: il parle latin et grec. Le grec est sa langue maternelle. Il traduit « en perfection » du français en russe, et avec la plus grande facilité. »

Auprès d'un autre gentilhomme d'avenir, le délégué de la Sorbonne eut encore plus de succès. Si le titre de néophyte qu'il lui donne, et les éloges dont il le comble, ne sont pas exagérés à dessein, on en viendrait à conclure que Vechniakov, ainsi s'appelait cet ami, avait embrassé la religion catholique. Étant encore à Moscou, assidu à l'ambassade d'Espagne, il traduisit en russe le catéchisme de Fleury, et aborda ensuite l'exposition de la foi de Bossuet. Obligé d'interrompre son travail pour aller à Constantinople remplir une mission diplomatique, il resta en correspondance avec Jubé, et, des rives du Bosphore, il lui envoyait l'édition anglaise des œuvres de Nectaire, patriarche de Jérusalem, ennemi juré des Latins. Le bon janséniste ne manquait pas d'en tirer parti pour constater que les Jésuites, missionnaires en Orient, y faisaient autant de mal que partout ailleurs où on les souffrait.

Tout en cultivant les grandeurs, Jubé se gardait bien de négliger les petites gens. Son zèle était universel. Ainsi, le « couvreur de table » de la maison lui paraissant docile et bien disposé, il se mit à l'instruire des vérités de la foi. Plus dégourdi et aussi plus entêté, celui qui auparavant avait exercé le même office s'était fait moine à Kiev. « Ce sera quelque jour un archimandrite, » écrivait Jubé, en constatant qu'il avait pris goût à l'Écriture sainte. Il réussit moins bien près d'une femme de service amenée de La Haye et employée par la princesse Dolgorouki. Cette étrangère en eut bientôt assez de la maison russe. Elle émigra dans le faubourg allemand, la Sloboda, épousa un compatriote de religion réformée, et poussa l'indiscrétion jusqu'à dénoncer publiquement les pieuses réunions des Russes convertis. Brebis galeuse, on l'entoura de soins.

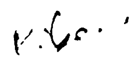
En dehors de ces traits, les lettres de Jubé contiennent des allusions générales aux *fidèles* de Moscou, aux persé-

cutions qu'ils eurent à souffrir de la part d'Anna Ivanovna et sur lesquelles nous reviendrons, à la constance des uns, à la défection des autres. S'il n'est pas toujours facile, à l'heure qu'il est, de retrouver le sens précis de ces vagues indications, au moins peut-on en conclure à l'existence d'un petit noyau catholique.

Tous ces travaux de détail auxquels Jubé se livrait avec zèle ne lui faisaient pas perdre de vue l'objet principal de sa mission, celui de renouer des relations officielles ou officieuses avec les évêques de Russie. Il reprit sur les lieux et, autant que faire se pouvait, d'après les sources nationales, les études entreprises en France sur l'Église russe. La preuve de son application lui a survécu dans deux mémoires sur *la Hiérarchie et les livres ecclésiastiques de Moscovie*, et sur la *Manière de travailler à la réunion des Grecs à l'Église latine*. Les démarches du P. Ribera et du duc de Liria lui rendirent sa grande œuvre plus facile et lui frayèrent en quelque sorte la route à suivre. Tout ultramontain qu'il était, l'aumônier espagnol, plus encore que Jubé, atténuait les divergences confessionnelles entre Grecs et Latins, et, moins timoré que lui, il allait jusqu'à dire la messe dans les couvents russes, proclamant, deux siècles avant Vladimir Soloviév, que les orthodoxes n'avaient jamais subi aucune condamnation conciliaire. Quant au duc de Liria, frère d'un évêque janséniste, il semble avoir trouvé le secret de s'arranger et d'être au mieux avec les représentants des doctrines les plus opposées. Au demeurant, les deux Espagnols poursuivaient, de même que l'abbé français, l'idéal d'une réunion des Églises. Il est donc à propos de s'arrêter ici un moment pour les voir tous deux à l'œuvre, l'ambassadeur et le Dominicain.

A l'abri de son poste diplomatique et avec l'ardeur d'un

parfait Catalan, l'ancien professeur de théologie ne tarda point à se servir de sa plume pour répandre ses idées [1]. Il commença par prendre contact avec l'élément clérical. L'archimandrite Théophile Krolik semble avoir été sa première conquête et son introducteur auprès de quelques confrères, notamment auprès de Coletti. Ribera savait apprécier ses nouvelles connaissances. Pour l'ordinaire de Tver, Théophylacte Lopatinski, il professait même une profonde admiration : « évêque très sage, disait-il, docteur très subtil, juge très intègre, le plus aimable des prélats russes. » Dès qu'il eut réuni quelques notions sur l'Église russe et conféré sur des points doctrinaux avec ses amis orthodoxes, il se mit à écrire un traité latin intitulé *Catechetica confessio*, où il prouvait que l'Église latine est la vraie Église fondée par Jésus-Christ, que le Pape en est le chef divinement établi, qu'on ne saurait repousser ses doctrines sans se mettre en flagrante opposition avec l'Évangile et les conciles œcuméniques.



Était-ce hardiesse, était-ce naïveté, le fait est qu'il envoya les quatre premiers cahiers de son ouvrage à Prokopovitch, qui se montrait toujours réservé envers lui, et se disait prêt néanmoins à disculer amicalement. L'envoi était accompagné d'une lettre latine, datée du mois de novembre 1728, que le duc de Liria fait, bien à tort, passer pour un modèle d'élégance classique [2]. Ribera y débute par des éloges flatteurs de la science de Théophane, et, se réclamant des assurances bienveillantes qu'il en avait reçues, il le prie de revoir, de corriger

[1] Sources pour Ribera : Rome, Bibliothèque de la Minerve, *Miscellanea Mss.* X, III, 37. — Tchistovitch, *Téofane*, p. 369, etc. — Morév, ch. vi. — Les œuvres de Ribera (*Responsum*, *Echo fidei*, *Brevis Enarr.*), et les dépêches du duc de Liria, à citer plus bas.

[2] Archives de Simancas, *Secr. de Estado*, n° 6613.

même, s'il le faut, ses ébauches : les erreurs de fait seraient rectifiées aussitôt ; les questions de dogme et de droit jugées dignes de discussion seraient scrupuleusement examinées. Mais l'idée dominante de la lettre est celle de la réunion des Églises. Le zélé Dominicain proteste qu'il voudrait dans ce but répandre plutôt son sang que verser de l'encre sur le papier. Puis, se rattachant au même ordre d'idées qui se retrouve dans les mémoires de la Sorbonne et les écrits de Jubé, il insiste sur la facilité extrême de la réunion. Ce n'est pas un mur, c'est une haie fragile qui sépare les deux Églises : mêmes sacrements des deux côtés, presque les mêmes dogmes, différence purement extérieure dans les rites, rivalité de juridiction qui disparaîtrait d'elle-même dès que Moscou prendrait dans la hiérarchie la place d'honneur trop mal occupée par Byzance. Et quelle gloire immortelle ne serait-ce pas pour la Russie de rétablir en Orient l'unité de la foi ! Quel inéluctable devoir pour les chrétiens, surtout pour les évêques, de travailler à cette œuvre de pacification ! Quel châtiment sera réservé à ceux qui s'y refusent !

Mais Théophane ne se laissa point prendre à ce beau langage. Il ne donna pas un mot de réponse par écrit, préférant sans doute la discussion de vive voix. L'occasion s'en offrait de temps à autre, car Ribera se faisait inviter par l'académie ecclésiastique, y étalait publiquement sa robe blanche, mêlait sa voix doctorale à celle des théologiens orthodoxes, tour à tour attaquant et défendant les thèses énoncées. Théophane ne dédaignait pas non plus de descendre dans l'arène, armé jusqu'aux dents, attentif à décocher des traits malins. Son opinion sur Ribera était faite : franc ignorant et pauvre latiniste aux allures méridionales et aux grands gestes ridicules. Il la dissimulait sous les dehors d'une politesse impénétrable. Plus

indulgent envers soi-même, le Dominicain s'adjugeait toujours de brillantes victoires, même lorsqu'il défendait la prédétermination physique contre la théorie plus libérale de Suarez.

Mention particulière doit être faite d'une séance orageuse en 1730. Le 10/21 juillet, une joute scolastique avait eu lieu à l'académie. Le P. Ribera avait pris la parole au sujet du *Filioque*, rompu des lances avec Prokopovitch, et s'en était revenu à l'ambassade fort satisfait de sa personne. Deux jours après, examinant à loisir le programme imprimé qu'il avait eu entre les mains, il y découvre avec stupeur une scandaleuse vignette : la religion écrasant des monstres qui rampent à ses pieds; d'un côté Arius, Macédonius, Luther et Calvin; de l'autre Sabellius et Mahomet avec le Pape au milieu, facilement reconnaissable à sa tiare, à ses ornements pontificaux, à l'exergue enfin qui portait en grandes lettres : *Papa*. Un texte de l'Apocalypse descendait sur sa tête, l'exhortait à la pénitence et le menaçait de châtiment. A cette vue, l'exaspération de Ribera est au comble, et il se promet une vengeance éclatante. Un nouveau tournoi théologique est fixé pour le 14/25 juillet : séance solennelle, présidée par l'évêque de Riazan, Gabriel Boujinski, ayant à ses côtés un Père Capucin. En ce temps-là, on comprenait ainsi la tolérance. Ribera paraît en scène, débute par des banalités, puis enfle la voix, et, en termes véhéments, exprime sa plus profonde indignation au sujet de la fameuse vignette, tire le programme incriminé de sa poche, et le jette avec mépris aux pieds des assistants. Son geste impérieux et fier provoque un saisissement général, il s'anime et se met à exposer avec chaleur et exubérance ses doctrines ultramontaines. Mais un contradicteur se lève, et lance à la tête du Dominicain ce formi-

dable syllogisme : « Qui pèche contre la foi, dit-il, est hors de l'Église. Or, le Pape pèche contre la foi en admettant le *Filioque*. Donc, il est hors de l'Église et doit être traité d'hérétique. » Ce nouveau brandon fait jaillir des flammes. « Vous ne savez pas votre catéchisme, répond Ribera. Ni vous, ni cette assemblée, ni la Russie entière, ni la Grèce, ni l'Église elle-même, personne enfin ne saurait mettre le Pape hors de l'Église, car sans Pape l'Église est acéphale. » Ce n'était qu'un exorde, et le voilà parti. Tout plein de son sujet, surexcité par la contradiction, jaloux de convaincre son auditoire, il se lance à perte de vue dans des raisonnements, des citations, des apostrophes. Il parlait encore lorsque la fatigue générale clôtura la séance.

Autour de ce petit événement, on fit beaucoup de tapage. Le P. Ribera en donna modestement communication à Rome. Aucune réserve ne s'imposait à son patron, le duc de Liria. «Mon aumônier, écrivait-il, le 3 août 1730, au cardinal Belluga, protecteur d'Espagne et ministre de Philippe V auprès du Pape, s'est conduit, comme toujours, en valeureux Espagnol. » Avec le récit complet du fait, il envoyait au pourpré les thèses de l'académie, les discours de Ribera, et demandait pour celui-ci le titre de *Padre Maëstro*. « Cette discussion, concluait-il, fait grand honneur au Père, et, chose à noter, il est malgré cela en bonne harmonie avec « tout le clergé russe » qui désapprouve la témérité de son contradicteur. »

En effet, repoussé par Théophane, Ribera fut mieux accueilli, si ce n'est par tout le clergé, au moins par quelques-uns de ses membres. C'est encore un livre qui nous met sur les traces de ses relations. Il a été question plus haut de l'ouvrage de Iavorski, *la Pierre de la foi*, que le tsar Pierre I[er] avait relégué dans les ténèbres, et

que le conseil secret s'empressa, sous Pierre II, de produire au grand jour de la publicité. Obligés, à cause de l'intervention officielle, de garder le silence à Moscou, les adversaires du défunt archevêque délièrent la langue à leurs amis de l'étranger. Alors se produisit un curieux phénomène qui découvrit, à ne pas s'y tromper, quels étaient les principes d'où procédaient les deux courants opposés de l'Église russe : les protestants font chorus avec Prokopovitch et son parti contre Iavorski; au nom des catholiques, et abusant parfois de sa délégation usurpée, c'est Ribera qui défend à outrance *la Pierre de la foi*, son auteur défunt, ses adhérents vivants.

Voici quelles furent les phases de cette polémique. Les *Acta eruditorum* de Leipzig ne tardèrent pas à dénoncer le livre de Iavorski comme une attaque outrageante contre les protestants. Ils acceptèrent cependant le défi, et bientôt on vit paraître à Iéna une brochure latine intitulée : *Épître apologétique de l'Église luthérienne contre les calomnies et les injures d'Étienne Iavorski*. Buddée, l'intime confident de Théophane, en était l'auteur. L'*Épître* elle-même était adressée à un ami de Moscou qui avait communiqué à Buddée les passages à réfuter. Le nom de cet ami indiscret errait sur toutes les lèvres : ce ne pouvait être que Théophane Prokopovitch. Toujours prêt à combattre, Buddée avait aussitôt pris la plume pour défendre « le bienheureux Martin Luther » contre les vigoureuses attaques de Iavorski. Laissons aux prises les deux adversaires et quittons-les. Ce qu'il nous importe de constater, c'est qu'aux yeux du professeur d'Iéna, versé dans la controverse, Iavorski n'est ni plus ni moins qu'un partisan de Rome, qu'un fidèle sectateur des Jésuites, tandis que la cause de l'Église russe ou plutôt du parti Prokopovitch se confond avec celle de l'Église luthérienne.

La témérité de ses affirmations, ses violentes diatribes contre le défunt archevêque de Riazan, devaient piquer au vif non seulement tous les Russes attachés à leur foi, mais aussi tous les admirateurs de Iavorski. Ribera se distinguait parmi eux. Sa résolution fut prise sur-le-champ : du même coup il va défendre l'Église russe et l'Église catholique, opposer au pamphlet d'Iéna sa *Réponse antapologétique*, relever point par point toutes les affirmations de Buddée, en atténuant autant que possible les divergences entre Latins et orthodoxes. Le livre fut achevé seulement le 28 novembre 1730, trois jours avant le départ de Moscou, et imprimé à Vienne, en 1731, avec une dédicace élogieuse en l'honneur de l'impératrice Anna Ivanovna. En style prétentieux et redondant, Ribera y affirme avoir eu des rapports familiers avec plusieurs prélats russes, avoir composé son livre sur leurs instances, et même trouvé sans trop de peine un traducteur érudit. On découvrit plus tard qu'il avait eu accès auprès des mêmes évêques et des mêmes membres du synode que Jubé s'efforçait d'entraîner dans ses desseins Il en sera question encore plus bas. Pour le moment, il suffit de constater que le Dominicain et le janséniste se prêtaient ainsi, sans le vouloir peut-être, un mutuel appui, et très certainement sans parvenir à s'entendre entre eux sur les doctrines ultramontaines.

Tandis que le P. Ribera, maniant la parole et la plume, s'attaquait bruyamment au clergé russe, le duc de Liria se préparait dans d'autres sphères à une action plus discrète. Pour mondain qu'il fût, au gré de Saint-Simon, les intérêts de la religion ne le laissaient pas indifférent[1]. Un rapport ministériel, soigneusement conservé à

[1] Archives de Simancas, *Secr. de Estado*, n° 6613. — Rapport ministériel du 17 mars 1729, non classé. — Appendice, n° XIX.

Simancas et daté du 17 mars 1729, prouve que, dès cette époque, il saisissait le cardinal Bentivoglio d'un projet de ce genre assez important. Vu l'extrême difficulté, faute d'évêques, d'administrer aux catholiques de Russie le sacrement de la Confirmation, il proposait de conférer la dignité épiscopale à son chapelain Ribera, et offrait généreusement de pourvoir aux frais de son entretien. Rapport en fut fait par le ministre au roi d'Espagne avec l'humble avis de remettre l'affaire entre les mains du confesseur de Sa Majesté.

Quelques semaines s'étaient à peine écoulées après cette première démarche, lorsqu'une auguste intervention vint encourager le duc à persévérer dans cette voie. On l'a déjà dit plus haut, le tsarévitch Alexis et l'empereur Charles VI étaient mariés à deux sœurs de la maison souveraine de Brunswick-Wolfenbüttel. Quelle différence dans le sort de ces deux princesses si étroitement liées par la naissance! L'une, Charlotte, est livrée à un mari brutal, privée pour toujours des joies de famille, associée à la vie peu attrayante d'une cour semi-barbare, aux péripéties d'un empire encore jeune que des luttes formidables mettent sans cesse à l'épreuve. Au milieu de ces souffrances patiemment endurées, elle expire à la fleur de l'âge en baisant le front de son nouveau-né qui deviendra plus tard le malheureux Pierre II. L'autre est transportée tout à coup sur la terre chevaleresque d'Espagne et puis à la cour brillante de Vienne, dont l'ancien prestige s'accroît par les récentes victoires du prince Eugène. Élisabeth-Christine s'allie à une famille où brûle sur l'autel domestique la flamme d'un pur amour, et devient la mère fortunée de Marie-Thérèse qui, pour être la dernière de sa race, ne pouvait terminer plus glorieusement l'illustre lignée des Habsbourg. Au sein du bonheur, la

grâce avait touché l'âme de la jeune princesse. Dès avant son mariage, elle s'était convertie au catholicisme. Épouse de l'Empereur, elle prenait maintenant fait et cause pour ses coreligionnaires en Russie. Les jansénistes de Paris, profitant de leurs entrées à la cour de Vienne, lui avaient fait remettre un mémoire qui réclamait son appui en faveur de la princesse Irina Dolgorouki, revenait sur les idées de liberté cultuelle et d'union religieuse, sur les projets du tsar Pierre Iᵉʳ qui aurait promis aux sorbonniens, en cas de convocation d'un concile général, d'y envoyer les évêques russes. L'Impératrice se laissa convaincre : désormais on pourrait compter sur son active intervention. Elle choisit comme auxiliaire et confident le duc de Liria qui, passant par Vienne pour se rendre à Moscou, avait attiré son attention et mérité sa confiance. Par l'entremise de don Viana y Eguilur, ambassadeur d'Espagne à Vienne, elle lui envoya, en guise d'entrée en matière, le mémoire des jansénistes. Viana y ajouta une dépêche chiffrée, datée du 30 mars 1729, dans laquelle il supplie le duc, au nom de l'impératrice Élisabeth-Christine, de s'intéresser au sort de la princesse Dolgorouki, si le fait d'avoir embrassé la foi romaine devait lui attirer des embarras; de chercher, en général, à inspirer aux Russes des sentiments d'équité et de tolérance envers les catholiques; enfin de tenir complètement à l'écart de ces confidences le comte Wratislaw qui représentait Charles VI à Moscou, ainsi que tous les autres diplomates. Une lettre, datée du même jour et envoyée par une voie secrète et sûre, annonce que l'Empereur partage en tous points les sentiments de son épouse et recommande la plus absolue discrétion.

Une ouverture de ce genre ne pouvait causer au duc de Liria qu'une agréable surprise, d'autant plus qu'elle était

faite d'une manière excessivement flatteuse pour ses qualités personnelles. Dès le 15 mai, il envoie à Vienne un rapport détaillé et remarquable, où il répond d'abord à la dépêche et puis au mémoire. Au risque d'une légère répétition, il importe de le suivre dans cette double voie. Le duc commence par établir que les catholiques étrangers jouissent en Russie d'une parfaite liberté. Ils ont une église à Moscou, et cette église est bien desservie. Les Pères Capucins qui y sont attachés promènent publiquement dans les rues leur habit monacal, et, s'ils sont pauvres, très pauvres, la générosité de l'Empereur pourra y remédier en leur accordant ne fût-ce qu'une partie de la pension que l'on versait naguère aux Jésuites. Sur ce point, le duc se met donc en règle : la position est acquise, il n'y a plus qu'à la conserver. Pour ce qui est de la princesse Dolgorouki, l'affaire est plus délicate. Abandonner la religion dominante passe dans le pays pour un grave délit; même la protection d'un ambassadeur ne suffirait pas pour soustraire la délinquante aux rigueurs de la loi. Il fera cependant tout ce qui est en son pouvoir, et déjà il a déclaré aumônier d'ambassade l'abbé chargé d'élever les enfants de la princesse, ce qui rend sa position parfaitement sûre.

Après avoir répondu ainsi à la dépêche, le duc de Liria aborde le mémoire, et voici quelles sont ses réponses :

1° La princesse Dolgorouki est, en effet, comme tous ses compatriotes qui abandonnent la foi gréco-russe, exposée à des vexations. L'exemple des néophytes de Smolensk, mentionné plus haut d'après la version de Soloviév et que le duc rapporte avec des variantes, en serait à lui seul une preuve suffisante. Toutefois, la princesse est dans des conditions plus rassurantes : elle saura s'entourer de discrétion, et, le cas échéant, elle peut

compter sur la protection du prince Dmitri Golitsyne, son proche parent et membre du conseil suprême.

2° Ce que le mémoire dit, en second lieu, sur le triste état des catholiques dont plusieurs, pour s'y soustraire, quittent le pays, est absolument controuvé.

3° Obtenir pour les Russes la liberté de se faire catholiques est une chose impossible en présence des difficultés à mentionner plus bas. Le duc ajoute ici ce qui suit : « Je ne partage pas l'opinion que le tsar Pierre Ier ait eu le dessein de faire ou laisser faire la réunion des Églises. Ce vers quoi penchait davantage Sa Majesté était le luthéranisme. Le Tsar en avait sucé le venin en Hollande. Avec cet exemple sous les yeux, il recommandait cette religion toujours et à tous dans le synode ou consistoire de Russie. En outre, son orgueil ne lui aurait jamais permis de se plier à l'autorité du Pape. Son système a toujours été de se faire lui-même chef de l'Église, comme le roi d'Angleterre. Une preuve suffisante en est dans la suppression de la dignité patriarcale, remplacée pour le gouvernement de l'Église par un tribunal nommé synode, soumis à Sa Majesté Tsarienne. Chacun de ses membres, avant d'entrer en fonctions, prête serment de reconnaître Sa Majesté Tsarienne pour chef du synode. »

4° Il est hors de doute que la réunion des Églises ne serait pas chose difficile, pourvu que l'on fît trêve aux préventions, et que l'on y apportât des dispositions pacifiques. En réalité, elle n'est pas seulement difficile, mais tout à fait impossible tant qu'à la tête du synode sera l'archevêque de Novgorod, Théophane Prokopovitch. « C'est un homme, poursuit le duc, entièrement dévoué au luthéranisme, audacieux, savant, ennemi du catholicisme, bien qu'il ait étudié plusieurs années à Rome Il exerce sur le clergé de Russie une autorité presque absolue. C'est

lui qui était le grand confident de Pierre Ier, et qui fut chargé de rédiger la réponse à la lettre de la Sorbonne... Dans cette réponse, on voit clairement que les évêques de Russie ne cherchent pas du tout à traiter l'affaire de la réunion, et le ton de la lettre le trahit jusqu'à l'évidence, car elle se réduit à des éloges de la maison de Sorbonne et de ceux qui la composent, et à l'affirmation que, durant la vacance du siège patriarcal en Russie, ils ont coutume de ne rien entreprendre sans avoir auparavant consulté leurs supérieurs, c'est-à-dire les patriarches de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche et d'Alexandrie... Tous les prélats ne sont pas comme l'archevêque de Novgorod, car il y en a qui sont non seulement enclins au catholicisme, mais encore soupçonnés d'être vraiment catholiques. »

5° « L'unique moyen d'établir des négociations pour la réunion dont il s'agit serait : 1° d'obtenir l'éloignement de l'archevêque susmentionné et son remplacement par un prélat avec lequel on pût s'entendre et traiter pacifiquement. Il s'en trouvera certainement plusieurs dont on pourra se servir ; 2° d'apprendre peu à peu à connaître les seigneurs russes qui sont bien disposés et désirent la réunion pour se concerter avec eux sur la manière de la réaliser ; 3° d'avoir ici un homme avec commission expresse du Pape, pourvu que cet homme ne soit pas maladroit, mais instruit, habile et prudent ; 4° de gagner le baron d'Ostermann pour qu'il vienne en aide à l'entreprise ou, au moins, ne s'y oppose pas ; ce qu'il fera certainement, étant, comme il est, très ardent luthérien ; 5° de gagner quelques-uns des seigneurs en leur offrant des récompenses sitôt qu'ils auront amené les choses à un certain degré de développement ; 6° lorsque la négociation sera en bonne voie, que le Roi, notre seigneur, l'Em-

pereur, Sa Majesté Très Chrétienne envoient en même temps des lettres à Sa Majesté Tsarienne, en l'exhortant et en la priant d'une manière efficace d'encourager et de favoriser une si bonne œuvre, et d'accorder à chacun la liberté de conscience pendant qu'on traite de la réunion désirée, et en attendant qu'on l'obtienne; que l'Impératrice écrive, à la même époque, une lettre tendre, aimable et forte à Sa Majesté Tsarienne, son neveu. Je dois ajouter que, si l'on désire réellement la réunion (comme je n'en doute pas), il faut faire grande attention à une autre circonstance que voici : si l'on cherche avec le temps à marier Sa Majesté Tsarienne avec quelque princesse étrangère, il faudra prendre grand soin que la fiancée soit catholique; car, si elle était luthérienne ou calviniste, elle ne manquerait pas de se déclarer contre notre Église, ce qui pourrait avoir des conséquences fâcheuses, tant que Sa Majesté Tsarienne ne serait pas encore instruite et ferme dans notre sainte religion. »

Le duc de Liria conclut sa dépêche par la promesse de se mettre, pour correspondre aux vues de l'Impératrice, immédiatement à l'œuvre, et de sonder le terrain en tous sens. La bonne volonté, on le voit, ne manquait pas, à l'ambassadeur d'Espagne, d'entreprendre des travaux analogues à ceux de Jubé. Pour s'y préparer, il se mit à étudier sérieusement l'Église russe, sa hiérarchie, ses organes, son fonctionnement, ses discordes intestines. Toutes ces observations sont condensées dans la *Relacion de Moscovia*, où le chapitre sur la religion des Russes est vraiment remarquable de judicieuse impartialité. Dans un accès de sincérité, le duc s'écrie : « C'est une chose lamentable qu'une Église si bien ordonnée et dans un si vaste empire soit entachée de quelques erreurs qui, pour n'être pas nombreuses, n'en sont pas moins très graves

et d'une médication difficile [1] ». Après cette exclamation, il passe en revue les différences qui séparent les Églises d'Orient et d'Occident, et, subtil théologien, il distingue la primauté d'honneur du Pape de sa primauté de juridiction, et, au sujet du Purgatoire, il dégage savamment la question de formules et de mots, pour se restreindre à l'essence de la doctrine. Le plan du duc de Liria, exposé dans sa dépêche du 15 mai, mérite d'être comparé à celui de Jubé qui semble avoir été plus vaste et plus susceptible de passer dans l'ordre des faits accomplis. Il va sans dire que ce plan était fortement imprégné de jansénisme. Les quelques détails qui en restent nous ont été conservés par Boursier. C'est lui qui sera ici notre guide [2].

La maison de campagne d'un parent d'Irina Pétrovna, située dans les environs de Moscou, vit, un jour, arriver des hôtes peu ordinaires. Avec l'agrément du maître, des personnages mystérieux s'y réunirent à la dérobée pour conférer sur des affaires assurément importantes. C'étaient l'abbé Jubé, le duc de Liria et quelques autres intimes qui venaient se concerter sur les moyens et les chances de réunion des Églises. Avec l'esprit de système qu'il mettait dans toutes ses entreprises, Jubé s'empressa de dresser un mémoire qui servirait de programme aux initiés et mettrait de l'unité dans l'action. Le texte complet de cette pièce est malheureusement perdu pour nous : trois articles seulement ont échappé à l'oubli. D'abord, selon la pensée de l'auteur, l'ancienne dignité patriarcale devait être rétablie. C'eût été le désaveu formel des réformes anticanoniques de Pierre Ier, et le recul vers un ordre de choses qui comptait encore beaucoup de partisans. Toutefois, il

[1] Liria, *Conquista*, p. 380.
[2] *Projet de réunion*, p. 339 et suiv.

fallait aussi tenir compte des nouvelles aspirations, de l'esprit d'affranchissement laïque qui pénétrait partout. En conséquence, pour éviter les regrettables conflits d'autrefois avec le pouvoir temporel, on limitait les droits et prérogatives du patriarche, de manière que le Tsar pût vivre en paix avec lui. Enfin, d'avance, on destinait pour ces hautes fonctions, ambitionnées par des personnalités marquantes du clergé, un laïque de trente ans, neveu de Vasili Dolgorouki, le prince Jacques. Ancien élève des Jésuites de Paris, dont il avait quitté le collège, au dire des jansénistes, à cause du relâchement qui y régnait, Jubé le trouvait aussi vertueux qu'instruit. On ignore s'il a jamais donné des signes de vocation religieuse ou même prêté son consentement à une élection que dictait, nous le verrons tout à l'heure, un calcul politique. Peut-être le duc de Liria a-t-il fait aussi pénétrer ses idées dans ce mémoire, car il avait des points de contact avec Jubé, et l'abbé se prévalait volontiers de l'ambassadeur. Quant à Ribera, il semble, cette fois, avoir été mis de côté : rien ne trahit sa présence ou son action. Par contre, le roi d'Espagne, mis au courant de ces projets, en aurait été fort satisfait. Il aurait même autorisé le duc de Liria, en cas de réussite, à reconnaître au souverain de Russie le titre officiel d'empereur qui provoquait encore des contestations.

Quoi qu'il en soit de ce dernier renseignement, ce qui est plus sûr, c'est que Jubé, armé de son mémoire et ne doutant de rien, redoubla de zèle et d'activité. Il tint soigneusement à l'écart de ses démarches Théophane Prokopovitch et le baron Ostermann, mais il voulut à tout prix, malgré les conseils d'Irina Pétrovna et à son insu, mettre dans la confidence Vasili Dolgorouki. Celui-ci avait, il est vrai, accompagné le tsar Pierre à la Sorbonne, con-

féré ensuite avec les docteurs; la princesse n'en pensait pas moins qu'il ne fallait « faire aucun fond sur lui et même s'en défier ». Le duc de Liria abondait dans le même sens[1]. Il tenait Vasili Loukitch pour un homme intelligent et adroit, mais vénal et faux, capable de tou sacrifier à un vil intérêt. Le tenace janséniste ne voulu rien entendre, et il s'y prit, il faut l'avouer, avec un art consommé. Le séduisant mirage du patriarcat conféré au neveu préféré, et dont toute la famille aurait profité, servit d'entrée en matière. Toute l'Europe comparut ensuite, frappée d'admiration et remplie d'estime pour ún homme d'État capable de mener à bonne fin une entreprise de si haute importance. De son côté, le prince Vasili crut y voir, avec un peu de bonne volonté, l'acheminement du tsarat de Russie vers l'empire universel d'Orient. En résumé, il fut si complètement gagné à la cause de Jubé qu'il promit de travailler à la réunion des Églises. Dans la bouche d'un grand personnage, ayant une part principale aux affaires, une promesse de ce genre, à la supposer sincère, était presque un gage de succès.

Encouragé par cet heureux début, Jubé se tourna vers les membres du clergé qui exerçaient quelque influence, et qu'il savait être plus accessibles à ses idées conciliatrices. Impossible, faute de documents, de le suivre à travers ces négociations qui nous eussent appris tant de choses. Boursier indique vaguement que la question fut agitée avec l'archevêque de Riazan, Boujinski, celui de Tver, Lopatinski, et l'archimandrite Coletti. Quant à l'archevêque de Novgorod, Théophane, quoique toujours suspect, on le croyait parfois désireux de s'instruire. N'avait-il pas, sur le conseil de Jubé, fait venir de l'étranger la *Théologie* de

[1] LIRIA, *Diario*, p. 366.

Witasse, où la procession du Saint-Esprit est traitée à fond? Et, ne sachant pas le français, n'avait-il pas demandé une traduction latine de l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury? Boursier ne se laisse pas tromper par ces symptômes équivoques. Il avoue que, « dans le fond, cet archevêque cherchait à amuser M. Jubé. » Ses principes protestants, sa position sociale en faisaient un adversaire irréductible de la réunion des Églises. Les tempéraments jansénistes qui séduisaient d'autres évêques ne suffisaient pas au sectateur de Buddée. Lorsqu'on jugeait trop dure la soumission à l'autorité du Pape, Jubé se retranchait derrière la théorie gallicane, insinuant à qui voulait l'entendre que l'on savait très bien, en France, d'une part obéir au Pontife romain, et d'autre part maintenir les franchises et les libertés acquises, et que l'on pourrait en Russie s'en tenir au même système.

Voilà donc, en dernière analyse, l'objectif que Jubé avait en vue dans ses travaux : détacher la Russie de l'Église byzantine sans l'attacher entièrement à l'Église catholique et romaine; la transformer en patriarcat gallican. L'échec qu'il eut à subir était bien mérité.

CHAPITRE IV

ÉCHEC DE JUBÉ EN RUSSIE

Mort de Pierre II. — Élection de la duchesse de Courlande. — Le passé de l'Impératrice. — Ses dehors dévotieux. — Un manifeste édifiant. — Protestantisme sous pavillon orthodoxe. — Le P. Ribera dédie un livre à l'Impératrice. — Signes précurseurs de l'orage. — La princesse Irina outragée. — Vœux de Jubé. — Une formule conciliatrice. — Projet littéraire et polémique. — Expulsion de Jubé. — Tergiversations. — Arrivée à Varsovie. — Le sort des Dolgorouki. — Détresse financière. — Jubé écrit à l'impératrice Élisabeth-Christine. — Autre démarche. — Consultation janséniste sur les Dolgorouki. — Alexandre et Vladimir à Paris. — Soins de Jubé. — Rigueur des parents. — Le chevalier Folard choisi pour professeur. — La mission du Nord. — Lettre de Jubé à son frère Claude. — Mémoires inédits. — Caractère de l'entreprise janséniste. — Les proportions de l'œuvre sorbonnienne. — Les Capucins y restent étrangers. — Conséquences.

Jubé se livrait tout entier à ses travaux et peut-être un peu à ses illusions, lorsque deux événements imprévus vinrent interrompre le cours des uns et dissiper complètement les autres : la mort de Pierre II et l'élection de la duchesse de Courlande au trône de Russie.

C'était au mois de janvier 1730. Une activité fiévreuse régnait à la cour et dans la famille Dolgorouki. Les fêtes splendides qui devaient accompagner les noces de l'Empereur avec la princesse Catherine exigeaient de nombreux préparatifs. Tout à coup, le deuil succède à l'attente des réjouissances. Le Tsar fut surpris par une petite vérole du plus mauvais caractère qui, s'attaquant à des organes usés par la débauche, eut bientôt réduit le malade à la

dernière extrémité. L'espoir de le sauver ne brilla qu'un moment : dans la nuit du 29 au 30 janvier, il succomba rapidement à la violence du mal. Au plus fort du délire, le nom d'Ostermann, qui presque seul avait timidement blâmé ses écarts, erra plus d'une fois sur les lèvres du moribond. L'image de la princesse Nathalie, aimante et sage conseillère trop peu écoutée, se présenta aussi à ses yeux faiblissants. « Qu'on attelle mon traîneau, s'écria-t-il; je veux aller voir ma sœur. » Et, en disant ces mots, il exhala le dernier souffle de vie. Il n'avait régné que deux ans, huit mois et treize jours. Le duc de Liria regretta profondément sa disparition prématurée. Plein d'indulgence pour sa conduite, le croyant étranger à tous les vices, il s'attendait à un règne glorieux et prospère, pourvu que la famille Dolgorouki n'imposât point son joug fatal à l'enfant couronné, faible de caractère et incapable d'énergie soutenue [1]. Cette espérance ne manquai peut-être pas de témérité.

Avec Pierre II s'éteignait la descendance mâle des Romanov. La succession au trône était de nouveau mise en question, et le champ ouvert aux intrigues. Quelques membres de la famille Dolgorouki essayèrent d'un faux testament pour assurer la couronne à la fiancée du défunt, mais cette prétention exorbitante fut vite écartée. La fille de Pierre Ier, Élisabeth, n'eut guère plus de succès auprès des dignitaires qui disposaient en ce moment du sceptre de la Russie, et, d'un commun accord, on le remit entre les mains d'Anna, fille d'Ivan V et veuve de Frédéric, duc de Courlande. Un calcul politique avait dicté ce choix. On voulait encore le sang des Romanov sur le trône, on ne voulait plus d'autocratie sans contrôle. Le génie slave se

[1] LIRIA, *Diario*, p. 277.

réveillait dans les descendants des princes apanagés et des fiers boïars, dont les ancêtres avaient siégé dans la *douma* des tsars, et dont les serfs avaient encore leurs *mirs* pacifiques. Ils étaient fatigués du despotisme qui, sous trois formes différentes, les avait également opprimés : un homme dans la force de l'âge les avait frappés tous de terreur, une femme de basse extraction avait livré la chose publique à l'arbitraire d'un parvenu, un enfant l'avai. abandonnée à d'indignes favoris et au jeu des intriguest Sous le coup de ces expériments, sous l'empire des intérêts personnels et des préoccupations de caste, on résolut de doter la Russie d'une espèce de charte qui limiterait le pouvoir souverain et le partagerait avec les grands. Pour obtenir cette concession haut la main, il fallait offrir la couronne à quelqu'un dont les droits pussent être contestés, et qui eût lui-même besoin d'indulgence. Ces conditions se vérifiaient dans Anna Ivanovna. Elle n'eut garde de refuser le marché. Mais, à peine arrivée au Kremlin, s'apercevant que la noblesse était divisée, que l'ancien régime comptait encore de chauds partisans, elle n'hésita point à déchirer le pacte signé à Mittau. L'autocratie féminine, remontée sur le trône, valut à la Russie dix années de terribles épreuves [1].

Derrière la nouvelle Impératrice et ses trente-sept printemps se dressait un passé accusateur qui n'inspirait guère de confiance pour l'avenir. Fille d'un père idiot — si tant est qu'elle fût la fille d'Ivan V — et d'une mère gaillarde, parfois féroce, Prascovie Saltykov, ni la nature, ni le sort ne l'avaient jamais gâtée [2]. Grande, à surpasser de la tête tout son entourage, aux traits durs et fortement accusés, sans éducation et sans culture, d'esprit

[1] Paris, Bibl. nat., fonds Clairambault, t. 531, f. 63 à 159.
[2] Waliszewski, *l'Héritage*, p. 166.

plutôt borné, d'habitudes sordides, mariée à dix-sept ans et veuve bientôt après, sa main fut recherchée par tous ceux qui convoitaient le duché de Courlande. Mais, autour de cette petite couronne, des rivaux jaloux faisaient bonne garde, les projets de mariage se dissipaient l'un après l'autre, et, à défaut de fiancé officiel, Anna s'offrait à Mittau d'autres distractions. Le nom de Bestoujev était pour elle un reproche. Lorsqu'elle vint à Moscou, Ernest Bühren, marié et père de famille, était le maître absolu de son cœur; il devint bientôt l'arbitre des affaires et le tyran de l'Empire. Tous les vices des parvenus s'incarnaient dans cet obscur hobereau, bombardé tout à coup grand chambellan, et ils n'étaient rachetés par aucune espèce de mérite. Westphalien d'origine, Courlandais de naissance et calviniste, il étalait au grand jour son aversion des Russes, son mépris de leur Église. Le parti allemand atteignit, grâce à son patronage, le point culminant de sa puissance. Les premières charges de la cour, les grands commandements dans l'armée, les brillantes ambassades lui échurent en partage, tandis que les Russes furent relégués au second plan, et les orthodoxes sacrifiés aux protestants. Quant à l'Impératrice, elle ne comptait presque pour rien dans le gouvernement, absorbée comme elle l'était par la toilette et l'amour, les chevaux et le fusil, les commérages, les bouffonneries grossières et autres fantaisies d'un goût douteux.

Frivole et dissipée, l'Impératrice n'en tenait que plus au culte extérieur et aux dehors dévotieux. Ses ancêtres lui avaient légué une dose de superstition, et, veuve d'un protestant, retour d'un pays hérétique, elle se croyait obligée de faire parade d'orthodoxie. Dès le 17 mars 1730, parut un manifeste de haute édification [1]. Fréquenter les

[1] Soloviev, t. IV, col. 1187.

églises, sanctifier les fêtes, organiser des processions, convertir les Raskolniks, prier et jeûner à l'exemple des Ninivites, détourner ainsi les célestes vengeances, voilà ce que l'Impératrice, évoquant les souvenirs de son père Ivan V et de son aïeul, le tsar Alexis, recommandait chaleureusement à son peuple, ce qu'elle enjoignait au synode de mettre en pratique. De fait, ce n'étaient pas les pieuses accoutumances du tsarisme qui revenaient à flot, mais l'orientation nouvelle de Pierre Ier qui reprenait le dessus. L'étiquette strictement orthodoxe, arborée sous les auspices de Bühren, servait de pavillon à des entreprises d'un autre genre. Théophane Prokopovitch rentrait en grâce, et son influence devenait prépondérante. Vaillant défenseur de l'autocratie, célébrant Anna Ivanovna en prose et en vers, il recueillait le fruit de ses adulations. Un prêtre catholique écrivait judicieusement en 1737 : « L'impératrice professe la religion russe, mais elle favorise les luthériens ». Et plus tard : « La Russie, disait-il encore, est dominée par les protestants, voire par un seul d'entre eux[1]. »

L'on devine que cette hégémonie hétérodoxe rendait la position des catholiques plus que jamais pénible et précaire. Ce n'était pas que la liberté cultuelle des étrangers, dans les limites fixées par la loi, fût entravée ; mais tout ce qui tournait à la propagande devenait facilement suspect et passible de peines sévères. Ribera en prenait bravement son parti, sans renoncer à son optimisme habituel. Sorti indemne de la séance orageuse mentionnée plus haut, il envoyait du fond de l'Espagne, en 1731, son *Responsum antapologeticum* à l'impératrice Anna Ivanovna et lui parlait conciliation. Il l'avait vue répandre des

[1] Mémoires de Caraman, dans *Starine*, t. XV, p. 96 et suiv.

larmes abondantes au moment du couronnement; l'arc de triomphe érigé à cette occasion par le duc de Liria la comparait aux femmes illustres des Écritures, et à cette nouvelle Débora le Père belliqueux venait offrir, pour mettre l'ennemi en déroute, la cuirasse et les armes de Iavorski. Il faut croire que ses avances restèrent sans réponse, car la cour de Pétersbourg lui en voulait mortellement, ainsi qu'au duc de Liria, d'avoir lancé ce volume dans le grand public. Théophane, nous le verrons, en tirera parti.

Plus de réserve s'imposait à Jubé qui ne désertait pas son poste de combat. Habitué aux coups de la fortune, il suivait les événements d'un œil attentif, et voyait peu à peu le ciel s'assombrir au-dessus de sa tête. Dès le mois de mars 1730, il renonce à recevoir des lettres, et il fait suspendre l'envoi de son neveu qui devait venir en Russie exercer les fonctions de précepteur. C'est que sa position, il ne le sentait que trop, s'ébranlait, et ses protecteurs disparaissaient les uns après les autres.

Au mois d'avril, qui devait être un mois fatal, il demandait à son ami Barchman des prières proportionnées aux vrais besoins « qui ne sauroient guère être plus grands, quoiqu'il n'y ait encore rien d'éclatant sur le sujet de nos frayeurs personnelles, mais tout s'y achemine. » En effet, la chute des Dolgorouki est imminente [1]. Tout puissants sous le règne de Pierre II, ils avaient excité autour d'eux trop de jalousie farouche, pour ne pas être précipités dans l'abîme. Leurs convoitises du pouvoir, leurs tendances oligarchiques, le rôle équivoque qu'ils avaient joué au conseil, les désignaient aux vengeances de l'autocratie triomphante. Le favori de Pierre II, le jeune Ivan, comblé

[1] Soloviév, t. IV, col. 1208 et suiv.

prématurément d'honneurs immérités, Vasili Loukitch, l'espoir de la Sorbonne et de Jubé, d'autres membres plus en vue de la famille durent quitter la capitale et prendre le chemin de l'exil. Et ce n'était là qu'un prélude des terribles épreuves qui les attendaient.

Vers la même époque, la princesse Irina Pétrovna eut à subir un outrage officiel qui ne présageait rien de bon pour l'avenir. Elle avait fait à Mittau, lorsqu'elle rentrait en Russie, des confidences compromettantes. L'Impératrice pénétra le mystère de la conversion au catholicisme. Trop frivole pour en apprécier les motifs, elle saisit l'occasion d'une audience pour déverser le blâme sur la néophyte. Voici comment la scène est racontée par l'abbé Jubé dans sa correspondance secrète : « La fourrure *(l'Impératrice)* dit que le boulevard *(la religion catholique)* est diabolique, qu'on s'y insinue dans toutes les religions en prenant un peu de chacune. La fourrure disait ces jours-ci à la pelisse *(princesse Irina)* qu'elle recevait souvent apparemment des lettres de Mme Isora *(princesse d'Auvergne)* qui lui a dit la liaison qu'elles ont eue ensemble. « Vous mentez, » lui dit-elle, sur ce que celle-ci répondit qu'elle n'en avoit point reçu depuis la barque *(Riga)*[1] ».

Désormais il ne fallait plus compter sur les Dolgorouki. Leur disgrâce les frappait d'impuissance. Vers la fin de la même année 1730, au moment où l'appui extérieur devenait de plus en plus nécessaire, celui du duc de Liria vint à manquer à son prétendu aumônier[2]. Pas plus loin qu'au mois d'août, l'ambassadeur avait encore libellé un traité d'alliance et d'amitié entre l'Espagne et la Russie. Étroitement unies entre elles, ces deux puissances se seraient

[1] Troyes, Bibl.. 2229, 17.
[2] Liria, *Diario*, p. 471.

prêté mutuel secours en cas d'agression de la part des Turcs ou de tout autre prince. Mais la cour de Vienne ne marchait plus d'accord avec celle de Madrid. Ostermann était l'homme lige de l'Empereur, et Liria voyait tous ses plans s'écrouler comme un château de cartes. Rien à espérer pour l'Espagne, rien pour la cause des Stuarts, pas d'infante sur le trône de Pologne, et avec cela dépenses croissantes, disette d'argent et santé compromise par un affreux climat. Bon pour ceux que le Roi veut punir, disait Liria, le poste d'ambassadeur à Pétersbourg. Et, le 30 novembre, il s'échappait de son purgatoire. Avec lui Jubé perdait non seulement un protecteur, mais aussi un ami qui le secondait dans ses desseins, lui ouvrait bien des portes, le mettait au courant de la politique, et lui prêtait les journaux d'Utrecht et d'Amsterdam.

Il faut rendre cette justice à Jubé qu'au plus fort de l'orage et tout en prévoyant de prochains désastres, il n'en poursuit pas moins son œuvre sans trop se troubler. Il distribue sans relâche des livres de propagande. « Vous ne sauriez croire, écrit-il, le 29 novembre 1730 [1], combien des Nouveaux Testaments à porter dans la poche ou in-12, à leur défaut, feroient de bien dans un pays où on ne sait ce que c'est que ce trésor, et où quantité de personnes à présent, grâces à Dieu, le désirent aussi bien que des petits livres d'heures avec quelques instructions, et tout ce qui dans ce genre pourroit s'y joindre. Je suis épuisé de tout ce que j'ai fait venir de livres qui peuvent être distribués. » Ne perdant jamais de vue la polémique, il invite secrètement ses amis à se servir de leurs plumes, à écrire en latin, évidemment pour atteindre le clergé. « J'aurais grand besoin, avoue-t-il franchement, que quelqu'un voulût

[1] Cette lettre et les suivantes sont extraites du dossier de Troyes.

faire une bonne dissertation sur la procession du Saint-Esprit du Père et du Fils dans un goût de conciliation, et latine. Je puis vous assurer que c'est le seul article qui arrête les plus disposés. Aussy le dernier écrit[1] prend occasion d'accuser de blasphème les plus modérées explications des Latins sur ce chapitre et insiste fortement sur ce retranchement. Il seroit bien à souhaiter que quelqu'un voulût bien faire une réponse latine à l'écrit de Buddaeus contre la lettre de la Sorbonne. »

Enfin, au cours de la même année, Jubé s'engage dans une négociation avec des prélats russes qui semble, à en juger d'après les bribes qui nous restent, avoir été assez importante. Il paraîtrait qu'à force de chercher on aurait fini par trouver à Paris une formule d'union pour l'Église russe; que quelques prélats se sentaient assez portés à l'accepter; qu'il y avait encore toutefois des difficultés à vaincre. Jubé s'exprime ainsi, le 1er novembre 1730, à ce sujet : « L'Église de Russie approuve votre *casus positio*, quoique la pratique du pays soit contraire. C'est ce qui m'a été répondu par l'un des plus habiles du synode à qui j'ai laissé le *casus positio*. Je puis vous faire certifier la même chose par le Père Ribera, Dominicain (Catalan, aumônier du duc de Liria), à qui on a dit la même chose. Mais on est trop timide ici pour se flatter, au moins si tôt, d'une souscription en forme, d'autant plus que je ne say comme il est arrivé que je n'en aye que deux exemplaires dont l'un est imparfait. » La correspondance de Jubé ne nous donne point d'autres détails, et les conjectures ne sauraient remplacer la certitude de l'histoire.

L'année suivante, c'est encore un projet littéraire et polémique que Jubé roule dans sa tête. Le *Responsum*

[1] Jubé semble faire ici allusion à l'ouvrage de Berg. — Minzloff, p. 374.

antapologeticum de Ribera, dont il a été question plus haut, s'imprimait en latin à Vienne; une traduction russe devait s'en faire secrètement à Pétersbourg. Le Dominicain allait de l'avant; comment ne pas le suivre? En date du 9 mai 1731, Jubé écrit donc à ses amis de l'étranger : « On achève d'imprimer en latin à Vienne, en Autriche, un livre sur les dogmes de l'Église grecque de Russie dans la vue de la conciliation. Cet écrit est de la façon du Père Ribera, Dominicain espagnol, aumônier de M. le duc de Liria; mais ses maximes ultramontaines sur l'infaillibilité du Pape, et sur ce qu'il croit qu'on peut communiquer avec eux *(c'est-à-dire avec les orthodoxes)*, sans qu'il ait été possible de les luy faire réformer, ne feront que plus de mal. Tâchez de faire venir cet écrit au plus tôt, et, si vous voulez bien y faire les corrections convenables pour le bien de cette Église, je les feray au moins ajouter à l'édition russe qui s'en doit faire, si je ne puis les faire fondre dans l'écrit. J'y travaillerai de mon côté, lorsque j'aurai reçu de Vienne cet écrit. Je voudrois que vous puissiez avoir le livre dont il s'est servi pour composer le sien, il est intitulé : *Exercitatio historico-theologica de statu Ecclesiæ et Religionis Moscoviticæ* en deux sections, dont l'une est historique et l'autre théologique, par un Suédois protestant de Leipzig[1], 1722, chez Ivann Herebord Klos. Ce livre, tout défectueux qu'il est, met au fait de l'état de cette Église. J'ay trouvé moyen de me le procurer. » On voit par cette lettre que Jubé entendait continuer son apostolat janséniste au milieu même des périls, car c'en était un, et des plus graves, de lancer parmi les Russes un livre comme celui de Ribera.

Cependant les choses ne pouvaient en rester là. Sous

[1] L'auteur de ce livre, Nicolas Berg, était fils d'un pasteur protestant de Reval. — MINZLOFF, p. 374.

la nouvelle constellation, on voyait de mauvais œil un prêtre catholique au milieu de la société russe, domicilié dans une famille de la plus haute aristocratie. Quelque secrètes que fussent les négociations unitaires, des indices révélateurs devaient apparaître de loin en loin. Et il n'en fallait pas tant pour provoquer des mesures sévères. Théophane était déjà sur la piste des latinisants. On parlait de perquisitions et d'enquêtes. Des évêques et des moines se voyaient poursuivis. La domesticité était toujours prête à dénoncer ses maîtres et leurs amis. Quelques indiscrétions de ce genre se produisirent, paraît-il. Jubé y fait de vagues allusions, et il s'applique philosophiquement le texte de saint Jean : « Et on faisait de lui en secret plusieurs discours parmi le peuple, car les uns disaient : c'est un homme de bien ; les autres disaient : non, mais il séduit le peuple. » A l'en croire, on avait contre lui des griefs tellement sérieux que l'Impératrice tint conseil à son sujet, et le verdict des conseillers, comme il fallait s'y attendre, fut impitoyable. En conséquence, on lui signifia, au mois d'août 1731, l'ordre de quitter la maison Dolgorouki et de sortir du pays. Cette sentence d'exil fut même lancée assez brusquement pour refroidir l'enthousiasme des diplomates, ses amis : aucun ministre étranger, à l'exception de Villardeau, consul de France, n'eut le courage de lui offrir dans sa maison ne fût-ce qu'un abri temporaire. Les larmes de la princesse Irina Pétrovna, l'émotion de ses enfants décidèrent le proscrit à ne pas bouger. Il n'était pas à bout de ressources, et son génie inventif lui permit de tergiverser jusqu'aux premiers mois de l'année suivante. Le moment vint enfin où il fallut s'exécuter. Sa présence compromettait gravement les Dolgorouki, et pour leur épargner un chagrin il ne fallait pas accélérer leur perte. Du reste, pas moyen

de se cacher; nul refuge ne serait assez sûr. Théophane l'atteindrait partout; il y allait de sa vie. Villardeau le lui répétait sans cesse; Ostermann lui faisait parvenir les mêmes avertissements par l'entremise du comte Potocki, envoyé de Pologne. Une dernière formalité à remplir était celle des passeports; mais par crainte de serments à prêter sur l'Évangile, Jubé résolut de s'y soustraire, et ne s'en trouva pas plus mal.

Arrivé à Varsovie le 13 mars 1732, après un voyage fatigant et périlleux, il reporte son regard sur les moissons qu'il n'a pu cueillir, et son amertume s'épanche dans ce rude épilogue de tout son voyage : « On peut dire en général, écrit-il à ses amis, que l'entreprise est trop forte eu égard aux révolutions continuelles et à l'énorme autorité de ce pays-là, où les princes ne sont que d'illustres esclaves, comme le reste du peuple, et des paysans baptisés: c'est Dieu seul qui nous a tous conservés et soutenus au milieu de tant de périls. » Aveu sincère d'un échec complet.

De retour en Hollande, Jubé ne cessa point de s'intéresser à sa chère mission de Russie et surtout à la famille Dolgorouki. De pressants motifs l'y incitaient. Des malheurs, faciles à prévoir, vinrent frapper les néophytes qui lui avaient donné l'hospitalité avec tant d'empressement. L'exil en province des principaux membres de la maison princière ne fut qu'un simple avertissement, et ne combla point la mesure des vengeances préméditées. La Sibérie, avec son cortège glacial de misères et de privations, guettait les malheureux. Elle ne garda ses victimes que peu d'années. La légende du testament de Pierre II survivait à leur disgrâce. Elle les poursuivait au loin, et les retenait dans son cercle de fer. Une nouvelle enquête s'ouvre, en 1739. Les prévenus sont transportés à Nov-

gorod. Du triumvirat qui avait entouré le jeune tsar Pierre, il ne restait plus que deux membres, la fièvre chaude ayant emporté le prince Alexis. Soumis à la torture, Ivan, ce favori de la fortune, ne sait plus ce qu'il dit : on le condamne à l'horrible supplice de la roue. Vasili Loukitch, réputé moins coupable, eut la tête tranchée. La fiancée de Pierre II, Catherine, ne quitta la Sibérie que pour se laisser enfermer dans un couvent où elle resta jusqu'à l'avènement d'Élisabeth. Sur ce fond triste et sanglant se détache une figure d'héroïne : Nathalie Chérémétev, fiancée à Ivan Dolgorouki au moment de sa faveur, lui resta fidèle après sa chute. Elle suivit son mari dans les déserts de la Sibérie, lui sacrifiant jeunesse et fortune, entourant de soins affectueux un alcoolique incorrigible. Lorsqu'il eut expié ses faiblesses par un effroyable martyre, Nathalie en larmes jeta son alliance dans les flots du Dniépr, s'ensevelit dans une cellule, et ne donna au monde que quelques pages de souvenirs qui portent l'empreinte impérissable de sa grande âme.

La famille du prince Serge fut enveloppée dans la commune disgrâce. Moins compromise au point de vue politique, échappant à la mort, elle traversa des épreuves confessionnelles. En 1732, un assaut officiel fut donné à la foi d'Irina Pétrovna [1]. Qu'on se figure une grande dame sommée par un soldat, au nom de l'Impératrice, de se confesser et de recevoir la sainte Eucharistie : voilà où en était la liberté de conscience sous Anna Ivanovna. Le général Ouchakov, policier exécrable, qui passait son temps à sévir contre des criminels et à torturer des innocents, se présente, un jour, chez la princesse, muni d'un oukaze verbal de Sa Majesté, et l'interroge officiellement :

[1] Pékarski, *Ottchète*, p. 26.

« Pourquoi elle n'a pas de père spirituel, et qu'elle ait à se faire confesser et à communier, Sa Majesté impériale lui enverra un prêtre. » En effet, le même jour, Luc Konachévitch, hiéromoine et professeur au corps des cadets, ami de Théophane et futur archevêque, vint accomplir l'indigne mission. La constance de la princesse ne se démentit point. L'inquisiteur dut constater dans son rapport qu'elle avait embrassé la religion catholique, ce qui expliquait tout le reste. Comme circonstance atténuante, il ajoute que c'était arrivé en Hollande, au cours d'une maladie dangereuse, et en l'absence de tout prêtre russe.

Fidèle à ses convictions, Irina Pétrovna eut le courage de tenir tête à l'Impératrice elle-même. Condamnée à l'exil en province, la famille allait partir, lorsque, selon Pierre Dolgorouki[1], une scène violente vint attrister leurs adieux à la capitale. « Avant leur départ de Moscou, dit l'auteur des *Mémoires*, l'impératrice Anna fit chercher ma trisaïeule pour lui reprocher sa conversion. Elle la reçut dans la chambre de ses demoiselles d'honneur, voisine du cabinet impérial. Lorsque ma trisaïeule, selon l'étiquette, se baissait pour baiser la main de l'Impératrice, celle-ci lui appliqua un vigoureux soufflet, l'agonisa d'injures comme un cocher aurait pu le faire, et termina cette audience par ces mots : *hors d'ici, drôlesse (pochla vone, merzavka)*. »

A ces amertumes s'ajoutait la détresse financière. Quoique ses biens n'eussent pas été confisqués, de lourdes charges pesaient sur le prince Serge. Pour payer des dettes urgentes, il fallut vendre des terres. En 1731, il n'en restait plus qu'une seule qui, pendant l'exil, servit à la

[1] *Mémoires*, t. Ier, p. 364.

famille de refuge. Tenu au courant de ces péripéties, Jubé fit preuve de zèle compatissant et éclairé. Que n'a-t-il tenté pour procurer des ressources au prince ruiné et déchu! L'impératrice d'Autriche avait naguère patronné Irina Pétrovna; c'est à cette charitable intermédiaire que Jubé s'adresse, le 28 avril 1737. Il plaide avec chaleur la cause de ses néophytes, qui ne fréquentent plus les églises russes, se livrent dans leur chapelle à des exercices pieux, et donnent ainsi ombrage à Sa Majesté Tsarienne et à la cour.

Une autre fois, il s'engage dans une petite affaire à laquelle se trouve mêlé le nom de Trediakovski, élève des Capucins d'Astrakhan, étudiant de Sorbonne, littérateur russe de la première éclosion. Le prince Vasili Dolgorouki en avait fait son agent à Paris, et l'avait, en 1728, recommandé comme tel à Boursier. A son tour, Irina Pétrovna recourut à lui, et lui confia la garde d'une épée précieuse à poignée de diamants, que Trediakovski, en partant pour Londres, emporta dans sa valise. Envoyer un émissaire en Angleterre, retirer l'épée, la convertir en monnaie sonnante, passer cette somme à la princesse Irina, et tout cela secrètement, sous prétexte de voyage et de commerce, voilà ce que Jubé avait concerté, et ce qu'un serviteur infidèle fit, paraît-il, échouer. On ne tarda pas, du reste, à savoir qu'une pension française, nous le verrons plus bas, défrayait la princesse russe.

Plus encore que le bien-être matériel, les besoins spirituels de la famille proscrite préoccupaient l'abbé Jubé. Leur position anormale faisait surgir des doutes. Il hésitait à se prononcer, et c'est à M. Varlet, pseudo-évêque de Babylone, qu'il fait ses confidences, et qu'il demande des solutions. Très curieux, le petit code de morale janséniste élaboré à cette occasion. Comment conserver la foi au

milieu des persécutions? Que peut-on permettre, que faut-il défendre? C'était là le point capital. A en croire Jubé, seul responsable de cette assertion erronée, des « consulteurs de Rome » et des « théologiens d'Allemagne » prétendaient qu'un converti peut, pour ne pas se trahir, recevoir les sacrements des orthodoxes, pourvu qu'il n'y ait ni scandale, ni danger de perversion. « Non, dit Varlet, pas de communication *in sacris* avec les schismatiques publics et déclarés, quand même ils ne seraient pas officiellement dénoncés. » Rigide sur les principes, et plus indulgent dans la pratique, « il n'y a pas grand mal, dit-il, de feindre une maladie pour éviter d'aller à l'église schismatique, mais il est mieux d'agir avec simplicité. »

Cependant, il fallait prévoir une persécution ouverte, cruelle peut-être, et, dans ce cas, la princesse pourrait-elle quitter le pays, abandonner son mari, enlever ses enfants « pour sauver sa foi et la leur? » Pourrait-on lui conseiller de s'engager dans cette voie, l'aider dans sa fuite, et s'exposer soi-même, en cas de surprise, à être publiquement puni de mort? Pourrait-on, à cette occasion, imposer de nouveaux frais à des amis déjà surchargés de dépenses? En face de cette perspective sombre, Varlet répond stoïquement : « Il n'y a pas de doute que, pour conserver sa foi qui est en danger on ne puisse quitter son mari, son père, etc. L'Évangile y est formel. On peut par conséquent aider les personnes pour un tel enlèvement, pourvu qu'on espère que Dieu donnera le courage de s'exposer à la mort. Une telle mort est un martyre. *Et nos debemus animas pro fatribus nostris ponere*. Il ne faut pas craindre de charger les amis d'une nouvelle dépense, n'y en ayant pas de plus pressée que celle-là. »

Décision suffisamment claire. Une main inconnue, celle de Jubé peut-être, y ajouta des subtilités jansénistes

que le texte des demandes ne réclamait point. « Ce qui fait difficulté, lisons-nous au bas de la page, et à quoi cette décision ne répond pas, c'est 1° qu'on engage des gens qui n'ont point la charité qui fait les martyrs à exposer sa vie *(sic)*, et à mourir comme criminel, et cela pour de l'argent. C'est 2° que la princesse et ses enfants s'exposent plus en tentant cette voye qu'en demeurant comme elles sont. C'est 3° qu'on ne sait sur quoi compter. » Avec ces nouvelles et incertaines données, il eût fallu recommencer la solution du cas. Heureusement ces hypothèses ne se réalisèrent pas : la princesse Irina n'eut point à quitter son pays.

De 1742 à 1745, Jubé eut l'occasion de rendre un autre service aux Dolgorouki. Deux fils du prince Serge, Alexandre et Vladimir, furent envoyés à Paris pour y achever leurs études. L'abbé janséniste se dissimulait, à cette époque, dans les environs de la capitale, y venait souvent à la dérobée, visitait les jeunes princes, et exerçait sur leur éducation une espèce de haute surveillance. Cette tâche n'était guère facile, tant il y avait autour d'eux de distractions et de séductions. Jubé ne cachait point la vérité aux parents, et redoublait de soins envers ses élèves. Irina Pétrovna le soutient de son autorité, et, de loin, apostrophe sévèrement les enfants qui s'émancipent. A son tour, le 25 juillet 1743, Jubé leur adresse une épître trop cérémonieuse pour être suffisamment ferme. Il conclut par ces mots : « Plus à vous qu'à moi-même, avec un parfait dévouement, plein de respect, je suis, mort et vif, mes très chers princes, votre très humble et obéissant serviteur. » Et il garde par devers lui la lettre de la princesse à ses enfants, afin de leur épargner, en cas de résipiscence, les reproches maternels. Le 10/21 janvier 1744, le prince Serge se met de la

partie[1]. Il remercie l'abbé de ses bons offices, et lui fait part des avis qu'il donne aux enfants sur les dépenses inutiles, les mauvaises compagnies et, en général, sur les écueils de la mer orageuse qu'est la vie parisienne. Autrement lugubre est le ton de la seconde lettre du 3/14 novembre de la même année. Indociles à la voix paternelle, emportés par la fougue de l'âge, les deux jeunes gens s'étaient lancés à corps perdu dans le tourbillon de la vie mondaine, et avaient défrayé leurs plaisirs par des dettes. Le père en fut alarmé. Il donne à Jubé ses instruction financières, mais, en même temps, il songe à mettre ses enfants dans un « endroit de correction ». Il recommande de ne pas leur laisser d'argent entre les mains, de les traiter durement, de ne leur donner qu'une nourriture frugale, « presque pas autre chose que du pain et de l'eau. » Du reste, cet égarement semble avoir été passager, car Jubé put bientôt dissiper l'affliction des parents par de meilleures nouvelles. Il mit les petits dévoyés entre les mains du célèbre chevalier Folard, grand stratège, écrivain militaire distingué, avec cela janséniste et convulsionnaire, se prétendant miraculé sur la tombe du diacre Pâris[2]. Ce soldat aventureux, riche de souvenirs et sentant la poudre, apprécié par Charles XII et connu de Frédéric II, avait de quoi intéresser les jeunes princes. Ils s'amendèrent, se livrèrent avec ardeur à l'étude de l'art militaire, et, si Folard n'en a pas fait, comme il l'espérait, d'habiles généraux, au moins Vladimir devint-il diplomate de mérite.

Ami des mauvais jours, partageant les chagrins domestiques et les joies, hélas! très rares des Dolgorouki, Jubé se préoccupait constamment de toute la mission du Nord.

[1] Troyes, Bibl., 2333, 17.
[2] De Broglie, ch. viii, *Les Folard et Dom Thuillier.*

On lui donnait de Russie des nouvelles plus ou moins exactes ; il les expliquait à sa façon et les confiait discrètement à des amis. Les événements prêtaient aux équivoques. Théophane Prokopovitch, atteint personnellement dans son amour-propre et sa dignité, déployait une grande activité policière, et son crédit ascendant valait à ses adversaires la torture, l'exil, la prison. Or, tous les latinisants, par suite de différents motifs, se trouvaient dans les rangs de l'opposition, et, mal renseigné, Jubé attribuait hardiment leurs épreuves à leurs sympathies catholiques. Sa lettre du 10 août 1733 offre un précieux spécimen d'illusion à la fois et de crédulité.

« ... Car c'eût été à moi, écrit-il à son frère Claude-Robert, une espèce de témérité de compter sur le miracle que Dieu a fait pour m'en retirer (*de Moscou*), puisque la persécution dès ce temps-là subsiste encore à l'occasion des vérités que j'y ai été prêcher et qui y ont été goûtées. Quantité de personnes de grande condition, de popes ou curés, quelques archimandrites, même quelques évêques et une multitude de peuple se sont déclarés pour l'Église latine et contre le schisme et autres erreurs des Grecs. Il y a eu un ukaze, c'est-à-dire une déclaration publiée au mois de mars dernier, où on attribue cette grande révolution à quelque prêtre catholique romain étranger, français de nation. Elle porte que Sa Majesté Impériale pardonnera à ceux qui ont été induits ou séduits aux conditions de venir se déclarer et de n'y plus retomber, et moyennant qu'ils fassent une nouvelle profession de foi à l'Église grecque, et que de plus ils déclarent ceux qui comme eux sont catholiques romains ; on reconnaîtrait par une gratification cette marque de déférence à leur souveraine. Il y en a qui ont eu la faiblesse de se venir déclarer, mais un bien plus grand nombre est

demeuré constamment attaché à l'unité et à la foi de l'Église catholique, apostolique et romaine. La plupart de ces derniers ont été mis dans des cachots, on les a chargés de chaînes, on a arraché d'eux divers aveux par des tortures qui font frémir. Quelques-uns ont déclaré avoir reçu des livres et des manuscrits en faveur de la religion et de la communion romaine contre le schisme des Grecs de la part de la famille Dolgorouki. On a aussi obligé les grands de l'Empire à renouveler leur profession de foi grecque entre les mains de Balaam (lisez *Varlaam*), archimandrite du fameux couvent de Troïska (lisez *Troïtsa*), confesseur de l'Impératrice. On a tenu à Moskow à ce sujet une espèce de concile d'Ambrun (*sic*) par ordre de Sa Majesté Impériale où l'archevêque de Novgorod (*Théophane Prokopovitch*) a présidé. C'est l'ennemi juré de l'Église latine. On a fait saisir partout tous les livres et écrits tendant à favoriser l'Église et la communion latine et à décréditer le schisme des Grecs et leurs erreurs. Toutes les séances sont finies depuis peu. On y a prononcé bien des sentences. Quantité de personnes ont été exilées en Sibérie, d'autres sont condamnées à des prisons perpétuelles. Beaucoup de séculiers ont reçu les knoutes et les badoches (lisez *batoghi*) qui sont de cruels tourments. A trois popes, c'est-à-dire curés, on leur (*sic*) a percé la langue pour avoir parlé contre le schisme de l'Église grecque; les plus grands seigneurs n'ont pas été plus épargnés. Il faut garder le secret sur ceci, cela est important[1]. »

Très occupé du présent, Jubé songeait aussi à l'avenir. La postérité devait savoir ce qu'il avait fait en Russie. Il se mit donc à rédiger des mémoires qui, jusqu'ici, n'ont

[1] Troyes, Bibl., 2337, 13.

pas encore paru au grand jour. Peut-être sont-ils enfouis dans des archives impénétrables. Il est sûr dans tous les cas qu'ils ont été composés. « J'ai neuf volumes, écrit Jubé à son frère Claude-Robert, le 12 juillet 1733, qui quelque jour passeront, Dieu aidant, jusqu'à vous, pour satisfaire votre curiosité sur ce que vous désirez savoir des païs du Nord. » Et comme son frère, de plus en plus impatient, demande le prêt immédiat ou la copie des mémoires, Jubé s'y refuse : il veut garder son secret et ses papiers, et ne pas courir les chances des pertes et des indiscrétions.

Ces mémoires répandront certainement, si jamais ils sont publiés, de grandes clartés sur tout cet incident. D'ici là, c'est d'après les pièces qui nous sont accessibles qu'il faut le juger. On a essayé récemment d'élargir l'entreprise des jansénistes, d'en faire mieux qu'une simple intrigue de théologiens [1]. Fondée dans le siècle et n'ayant jamais rompu avec le siècle, la Sorbonne, plus avisée que Sully, mieux outillée que Leibniz, devançant Tchadaiëv et ses lettres retentissantes, « pouvait penser que faire les Russes catholiques, c'était les faire Européens d'Occident. » Elle se serait donc inspirée de cet idéal grandiose, et, voyant la Russie de Pierre le Grand surgir devant l'Europe comme jadis la Macédoine de Philippe devant la Grèce, tandis que d'autres lui offraient des Aristotes sans emploi, elle l'aurait entraînée vers les hauteurs où civilisation et religion se perfectionnent mutuellement, s'accompagnent, se pénètrent, se confondent souvent.

Sans contester aucunement les idées élevées qu'ont *pu avoir* les docteurs de Sorbonne, c'est surtout à l'élément réel et tangible de leur action qu'il importe de s'en tenir.

[1] HAUMANT, p. 7.

Qu'ils aient voulu ravir à la Papauté et aux Jésuites l'honneur de la réunion des Églises, personne, que je sache, n'en a fait contre eux un chef d'accusation. L'apostolat n'a rien de commun avec les vulgaires passions humaines, et les « noirs projets » de ce genre ne sont pas si effrayants. C'est ailleurs qu'il faut chercher les torts des sorbonniens : victimes de leurs doctrines étriquées, ils préféraient leurs intérêts de coterie à la forte et compacte unité catholique. Leurs mémoires, leurs correspondances, l'ensemble de leurs démarches en fournissent la preuve irrécusable. En vain chercherait-on chez eux l'envergure qui distingue les pièces romaines sur des sujets analogues.

Aussi l'œuvre de la Sorbonne en Russie n'a-t-elle pas en réalité les vastes proportions qu'on veut bien lui prêter. Les influences latines de l'époque remontent aux Petits-Russiens appelés de Kiev, et aux Jésuites venus de Bohême. C'est autour d'eux que, sauf la famille Dolgorouki, se groupaient les néophytes, et s'il y a eu un léger remous dans la société russe, ce sont eux qui l'ont provoqué. Quant à la Sorbonne, quelque pénétrante que l'on suppose l'action de Jubé, je ne parviens pas à constater « qu'il y eut là tout un mouvement vers le catholicisme qui aurait pu, avec un peu plus de circonstances favorables, faire de la Russie désemparée d'après Pierre le Grand quelque chose comme les provinces orientales de la Pologne d'alors : un pays coupé en deux, avec une aristocratie catholique et des paysans orthodoxes ».

Encore plus difficile est-il de saisir le lien que l'on voudrait établir entre « l'entreprise » de la Sorbonne en pleine capitale russe et d'humbles religieux que l'on s'en va chercher « à travers des chemins hasardeux, aux confins de l'Asie. » A la vérité, les Capucins d'Orient et de Russie relevaient de la Propagande, et n'ont jamais été

sous la coupe des jansénistes[1]. En 1633, à la suite des pourparlers de Deshayes-Courmenin et des concessions faites par le Tsar à Louis XIII, la Propagande avait engagé le P. Joseph à envoyer des Capucins en Moscovie, pour servir d'aumôniers aux marchands français qui s'y rendraient : on ne voit pas que cet appel ait été entendu. Un siècle environ plus tard, en 1724, des Capucins, sur l'ordre émané directement de la Propagande, arrivent à Pétersbourg et à Moscou, mais ils sont Suisses et Autrichiens, il n'y a pas de Français parmi eux. Leurs rapports avec Jubé sont extérieurement corrects, et, comme ils préfèrent se passer des services de l'abbé janséniste, celui-ci les traite « d'étranges chrétiens ». Le délégué de la Sorbonne s'isolait des missionnaires romains. La Sorbonne elle-même n'entrait pas dans les vues du Saint-Siège. Son œuvre en Russie ne porte pas d'empreinte profonde et durable.

[1] Archives de la Propagande, *Acta*, 1632-1633, f. 177. — *Bullarium Capucinorum*, p. 278. — *Recueil des Instr., Russie*, t. I[er], p. 23.

ÉPILOGUE

I. Mort de Jubé à l'Hôtel-Dieu. — Le *Responsum* du P. Ribera condamné à Barcelone par l'Inquisition. — Réclamations de l'auteur. — Issue inconnue de l'affaire. — Deux autres écrits du même Père. — Détresse de la princesse Dolgorouki. — Propositions humiliantes. — Lettre du marquis de la Chétardie. — Pension française accordée à la princesse. — Abjuration publique du catholicisme. — Légende de famille. — Mort de la princesse. — Exil de l'archevêque de Kiev. — Pamphlet contre Théophane. — Instruction judiciaire. — Le moine Réchilov. — Lopatinski en prison. — Tardivement acquitté. — Condamnation de Coletti. — Mort de Théophane.

II. Les mémoires de Caraman. — Sa position en Russie. — Coup d'œil rétrospectif. — De l'inédit sur Pierre I[er]. — Catherine I[re] catholique. — Le précepteur catholique de Pierre II. — Critique de Jubé. — Le rite slave et les Basiliens. — Utopie. — Le P. Félix de Bologne à Rome. — Démarches d'Élisabeth auprès de la Propagande. — Une lettre de Lestocq. — Réunion à la Propagande. — La demande impériale accordée. — Réglementation projetée de la situation des catholiques. — Auguste III sollicité d'intervenir. — Difficultés. — Les antinomies d'Élisabeth. — Une lettre de l'archevêque Eva.

Jacques Jubé, dit de la Cour, mourut à l'Hôtel-Dieu de Paris, le 20 décembre 1745. Quelques années auparavant, le 14 juillet 1738, il avait écrit son testament spirituel, où il expose sa profession de foi : c'est celle d'un parfait janséniste[1]. Tout en protestant de sa soumission à l Église catholique et à son chef visible, il rejette avec indignation la bulle *Unigenitus*, maintient son appel au futur concile et implore, en finissant, les suffrages des saints du paradis, auxquels il ajoute « le bienheureux diacre François de Pâris, de la vertu duquel, dit-il, j'ai été témoin de près et

[1] Dossier de Paris.

singulièrement édifié pendant son séjour à Asnières. » Impossible, à l'heure qu'il est, de constater si Jubé a persévéré jusqu'au bout dans ces sentiments regrettables. Ce qui peut lui servir d'excuse, c'est la tranquille sérénité de son langage qui trahit plutôt un esprit égaré qu'une volonté obstinément révoltée contre l'Église. Durant sa longue carrière, il n'avait jamais songé à thésauriser. L'inventaire de ses meubles et de ses livres dressé en 1726, son testament autographe de la même année en faveur de son frère Claude qui, du reste, mourut avant lui, en sont la preuve incontestable. Lorsque la mort le surprit, il était réduit à l'indigence. Son corps fut inhumé dans l'église paroissiale de Saint-Séverin.

Moins connu est le sort ultérieur du P. Ribera, compagnon d'armes de l'abbé Jubé sur les champs de bataille de la Moscovie. A mentionner spécialement une cruelle épreuve qu'il eut à subir à propos de son livre sur Iavorski[1]. Tandis qu'il se complaît dans des approbations flatteuses, les inquisiteurs de Barcelone lui infligent à l'improviste une écrasante censure. Le décret fatal est, selon l'usage, affiché sur les portes de toutes les églises de la ville. Il fulmine, en termes véhéments, la condamnation du *Responsum antapologeticum,* car, y est-il dit, « ce livre est plein de propositions relativement dangereuses, imprudentes, injurieuses, abusives de la Sainte Écriture, fausses, scandaleuses, proches d'erreur, erronées, qui favorisent les efforts des Grecs et des schismatiques contre l'Église romaine, et attribuent des éloges immérités aux efforts des hérétiques et des schismatiques. Comme il ne serait pas facile de l'expurger de tout cela, nous

[1] Toutes les pièces relatives à cet incident sont annexées à l'exemplaire du *Responsum antapologeticum* qui se trouve à Rome, à la bibliothèque de la Minerve (G, VIII, 5).

ordonnons de défendre entièrement le livre précité et de le réserver... sous peine d'excommunication *latæ sententiæ,* etc., et d'une amende de deux cents ducats, etc. »

A peine ce décret eut-il paru à Barcelone que des amis dévoués en donnèrent avis au P. Ribera qui résidait alors à Vienne. Cette nouvelle fit sur lui l'effet d'un coup de foudre. Voilà donc ce livre, qui devait confondre les protestants et convertir les Russes, dont la vente aurait soulagé l'indigence de la pauvre sœur de l'auteur, flétri par un tribunal compétent et relégué dans les ténèbres. Il hésite à le croire, mais vaincu par l'évidence, il s'adresse, le 4 novembre 1733, après avoir tenté d'autres démarches, à l'inquisiteur d'Espagne, et demande la révision des actes qui lui ont attiré sa condamnation. Son livre a paru muni d'une triple approbation ecclésiastique. Le cardinal Belluga, protecteur d'Espagne, lui a envoyé deux lettres élogieuses. Ont approuvé ses idées le Maître général de l'ordre, le marquis de la Paz, le P. Guillaume Clarke, Jésuite et confesseur du Roi. Le *Mercure de France* partage leurs avis, et voici comment s'exprime le P. Le Quien : « Cet ouvrage est d'une érudition exacte et solide, et beaucoup plus ample que ne l'est ordinairement celle des théologiens espagnols, qui ne s'appliquent guère à traiter de la théologie dogmatique. L'auteur témoigne qu'il ne l'a publié qu'après l'avoir fait lire et examiner par les évêques de Russie qui l'ont exhorté à le faire imprimer au plus tôt. Les fréquentes conférences qu'il a eues avec les prélats lui font rendre d'eux ce témoignage que, quoiqu'ils se trouvent aujourd'hui séparés de l'Église par la dépendance où ils ont été de l'Église de Constantinople, qui a fait schisme avec celle de Rome, il n'a rien trouvé en eux de cette aversion et de cette haine que les Grecs schis-

matiques ont marquées dans leurs écrits contre les Latins [1]. »

Le concert d'éloges avait précédé la condamnation du livre. Aussitôt après celle-ci, Ribera, pour se disculper, envoie son volume aux inquisiteurs d'Italie. Ceux de Venise, de Gênes et de Mantoue n'y trouvent rien à redire. Celui de Bologne n'a pas le temps de lire le « célèbre opuscule ». Un seul, celui de Fano, prévoit des censures. Quant au commissaire de l'Inquisition romaine, il se contente d'écrire une lettre évasive. Tout de même, il y avait là de quoi faire réfléchir les farouches inquisiteurs de Barcelone. N'auraient-ils pas confondu l'auteur avec Buddée? Ribera est amené à le croire, et, redoublant ses instances, il en appelle au bien des âmes en Russie, à la dignité de son ministère, à la gloire de la Catalogne, vierge de toute hérésie, enfin à son propre honneur. La lettre est signée : *servus ac pro justitia cultor*.

En même temps, il se donne beaucoup de mal à Vienne. Il paraît que là aussi le livre rencontrait des obstacles et provoquait des critiques. L'exemplaire du *Responsum* dont je me sers porte une dédicace autographe de l'auteur au recteur magnifique de l'université de Vienne, avec prière de faire examiner le volume à nouveau et promesse de le défendre « par la parole et la plume, non par les armes et la puissance », contre toutes les attaques des partisans de Luther et d'Ostermann.

L'issue de cette affaire ne nous est pas connue. A-t-on réformé la sentence de Barcelone? L'a-t-on confirmée? Cette seconde hypothèse paraît plus probable, car l'exemplaire du *Responsum* qui se trouve à la bibliothèque romaine de la Minerve est muni de la note anonyme sui-

[1] *Mercure de France*, mars 1733, p. 458.

vante : « Quoique cet opuscule ait été désavoué par notre Ordre, j'ai cru devoir le conserver pour la bibliothèque et le mettre dans la réserve, car, dans la suite, il pourra être opportun de le consulter. » Triste fin de l'apostolat de Ribera.

Deux autres de ses écrits méritent, au point de vue russe, d'être signalés. D'abord, un discours prononcé, le 20 juillet 1729, fête de l'apôtre saint Jacques, à l'église catholique de Moscou, et dédié à S. M. Jacques III, roi d'Angleterre. Ce jour-là, le duc de Liria célébrait en grande pompe les Stuarts, revendiquait les droits du Prétendant sur la couronne britannique, et se faisait seconder par son chapelain. Le discours, saturé d'allusions politiques, fut, à beaux deniers comptants, imprimé dans la typographie académique de Pétersbourg. Toutefois, par crainte de représailles anglaises et à l'insu de Ribera, l'on indiquait la ville de Rome comme lieu d'impression. Et, pour comble de malheur, sitôt paru, le livre est confisqué par Ostermann. L'auteur n'obtient clandestinement que deux exemplaires. Cela lui suffit pour faire réimprimer son discours à Varsovie, mais en l'attribuant en toutes lettres aux presses académiques de Pétersbourg [1]. C'était une manière originale de redresser les torts qu'on lui avait faits.

Plus considérable est l'autre travail publié en latin à Vienne, en 1733, sous le titre alambiqué de : *Écho de la foi qui retentit dans l'Église orientale de Moscou, répète presque la voix de Rome, et, quoique affaibli par les attaches photiennes, couvre le tapage affreux du monstre, se retrempe dans la théologie angélique, supprime l'hétérodoxie et réunit les Églises*. Pour débrouiller ce fatras, le lecteur est averti que la voix de Rome est la doctrine de l'Église catholique,

[1] *Brevis Enarratio*, p. XIX.

que l'écho de Moscou est la profession de foi orthodoxe, imprimée par Pierre Moghila, métropolite de Kiev, et revêtue, en 1643 et 1662, de l'approbation des patriarches d'Orient. Le but de l'auteur, tel qu'il le déclare en style imagé, est de rétablir l'harmonie entre l'écho et la voix, ou de bannir, au moins, de Moscou les discordances luthériennes. Les théologiens de l'ordre et les docteurs de la faculté de Vienne approuvèrent le livre en termes emphatiques, et, cette fois, leurs éloges ne furent pas révoqués par les inquisiteurs. Le P. Ribera pouvait se reposer sur ses lauriers. Après avoir lancé son premier *Écho* qui devait être suivi de deux autres, il disparaît de la scène et il est vite oublié.

La princesse Irina Pétrovna survécut à l'abbé Jubé. L'exil des Dolgorouki dura aussi longtemps que le règne de l'impératrice Anna Ivanovna. A l'avènement d'Élisabeth, le prince Serge et sa famille furent graciés et revinrent à Pétersbourg. D'après Pierre Dolgorouki, ils se trouvaient, « grâce aux Jésuites et aux abbés, dans le dénûment le plus absolu[1] ». Est-ce bien exact? Aucun Jésuite n'a jamais été en rapports avec les Dolgorouki. L'accusation portée contre eux tombe par conséquent d'elle-même. Quant aux abbés, l'on a vu que Jubé procurait, au contraire, des ressources aux exilés. S'il s'était enrichi à leurs dépens, il ne serait pas mort à l'hôpital. La détresse financière des Dolgorouki avait probablement d'autres causes. Outre les conséquences toujours désastreuses d'une disgrâce à la cour, outre les frais de déplacement et d'installation à la campagne, « la mauvaise conduite » du prince Serge, à laquelle font allusion les diplomates français, n'y serait-elle pas pour quelque chose?

[1] *Mémoires*, t. Ier, p. 373.

Quoi qu'il en soit, sa médiocre condition de fortune, en désaccord avec sa haute position sociale, valut à la princesse des propositions humiliantes qu'elle finit par accepter. Les mœurs politiques de l'époque comportaient que les grandes dames reçussent des pensions de souverains étrangers, et se prêtassent à une espèce d'espionnage. La France était alors représentée en Russie par le marquis de la Chétardie, qui avait pris une part active à la dernière révolution de palais. Son secrétaire Dalion ne manquait pas d'énergie et de savoir-faire. Désireux de pénétrer les intrigues de la cour, ils jetèrent tous deux les yeux sur Irina Pétrovna. Les portes des salons s'ouvraient devant elle, son rang la mettait au-dessus des soupçons, elle pouvait impunément faire l'indiscrète, son fils se destinait à la diplomatie, et, circonstance décisive, elle était besogneuse d'argent. Une dépêche de la Chétardie à son chef Amelot expose d'une manière pittoresque comment il prit dans ses filets la pauvre princesse.

« Je savais depuis longtemps, écrit-il, le 14 octobre 1741 [1], que Mme la princesse Dolgorouki, qui tient ici à tout le monde par elle et son mari, était Française à brûler, comme on dit. Je m'en étais persuadé d'autant plus volontiers que je n'ignorais point que son caractère et son âge la rendaient encore plus respectable que sa naissance à ceux qui la connaissent; la pauvreté où on l'avait plongée, les malheurs des Dolgorouki et la mauvaise conduite de son mari m'avaient fait naître une idée de la captiver, quoique je ne la voie jamais chez elle; j'ai chargé M. Dalion de sonder secrètement le terrain, et connaissant par ses réponses qu'il n'y aurait aucun inconvénient à fondre la cloche, je lui ai dit de le faire. La

[1] *Sbornik, Ist. Ob.*, t. XCXVI, p. 469. — Voir aussi t. C, p. 9, 445, 489, 574.

princesse Dolgorouki, sans se démentir sur les sentiments qu'elle avait pour la France, s'est montrée alarmée de la proposition et des suites trop fâcheuses ici qu'elle pourrait avoir pour elle ; M. Dalion l'a rassurée, lui a fait comprendre qu'elle n'en paraîtrait pas plus liée avec moi ; qu'elle se devait à ses enfants, à l'éducation desquels elle savait qu'elle ne pourrait pourvoir sans les secours qu'elle était toujours dans la nécessité de demander à ses parents ; qu'il serait donc bien plus flatteur pour elle d'en être redevable aux bontés d'un grand prince pour qui elle avait naturellement un penchant et un attachement déterminés. Mme la princesse Dolgorouki a souscrit à tout, et me témoigna, mercredi, combien elle était et serait touchée des grâces que Sa Majesté voudrait lui faire. J'estime qu'une pension annuelle de quatre à cinq mille francs remplira dignement cet objet, en tant que le roi approuvera ce que mon zèle m'a suggéré ; il en résultera encore que par elle on pourra peut-être avec le temps s'assurer, à la faveur de quelque récompense, de ce parent de M. de Bestouchef dont je vous ai parlé, et qui est un homme intrigant, et qu'on sera aussi vraisemblablement à portée de gagner le prince Galitzin, gouverneur d'Astracan, qui vient d'être fait sénateur, qu'on dit avoir infiniment de mérite, sur qui elle a beaucoup d'empire, et qui est de son nom et son propre oncle.

« J'ajouterai finalement que par le même principe tous les ministres étrangers ont cherché avec raison à faire ici des créatures héréditaires à leurs maîtres, et ont gagné et gagnent journellement à en avoir tous ; le service du roi pourrait recevoir du préjudice du plus longtemps qu'on négligerait, et pour le présent, et pour l'avenir, de ménager ici des partisans cachés à la France. De quelque révolution que cette cour soit susceptible, de tels moyens con-

duisent plus sûrement à démêler la vérité et à établir de justes combinaisons. »

Pour ne pas désavouer l'ambassadeur qui s'était trop avancé, une pension de quatre mille francs fut accordée à la princesse Irina; mais Amelot ne parvenait pas à en saisir l'utilité. Le 20 décembre 1742, il revient sur ses doutes, et Dallion se voit obligé d'éclairer la conscience du ministre.

« Quoique nous n'ayons pas tiré de la révolution, écrit-il, le 26 janvier 1743, les avantages que nous devions en attendre, il n'en est pas moins certain que Mme la princesse Dolgorouki, sans être instruite de l'intrigue, nous y a servis très utilement par les bons avis qu'elle nous donnait. Elle a de plus un attachement décidé pour la France; la religion catholique qu'elle et ses enfants professent quasi publiquement y ajoute une nouvelle force, ayant ses plus proches parents dans le sénat et outre cela beaucoup de bonnes connaissances; elle est à portée non seulement d'être instruite de quantité de choses, mais même de faire d'utiles insinuations, et je lui dois la justice de vous assurer qu'elle ne se refuse à rien de tout ce qu'on lui propose pour le bien du service du roi. »

De bons amis informèrent Jubé du secours pécuniaire accordé à la princesse. A-t-il appris quelles en étaient les conditions? Nous ne saurions le dire. Il devait d'ailleurs être fier de la fidélité d'Irina Pétrovna au jansénisme. Plus d'une fois les Capucins de Moscou avaient essayé de la désabuser; ils en furent toujours pour leur peine. Malheureusement la princesse se montra moins résistante vis-à-vis d'Élisabeth. Le prosélytisme de l'Impératrice n'était pas de bon aloi, ne visait que les formalités extérieures, et n'en devenait que plus intolérable. Ici, les détails nous font complètement défaut, mais le fait de

l'apostasie est attesté par les papiers publiés de l'époque : le 15 août 1745, fête de l'Assomption, Irina Dolgorouki, son fils Nicolas et sa fille Anna abjurèrent le catholicisme. La cérémonie eut lieu dans l'église du palais d'été. Elle fut entourée d'éclat. L'Impératrice et la cour y assistèrent, et les journaux l'annoncèrent triomphalement [1].

Mais l'abjuration était-elle sincère et spontanée? A la vérité, tout porte à croire qu'une forte pression administrative a été exercée sur la famille entière. Rien que la peine infligée au prince Serge en est déjà une preuve suffisante. Réputé coupable de tolérance religieuse envers sa femme et ses enfants, tout en restant lui-même orthodoxe, il fut interné, pour une année, dans un couvent de province. Son fils Nicolas partagea sa prison. Vladimir et Alexandre, examinés au retour de l'étranger et jugés suspects, subirent une condamnation analogue. La vindicte impériale atteignit même une pauvre Hollandaise, fille du capitaine Béré, que les Dolgorouki avaient amenée avec eux de l'étranger, et que l'on soupçonnait d'avoir trempé dans leur conversion. Il fallut l'intervention du ministre de Swart et des États Généraux pour l'arracher aux griffes du synode qui s'était emparé de sa personne. Encore Élisabeth croyait-elle lui accorder une grâce insigne en lui rendant la liberté, car, dit la lettre officielle du 2/13 mars 1751 aux États Généraux, elle aurait mérité des peines plus rigoureuses [2].

Une légende de famille s'est formée autour de cette abjuration. Le pope qui devait présider la cérémonie était d'une ignorance crasse. La princesse en aurait profité et l'aurait persuadé que la validité de l'acte dépendait de

[1] Soloviév, t. V, col. 400.
[2] La Haye, Archives royales, *Lias Staten Generaal*, n° 7698; *Rusland*, n° 6620, 6621; *Reg. der Res. van de St. Gen.*, 1750, f. 583 v., 586.

l'emploi du latin. Autorisée à se servir de cette langue, elle aurait abjuré la religion luthérienne. Plus ignorante encore que le pope, l'Impératrice aurait comblé d'éloges l'obéissance aveugle à ses ordres. Assurément l'abbé Jubé, surtout en face de sa mort prochaine, n'aurait pas approuvé cette supercherie trop ingénieuse. Il faut croire que la princesse elle-même ressentit des remords. Quelle qu'eût été la formule de l'abjuration, son cœur restait fidèle à la foi catholique. L'observance hypocrite de l'orthodoxie lui pesait. Elle soupirait après la liberté. Pour rompre des liens odieux, elle résolut d'aller à l'étranger, et demanda un passeport qui lui fut refusé. A bout d'expédients, toujours d'après la même légende, elle médita la fuite, espérant gagner Rome à travers la Pologne. Au milieu des préparatifs de voyage, la mort la surprit, le 28 novembre 1751, dans la cinquante-deuxième année de son âge. Elle est inhumée à Moscou, au couvent de Bogoiavlensk [1]. Le prince Serge lui survécut et devint ambassadeur à Constantinople.

Pour compléter le tableau de la mission de Jubé, il ne reste plus qu'à donner quelques renseignements sur les membres du clergé russe que l'apôtre janséniste avait trouvés plus accessibles à ses propositions. Les échos confus des événements parvenaient jusqu'à lui. Il n'y voyait que les suites de ses prédications, mais il y avait encore autre chose. Théophane, rentré en grâce, avait des vengeances personnelles à exercer. Elles atteignirent entre autres Vonatovitch, Lopatinski et Coletti, non pas précisément à titre d'amis de Jubé et de Ribera, mais à cause de leur sourde et tenace opposition aux doctrines nouvelles. Et ce n'était point là un jeu du hasard. Les

[1] Dolgoroukow, *Mémoires*, t. Ier, p. 373.

adversaires de Théophane devenaient par le fait même latinisants et sympathiques aux Latins [1].

L'archevêque de Kiev, Varlaam Vonatovitch, fut exécuté le premier. Sous prétexte qu'il n'avait pas récité les prières d'usage en actions de grâces pour l'avènement au trône d'Anna Ivanovna, il fut privé de sa charge, dégradé, exilé : le monastère de Saint-Cyrille, sur les rives du lac Blanc, lui servit de prison. Quant aux deux autres prélats, des circonstances en apparence insignifiantes vinrent les précipiter dans une série de malheurs.

Toujours animé d'une haine profonde contre Pierre I[er] qui passait à ses yeux pour l'Antéchrist, le vieux parti moscovite ménageait encore moins Théophane, inspirateur et collaborateur du Tsar, promoteur des réformes ecclésiastiques. Depuis longtemps on faisait circuler secrètement des cahiers où l'archevêque de Novgorod était traité d'hérétique et de fauteur d'hérésies. On y passait en revue sa vie entière, et elle apparaissait sous les plus sombres couleurs. Aussitôt, les tribunaux furent saisis de cette affaire. L'instruction n'en était pas encore terminée que déjà se greffait sur elle une autre affaire du même genre et beaucoup plus grave. Un pamphlet anonyme parvint, un jour, à Théophane, jeta le trouble dans son esprit, et lui inspira les plus violentes mesures contre ses ennemis. Il débutait par un mémoire qui tournait à la satire sanglante contre les réformes de Pierre I[er]. La Russie entière y est invitée à pleurer amèrement sur son sort, exposée qu'elle est à l'invasion des pires hérésies : plus de patriarche pour défendre l'Église, l'antique piété disparaît, les jeûnes sont oubliés, le tabac fait des ravages, on prise et on fume effrontément, le foyer domestique

[1] Les détails qui suivent sont empruntés à TCHISTOVITCH, *Téofane ; Rechil. Diélo ; Nov. Mat.*

est profané par des unions avec les hétérodoxes, et, tandis que les grands nagent dans les délices et l'abondance, l'homme du peuple, réduit à la dernière misère, n'a pas seulement de quoi payer des impôts accablants. Que l'impératrice Anna y songe : si elle ne remédie pas à tant de maux, les foudres célestes sauront l'atteindre. Une lettre apocryphe, datée de Rome, du 25 novembre 1718, accompagnait le mémoire. Le pape imaginaire Benoît y rappelle à Théophane le double serment prêté sur la confession de l'apôtre saint Pierre. N'avait-il pas juré, en entrant dans les écoles catholiques, de persécuter l'Église d'Orient et d'exalter l'Église romaine? Le Pape l'encourage à persévérer dans cette voie, fait en passant l'éloge du calviniste Lefort, et se félicite que des obstacles nombreux aient disparu depuis que le tsar Pierre a supprimé le patriarcat, parqué dans un couvent son épouse légitime et mis à mort son propre fils.

A la lecture de ce factum, Théophane se sentit frappé au cœur, tant il y avait de persiflage et d'ironie à son adresse. L'outrage réclamait une vengeance, et la découverte du coupable devint son idée dominante, son désir le plus intense. Dès lors une nouvelle phase commence dans sa vie. Le réformateur du clergé, le brillant orateur, le docte théologien, l'ami des lettres n'est plus qu'un vulgaire agent de police. Le pamphlet anonyme lancé contre lui devient, entre ses mains, un *corpus delicti* auquel il rattache des complots contre l'État et de sinistres projets contre l'Église. Ses loisirs sont consacrés à interroger les prétendus coupables, à éplucher leurs dépositions avec une sagacité digne d'une meilleure cause. L'affaire se traite dans la chancellerie secrète avec un appareil menaçant de tortures. Il a pour collègues assidus le général Ouchakov et le prince Tcherkaski, deux hommes qui ont

laissé après eux des traces ineffaçables de larmes et de sang.

Cependant, l'instruction judiciaire accumulait les soupçons sur la tête d'un moine, nommé Joseph Réchilov, aventurier de la pire espèce, indigne de l'habit qu'il portait. Ses locutions familières se retrouvaient dans le pamphlet, et l'on croyait pouvoir lui en attribuer la paternité. Le prévenu fut amené à Pétersbourg et mis immédiatement sous les verrous. Or Réchilov avait séjourné dans le diocèse de Tver; Théophylacte Lopatinski l'avait même promu hégoumène, et le dignitaire hypocrite avait abusé sans vergogne de sa confiance. Connexion dangereuse et fatale : à mesure que l'accusé dénonçait ses complices vrais ou faux, le palais archiépiscopal de Tver se vidait, et ses hôtes passaient dans la chancellerie secrète. Le tour de l'archevêque ne tarda point à venir. Le 10 avril 1735, un courrier arrive de Pétersbourg, remet à Lopatinski une dépêche, et lui donne trois heures de temps pour rédiger sous ses yeux la réponse, sans consulter personne et sans bouger de sa place. Il y avait à résoudre des finesses philologiques qui devaient trahir l'auteur du pamphlet. Le 22 avril, la même scène se renouvelle avec un autre courrier. Les réponses de l'archevêque furent jugées insuffisantes. On le somma de paraître en personne à Pétersbourg, où il fut gardé à vue par la police, soumis à de fréquents interrogatoires, et obligé de déclarer, sous la foi d'un serment solennel, qu'il n'avait jamais ni conspiré, ni même parlé contre l'Impératrice; car, en s'attaquant à Théophane, on frisait de près le crime de lèse-majesté.

L'instruction de l'affaire se poursuivit sans relâche par le cabinet des ministres jusqu'au mois de décembre 1736. A cette date, le dossier de Lopatinski fut transmis à la

chancellerie secrète, et lui-même enfermé dans la forteresse, où un terrible malheur vint le frapper deux ans après. Accusé de crimes très graves : lèse-majesté, correspondance avec Réchilov, parjure devant les tribunaux : il fut dégradé et condamné à la réclusion dans la forteresse de Wybourg. Un sous-officier avec six soldats devaient le surveiller nuit et jour. Il avait défense de communiquer avec qui que ce fût. Ni encre, ni papier ne pénétraient dans son cachot. Réduit à ce misérable état, l'archevêque de Tver était assez à plaindre, mais l'infortune s'acharnait contre lui. Nouvelle dénonciation, en 1739, de la part d'un de ses diacres. On le rappelle à Pétersbourg, on le traine devant les tribunaux, et il passe encore de tristes jours au fond des casemates. Son acquittement ne fut prononcé, et les insignes de ses dignités ne lui furent rendus qu'en 1740. La princesse Élisabeth, alors déjà bien près du trône, vint le voir et demanda s'il la reconnaissait. « Je sais, répondit le vieillard, que tu es une étincelle de Pierre le Grand. » Les épreuves qu'il avait traversées et les maladies contractées abrégèrent ses jours de tardive liberté. Il mourut le 6 mai 1741, et son nom fut inscrit dans les dyptiques de Tver.

Un sort également triste attendait l'archimandrite Coletti. Au cours de l'enquête Lopatinski, le nom de Liria ayant été prononcé, Théophane se rappela fort à propos qu'en lui faisant ses adieux le noble duc lui avait parlé d'une lettre papale sur l'union des Églises. Une lumière soudaine se fit alors dans l'esprit de l'enquêteur : l'ambassade d'Espagne n'aurait-elle pas encouragé sous main le pamphlétaire? Il se livrait assidûment à ces combinaisons, lorsque le *Responsum* de Ribera, tombant entre ses mains, renforça ses plus hardies hypothèses. Coletti avait commis l'imprudence de prêter le volume à un faux frère qui

s'était empressé de le passer à Théophane. Ce fut l'origine de ses nouveaux malheurs. Déjà un haineux compatriote, sur le seuil lui-même du cachot, l'avait dénoncé comme suspect de catholicisme, pour avoir prié à genoux en croisant les mains sur la poitrine, vénéré les images latines, hésité sur la question du *Filioque*, et pourvu de notes malsonnantes une récente édition grecque du Nouveau Testament. Il était surpris maintenant en flagrant délit de détention et de propagande d'un livre dangereux. Une fâcheuse présomption en résultait contre lui. En conséquence, le 10 août 1732, ses papiers furent saisis, lui-même fut livré à la justice. On n'eut pas de peine à découvrir qu'il avait échangé des visites avec l'ambassadeur d'Espagne, entretenu avec lui une correspondance secrète, surveillé la traduction du livre de Ribera : autant de crimes irrémissibles aux yeux de Théophane. Une double série de soupçons, les uns politiques, les autres religieux, naissent alors dans son cerveau d'inquisiteur. Il les creuse à fond, et il les communique à l'Impératrice. Le duc de Liria et son aumônier, écrit-il, rompaient des lances en faveur du Prétendant. N'auraient-ils pas cherché à gagner la Russie à la cause des Stuarts, et la brouille avec l'Angleterre n'en aurait-elle pas été la conséquence inévitable? Quant au livre de Ribera, Théophane le tient pour une arme à deux tranchants, car les éloges du clergé russe s'y mêlent aux reproches qui lui sont adressés, et c'est avec une arrière-pensée évidente de prosélytisme qu'on le fait passer pour latinisant. L'archevêque de Novgorod en conclut que Coletti devait être un espion au service du duc de Liria et de Ribera, un ennemi de la Russie et de l'Église orthodoxe, et sur la tête du coupable il appelle les vengeances impériales. Son désir ne fut que trop bien exaucé. En 1734, Coletti se vit privé de ses

dignités, ses fonctions d'archimandrite et de membre du synode passèrent à d'autres. Bientôt la chancellerie secrète exigea sa dégradation. D'ordinaire, la torture venait après. Le malheureux y fut soumis, en effet. On voulait lui arracher des aveux qu'il semblait n'avoir pas encore faits. Les détails ultérieurs du procès nous manquent. D'après le journal de la forteresse où il était interné, Coletti y mourut à la fin de 1738 ou au commencement de 1739. Bref renseignement qui ne dit rien des souffrances et des tourments que dut endurer le pauvre prisonnier.

Théophane avait devancé ses victimes dans la tombe. Il expira le 8 septembre 1736, à l'âge de cinquante-cinq ans, avant d'avoir terminé ses multiples enquêtes, sans en avoir fait jaillir la pleine lumière. Des tracas policiers remplissent les dernières années de son existence. Entouré d'honneurs, comblé de richesses, connu des savants, consulté par les hommes d'État, chargé des affaires d'Église, il préféra se dépenser en mesquines rancunes personnelles, à la poursuite d'un complot imaginaire. La vérité est que les orthodoxes, fidèles à leur Église, avaient ses doctrines en horreur et réprouvaient son genre de vie.

II

Ni la Sorbonne, ni les Jansénistes, on s'en doute bien, ne se souciaient de renseigner le Saint-Siège sur leurs tentatives d'apostolat en Russie. Les successeurs immédiats de Clément XI ne semblent pas non plus avoir attaché autant d'importance que lui aux affaires du Nord. Il est vrai que les circonstances ne s'y prêtaient guère. L'héri-

tage de Pierre le Grand était lourd à porter, et aucun de ses héritiers n'a eu, avant Catherine II, assez de génie et de force pour s'acquitter dignement de sa mission. Les hommes qui détenaient le pouvoir, au nom des empereurs incapables ou des impératrices frivoles, n'avaient pas le sens politique assez développé pour apprécier les bons rapports avec le Saint-Siège. Ils étaient, d'ailleurs, absorbés par les difficultés sans cesse renaissantes à l'intérieur. Au Vatican on ne parle plus de diplôme spécial pour les catholiques; l'idée même d'une nonciature à Pétersbourg est abandonnée. Il n'y a guère que les *dilettanti* en diplomatie qui font encore des projets pour la conversion des pays du Nord. Le baron de Bruggen est de ce nombre, mais sa voix ne pénètre pas au loin, et son mémoire reste enseveli dans les bureaux romains [1].

A mesure que se ralentit l'activité de la secrétairerie d'État, celle de la Propagande redouble. C'est de son autorité que relèvent les Réformés de Pétersbourg et les Capucins de Moscou. Elle s'intéresse à leur sort, leur donne des subventions et leur envoie des ordres. Les fils de saint François travaillent avec persévérance et non sans succès. Parmi les Réformés, on remarque le P. Antoine Bruckenthal, d'origine tchèque, ancien aide de camp de Menchikov, religieux exemplaire et généralement estimé. Mais, comme du temps de Pierre Ier, Réformés et Capucins ont de la peine à vivre en paix côte à côte. Il y a des frottements et des dissensions qui permettent au synode d'intervenir en vue du rétablissement de la concorde. Toutefois, en dernier appel, c'est toujours à la Propagande que l'on s'adresse, et même en temps ordinaire, lorsque rien ne trouble l'entente mutuelle, on lui fait parvenir

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. V.

régulièrement des rapports détaillés sur la situation de la communauté. En général, c'est la note optimiste qui domine dans ces rapports; du reste, ils ne s'élèvent que rarement à des considérations d'ordre supérieur, et se bornent aux affaires courantes.

Tout autres d'allure sont les mémoires de Matteo Caraman, envoyé en Russie, vers 1735, aux frais de la Propagande, sur les instances de l'archevêque de Zara, Vincent Zmajevich, pour y faire des études liturgiques. Ce compatriote de Komulovic jouissait en Dalmatie d'une réputation de science et de piété qu'il a justifiée par ses œuvres. Celles-ci lui méritèrent, en 1745, de succéder dans l'épiscopat à son bienfaiteur et ami Zmajevich, et, durant vingt-six ans, il gouverna le diocèse de Zara en y laissant de son passage un souvenir impérissable. Revenu à Rome après un long séjour en Russie, chargé de la nouvelle édition du missel slavon, il présente deux mémoires à la Propagande, en 1736 et en 1739, et un troisième, en 1742, au cardinal Belluga qui se faisait renseigner aussi par le P. Ribera et le duc de Liria [1].

Caraman se trouvait en bonnes conditions pour faire des observations. Et d'abord, avant son voyage, il avait, comme autrefois Possevino, étudié la Russie dans les livres, et parcouru les différents auteurs anciens et modernes, depuis Herberstein jusqu'à Ribera. Arrivé à destination, il se vit entouré d'égards par la communauté catholique. L'amiral Zmajevich, déjà rentré au service après son exil sous Pierre II, le reçut à bras ouverts. Grâce à ce double appui, il put lier connaissance et entretenir de bonnes relations avec la princesse Irina

[1] Starine, t. XV, p. 96 à 113. — La seconde partie du mémoire n° II est inédite, et se trouve aux Archives de la Propagande, *Moscovia Miscellanea*, t. Ier. — Gliubich, p. 73.

Dolgorouki, dont il admirait l'érudition théologique, avec l'amiral Mamonov et les Iougoslaves Sava Vladislavich et l'archimandrite Smiétich. Ces quelques personnages désignés nommément permettent de supposer que Caraman avait accès dans certaines sphères, et qu'il voyait les choses de près. C'est donc sur le vif qu'il a saisi ses impressions. A ce titre elles sont intéressantes, car elles reflètent la mentalité des contemporains. Pour son malheur et pour le nôtre, il a eu l'idée bizarre d'adapter son récit à la parabole évangélique du semeur, ce qui lui impose des rapprochements artificiels et même inexacts. Malgré cette forme déplaisante, quelques traits sont à recueillir.

Caraman jette d'abord un coup d'œil rétrospectif sur le règne de Pierre le Grand. A l'encontre de Théophane qui, en 1733, s'en prenait aux Jésuites et aux Latins d'avoir calomnié le fondateur du synode et de lui avoir prêté des sentiments illusoires, il reproduit les témoignages traditionnels des bonnes dispositions du Tsar envers les catholiques. Assurément l'impression sur l'entourage avait dû être profonde et forte, puisqu'elle survivait encore à tant et de si cruelles déceptions Le tsar Pierre, dit Caraman, visitait les églises, vénérait le Saint-Sacrement, se livrait à d'autres pratiques pieuses, accordait aux catholiques la sonnerie des cloches, tandis qu'il la refusait aux protestants en leur jetant à la figure cette apostrophe brutale : « En l'honneur de quel diable voudriez-vous sonner? » Il s'environnait volontiers de catholiques : il y en avait deux auprès de ses enfants, et dix parmi les officiers supérieurs.

Les relations du Tsar avec le cardinal Ottoboni n'étaient pas de pure politesse ou d'affaires seulement profanes. On voulait — et les traces s'en conservent aux archives de Moscou — assimiler la Russie aux grandes puissances

occidentales, la doter d'un cardinal protecteur qui l'aurait représentée auprès du Pape et aurait correspondu avec Pétersbourg. C'est sur Ottoboni qu'on avait jeté les yeux pour exercer ces fonctions. Il les eût acceptées avec empressement. Aussi l'entretenait-on dans ces bonnes dispositions, en recherchant pour lui des reliques en Suède.

Mais il y a plus encore. L'entente cordiale avec le Pape entrait dans le système politique de Pierre le Grand et en faisait partie intégrante. Dans la dernière année de sa vie, le Tsar aurait médité deux campagnes, l'une contre la Turquie, l'autre contre l'Angleterre, et cherché à gagner des alliés. L'amiral Zmajevich devait être envoyé à Rome. Il offrirait au Pape une collection de médailles historiques, et par son intermédiaire prendrait contact avec le grand maître de l'ordre de Malte. C'est celui-ci que visait le vrai but de la mission, et c'est bien son concours que l'on recherchait. Une escadre de six vaisseaux, sous les ordres de l'amiral Mamonov, stationnerait constamment dans les eaux maltaises en se renouvelant tous les trois ans. Les chevaliers des caravanes initieraient les Russes aux secrets de l'art nautique, leur inspireraient l'esprit guerrier, et, au moment donné, unis par les liens de la fraternité militaire, on attaquerait ensemble Constantinople. Dans le nord de l'Europe, le Tsar aurait esquissé une entreprise non moins étonnante : alliance avec la Suède renforcée par un mariage, et rétablissement en commun des Stuarts, dynastie catholique, sur le trône d'Angleterre. Caraman s'efforce de découvrir partout la note romaine et la propension vers le Saint-Siège, mais il ne dissimule pas non plus le revers de la médaille : les excès licencieux du Tsar, son concile des ivrognes, sa mort précipitée par le désordre.

On ne s'attendrait pas à trouver des sympathies latines chez Catherine Ire, et cependant les traditions locales en ont conservé le souvenir. Elles nous apprennent que l'épouse de Pierre le Grand, Polonaise d'origine, a été baptisée catholique, et qu'elle n'a jamais oublié, même au faîte des grandeurs, la religion de son enfance. D'ailleurs les Skavronski, ses proches parents, se trouvaient toujours à ses côtés pour la lui rappeler. Aussi faisait-elle spontanément des charités aux missionnaires, des offrandes à leur chapelle. Le baldaquin aux armes impériales qui ornait le maître-autel était un don de sa munificence et un témoignagne public de ses sentiments. Zmajevich se voyait autorisé à construire une nouvelle église. Enfin, se sentant mourir, éclairée par les lumières de l'éternité, Catherine aurait demandé l'assistance d'un prêtre catholique, — grâce suprême qui lui fut refusée par Menchikov.

Sur les règnes suivants, Caraman est plus sobre de détails, mais ce qu'il dit est nouveau. Pierre II, pupille d'Ostermann, devient élève du Hongrois Zeik, et donne beaucoup d'espoir aux catholiques. Aussi s'empresse-t-on d'éloigner le précepteur qui lui inspire ces sentiments. Viennent ensuite, sous l'impératrice Anna Ivanovna, les influences protestantes qui dominent jusqu'à l'avènement d'Élisabeth. Avec elle l'horizon s'éclaircit. Une Allemande catholique, dame Johanna, surveillait son éducation. Malgré ses faiblesses choquantes et ses entraînements déplorables, l'Impératrice s'en ressent toujours. Elle est aussi gracieuse que sa mère envers les missionnaires.

On le voit, la sphère d'observation de Caraman est restreinte. Il se place à un point de vue exclusif et ne se soucie pas d'élargir son cadre, ni même de vérifier avec soin les récits qu'on lui fait. Tout de même, officieuse-

ment interpellé, il expose son plan d'union entre Rome et la Russie, et commence par la critique des idées étroites de l'abbé Jubé, qui ne voyait rien au delà du rite latin et se cantonnait dans une seule famille. Lui-même se pose résolument sur le vrai terrain d'avenir, entrevu au concile de Florence par les Bessarion et les Isidore. Partisan et admirateur du rite slavon, dont il faisait l'objet spécial et favori de ses études, c'est en lui qu'il découvre le trait d'union entre les deux Églises. Une liturgie commune facilite les moyens pour parvenir à l'unité de doctrine. Les moines basiliens, professant la foi latine et pratiquant le rite slavon, seraient les meilleurs intermédiaires. Ils pourraient ériger des écoles, imprimer des livres et s'occuper de leur diffusion. C'est ainsi que Caraman traçait les grandes lignes de l'apostolat à exercer, un jour, en Russie, sous les auspices de la liberté. En attendant, et s'adaptant aux circonstances, il proposait d'assigner des chapelains aux généraux catholiques, de réserver les charges importantes aux convertis, et de renforcer ces derniers par des recrues de l'étranger. Ses compatriotes paraissent ici. Les Dalmates, dit-il, pourraient se rendre utiles au Saint-Siège. Il en avait la preuve sous les yeux, et il en appelle à l'archevêque Vincent Zmajevich qui avait été proposé pour la nonciature de Russie. Les catholiques russes qui n'osaient pas se déclarer ouvertement attirent aussi son attention. Des agents spéciaux devraient les découvrir, afin que l'on pût mettre leurs talents à profit. Enfin, il prévoit le cas où un roi de Pologne deviendrait tsar de Moscou, et, avec un catholique sur le trône des Romanov, la cause lui semble gagnée.

Les mémoires de Caraman, plus fort en liturgie qu'en politique, firent un long stage dans les cartons de la Propagande et ne furent sérieusement consultés qu'en 1742,

lors de l'arrivée à Rome du P. Félix de Bologne[1]. Ce brave Capucin, après un séjour de dix ans sur les bords de la mer Caspienne et de la Moskova, se croyait bien documenté, et, sans s'émouvoir, émettait les prétentions les plus téméraires. En même temps, la coïncidence est à noter, l'impératrice Élisabeth faisait faire auprès de la Propagande des démarches inattendues. Ordre avait été donné au P. Carlo de Lucques, Réformé, de rentrer en Italie. Il avait gouverné pendant six ans la mission de Russie, les hivers rigoureux et prolongés le fatiguaient, et il avait demandé lui-même à venir se réchauffer au soleil du Midi. Rien ne s'opposait à son rappel, et on se préparait à lui faire bon accueil, lorsque l'Impératrice exprima le désir de le garder à Pétersbourg. Elle y tenait même tant, on ne sait pas précisément pourquoi, qu'elle fit intervenir auprès du Saint-Siège le corps diplomatique : de la Chétardie, ambassadeur de France; Botta, ambassadeur d'Autriche, appuyèrent la demande impériale. Lestocq lui-même, le favori du jour, plus habitué au bistouri qu'à la plume, écrivit une lettre au préfet de la Propagande, et sa prose bigarrée vaut bien qu'on la cite textuellement :

« Monseigneur, comme Sa Majesté Impériale a bien voulue agréer que le Père préfect Carlo de Lucka resta en Russie, et comme, après que le Marquis de la Chétardie en ayant écrit à Votre Éminence, il n'y a point de réponse là-dessus, je prens la liberté de prier très humblement Votre Éminence d'envoyer l'ordre au dit Père préfect afin qu'il pourra, selon la volonté de Sa Majesté Impériale, rester tranquillement en Russie.

« Si Votre Éminence me juge capable de Lui rendre

[1] Archives de la Propagande, *Acta*, 1742, f. 254, 405; *Congr. part.*, t. 106. La lettre de Lestocq, *Scritt. rif.*, t. VI.

quelques services dans ces quartiers-cy, je supplie de m'honorer de ses ordres; je les exécuterai le mieux que je pourrai, et ferai voir par là la considération parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, Moscou, le 15[me] de novembre 1742, de Votre Éminence le très humble et très obéissant serviteur Lestocq. »

C'est peut-être cette simultanéité, démarche de l'Impératrice et arrivée du P. Félix, qui décida la Propagande à s'occuper des affaires de Russie. Le cardinal Gentili fut chargé de présenter un rapport, et une réunion cardinalice spéciale eut lieu, le 18 décembre 1742. Avant tout, il fallait répondre aux instances de l'Impératrice. On alla naturellement au-devant de ses désirs sans même en sonder les motifs. Le P. Carlo fut maintenu à Pétersbourg, et il ne quitta plus la capitale jusqu'à sa mort, survenue le 17 décembre 1752. Disons de suite que Lestocq et de la Chétardie adressèrent à la Propagande des lettres débordantes de reconnaissance.

En dehors de cette question de personne, le point capital à régler était le rétablissement des rapports officiels avec la Russie. Le P. Félix ne portait pas si loin son regard; il se préoccupait uniquement de l'avenir de son ordre, et ne demandait que la confirmation des oukazes du tsar Pierre I[er] en faveur des Capucins [1]. A son avis, rien n'était plus facile à obtenir, puisque l'Impératrice marchait fidèlement sur les brisées de son père, et reprenait en sous-œuvre tout ce qu'il avait ébauché. Ne doutant pas de la réussite, ne consultant que sa hardiesse,

[1] Les Capucins invoquaient surtout deux décrets de Pierre I[er] : l'un de 1705 (Theiner, *Mon.*, p. 399), dont le texte plus authentique semble être de décembre 1706 (Archives de la Propagande, *Congr. part.*, t. VI); l'autre du 30 décembre 1723 (*Bull. Cap.*, p. 276), daté, ailleurs, du 7 janvier 1724 (Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. IV).

il proposait d'augmenter le nombre des missionnaires, d'élargir la sphère de leur action, et surtout d'ériger des écoles. Pour subvenir aux frais des nouvelles installations, on demanderait un subside à l'Impératrice qui ne le refuserait certainement pas, car elle en avait déjà accordé un aux pasteurs luthériens.

La Propagande se laissa séduire par ces belles assurances, conformes en général aux impressions de Caraman. On commença par faire des recherches aux archives. Il fallait trouver les oukazes de Pierre le Grand dont le P. Félix demandait la confirmation. La seule pièce qui s'offrit d'abord fut l'article du traité conclu, en 1705, par le palatin de Culm. En redoublant d'efforts on découvrit l'original du diplôme daté de Grodno, décembre 1706. Le bruit courait aussi qu'il existait un autre diplôme du 30 décembre 1723, accordé au P. Apollinaire, Capucin suisse. Jalouse de procéder à coup sûr, la Propagande chargea les nonces de Varsovie et de Berne de lui procurer en copie authentique l'article du traité de 1705 et le diplôme de 1723. Pour entamer les négociations, le diplôme de 1706 pouvait suffire[1]. La proposition du P. Félix fut donc admise en principe et même élargie. Grâce à l'appât des titres, dont l'insuffisance avait été cependant constatée, on espérait obtenir non seulement une mesure spéciale et temporaire, mais encore une réglementation complète et stable de la situation des catholiques. Le roi de Pologne fut choisi pour intermédiaire. Cette coutume tendait à s'établir depuis que la dynastie saxonne occupait le trône des Piast, et le texte même du diplôme accordé sur les instances d'Auguste II suggérait cette intervention. On oubliait que son successeur, Auguste III,

[1] Le 9 septembre 1743, le P. Apollinaire envoya à Rome l'original du décret de Pierre Ier. (Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. VI.)

devait sa couronne à la Russie, et que cette dépendance paralysait nécessairement son action. Dans le bref qui lui fut adressé, le Pape se réclamait de la propension particulière d'Élisabeth envers les catholiques, et priait le Roi de s'intéresser à leur sort. Ce Pape s'appelait Benoît XIV.

Auguste III répondit, le 11 mars 1743, par des protestations de dévouement et de zèle. N'avait-il pas, l'année précédente, plaidé la cause des chrétiens auprès du khan de Crimée? Il serait heureux de venir en aide aux catholiques de Moscou, mais il indiquait vaguement que les circonstances n'étaient guère aussi propices qu'on semblait le croire à Rome sur la foi de quelques missionnaires. Malgré cela il donnerait des ordres à son ambassadeur de Pétersbourg, et le cardinal Albani, protecteur de Pologne, exposerait de vive voix les difficultés de la situation. Celles-ci devaient être sérieuses, car l'intervention royale, si toutefois elle eut lieu, aboutit à néant. Du reste, quels qu'aient été les détails donnés à cette occasion, dès 1742, la Propagande était avertie que, pour les catholiques, il n'y avait rien à espérer d'Élisabeth. Il est vrai, on s'accordait à le dire, qu'elle était prévenante et gracieuse envers les missionnaires, mais elle n'allait pas au delà de ces apparences trompeuses. En réalité, le contraste était encore plus accentué. Une éducation peu soignée, un entourage mêlé, des pratiques religieuses et de funestes exemples, la corruption de la cour greffée sur la faiblesse du cœur, avaient fait d'Élisabeth une souveraine aux mœurs faciles et à la piété superstitieuse. Elle se partageait entre le charnel et le sacré, et voulait bien faire à pied de rudes pèlerinages, pourvu qu'auprès du sanctuaire elle retrouvât son amant. Même contradiction entre la vie privée et les mesures législatives publiques ;

d'une part, aventures galantes à l'état chronique; de l'autre, grand déploiement de zèle orthodoxe.

Et cependant l'idée de l'unité fascinait encore tellement les esprits, la Russie semblait, à distance du moins, si mûre pour l'entente, qu'un archevêque maronite, Gabriel Eva, se crut autorisé, en 1744, à interpeller l'impératrice Élisabeth [1]. Du fond de sa retraite, il lui adressa un long et touchant message, plein de réminiscences des excellentes dispositions de Pierre Ier envers les catholiques. Et, puisque le père inclinait de ce côté, la fille n'aurait plus qu'à faire sa profession de foi, et le bon archevêque lui en offrait la formule. Par mesure de prudence, et cela prouve en sa faveur, il soumit au préalable son envoi à la Propagande qui décida, le 3 août 1744, de l'expédier à Pétersbourg, mais sans dire qu'il avait subi la censure romaine. Il est probable que l'impératrice Élisabeth n'a jamais pris connaissance de cette lettre.

Par une étrange coïncidence, la grande duchesse Catherine manifesta, en 1758, des prétentions analogues à celles d'Élisabeth en 1742, dont il a été question plus haut [2]. La future impératrice de Russie n'était alors que la femme de l'héritier présomptif du trône. Sa position à la cour était effacée. Son mari, grossier personnage, l'abreuvait d'amertume. Elle rongeait son frein en silence, se plongeait dans l'étude, et préparait l'avenir. Baptisée protestante, convertie, extérieurement du moins, à l'orthodoxie, elle ne tenait pas à s'entourer de prêtres catholiques; mais un Réformé, le P. Antonio de Turin, lui faisait, paraît-il, des traductions. Elle n'entendait pas se priver de ses services, et le déclara sans détour, lorsqu'il fut

[1] Archives de la Propagande, *Scritt. rif.*, t. VI.
[2] *Ibidem, Scritt. orig. rif.*, t. 781, 783; *Acta*, 1758, f. 104, 313; 1759, f. 127, 427; 1760, f. 78; 1761, f. 97.

question de rappeler le Père en Italie. Cette fois, la Propagande opposa au désir de la princesse une longue et opiniâtre résistance. Des renseignements contradictoires lui parvenaient au sujet du missionnaire, et, pour vider la cause, elle l'appelait à comparaître en personne devant son tribunal. Mais il n'était pas facile à déplacer. Un soupçon de connivence avec sa haute protectrice planait sur lui, et, comme il ne partait toujours pas, on lui fit d'abord des menaces, et puis des mesures canoniques furent prises contre lui. Cependant il fallut bientôt reconnaître qu'on avait affaire à forte partie. La grande duchesse s'obstinait à ne pas céder, et, à cette occasion, elle montra la souplesse de son talent diplomatique, dont elle devait, un jour, sur un théâtre plus vaste, donner des preuves si éclatantes. Elle mit en mouvement son mari, le futur empereur Pierre III, d'ordinaire peu soucieux de lui rendre service. L'ambassadeur de France et le chancelier de l'empire soutinrent vigoureusement le couple princier. Harcelée de dépêches, à bout d'expédients, la Propagande trouva moyen de déposer honorablement les armes. Le P. Antonio ne quitta point les bords de la Néva.

Ce n'était là que des incidents sans aucune portée générale. Les rapports éphémères qui s'ensuivirent n'allaient pas au delà de l'échange de quelques lettres courtoises et insignifiantes. Depuis la mort de Pierre Ier jusqu'au partage de la Pologne, qui mit nécessairement l'impératrice Catherine II, en contact avec le Chef spirituel de ses nouveaux sujets, on peut dire qu'il y eut chômage presque complet de relations officielles entre la Russie et le Saint-Siège. Même sous le pontificat de Benoît XIV, dont l'activité n'était jamais en défaut, il n'y eut que de timides et stériles essais de rapprochement. Dans les affaires

romaines, ainsi que dans la politique mondiale, Catherine II succédait, comme le dit une inscription célèbre, à Pierre Ier.

L'arrêt des relations diplomatiques n'empêchait pas la Propagande de continuer son œuvre et de veiller sur la mission de Russie. Pierre Ier avait accordé aux étrangers la liberté de leur culte. Il tenait à les garder en Russie et ne pouvait leur refuser cette satisfaction. Les mêmes motifs obligèrent ses successeurs à suivre en général la même ligne de conduite. Toutefois lorsque le zèle des missionnaires débordait sur les orthodoxes, le gouvernement n'hésitait pas à le réprimer avec vigueur. Il s'en prenait aux individus, mais laissait subsister l'ordre de choses établi, et ne songeait pas à entraver l'action de la Propagande. Celle-ci envoyait à son gré des missionnaires de différentes nationalités, nommait et révoquait les supérieurs, décidait en dernier appel les questions litigieuses. Sous le règne d'Anna Ivanovna, de sa propre autorité et sans même consulter le pouvoir séculier, elle décréta une mesure administrative très grave [1]. Jusque-là l'empire de Russie, n'ayant ni évêques, ni diocèses, ne constituait qu'une seule préfecture apostolique, c'est-à-dire une province ecclésiastique gouvernée par un simple missionnaire dont les autorités romaines se réservaient le choix et la nomination. C'eût été prématuré de changer ce mode d'administration, mais il était urgent de le développer et de tenir compte des frontières élargies de l'empire. La mission de Moscou fut donc détachée de celle de Pétersbourg, et il y eut désormais deux préfectures apostoliques indépendantes l'une de l'autre. C'était le prélude de la hiérarchie qui devait se constituer sous Catherine II.

[1] Archives de la Propagande, *Acta*, 1731, f. 511.

APPENDICE

I

MENZIES AU CARDINAL ALTIERI

(Archives du Vatican, *Particolari*, t. 52, f. 275, autographe.)

Eminentissime et Reverendissime Princeps,

Epistola Eminentiae Vestrae fuit ultima pariter ac efficacissima medicina quam contra morbum, qui me paulo ante vexabat, cepi. Jam autem virtute ejus depulsus est, et vires amissas recolligere incepi. Cum enim ex salutari ista epistola intellexissem quam aegre casum meum ferretis, quamque avide adventum meum expectaretis, et, quod omnium maximum est, Pontificem Maximum ex gratia summa benedictionem suam mihi impertivisse, ut morbo liberatus feliciter Romam pervenirem, non possum exprimere quanta laetitia animum meum subierit, quantamque spem recuperandae sanitatis idem conceperit. Sed et cum spe illa novus vigor ipsi accessit, qui pertinacissimas morbi resistentis reliquias penitus ex corpore evulsas exturbavit. Res mira! Medicina illa spiritualis per impressiones in spiritum meum factas ad curam corporis usque descendit, effecitque ne alterum remediorum genus antea mihi adhibitum prorsus varium esset. Sanitati itaque eo tempore restitutus, quo de benedictione Pontificis Maximi certior factus fui, post Deum Optimum Maximum qui prima omnis boni causa est, Illi qui benedictionem supradictam mihi impertivit salutem meam me debere agnosco. Et cum nihil potius jam habeam, quam gratum meum animum pro illo beneficio Sanctitati Suae ostendere, Eminentiam Vestram

maximopere rogo velit non tantum hoc officio meis verbis apud Sanctitatem Suam defungi, sed etiam meo nomine polliceri me, ea qua fieri poterit velocitate Romam delatum et ad pedes Sanctitatis Suae advolutum, declaraturum, quam grate venerer magnum Illum non spiritus modo, sed et novo quodam exemplo, in me clementissime editi, corporis Medicum. Gratias quoque ago Eminentiae Vestrae quas possum animo concipere maximas pro ea qua hactenus in me fuit voluntate et studio. Maximo desiderio flagro praesens demerendi favorem quo absentem dignata est ornare. Commendo Eminentiam Vestram Numini Divino.

Eminentissime et Reverendissime Princeps,

Servus ipsius humillimus

P. Menesius mp.

Ferrariae, 29 Julii, anno 1673.

II

LE MÊME AU MÊME

(Archives du Vatican, *Particolari*, t. 52, f. 326, autographe, sans date.)

Eminentissime et Reverendissime Princeps,

Ingratum dixeris, omnia dixeris. Prolixis litteris Eminentiae Vestrae seria negotia nolo interturbare. Brevibus hisce tamen de summa mihi injuria facta non possum silere. Eminentissimus cardinalis de Hassia curavit mihi significari, me apud Summum Pontificem accusatum esse de vana quadam iactatione verborum, quasi ego curassem per vulgus spargi me genuflexiones ante Sanctitatem Suam recusasse. Eminentissime Princeps, tametsi hujus vanitatis mihi conscius nullo modo sum, non potui tamen, hoc audito, non consternari, ut scilicet ego, qui a primo meo adventu in pontificias ditiones hucusque et in hodiernum diem tot honores, tot beneficia, tantam benignitatem, hospitalitatem et clementiam expertus sum, tam vanus, tam imprudens et tam ingratus aestimarer, qui e contra in urbe Ferrariensi tam bene curatus, tot literis suavissimis consolatus, et, post recuperatam sanitatem, in itinere et ubique locorum tam bene et honorifice habitus, in adventu ad urbem tam bene receptus, in ipsa urbe singulis diebus cum tanto largitatis excessu tractatus, ad publi-

cam denique audientiam cum tanto honore admissus, et a Sanctitate Sua cum tanta satisfactione dimissus sum. Credat Eminentissimus publica haec omnia, cunctis satis superque nota, Sanctitatis Suae erga Czariam suam Majestatem in mea persona facta beneficia tam profundas in mente et corde meo egisse radices, ut, quamdiu vixerim,.non possum nisi cum gratitudine eorum semper esse memor, familiaeque Eminentiae Vestrae recordari. Et quomodo ego tam stolidus esse possem, ut de eo iactarer, quod venerabilis eminentissimorum cardinalium coetus vidit, et cuncti, quotquot erant spectatores, multiplicem scilicet et debitam meam ante Sanctitatem Suam genuflexionem intuiti sunt. Spero judicaturam Eminentiam Vestram talem a me procul esse vanitatem, qui nihil magis in votis habeo, quam ut Sanctissimi Pontificis iterum atque iterum pedes exosculer, quod etiam Eminentiam Vestram enixe rogavi. Faxit Deus, ut omnium criminum ante Deum tam expers essem, ut ego ab hac turpi aspersione et falsissima calumnia liber et purus sum, aut ut ille, qui mendacium hoc de me ore suo impuro ad Pontificem Maximum finxit, mihi illud in os objicere auderet. E contra Eminentissimum contestor, me ab hac labe tam immunem esse, ut sincere nihil magis cupiam quam ut Czariam suam Majestatem, dominum meum clementissimum videre possim, et Sanctitatis Suae, et maxime Eminentiae Vestrae totiusque vestrae excellentissimae familiae, omnia erga me beneficia et clementiam summo gratitudinis affectu exprimere et testari. Quapropter iterum atque iterum Eminentiam Vestram obtestor, ut ultimum hunc favorem prioribus addere dignetur, atque innocentiam meam super hoc negotium Sanctitati Suae patefacere velit. Scit enim Eminentia Vestra mortalium nullum in hac miseriarum valle a maledicentia liberum esse posse, et saepe etiam innocentissimos calumniis esse obnoxios. Hoc uno finem facio, ut, sicut Eminentissimus summum erga me hucusque ostendit favorem, eundem et in finem continuet, atque me, quod expecto, pio Sanctitatis Suae pedum, devotoque Eminentiae Vestrae manuum osculo dimittere velit, ut sicut renovandi inter Sanctitatem Suam et Magnum Czarem felix commercium spe plenus adveni, idem continuandi certitudine et gaudio firmatus hinc discedere et redire valeam.

Eminentissimi et Reverendissimi Principis,

humillimus et devotissimus servus

Paulus Menesius mp.

III

LE CARDINAL ALTIERI A MENZIES

(Archives du Vatican, *Polonia*, t. XX, *Lettere al nuntio di Polonia dall'anno* 1670 *al* 1673.)

Dalle dimostrazioni di stima che verso la persona di Vostra Signoria Illma sin dalle prime hore del suo ingresso nello Stato Ecclesiastico si sono usate, e continuate dopo'l suo arrivo in questa Corte, havrà Ella potuto argomentare quanto particolare e grande sia quella in cui si ha il Principe da V. S. Illma rappresentato. In ordine però alla difficoltà mossa da Lei sopra le firme del breve responsivo di Nostro Signore, Ella creda pure, che qui sia per farsi tutto ciò che sarà possibile per seguitare con questa coherenza le altre significazioni di rispetto, che si sono praticate al risguardo medesimo con Essolei. Di quà si spedirà opportunamente la risposta della lettera presentata da V. S. Illma, a cui ho voluto darne questo cenno, affinchè possa sodisfarsi dell' attenzione mia corrispondente al mio desiderio di servirla, e Le auguro dal Signore Dio abbondantissima prosperità. Di Palazzo, li 20 settembre 1673.

IV

MENZIES AU CARDINAL ALTIERI

(Archives du Vatican, *Particolari*, t. 52, f. 331, autographe.)

Eminentissime et Reverendissime Princeps,

Perveni in locum sanctum, Loretum scilicet, ubi horas aliquas devotioni impensurus, Deo gratias agam pro omnibus quae mihi feliciter evenerunt, Eumque rogabo, ut quae nondum consequutus sum quoque elargiantur, simul ut, cum omnibus qui me in Italia honoribus et beneficiis affecerunt, tum imprimis Eminentiae Vestrae, quae me maximis semper cumulavit, et hinc denuo me sibi devinxit, immensa bona rependat. Exsolvam hac ratione partem debiti quo benefactoribus meis obstrictus sum. De cetero, praeterquam quod nullo non tempore honorum et beneficiorum mihi praestitorum memor ero, eaque cum apud

Czariam suam Majestatem, tum apud omnes dignis maximisque laudibus extollam, nihil quoque omittam, quod grati mei animi indicium esse posse existimavero. Hodie adhuc ulterius progrediar, Moscoviam quam citissime potero petiturus. Quo, etsi expectatas literas responsorias Pontificis Maximi non fero, epistola tamen ab Eminentia Vestra mihi scripta certissima spe me alit brevi aliquem me sequuturum qui Czariae expectationi satisfacturus sit. Quod ut titulo integro Ipsi dato fiat per salutem Reipublicae Christianae et Ecclesiae Catholicae iterum iterumque rogo. Eo enim denegato, nihil de bono successu negotii hujus sperare mihi licet. E contrario timor animum subit, ne Czaria Majestas a Summo Ecclesiae Catholicae Capite offensam se esse existimans omnem erga Catholicos omnes amorem et studium plane exuat et abjiciat. Sed meliora sperans Eminentiam Vestram Numini Divino resigno.

Eminentissimi et Reverendissimi Principis,

humillimus et devotissimus servus

Paulus Menesius mp.

Loreti, 5 octobris, anno 1673.

V

LE MÊME AU MÊME

(Archives du Vatican, Liasse non classée, autographe.)

Eminentissime et Reverendissime Princeps,

Delatus sum ad ultimam Status Ecclesiastici civitatem Ferrariam, in qua prima vice qua eam ingressus fui, disponente sic Eminentia Vestra, ab Eminentissimo Cardinale Legato Sigismundo Chigio honorifice exceptus, et jam Roma redux eadem ab Ipso humanitate et benignitate receptus fui. Vidi ibidem locum in quo morbo me afflictum non solum Eminentissimus Cardinalis Legatus multum adjuvit, visitavit et consolatus est, sed etiam Eminentia Vestra literis suis, solatii plenis, mirifice me recreavit, illis praesertim, quibus de benedictione Pontificis Maximi mihi clementissime impertita certiorem reddidit, cui profecto sanitatem recuperatam maxime adscribo. Redierunt mihi porro in memoriam omnia loca in quibus tam cum Romam irem, quam cum illinc redii maximis honoribus affectus, et

expertus fui commendationem Eminentiae Vestrae ingens apud omnes pondus habuisse. Obvenerunt denique animo cuncti mihi Romae, respectu Czaris, cum a Sanctitate Sua, tum ab omnibus Eminentissimis Cardinalibus, imprimis ab Eminentia Vestra, exhibiti magni honores et innumera beneficia, quibus simul omnibus seria aestimatione pensatis, in admirationem magnificentiae Romanae raptus compulsusque fui ejus auctores, jamdudum magni a me aestimatos celebratosque, tacito quidem animo, sed immensum in modum venerari. Non possum coloribus satis vividis depingere ingentem venerationem, qua magnitudinem Vestrorum erga me meritorum, quoad vixero, prosequar. Et propterea ubicumque etiam me sors mea tulerit, praesertim in Moscovia, apud Czariam suam Majestatem, Dominum meum Clementissimum, postquam Vos et benefacta Vestra summis, quibus potero, extulero laudibus, confitebor et asseverabo me eminentes Vestras virtutes non exprimere posse, easque vim omnium verborum longe superare. Initium hujus officii Venetiis faciam, unde Czariae suae Majestati de omnibus, quae mihi respectu Ipsius in ditionibus Sanctitatis Suae acciderunt, scribam; Eamque certiorem faciam quod Sanctitas Sua pollicita est se brevi aliquem in Moscoviam missuram esse, qui Sanctitatis Suæ responsum perlaturus expectationique Czariae satisfacturus est. Quod ut spe citius fiat, rogo Eminentiam Vestram summopere velit efficere et diligenter curare. Commendo Eminentiam Vestram tutelae Divinae.

Eminentissimi et Reverendissimi Principis
humillimus et devotissimus servus

Paulus Menesius.

Ferrariae, 10 octobris, anno 1673.

VI

LE MÊME AU MÊME

(Archives du Vatican, Liasse non classée, autographe.)

Eminentissime ac Reverendissime Princeps,

Tametsi frequentes meae ad Eminentiam Vestram litterae molestae fortassis futurae sint, ex grato tamen et sincero animi mei erga Eminentiam Vestram sensu beneficiorum erga me suorum immemor esse non possum, propterea quod nihil mihi

jucundius accidere possit quam summi erga Czariam suam Majestatem in me ab Eminentia Vestra praestiti honoris recordari, quin immo, et innata Eminentiae Vestrae bonitate praeclarisque animi dotibus fretus, Eminentiam Vestram imposterum molestare audebo; siquidem suavi suorum erga me favorum recordatione gratam, etiam in remotissimis Moschorum regionibus, refricare memoriam olim juvabit. Obtuli in meo a Sanctitate Sua discessu Summo Pontifici supplicationem, et una illa sola Sanctitati Suae molestus esse volui, illius etiam exemplar Eminentiae Vestrae tradidi et oretenus illam Eminentissimo commendavi. Quod autem illa Eminentiae Vestrae non tantum rationi consentanea, sed etiam ut motivum ad nobilitatem in Scotia ad religionem catholicam excitandam maxime idoneum videbitur non dubito.

Quapropter Eminentiam Vestram enixe contestor, ut non tantum in hac re mihi, sed et toti Scoticae Genti favorem suum prestare velit, Sanctitatique Suae representare, ut si officium beatae Margaritae Reginae semiduplex concedere nolit, officium saltem simplex (quod et beato Patritio Hiberniae datum est) praestare dignetur. Humillima hac mea supplicatione finem facio commendans Eminentiam Vestram tutelae Divinae. Trigesti, 30 octobris 1673.

Eminentissimi Principis

humillimus et devotissimus servus

Paulus Menesius.

VII

LE P. THYRSE GONZALEZ AU P. FRÉDÉRIC WOLFF

(Notre Collection, minute.)

Rome, 1698, 5 avril.

D. Alexius Kurbatowsky[1] venit ad me die secunda Paschatis, 31 martii, noctu, attulit mihi binas epistolas R. V., in prima loquebatur V. R. de Generalissimo, in altera de ipso Alexio. Excepi illum cum omnibus benevolentiae signis. Die sequenti invisi utrumque, obtuli Excellentissimo Generali habitationem

[1] Lisez Kourbatov.

in domo nostra S. Andreae; aestimavit oblationem, sed urbane se excusavit. Adivi Pontificem, posui in manu ejus copiam epistolae quam R. V. de domino Alexio ad me scripsit 8 januarii. Laudavi Pontifici pietatem, civilitatem et dotes alias quas in D. Generali agnovi. Habuit Pontifex optimam relationem a D. Urbano Rocci, cui mandavit, ut assisteret his hospitibus. Cum invitaretur ab ipso ad videndum Romam, respondit se non venisse ad videnda curiosa, sed ad veneranda S. S. Apostolorum limina, nihil se velle videre Romae, quin prius venerarentur basilicas sacras, primam omnium S. Petrum; et audivit etiam cum magna devotione sacrum dictum a canonico Ricci. Die sequente visitavit S. Joannem Lateranensem, et tertia die visitavit S. Mariam Majorem. Postea deosculatus est pedes Summi Pontificis. Accepi datas a V. R. 14 martii cum litteris ad Excell^m Generalem, quae traditae sunt in ipsius manus. Summus Pontifex mansit valde aedificatus ex relatione ab D. Urbano Rocci et a me ipsi facta de modo se gerendi hujus Generalis, et, die 3 aprilis, mihi injunxit, ut ego cum ipso agerem, quandoquidem ipse interrogatus cum quo vellet se aperire et communicare, respondit se libenter hoc facturum cum Generali Societatis. Misi ad ipsum alloquendum Patrem Poenitentiarium Poloniae et Bohemiae qui scit linguam slavonicam [1]. Ipsi libenter loquuntur polonice. Servabitur secretum quantum in nobis est. Desidero V. R. bene valere.

Post-Scriptum. — Omnia secretissime aperuit mihi Princeps iste. De crastina habebit audientiam SS^{mi}. Per me et Patrem Michaelem Rossi, substitutum Italiae, qui habet ingressum ad Suam Sanctitatem est bene instructus de modo quo se gerere debebit, et P. Rossi suadebit Suae Beatitudini, ut illi exhibeat specialia signa amoris et honoris. In hunc finem meo hortatu (qui heri per horâm cum dimidio cum Sua Excellentia secreto locutus sum) misit hodie suum interpretem qui P. Rossi aperuit sensa domini sui, et invicem ab illo acciperet *(sic)* instructionem de modo quo se gerere debet cum Pontifice, cumque hodie loquetur P. Rossi, ut a Sua Sanctitate exquirat, quid hic Princeps facere debeat, et ipsi suadeat, ut illi honorem aliquem specialem exhibeat.

. . .

[1] P. Ignace Szpot.

VIII

LE MÊME AU MÊME

(Notre Collection, minute.)

Rome, 1698, 14 avril.

Excell[e]. Generalissimus Moscoviae discessit hinc Neapolim die lunae, die 14 hujus. Exceptus fuit a Summo Pontifice cum maxima benevolentia et signis aestimationis, et illi donavit crucem auream in qua inserta erat frustula de ligno S. Crucis. Et quia ipse hoc maxime expetivit, donata est illi effigies propria Summi Pontificis pulchre ornata. Ego per interpretem saepe locutus sum cum ipso de necessitate fidei et unionis cum Ecclesia romana ad salutem, et tradidi illi manuscriptam brevem demonstrationem quam misi novo Regi Poloniae[1], qua ostenditur neminem salvari qui extra Ecclesiam romanam catholicam praesentem finiat vitam. Eam ipse cum magna devotione accepit, et mandavit interpreti, ut verteret in linguam vernaculam. Tradidi etiam illi manuductionem meam ad conversionem haereticorum editam Antverpiae : Veritas Religionis catholicae demonstrata, cujus argumenta convincunt etiam schismaticos. Visitavi illum saepe, et invitavi ad prandium die sabbati, quo faciunt graeci quadragesimam. Aestimavit ille multum invitationem, sed excusavit se ob occupationes, quibus premebatur, sed venit ad audiendum sacrum in capella S. Ignatii interiori. Misi illi aliqua munuscula devota. Neapoli ibit Melitam, et regredietur Romam ad festum S. Petri, et speramus quod tunc perficiet opus ipsi necessarium ad salutem. D. Alexius cum summo secreto omnia haec jam praestitit, et discessit hinc valde laetus. Puto quod discesserunt contenti ob obsequia ipsis praestita a Societate. P. Michael Rossi, substitutus Italiae, qua pollet gratia Summi Pontificis, magnum servitium viris istis. Revereatur V. R. humillime meo nomine Suam Majestatem Caesaream[2], etc.

[1] Auguste II.
[2] Léopold I[er].

IX

LE MÊME AU MÊME.

(Notre Collection, minute.)

Rome, 1698, 12 juillet.

Accepi datas a R. V. 28 junii, earum copiam bene descriptam tradam Suae Sanctitati, qui summopere gaudebit de iis quae R. V. pro fide catholica aget cum Zaro moscovita. In litteris hic datis 7 junii monui V. R. librum meum cui titulus : Veritas Religionis catholicae romanae, suppositis Scripturis, evidenter demonstrata, reperiri Augustae apud D. Joannem Gasparum Bencard, bibliopolam ; magno bono esse poterit R. V.; petat illum. Ego hic non habeo nisi unum exemplar. D. Alexius et Excell^{us}. Scheremet desiderant secum ducere binos religiosos e provincia Poloniae. Scripsit nomine meo poenitentiarius polonus, petens a Patre provinciali duos selectos nostros. Ille rescripsit Patrem Conradum Terpilowski et Patrem Paulum Rodziewicz esse aptissimos missioni moscoviticae. Si illi domini persistant in proposito petendi missionarios, moneat me R. V., ut hos mittamus. D. Szeremet attulit secum librum manuscriptum, in quo continebantur multa contra Ecclesiam latinam : desiderant responsiones. Commendavi alumno collegii graeci e natione moscovitica monacho Basiliano, nomine Palladius[1], ut verteret in latinum, et ego injungerem alicui, ut pararet responsiones. Interim rescivi scriptorem e nostris in provincia Lithuaniae, nomine Theophilus Rutka, multos libros luci mandasse contra errores Graecorum ; et fuit ratio suspicandi forsan responsum ad illas objectiones. Mediante P. Thoma Ignatio Szpot, poenitentiario lithuano ad S. Petrum, scripsi ad P. Rutka, et accepi responsum quod hisce occludo, et V. R. communicabit D. Alexio. Monachus Palladius profectus est in Moscoviam cum dominis moscovitis qui Romam venerant, dum D. Scheremet erat Melitae, et tulit secum illum tractatum, quem inceperat vertere in latinum et codices, quos traduxerat. Secum duxit Sua Excellentia librum meum de veritate Religionis catholicae demonstrata. Si Majestas Zaris velit venire Romam, offerat ipsi V. R. nomine meo casino nostrum Novitiatus S. Andreae. Atque his, etc.

[1] Palladius Rogovski.

X

LE MÊME AU MÊME

(Notre Collection, minute.)

Rome, 1698, 19 juillet.

Datas a V. R. 5 julii accepi 17° primo mane. Vehementer delectatus sum legens quae R. V. narrat de Majestate moscovitica Zhari; eas, bene descriptas, posui heri in manu Summi Pontificis. Si Princeps iste venturus sit Romam, moneat me R. V. ut paremus illi aliquod litterarum tentamentum in Collegio Romano. Forsan Deus sanctitatem et prudentiam Augustissimi Caesaris elegit, ut hunc Magnum Ducem trahat ad Ecclesiam romanam. Laboret V. R. quantum poterit in hoc negotio et meo nomine profundissime revereatur Augustissimum Imperatorem.

XI

LE NONCE DAVIA AU CARDINAL PAULUCCI

(Archives du Vatican, *Germania*, t. 238, f. 818.)

Vienne, 1701, 31 décembre.

Em^mo^ e Rev^mo^ Sig^re^ Padrone colendissimo,

Venni ieri avvertito che questo ambasciatore moscovita [1], il quale da più d'un anno si trattiene incognito in questa corte, speri porsi in publico avanti Pasqua, e perchè ha egli diversi importantissimi negozii da trattare, e fra questi dice dover proporre quello della riunione di tutti li Ruteni colla santa Romana Chiesa, ardisco implorare le prudentissime direzioni di Vostra Eminenza circa il modo di contenermi con esso lui, giacchè dimostra un verissimo desiderio d'abbocarsi meco. Osservo che quanto Mgr Litta fù qui nunzio straordinario un ambiascatore di Moscovia, che si trovava a Vienna, fù a riverirlo, benchè poi non desse alcuna compita sodisfazione al prelato nella restituzione

[1] Le prince Pierre Golitsyne.

della visita, havendolo ricevuto, trattato e licenziato con pochissima civiltà. Rifletto pur'anche non praticarsi più dagli ambasciatori cattolici visitare publicamente il nunzio apostolico, a causa della pretensione mossa dal già marchese di Borgomaneiro, ambasciatore di Spagna, di voler essere ricevuto in casa col rocchetto. Concludo perciò ch'essendo difficile ridurre i Moscoviti a tratti di confidenza e disinvoltura, et ad usare certi temperamenti di forme private, che o non si conoscano o non si comprendono da loro, riuscirà quasi impossibile convenire d'un modo in cui ambedue le parti possano trovarvi le sue convenienze, tanto più che l'ambasciatore, con cui devesi trattare, è scismatico.

Tuttavia ricorro alla consumata prudenza dell' Eminenza Vostra, a cui sarà facile senza dubbio far esaminare costi la condotta tenutasi da' prelati e ministri della Santa Sede con simili rappresentanti allora che sono venuti a Roma, deducendo dal praticato in simili congiunture quello dovrò presentemente fare. Et a Vostra Eminenza per fine m'inchino profondissimamente.

XII

LE CARDINAL PAULUCCI AU NONCE DAVIA

(Archives du Vatican, *Germania*, t. 44, f. 266.)

Rome, 1702, 25 novembre.

Non tocca a noi di prevedere qual uso sia per fare la Providenza Divina delle premure dirette a propagare la santa religione ove non è osservata, ma è bensi debito nostro d'invitare i popoli e di cattivare i principi, che a loro presiedono, a riconoscerla e professarla. Non considera Nostro Signore se siano totalmente sincere le intenzioni del Czar in mostrare di volere riunire al grembo di Santa Chiesa li suoi vassalli, ma confida che, dandosi tale apertura d'illuminare e salvare tante anime, voglia la misericordia di Dio benedire le cooperazioni da apportarsi a si giusto fine.

Quindi Sua Beatitudine ha incaricato tanto a Mgr Nunzio in Polonia quanto a V. S[ria] Ill[ma] il coltivare all' effetto sopraccennato ogni più attenta corrispondenza colli ministri del Czar di Moscovia, e, per uniformarsi alla santa intenzione pontificia, basterà si faccia dal canto loro quello prescrive la carità apostolica, lasciando alla disposizione de' giudizii divini l'esito delle

proprie diligenze. A quelle che V. S^{ria} Illma ha impiegate col principe Gallicino e col barone Patkul vuole percio la Santità Sua che da lei non si esiti aggiungere quante altre cure possino influire alli predetti ministri alla riunione de Moscoviti, che resasi uno de' maggiori oggetti della sollecitudine pontificia può sperarsi sarà sufficientemente promossa dalla Onnipotenza; e bacio, etc.

XIII

LE P. WOLFF AU CARDINAL PAULUCCI

(**Archives du Vatican**, *Particolari*, t. 92, f. 46, **autographe.**)
Extrait.

Breslau, 1703, 18 juin.

Circa me, cum oratore caesareo, ad magnum Moscoviae Ducem mittendum, vanus rumor erat, nullus enim mihi hanc spartam obtulit unquam. Et fuisset sane e re divinae gloriae, et salutis in illis regionibus pereuntium animarum, si, ante annos aliquot, cum magnus hic Dux Viennae esset, illuc ire (id quod a Sua Caesarea Majestate efflictim *(sic)* enixe postulaveram) permissus fuissem. Tantam enim tunc inveneram gratiam in oculis huius Principis, ut me circa se perpetuo habere voluerit, ad concionem in festo SS. Petri et Pauli, coram se et omnibus suis, faciendam invitaverit; quam etiam, attemperatis bohemica, moravica et polonica linguis, ita feci ut, per Christi gratiam, magnus Dux aliique totam intellexerint, redditi per illam summe contenti, nam eandem Dux variis ultra vicies ipsemet recensere dignatus est. Ad haec, idem Dux magnus tantam erga me conceperat confidentiam, ut me requisiverit quoque, si cum Caesarea Maiestate secretissime loqueretur, ipsius interpres tunc esse vellem, nulli enim se magis fidere quam mihi. Id quod tamen ego, quia pure politicum erat, et non exiguae invidiae obnoxium, nec mihi satis fidebam, quod illius dicta, aut sufficienter intelligere ad interpretandum, aut responsa Suae Maiestatis Caesareae ad ipsius intelligentiam satis interpretare possem, sum fortissime deprecatus, idque non obstante quod aliquando, per duas continuas horas, solus soli, ad utriusque intelligentiam fuerim locutus. Item ad 10 leucarum iter Posonium, in itu per aquam, in reditu per postam, me solum habere itineris comitem voluit, non assumptis ex suis nisi duobus vilissimis hominibus pedissequo

vix dignioribus. Cumque illi omnes tres, tunc ibi praesentes, legati id mirum in modum dissuadere conati essent, ne cum uno Jesuita tali itineri se confideret, reposuit Dux (uti mihi deinde legatorum unus enarravit) se huic Jesuitae omnia fidere. Item, quod illi medicus persuadere non potuit, requisitus ab illo medico ego persuasi. Cumque illi, in itinere illo posoniensi, fusius de fide catholica et unione locutus fuissem, reposuit bonus Princeps, se nullam habiturum difficultatem, sed a suis Ecclesiasticis crucifige sibi inclamatum iri. Monstravit etiam, in abitu suo, non exiguum erga vilitatem meam affectum, quando nulli saecularium ministrorum, ne quidem comiti Czernin, caesareo, qui sibi ad latus semper assistere debuit, commissario, tanta obtulit donaria, quanta mihi licet omnimode deprecanti. Cum enim commissario caesareo tantum 15 zebilinarum pellium paria donasset, quibus etiam plura nulli ministrorum praesentavit, mihi 40 paria cum aliquot petiis damascenae pretiosae materiae dono dedit.

Praecesserat, magno tempore ante magnum Ducem, Scheremet, eius magnus exercituum generalis, in Italiam et ultra perrectum, qui etiam ingentem erga me concepit confidentiam, qua fretus, ad aliquot milliarium iter, me cum illo contuli solus cum solo, eumque in fide ita, per Dei gratiam, convici, ut se convictum fateretur; uti etiam ipsius fidus famulus Alexius.

Erat proinde tunc tempus peroportunum in Moscoviam eundi. Ast tunc Sua Maiestas Caesarea ob alias causas nolebat. Iam vero, posteaquam quidam, olim in iuventute a fide catholica apostata, nunc, uti dicitur, iterum catholicus, ast nescio qualis, apud moscoviticum hodie Viennae ablegatum Galezinium sese in summam gratiam insinuavit, meque et nonnullos alios, licet falsissime, apud hunc ablegatum et consequenter apud magnum Ducem, quasi intentionibus eius contrarius essem, denigrasse dicitur, elapsa videtur occasio.

XIV

LE P. VOTA AU CARDINAL PAULUCCI

(Archives du Vatican, *Particolari*, t. 94, p. 1, f. 361, autographe.)
Extrait.

Jaworowo, 1708, 13 décembre

M'occore ora (oltre a ciò le scrive il Re) d'accennarle riverentemente, che non ostante le cabbale fatte da mal affetti al partito

regio per sconvolgere in questo gran consilio l'ambasciata di Moscovia, pure S. M. persiste in mandarle. È il palatino di Culma[1] che ne è il capo. Sollecitato vivamente da me a fare ogni possibile appresso il Czar a pro della religione catholica et a fomentare le disposizioni alla grand opera della unione della Chiesa greca scismatica moscovitica colla catholica romana, m'ha promesso e continuamente mi promette di far ogni sforzo dell' industria e del zelo per questo effetto. Cosi mi venisse permesso, come S. E. bramerebbe, di rifare il viaggio di Mosca, ove fui già cosi ben ricevuto, ed ottenni, vent' anni sono, la licenza di stabilirvi sacerdoti cattolici, cosa indarno tentata dal P. Possevino sotto Gregorio XIII e da altri susseguenti pontefici, ed ora non del tutto rende insperabile l'intiera riunione d'ambe le chiese, come lo Zar stesso mi disse nel passaggio per la Polonia, in cui volle la mia benedizione, e udi la mia messa spontaneamente nel padiglione regio a Rava, ricordandosi d'avermi fatte delle grazie a Mosca, et invitandomi a ritornare, alla presenza del Re. Ma la mancanza del danaro della Republica trattiene il viaggio et ambasciata del Palatino, cui s'oppone più d'ogni altro il gran tresoriero[2] per la deficenza del tesoro, se bene il vero impedimento è il timore ch'i malaffetti hanno della potenza del Re, se sarà potentemente soccorso da Moscoviti oltre a Sassoni che s'aspettano in questo medesimo inverno. Onde eleggono più presto di fomentare il Sveco[3], distruggitore della religione e depredatore della chiesa, che d'assistere al loro legittimo e cattolico Re. Quanto all' unione d'ambe le chiese, non est volentis neque currentis, sed miserentis Dei, ed è più tosto da temersi che i peccati e la cecità di noi, cattolici, non inducano nuovi castighi sopra di noi, i quali pur troppo si provano nei disastri della religione cattolica, cagionati dagli Olandesi in Fiandra e Inglesi nell' Irlanda e da tulli nelle Indie.

[1] Thomas Dzialynski.
[2] Jean Przebendowski.
[3] Charles XII.

XV

MÉMOIRE DE LA PROPAGANDE

(Archives du Vatican, *Polonia*, t. 130.)

Dalla Segretaria de Propaganda Fide,
23 maggio 1705.

Il Sr Cardinale Pignatelli, a cui dalla S. Congregazione fù rimesso di concertare con Mr Segretario il modo più proprio d'incaminare il gravissimo negozio della sperata unione della Moscovia, è stato di sentimento (quando Nostro Signore si degni approvarlo) che la materia possa incaminarsi nella forma seguente.

Primieramente si scriva al P. Corrado dell' Assunta, Carmelitano scalzo, una lettera di gradimento della S. Congregazione per l'avviso da lui dato al Sr Cardinal Prefetto[1] delle favorevoli disposizioni che egli ha trovato in Moscovia per introdurre il trattato dell' accennata unione, dicendogli che la Santa Sede pensa valersi della persona sua per cominciare un negoziato di si alta importanza. Esser però necessario che egli nel suo ritorno a Mosca procuri onninamente di abbocarsi con Mr Nunzio Spada, il quale, essendo di lunga mano informato di tutto questo maneggio, potrà dargli tutte le necessarie istruzioni, alle quali dovrà il medesimo P. Corrado in tutto et per tutto conformarsi per incontrare la mente di Nostro Signore. Questa lettera si scriverà questa sera dalla Segretaria di Propaganda.

In oltre si scriva per Segretaria di Stato a Mr Spada, ragguagliandolo di ciò che il medesimo P. Corrado avvisa nella sua lettera (la quale potrà chiedersi al Sr Cardinale Sacripante) e dell' ordine di qui dato al medesimo padre di abbocarsi con Sua Signoria Illma a ricevere tutte le istruzioni necessarie per conformarsi in tutto e per tutto ad esse. Onde Monsignore dovrà dargliele secondo il tenore di quanto si è a lui stesso insinuato nell' istruzione mandatagli (di cui potrà farsi il duplicato, al qual effetto se ne rimanda qui ingiunto l'originale) et aggiungendo quel tanto che a Monsignore, secondo la sua prudenza e notizia più individuale dell' affare, parerà opportuno. Si comu-

[1] Cardinal Sacripante.

nichi poi allo stesso Mʳ Spada il pensiero che qui s'è havuto di dare in questo negozio al detto P. Corrado un compagno italiano, il quale possa essere istrutto in qualche modo delle cose di Roma, per poter meglio accertare il trattamento et altri preliminari per il ricevimento del nunzio apostolico con carattere episcopale (che Nostro Signore è disposto di mandare in Moscovia); al qual effetto si è pensato di adoprare la persona del Sʳ Giovanni Antonio Fabri, prete della Congregazione della Missione, quale si crede stia adesso superiore in Vilna, huomo, per relazione del Sʳ Cardinale Pignatelli, di capacità, prudenza e destrezza, e che, essendo italiano potrà passare per polacco, per la lunga dimora in quel regno, et usar linguaggio da poter trattare con Moscoviti. Dovrà pertanto Mʳ Spada (quando non habbia cosa in contrario) procurare destramente d'indurre il P. Corrado a non ingelosirsi, ma più tosto a trovar buono d'haver seco questo compagno per potergli suggerire solamente quelle cose che appartengono alli usi di Roma intorno al ceremoniale, del quale egli, come tedesco, non può havere tutta l'informazione. E fra tanto, per avanzar tempo, potrebbe Mʳ Nunzio chiamare per mezzo de suoi superiori il medesimo Sʳ Fabri in qualche luogo comodo, ove il medesimo Monsignore potesse abbocarsi con lui, e forse anco insieme col predetto P. Corrado, il quale abboccamento o congresso si stimerebbe di grandissimo frutto, e però pare che trattandosi di negozio si grande debbasi procurare anco con qualche incomodo. Quando poi questo non si potesse ottenere, dovrà almeno Mʳ Nunzio per lettere istruire pienamente il medesimo Sʳ Fabri di tutto l'affare, raccomandandogli specialmente lo star unito col P. Corrado, e mostrare tutta la dependenza possibile da esso per non insospettirlo, non lasciando però destramente d'insinuargli quello che di mano in mano convenga operare, e di andarlo regolando in sostanza, ma con tutta delicatezza.

E perchè l'ultime lettere portano che possa facilmente il Czar portarsi tra poco in Vilna, quando Mʳ Spada senta che ciò sia per succedere, e che la cosa sia in tempo, potrà subito trasmettere al predetto Sʳ Fabri, che si suppone sia in Vilna, un istruzione delle buone disposizioni del Czar per la santa unione, del desiderio di havere un nunzio apostolico, della prontezza di Sua Santità a mandarlo, e della sicurezza che si vorrebbe, che fosse trattato col dovuto decoro, almeno non inferiore alli ambasciatori cesarei, et all' incontro della facilità, che è per usare la Santità Sua nei titoli et honoranze del medesimo Czar, con quel di più che Monsignore giudicherà di dover aggiungere,

affinchè dandosi al medesimo S[r] Fabri qualche comoda apertura di trattare col Czar, o almeno co' suoi principali ministri, possa cominciar a far letto al negoziato della spedizione da farsi del nunzio e forse anco, se gli venisse fatto, concluderla.

Quando poi M[gr] Nunzio havesse certa speranza di poter egli stesso operare alla corte del Czar, seguendo l'abboccamento sperato del medesimo Czar col Re di Polonia, in tal caso il frutto si spererebbe molto maggiore dell' opera sua, e resterebbe poi alla sua prudenza il valersi dell' aiuto del P. Corrado e del S[r] Fabri nella forma che giudicasse.

Parebbe anco opportuno si scrivesse dalla Segretaria di Stato a M[gr] Nunzio in Vienna, informandolo pure di quanto ha scritto quà il P. Corrado, ordinandogli d'esprimere al medesimo Padre il gradimento di Sua Santità e la fiducia, che si ha nella sua persona, et assistergli in ciò che potesse occorergli in quella corte per servizio del negozio et anco provvedendolo (quando lo giudichi opportuno) d'alcune galanterie da poterne fare qualche piccolo regalo da religioso alla corte di Moscovia, con mettere il costo in conto della Camera Apostolica.

Finalmente potrebbe giovare una lettera della medesima Segretaria al Palatino di Culma in raccomandazione del P. Corrado e del suo negoziato, affinchè egli lo favorisse con lettere presso li amici che tiene alla corte del Czar, qual lettera potrebbe indirizzarsi per recapito a M[gr] Spada.

XVI

POLIGNAC A TORCY

(Paris, Archives du ministère des affaires étrangères, *Rome, Correspondance*, t. 476, f. 123.)

Reçeu le 15 may 1707. A Rome, ce 19 avril 1707.

J'eus l'honneur de voir hier le Pape, Monsieur, pour me réjouir avec luy du rétablissement de sa santé. Il me mit d'abord sur les affaires de Pologne. Je luy montray les lettres que j'avois reçues du Roy Stanislas et du Palatin de Russie[1]. Sa Sainteté me dit par rapport à ce Prince les mêmes choses qu'elle avoit dites à M. le cardinal de la Trémoille dans sa dernière audience, et me

[1] Jean Jablonowski.

mena dans son cabinet pour me faire voir la lettre du Czar. Cette lettre a cela de particulier que le Czar au lieu de dire au Pape Sanctitas Vestra dit Pontificatus Vester. Il remercie le Pape de la protection donnée par l'Église Romaine à la République de Pologne contre le Roy de Suède qu'il appelle l'ennemy commun, et se raporte *(sic)* à son ministre de tout le reste[1]. L'Envoyé ne voulut point baiser les pieds de Sa Sainteté, tant qu'il eut entre les mains la lettre originale de son maître, mais seulement après l'avoir remise au prélat qui l'introduisoit. Le Pape me dit que les propositions du Czar étoient de faire bastir à Moscou deux églises, l'une pour les Jésuites, l'autre pour des Capucins, d'accorder la liberté de conscience aux Catoliques Romains et le passage aux missionnaires qui voudroient aller à la Chine, moyennant quoy ce Prince ne demandoit autre chose que la reconnoissance du Roy eleu par cette partie de la République avec laquelle il estoit ligué. Le Pape dit luy avoir répondu qu'à proprement parler l'Église Romaine n'avoit point d'autres ennemis que ceux de Jésus Christ, et qu'elle ne souhaitoit point de mal au Roy de Suède, mais seulement sa conversion et la pacification entière des troubles de Pologne, par la réunion de tous les esprits sous un seul Roy catolique et légitime quel qu'il puisse être, qu'il accepteroit les offres qu'un Prince si puissant luy faisoit, et que dans la suite on traiteroit des conditions et de la manière dont on pourroit en faire usage.

Il est sûr, que si le Czar ne veut que suspendre la reconnoissance du Roy Stanislas, pour avoir le tems de faire ses pratiques en Pologne, et de tenter la fortune des armes, sans rien offrir pour la Religion catholique, il obtiendra facilement ce délays, car cette Cour ne se pressera point de reconnoistre le Roy Stanislas, à moins que l'archevesque de Gnesnes[2] et l'évesque de Cujavie[3], nouvellement pourvus de bulles, ne soient reconnus par ce Prince, et que son élection ne soit ratifiée au moins par le plus grand nombre de ceux qui luy sont encore opposez. Mais comme je ne pus pas m'empescher de représenter au Pape tous les maux que cette suspension pouvoit causer à la Pologne, et même à la Religion en laissant allumer le feu de la guerre civile qui rempliroit ce Royaume de Schismatiques et de Protestans, et le rendroit peut-être à la fin la proye des uns et des autres, Sa Sainteté me répondit qu'elle voyoit bien avec douleur

[1] Le prince Kourakine.
[2] Stanislas Szembek.
[3] Constantin Szaniawski.

ces conséquences, mais qu'elle n'estoit pas certaine que la seule reconnoissance qu'elle feroit du Roy Stanislas pût les empescher, parce que dans les Moscovites et dans leurs adhérans il paroissoit une résolution fixe de ne point céder au Roy de Suède, ny au Roy Stanislas iusqu'à ce que le sort des armes en eût décidé favorablement, que le nonce Piazza ne doutoit point de cette verité, parce qu'en exécuttant *(sic)* ses premiers ordres pour la réconciliation des deux partis il ne rencontroit que duretez du costé des Polonais, et hauteurs du costé des Suédois, qu'ainsy le Saint-Siège en précipitant la reconnoissance publique ne feroit que se commettre et hazarder son propre honneur, que cependant on suivroit toujours ce qu'on avoit commencé, et qu'on ne s'en laisseroit détourner ny par les caresses des Moscovites, ny par les conseils de personne, et que je serois entendu sur ces affaires-là toutes les fois que je voudrois en parler.

J'aurois bien eu de quoy répliquer sur quelques-uns des points de son discours, mais comme les avis de M. de Bonnac[1] ont fait juger à M. le cardinal de la Trémoille qu'il falloit aller un peu bride en main, je n'insistay pas davantage, et je laissay détourner la conversation sur les bruits qui couroient tant au sujet de l'Envoyé moscovite, que de la nouvelle élection, sur quoy le Pape est assez curieux. Je luy dis que les uns croyoient, que ce prétendu Moscovite étoit un ministre caché du Roy Auguste qui vouloit remonter sur son trône après l'avoir abandonné. Le Pape ne le croit pas, et dit que le Czar n'est pas moins piqué que luy contre le Roy Auguste; d'autres que le Czar vouloit être luy même Roy de Pologne, et faire comme l'autre une feinte conversion; d'autres qu'il vouloit faire élire son fils, et d'autres enfin parloient d'un des enfants de la Reyne[2] ou du grand général Sziniawski, palatin de Beltz. Sa Sainteté croit que le plus grand bien du Roy Stanislas est la difficulté de trouver un sujet que le party contraire veuille élire ou qui veuille être élu. Et sur ce que parlant des choses passées, ie luy fis remarquer la diligence avec laquelle cette Cour avoit reconnu l'Électeur de Saxe d'abord après le retour de Mr le Prince de Conty en France, sans attendre que le cardinal-primat et les Contistes se fussent rendus, il me répondit que la différence étoit grande entre la conjoncture d'alors et celle-cy, parce que les Contistes n'avoient pas une puissance étrangère dans le Royaume pour

[1] Jean-Louis d'Usson, marquis de Bonnac, représentant de la France en Suède.

[2] Marie-Casimire, veuve de Sobieski.

les soutenir, au lieu présentement les Moscovites y sont en grand nombre, et qu'il faut les avoir battus, pour assurer l'élection du Roy Stanislas, outre que le trionfe éclatant que l'Église s'imaginoit d'avoir remporté sur l'hérésie, par la conversion de l'Électeur de Saxe, fit précipiter une chose que la prudence demande aujourd'hui qu'on diffère.

XVII

LE NONCE BENTIVOGLIO AU CARDINAL PAULUCCI

(Archives du Vatican, *Francia*, t. 282, f. 280.)

Paris, 1717, 14 juin, déchiffré le 29.

Non ho mancato, secondo le commissioni di Vostra Eminenza d'insinuare al prencipe Kourachin quanto sarebbe utile alla Christianità se Sua Maestà Czariana, profittando della presente favorevole congiuntura che il Turco è occupato nella guerra contro l'Imperatore, si congiungesse con questo in lega contro il nemico comune, e quanto inoltre gli sarebbe glorioso il vendicare le antiche e le moderne ingiurie che la nazione moscovita ha dagli Ottomani sofferte e particolarmente ricuperando con un valido sforzo la fortezza di Atsov, di cui negli ultimi anni è stata S. M. spogliata da barbari. Il prencipe mi rispose che quanto a questa fortezza haveva a caro di farmi sapere che non era un oggetto di molta conseguenza per il suo Prencipe, ispiegandomi la communicazione dei fiumi, che rendono facile il trasporto delle vettovaglie e dei magazzeni del paese del Czar a quella piazza, mene fece vedere la ricupera facilissima. Parvemi di riconoscere in questo discorso una certa specie di iattanza, quasi volesse farmi intendere che il Czar bastava solo a ricuperare il perduto. Io pero, coltivando i di lui sentimenti, gli replicai che sapeva bene che il Czar era assai forte per se stesso, e massime doppo haver disciplinate in giusa le sue truppe ch'erano ormai in riputatione d'essere le migliori del mondo, per ritorre dalle mani del Turco il mal tolto, ma ch'egli non m'havrebbe negato che i Prencipi savii non tanto contono nelle loro forze che nel favore delle congionture, che quello che a S. M. sarebbe stato facile, essendo solo, gli sarebbe divenuto sicuro con un si potente compagno com'era l'Imperatore, e che assolutamente tutte le forze dell' Asia non sarebbero state valenti a resistere a due si gran Prencipi.

Egli convenne meco di questa verità e non si mostrò alieno da questo progetto, se bene, senza affato spiegarsi, mi lasciò intendere che il Czar haveva qualche altra cosa che l'occupava di presente. Io gli soggiunsi che se per di lui mezzo havessi potuto determinare Sua Maestà ad una si santa e si generosa risolutione, egli et io havressimo potuto assicurarci d'haver reso a Sua Santità il più aggradevole servigio; il che gli dissi perchè da tutte le sue espressioni riconobbi che questo honore non gli era indifferente. Soggiunsi che il Turco era il nemico commune, di tutti i Christiani, ma principalmente de Moscoviti per ragione de confini, e che, se il Czar l'havesse in questa congiontura risparmiato, havrebbe potuto pentirsene in un altra. Il prencipe mi promise di parlarne.

Per non moltiplicar fogli soggiungo qui un discorso che mi tenne il maresciallo di Tessé nella camera del Duca D'Orlians in proposito del Czar. Egli mi disse che haveva discorso con questo Prencipe di religione, e che S. M. gli haveva detto che non era lontano dal riconoscere il Papa per primo patriarca ortodosso di tutti, ma che di certe soggezioni, alle quali la corte di Roma voleva sottomettere i Prencipi, ch'erano pregiudiziali alla sovranità, non potrà egli accomodarsi; che havrebbe etiandio riconosciuto il Papa per infallibile, ma alla testa del suo concilio, e che haveva il maresciallo risposto che questa era una sentenza particolare della Francia.

XVIII

LE NONCE BENTIVOGLIO AU CARDINAL PAULUCCI

(Archives du Vatican, *Francia*, t. 232, f. 296.)

Paris, 1717, 24 juin, déchiffré le 16 juillet.

Nè miei passagieri e momentanei negotiati co' ministri del Czar su gli affari da Vostra Eminenza commessimi non mi sono io avveduto d'haver da questa corte quei soccorsi che Nostro Signore se ne riprometteva e che il Regente[1] mi haveva intenzionati, se pure non consistessero questi nelle istruzioni che si sono fatte dare dalla Sorbona a S. M. Czariana circa il modo di unirsi alla Chiesa latina senza riconoscere e dipendere in conto alcuno dal

[1] Le duc d'Orléans.

Papa. Poichè è certissimo che affettano di spargere per Parigi che la dipendenza del Papa è l'unico ostacolo che questo Prencipe habbia alla riunione, e questo ostacolo sa ben l'Eminenza Vostra quanto facilmente possa appianarsi co' moderni principii e col nuovo sistema dè novatori francesi. Questa memoria ch' è stata esibita in francese al Czar e che, per dir tutto in due parole, è parto dell' iniqua penna di Dupin, si fa tradurre per suo ordine in latino dal maresciallo di Tessé, il quale gliela deve trasmettere tradotto che sarà, nè questo è certamente probabile, che si faccia senza saputa et approvazione della corte.

Martedi mattina il conte di Köninsech, ambasciatore dell' Imperatore, mi disse barzelletando nella camera del Re che il Czar voleva unirsi alla Chiesa latina senza riconoscere il Papa, e poi seriamente soggiunse che la cosa meritava attenzione. Gli risposi colla stessa serietà che già ne havevo qualche sospetto e che, avvisandone Sua Santità, era sicuro che non havrebbe ella mancato di prendere le sue misure per opporsi a cosi perniciosi disegni, ma le soggiunsi : l'Imperatore anch' egli dal suo canto non deve riguardare con indifferenza quest' affare, in primo luogo per il suo innato zelo per la religione, e perchè dalli religiosi uffizi dell' imperatore Leopoldo e Giuseppe riconosciamo in gran parte la facilità che da qualche tempo gode la religione cattolica in Moscovia; in 2do, perchè, introducendosi in quel regno l'heresia di Giansenio, e massime per mezzo dei Padri dell' Oratorio che ad imitazione di giesuiti pensano a stabilirvisi, S. M. Cesarea doveva attendersi di vedere spargersi da quell' angolo il veleno dell' heresia ad infettare tutta l'Allemagna et ad introdurvi una setta, la quale quanto sia violenta e sediziosa Sua Eccellenza il vedeva cogli occhi proprii. L'ambasciatore si mostrò molto persuaso di queste verità.

Mercordi mattina il Vicecancelliero del Czar[1] venne a ritrovarmi. Io li mostrai la sorpresa che la sua visita mi cagionava, credendolo partito col Czar; al che mi rispose egli esser rimasto a Parigi per terminare alcuni affari. Mi disse poi haver egli fatta la lettura della mia memoria a S. M., la quale mi faceva assicurare che subito che fosse stata di ritorno ne' suoi stati ci havrebbe fatta attenzione, et havrebbe cercato i modi di render contento il Papa, il quale il Czar desiderava che fosse persuaso della sincera brama che haveva di passar seco d'ottima corrispondenza e concluse essere onninamente espediente che il Papa deputasse qualche soggetto qualificato in Moscovia per trattarne e conchiu-

[1] Le baron Chafirov.

dere. Io gli feci le stesse proteste in nome di Sua Santità, e quanto a questo ultimo punto gli dissi haverne già scritto a Vostra Eminenza.

XIX

LE NONCE ARCHINTI A GOLOVKINE

(Moscou, Archives Principales, *Snochénia s Papami*, Liasse I.)

Cologne, 1717, 12 août.

Monsieur,

Je ne sçaurois pas exprimer assez à Votre Ex[ce] la sensible joie dont a été ravi notre très Saint Père aiant appris par M[gr] le Nonce de Paris les généreuses et obligeantes expressions desquelles S. M. Czarienne a voulu se servir par votre moyen à l'égard de Sa Sainteté. Or comme Votre Ex[ce] sçait très bien qu'elles regardent principalement la bonne correspondance que sa dite Maj[té] aimait bien d'entretenir à l'avenir avec Sa Sainteté, aussi bien que la députation d'un Ministre en Moscovie, qui pût traiter et régler ce qui concerne l'exercice de notre Religion dans l'Empire Moscovite, j'ai reçu ordre de sa dite Sainteté de me rendre d'abord à Spa pour remercier S. M. Czarienne de ses offres et bonnes intentions aussi bien que pour l'assurer du plaisir extrême qu'aura le très S[t] Père de pouvoir envoier en Moscovie un Ministre qualifié auprès d'Elle, afin d'avoir un moien sûr et propre pour entretenir la susdite favorable correspondance. J'aurois exécuté cet ordre sans délai, si le départ de S. M. ne m'en eût pas empêché; et comme on a aussi répandu un bruit qui nous apprend que S. M. n'aime pas d'avoir auprès d'Elle des Ministres étrangers pendant son voiage, je n'ai pas osé de me rendre à Amsterdam, ce que j'aurois sans cela très volontiers entrepris. Je prends pour cela la liberté d'adresser à Votre Ex[ce] M. le Baron Cavalchino, Cavalier d'une qualité bien distinguée et digne de toute confiance, afin qu'elle veuille bien me faire sçavoir si S. M. me permet d'être auprès d'Elle ou à Amsterdam ou en autre part pendant son voyage, comme il Luy plaira d'ordonner, et en cas que je ne puisse pas avoir cet honneur, je supplie Votre Ex[ce] de laisser remplir ce devoir au dit cavalier, qui est instruit à fond de l'affaire, et à qui on pourra signifier les ultérieures volontés de

S. M. Czarienne. J'espère de la générosité de V. Exce cette grâce et je l'assure que comme j'en aurai toute ma vie la plus parfaite reconnoissance, ainsi, elle pourra compter d'obliger une Personne qui fera gloire de mériter par les occasions de son service ses bontés et de paroître en toute vénération et respect,

Monsieur,

de Votre Excellence,

Votre très humble serviteur.

XX

MÉMOIRE DES JANSÉNISTES SUR LA RUSSIE

(Simancas, Archives d'État, *Secretaria de Estado*, *Legazione de Rusia*, *Legajo* 6613.)

Copia del apuntamiento remitido al Señor Duque de Liria en carta de 30 de Marzo de 1729.

La princesse de Gallitzine, épouse du prince Dolhorouky, ayant demeuré quelque temps en Hollande, s'y est réunie à l'Église catholique. Ce changement fait grand bruit en Moscovie. Cette princesse se trouve obligée d'y retourner pour obéir au prince Dolhorouky, son époux. Elle est actuellement arrivée en Moscovie, et elle mène avec elle les princes et princesses, ses enfants, qu'elle s'est apliquée depuis son changement à élever dans la religion catholique, et auxquels elle a donné un homme plein de mérite pour prendre soin de leur éducation.

On scait que de tous côtés cette princesse est menacée. On dit qu'on ne souffrira pas en Moscovie qu'elle fasse profession de la foi catholique; qu'il y a de grandes peines pour les personnes du pays qui se réunissent à l'Église, et qu'on ne peut penser sans frémir à la situation où elle va être réduite, aussi bien que sa famille. On ajoute que les catholiques qui ont une église à Moscou y sont actuellement si mal que plusieurs prennent le parti de se retirer.

S'il étoit possible de procurer quelque soulagement à cette princesse, l'amour de la religion et même la compassion naturelle engageroient à le faire. Il ne s'agiroit que de demander qu'on laissât la liberté à s'unir à l'Église, et rien ne paroit plus juste, quand on pense que les Grecs ne sont divisés de nous que par un malheureux schisme qu'il seroit facile de faire cesser, pour peu qu'on voulût conférer pacifiquement et s'entendre.

Rien n'est d'ailleurs plus conforme au dessein du feu czar Pierre I. Ce prince qui avoit de grandes vues, étant venu à Paris en 1717, y témoigna beaucoup de désir pour la réunion de l'Église grecque de Moscovie avec l'Église latine. Étant allé voir la maison de Sorbonne, quelques-uns des docteurs lui témoignèrent combien ce dessein seroit utile et glorieux, et ils ajoutèrent que la chose n'étoit pas si difficile qu'elle le paroissoit d'abord. Ils en dressèrent un mémoire par son ordre qu'il communiqua aux évêques de Moscovie, qui y firent une réponse obligeante. Il seroit trop long d'expliquer ce qui a suspendu l'exécution de ce dessein. On n'a pas de peine à concevoir que d'un côté les divisions qui sont en France, et d'un autre côté la mort du Czar ont pu contribuer à ce mal. Ce qui est certain c'est que ce prince disoit, lorsqu'il étoit à Paris, que si l'on célébroit un concile général, il y enverroit les évêques de ses États.

On sent assez quel bien ce seroit pour l'Église catholique qu'une aussi grande région que l'Église de Moscovie s'y réunit. Il y a même lieu de croire que cet exemple seroit suivi par le reste de l'Église grecque qui languit sous la domination du Turc dans un malheureux schisme, et cela pour des motifs sur lesquels la réunion n'est pas si difficile.

Comme les plus grands biens naissent quelques fois des plus légers commencements, il seroit, au moins, très important qu'on obtint du Czar de ne point tourmenter ceux qui se réunissent à l'Église. Car on scait que parmi les Moscovites, même parmi les plus grands seigneurs, il y en a qui désirent l'union, et qui en sentent tous les avantages, mais qui sont arrêtés par les rigueurs dont on menace ceux qui voudroient prendre ce parti. Si cette crainte étoit ôtée, si on voioit des personnes du premier rang réunies à l'Église, leur exemple, leur société, les lumières qu'elles pourroient recevoir de ce pais-cy pourroient attirer un nombre d'autres personnes, diminuer l'opposition que certains Moscovites ont pour l'union, et, de degrés en degrés, conduire à un bien si désirable.

On comprend assez que s'il se fait quelque démarche pour parvenir à cet heureux terme, il faut avoir l'attention et la délicatesse de faire en sorte que la princesse Dolhoruki ne soit point soupçonnée d'y avoir part, de crainte de lui attirer de nouvelles peines. Si on l'accusoit d'avoir formé sur ce point quelque intrigue, ce seroit assurément une grande injustice. Car, dans la vérité, cette princesse ne scait rien de tout cecy, et l'on n'a pensé à tenter cette voie que parce que, selon le précepte de l'Apôtre, si un membre de l'Église catholique souffre, les autres

membres doivent y compatir, et porter secours, outre que des vues supérieures de religion font sentir l'importance de toutes les démarches qui tendent de loin ou de près à la réunion de l'Église grecque avec l'Eglise latine, réunion qui est de tous les événements le plus grand, et qui seroit en même temps le moins difficile, si l'on vouloit s'y prendre par des voies convenables.

BIBLIOGRAPHIE

I

MANUSCRITS

Brünn, Archives municipales : *Missio Patrum Societatis Jesu Mosquensis.*

Dresde, Archives d'État : Locat. 9772 : *Moscovitische Gesandschaften an Kaiserl. und andere Höffe belangend, ann. 1665-1681*, f. 2-11. (Mission de Menzies.)

Gran, Archives primatiales : 1693, *Querela Missionariorum Moscoviticorum ad Suam Majestatem et Eminentissimum Principem Cardinalem a Kollonics contra Ottonem a Pleyer missa, quâ publicum impeditorem promotionis rei Catholicae.* Fasciculus 28, nº 286 : *Tichawsky à Kollonitz*, s. d. et l.

La Haye, Archives royales : *Lias Staten Generaal*, nº 7698 ; *Rusland*, nºˢ 6620, 6621 ; *Register der Resolutien van de Staten Generaal, ann. 1750 ; Bylage der missive van N. de Swart, 16 maart 1751.* (Affaire Béré.)

Londres, Public Record Office : *Italian States, 37.* (Correspondance de Pompeo Scarlati.)

Modène, Archives d'État : *Cancelleria Ducale, Documenti e carteggi particolari, Belleardi e Beliardi.*

Moscou, Archives principales du ministère des Affaires étrangères : *Snochénia s Avstriéiou*, nºˢ 13, 21 à 28 ; *Rimsko-Katolitcheskïa Diéla* (1°, 1688, départ du P. Schmidt, sa lettre du 29 août à Vasili Golitsyne ; 2°, 1689, expulsion des Jésuites ; 3°, 1690, appel de prêtres séculiers, correspondance des PP. Zapolski et Terpilowski ; 4°, note sur les Jésuites en Russie depuis 1684 ; 5°, 1706, 22 mai, le P. Krusinski demande le passage en Perse ; 6°, 1710, 18 février, requête des Jésuites de Polotsk ; 7°, 1711, 22 novembre, le P. Krusinski, retour de Perse, demande un passeport pour la Pologne ; 8°, 1716, 14 mai, le P. Bayer demande un passeport pour Arkhangelsk et Pétersbourg ; 9°, 1719, 17 avril, expulsion des Jésuites de

Russie); *Rimskïa Diéla, Snochénïa s Rimom,* n^os I, II; *Statejny spisok Kniaza Kourakina; Tsésarskia Diéla,* 1684.

Paris, Archives du ministère des Affaires étrangères : *Moscovie,* t. VIII, IX, X; *Rome, Correspondance,* t. 476 à 478 : *Russie, Mémoires et Documents,* t. I, f. 164 à 166, *Extrait de l'ambassade du duc de Liria;* t. VIII, *Relation de la Moscovie du duc de Liria,* traduction française avec 18 gouaches. — Bibliotheque nationale : Fonds Clairambault, 531, *Lettres et Mémoires touchant la Russie en 1725 et 1730;* fonds slave, 35; supplément grec, 19. — *Dossier de Jubé* (légué par Mlle de Tournon à la famille de Narbonne) : 1°, *17 lettres autographes de Jubé, curé d'Asnières, à son frère, receveur de Saint-Evroult, et à son neveu Jubé Dutertre, capitaine des chasses du maréchal de Noailles;* 2°, 1726, 3 avril, *testament autographe de Jubé en faveur de son frère Claude-Robert;* 3°, 1726, 24 avril, *inventaire de la bibliothèque et du mobilier que Jubé laissa en quittant Asnières;* 4°, 1728, 24 juin, *pouvoirs donnés à Jubé par les docteurs de Sorbonne pour traiter avec l'Église grecque de Russie* (pièce originale); 5°, 1728, 14 juillet, *copie du testament spirituel de Jubé;* 6°, *lettre du P. Ledoux, chartreux réfugié en Hollande, où il se nomme Desnoyers, à M. Guinchard;* 7°, 1740, 25 novembre, *récit de la mort de Claude-Robert Jubé, frère du curé d'Asnières;* 8°, 1745, 1er mars, *profession de foi de Claude Jubé Dutertre, neveu du curé d'Asnières;* 9°, *lettres adressées à Jubé et quelques autographes de sa main.* — Notre Collection. *Catalogus Provinciae Romanae Societatis Jesu (1617-1645); Historia Collegii Graecorum; Historia Collegii Polocensis; Litterae annuae Mitavienses (1713-1719); Indice e Ristretto dé Manipoli e delle Spedizioni sagre del P. Carlo Maurizio Vota della Compagnia di Gesù;* 1684, 3 avril, *Vota à Cybo;* 12 mai, *Opizio Pallavicini à Guasconi;* 2 juillet, *Vota à Innocent XI, à Léopold Ier, à Cybo, à l'évêque de Vienne;* 7 juillet, *Opizio Pallavicini à Vota;* 12 août, *Cybo à Vota;* 6 septembre, *Opizio Pallavicini à Vota;* 12 septembre, *Vota à Innocent XI;* 18 novembre, *de Noyelle à Zierowsky;* 1686, 24 juin, *Vota à de Noyelle;* 14 juillet, *Sobieski à de Noyelle;* 27 juillet, *Narmunth à de Noyelle;* 11 novembre, *Buonvisi à Vota;* 1687, 23 mars, *Narmunth à ses supérieurs;* 19 octobre, *Informatio de origine Missionis Moschoviticae Societatis Jesu auctore Gregorio Schille;* 1698, 5, 14 avril, 10 mai, *Gonzalez à Wolff;* 24 mai, *Wolff à Gonzalez;* 7, 28 juin, 12, 19, 26 juillet, 2 août, 18 octobre, *Gonzalez à Wolff;* 1708, *Elogium P. Friderici Wolff;* 1717, 17 décembre, *Milan à ses supérieurs.*

Rome, Archives Corsini, n°s 188, 1494, 1498 (Affaires traitées par Sava Vladislavich). — Archives Orsini, 1673, *Lettere del cardinale Virginio Orsini da luglio a tutto decembre 1673.* (Mission de Menzies.) — Archives de la C. de la Propagande : *Acta Sacrae Congregationis,* ann. 1632-1633, 1642, 1643, 1657, 1674, 1682, 1692, 1693, 1695, 1697 à 1699, 1705, 1711, 1714, 1717, 1720, 1731, 1742, 1758 à 1761; *Congregazioni particolari,* t. 31, 106; *Lettere della Sacra Congregazione,* t. 71; *Lettere di Germania,* t. 39; *Lettere circa il Settentrione,* t. 50; *Moscovia,* 1700-1709; *Moscovia, Relazioni Miscellanee,* t. Ier; *Moscovia, Polonia e Ruteni, Relazioni Miscellanee,* t. Ier; *Polonia, Russia e Moscovia,* t. 338; *Registro di Lettere,* t. 61; *Scritture originali riferite in Sacra Congregazione generale,*

t. 442, 491, 551, 634, 781, 783; *Scritture non riferite, Moscovia*, t. I, III, IV à VI; *Udienze del Santissimo*, t. III. — Archives du Saint-Office : *Liber Decretorum ann. 1642*. — Archives du Vatican : *Ceremonieri*, t. 507, 547, 554; *Nunziatura di Colonia*, t. 105; *di Francia*, t. 231, 232, 390; *di Germania*, t. 38, 44, 46, 208, 239, 240; *di Polonia*, t. 82, 96, 103 à 105, 126, 127, 130, 131, 134, 141, 142, 182, 183, 183 A, 185, 188, 189; *di Venezia*, t. 182; *Miscellanea*, Armario Ier, t. 85; *Lettere dei Particolari*, t. 52, 65. 69, 91, 93, 94, 163; Scritture *di Clemente XI*, t. 194, vol. II, III; 196, vol. IV, *Polonia*; t. 199, vol. II, *Miscellanea d'Europa*; t. 222, vol. III, *Grecia e rito Greco*; non classé : *Georgius David ad Patrem Generalem Societatis Jesu*. — Bibliothèque de la Minerve : XX, II, 19, *Bibliotheca Schismaticorum universa. Omnes Schismaticorum libros hactenus impressos, duobus tomis comprehendens. Primum quidem a duodecim auctoribus, tribus linguis (Graece antique, Graece moderne et Moscovitice), composita et in pluribus codicibus impressa; nunc autem latine verbatim reddita et confutata a Georgio Crisanio. Tomi prioris pars prior.* Romæ, 1656; X, III, 37, *Miscellanea*; G, VIII, 5, *Responsum ant-apologeticum* (avec les lettres de Ribera).

Saint-Pétersbourg, Académie des Sciences, *Varia spectantia ad Moscoviam et Moscovitas collecta anno 1710*. (Copie du ms. 9530 des Archives du Vatican, transféré au Museo Borbonico de Naples sous le n° 286.)

Simancas, Archives d'État : *Secretaria de Estado, Legazione de Russia*, Legajo 6613 : 1728, novembre, *Ribera à Prokopovitch*; 1729, 17 mars, *rapport ministériel*; 30 mars, *Viana à Liria* (deux dépêches) avec le Mémoire des jansénistes; 5 mai, *Liria à Viana*: 9 mai, *Liria à de la Paz*; 8 juin, *Viana à de la Paz*.

Troyes, Bibliothèque de la ville : 2079, *ms. de Jubé*; 2156, *copies de lettres*; 2161, *pièces diverses*; 2200, 7, *notice sur Mme la princesse d'Auvergne*; 2213, *mémoire pour mettre au fait de ce qui regarde Mme la princesse Dolgorouky avec sa famille pour communiquer avec eux et les secourir. Copié sur le mémoire de M. de la Cour*. (Attribué par erreur dans le catalogue à M. Pierre de la Cour); 14 *lettres de Jubé* (de 1728 à 1743); 2229, *liasse contenant 48 lettres la plupart originales de Jubé*; 2333, 17, *trois lettres adressées à M. de la Cour par le prince Dolgoroukov*; 18, *lettre de Jubé à son frère, receveur de Saint-Evroult*; 2336, 5, *lettre de l'archevêque d'Utrecht*; 9, *lettre adressee par M. Jubé à ses paroissiens pendant son exil à Moskow*; 2337, 13, *deux lettres de Jubé de la Cour*; 2506, 13, *trois copies de lettres de Jubé*.

Turin, Archives d'État, *Lettere dei particolari*, *Lettere del P. Carlo Maurizio Vota, Gesuita*; *Venezia*, *Lettere Ministri*, 1664-1696.

Venise, Archives d'État, *Ceremonieri*, t. III; *Czar di Moscovia*, *Lettere*, 1655-1740; *Esposizioni Principi*, t. 78; *Senato Corti*, t. 50; *Senato*, *Dispacci Roma*, filza 227; *Senato Secreti*, filza 23, 180.

Vienne, Archives d'État, *Russica*, ann. 1666, 1673, 1675, 1684, 1685, 1690 à 1692, 1697 à 1699, 1703, 1705, 1706, 1708. — Bibliothèque Palatine (Hofbibliothek), 3197 (ancien 11999), *Historiae Provinciae Bohemiæ Societatis Jesu, authore R. P. Johanne Miller, liber sextus. De Missionibus P. P.m Societatis Jesu tum intra, tum extra Provinciam Bohe-*

miae ab anno 1556 usque ad annum 1723 obitis. Numerus 10. *Missio Moscovitica.*

II

IMPRIMÉS

Allard (H.-J.), *De Prinses van Auvergne.* Utrecht, 1892.

— *Utrecht en Moskou.* Utrecht, 1893.

Archiv für Slavische Philologie. Berlin, t. VI, 1882.

Arkhiv Kniazia F. A. Kourakina. Saint-Pétersbourg, t. I à IX, 1890-1902.

Arkiv za Povjestnicu Jugoslavensku, u Zagrebu, t. X, 1869.

Avril (Philippe), S. J., *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie pour découvrir un nouveau chemin à la Chine.* Paris, 1692.

Bantych-Kamenski (N. N.), *Obzor vnechnikh snochénij Rossii.* Moskva, 1894-1902, 4 vol.

Baruzi, *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre.* Paris, 1907.

Beccari (Camillo), *Notizia e Saggi di opere e documenti inediti riguardanti la Storia di Etiopia durante i secoli XVI, XVII et XVIII.* Roma, 1903.

Biélokourov (S. A.), *Jouri Krijanic v Rossii.* Moskva, 1901.

Berg, *J. N. D. Exercitatio historico-theologica de statu Ecclesiae et Religionis Moscoviticae, consentiente veneranda Facultate theologica Upsaliensi, pro summis in Theologia honoribus, placidae eruditorum ventilationi proposita, praeside M. Nicolao Bergio, per Livoniam generali Superintendente et Academiae Pernaviensis Procancellario, respondente M. Gudmundo Krook, d. 14 Maji in auditorio Gustaviano majori, horis solitis.* Holmiae, 1704-1705, 2 vol.

Bilbasov (V. A.), *Istoritcheskïa Monografii.* Saint-Pétersbourg, t. II, 1901.

Bildt (le baron de), *Christine de Suède et le conclave de Clément X* (1669-1670). Paris, 1906.

Boero (P. G.), *Conversioni alla fede cattolica di Christina di Svezia, di Carlo II, Re d'Inghilterra e di Federico Augusto, Duca ed Elettore di Sassonia, cavate da documenti autentici ed originali.* Modena, 1874.

Bogisic (D[re] Baldassare), *Sull' Epistolario di Stefano Gradi* dans *Archiv für österreichische Geschichte.* Wien, 38 Band. 2 Hälfte, 1867.

Borozdine (Prof. A. K.), *Otcherki rousskago relighioznago raznomyslia.* Saint-Pétersbourg, 1905.

Broglie (Emmanuel de), *la Société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, au dix-huitième siècle.* Paris, 1892, 2 vol.

Brosset, *Histoire de la Géorgie.* Saint-Pétersbourg, t. II, 1856.

Buddée, *Ecclesia Romana cum Ruthenica irreconciliabilis seu scriptum aliquod doctorum quorundam Sorbonicorum Augustissimo Russorum Impe-*

ratori ad utriusque ecclesiae unionem ei suadendam exhibitum, modeste expensum et animadversionibus illustratum ab Joan. Francisco Buddeo, Theol. D. et P. P. O. Ienae, 1719.

Buddée, *Epistola apologetica pro Ecclesia Lutherana contra calumnias et obtrectationes Stephani Javorskii Resanensis et Muromiensis Metropolitae. Ad amicum Moscuae degentem scripta a Joanne Francisco Buddeo Theol. D. et P. P.* Ienae, 1729.

Bullarium Ordinis F. F. Minorum S. P. Francisci Capucinorum. Romae, t. VII, 1752.

Cerri (Urbano, secrétaire de la Congrégation de Propaganda Fide), *État présent de l'Église romaine dans toutes les parties du monde, écrit pour l'usage du pape Innocent XI. Traduit de l'anglais.* Amsterdam, 1716.

Chance (J. F.), *The Northern Question in 1717*, dans *The English Historical Rewiew.* London, janvier, avril, 1905.

Chérémétev (Boris Pétrovitch), *Zapiska Poutéchéstvia ...v Europeiskïa Gosoudarstva.* V Moskvie, 1773.

Dolgoroukow, *Mémoires du prince Pierre Dolgoroukow.* Genève, t. I, 1867.

Doukhovny Reglament... Pétra Pervago. Moskva, 1866.

Dupac de Bellegarde (M. G.), *Histoire abrégée de l'Église métropolitaine d'Utrecht.* Utrecht, 1852.

Fontes rerum Austriacarum. Viennae, t. XXVII, 1867.

Foucher de Careil (A.), *Leibniz et Pierre le Grand.* Paris, 1874.

Fraknoï (Wilhelm), *Papst Innocenz XI und Ungarns Befreiung von der Türkenherrschaft.* Freiburg im Breisgau, 1902.

Gagarin (P.), *Mélanges. Le feld-maréchal comte Boris Chérémétev à Rome en 1698.* Paris, 1857.

— *Un document inédit sur l'expulsion des Jésuites de Moscou en 1689.* Paris, 1857.

Gerdil (Cardinale Giacinto Sigismondo), *Opere edite ed inedite.* In Roma, t. XI, 1808. *Animadversioni sul piano proposito da alcuni dottori Sorbonici per la riunione alla chiesa latina de' Greci disuniti* (p. 187 à 216).

Gliubich (Ab. Simeone), *Dizionario biografico degli uomini illustri della Dalmazia.* Vienna, 1856.

Golikov, *Déianïa Pétra Vélikago.* Moskva, t. VI, 1788.

Golovatchev (P.), *Znatchénié Androussovskago pérémiria dlia mejdounarodnych otnochénij vostotchnoï Evropy*, dans *Rousskaïa Starina.* Saint-Pétersbourg, juillet 1903.

Gordon, *Tagebuch des Generals Patrick Gordon* (édit. Posselt). Saint-Pétersbourg, t. II, 1851.

Guépin (dom Alphonse), *Un Apôtre de l'union des Églises au dix-septième siècle. Saint Josaphat et l'Église gréco-slave en Pologne et en Russie.* Paris, 1897-1898, 2 vol.

Guerrier (W.), *Leibniz in seinen Beziehungen zu Russland und Peter dem Grossen.* Saint-Pétersbourg und Leipzig, 1873.

Haumant, *Ouverture des conférences de l'année 1903-1904*, dans *Revue internationale de l'Enseignement.* Paris, t. XLVI, 15 novembre 1903.

IAVORSKI (Stéphane), *Kamiéne viéry pravoslavnym tserkvé sviatyia synom na outverjdénié...* Moskva, 1728.

IMMICH (Dr Max), *Papst Innocenz XI* (1676-1689). Berlin, 1900.

Journal ili podennaïa Zapiska Pétra Vélikago. Saint-Pétersbourg, 1770-1772, 2 vol.

KAPTÉREV (N.), *Kharaktère Otnochénij Rossii k pravoslavnomou Vostokou v XVI i XVII stolétiakh*. Moskva, 1885.

KIEFL (Dr F. X.), *Der Friedensplan des Leibniz zur Wiedervereinigung der getrennten christlichen Kirchen*. Paderborn, 1903.

KOEHNE (Freiherr, B. v.), *Berlin, Moskau, Sanct-Pétersburg, 1649 bis 1763*. Berlin, 1882.

KORB, *Diarium itineris in Moscoviam... Ignatii Christophori... de Guarient et Rall... descriptum a Joanne Georgio Korb*. Viennae, Austriae (s. d.).

KORZON (Tadeusz), *Dola i Niedola Jana Sobieskiego* (1624-1696). Kraków, t. II, 1898.

LA NEUVILLE *Relation curieuse et nouvelle de Moscovie*. Paris, 1898.

LEGRAND (Émile), *Bibliographie hellénique du dix-septième siècle*. Paris, t. IV, 1896.

LEHMANN, *Preussen und die katolische Kirche*. Leipzig, 1878-1884, 4 vol.

LEIBNIZ, *Œuvres de Leibniz...* publiées par A. Foucher de Careil. Paris, t. VII, 1875.

LESLEO (R. P. Luigi), *Storia di S. Margarita*. Roma, 1878.

LIBROVITCH (Sigismond), *Piotr vélikij i jenstchiny*. Saint-Pétersbourg, 1905.

LIKOWSKI (X. Edward), *Dzieje Kościola Unickiego na Litwie i Rusi w XVIII i XIX wieku*. W Poznaniu, 1880.

LIPPI (Mattia Giuseppe), *Vita di Papa Innocenzo XI*. Roma, 1889.

LIRIA (duque DE), *Conquista de Napoles y Sicilia y Relacion de Moscovia per el Duque de Berwick*, dans *Coleccion de Escritores Castellanos*. Madrid, 1890.

— *Diario del Viaje a Moscovia del Duque de Liria y Xerica*, dans *Coleccion de Documentos ineditos para la Historia de España*. Madrid, 1889.

MARTENS (F.), *Recueil des traités et conventions conclus par la Russie avec les puissances étrangères*. Saint-Pétersbourg, t. I, 1874; t. V, 1880.

Mercure de France. Paris, mars 1733.

MINZLOFF (R.), *Pierre le Grand dans la littérature étrangère*. Saint-Pétersbourg, 1872.

MORÉV (Joanne), *Kamiene viery Mitropolita Stefana Javorskago*. Saint-Pétersbourg, 1904.

NIKOLSKI (M.), *Rousskié Vykhodtsy iz zagranitchnych chkol v XVII stolétü. Piotr Artémiev*, dans *Pravoslavnoé Obozrénié*. Moskva, 1863.

Nouvelles ecclésiastiques. Paris, 23 octobre 1746.

OUSTRIALOV (N.), *Istoria Tsarstvovania Pétra vélikago*. Saint-Pétersbourg, 1858-1859, 6 vol. (Le 5e volume n'a pas été publié.)

Pamiatniki diplomatitcheskikh Snochénij drévnej Rossii s Derjavami inostrannymi. Saint-Pétersbourg, 1851-1871, 10 vol.

Paul d'Alep, *Poutéchéstvié Antiokhijskago Patriarkha Makaria v Rossiou*. (Traduit de l'arabe par Mourkos.) Moskva, 1898. 3 vol.

Pavlov-Silvanski (N. P.), *Prastchour grafa Lva Tolstogo*, dans *Istoritcheski Vestnik*. Saint-Pétersbourg, juin 1905.

Pékarski (P.), *Naouka i Literatoura v Rossii pri Pétrié Vélikom*. Saint-Pétersbourg, 1862, 2 vol.

— *Ottchète o désiatom prisoujdénii nagrad grafa Ouvarova*. Saint-Pétersbourg, 1869.

Pelesz (Dr Julian), *Geschichte der Union der ruthenischen Kirche mit Rom*. Wien, 1878-1880, 2 vol.

Pierling, *Païsius Ligaridès*, dans *Rousskaïa Starina*. Saint-Pétersbourg, février 1902.

— *La Sorbonne et la Russie* (1717-1747). Paris, 1882.

— *Saxe et Moscou. Un Médecin diplomate*. Paris, 1893.

— *Un Protagoniste du Panslavisme*, dans *Revue des Questions historiques*. Paris, janvier 1896.

Pisma i Donésénia Iezouïtov o Rossii kontsa XVII i natchala XVIII viéka. Saint-Pétersbourg, 1904.

Polidori, *De vita et rebus gestis Clementis Undecimi Pontificis Maximi Libri sex*. Urbini, 1727.

Polnoé Sobranié Zakonov Rossijskoi Impérii s 1649 goda. Saint-Pétersbourg, 1830, t. V, 1713-1719.

Pometti (Francesco), *Studii sul Pontificato di Clemente XI* (1700-1721). In Roma, 1898-1899, 2 vol.

Posselt (Dr Moritz), *Der General und Admiral Franz Lefort*. Frankfurt am Main, 1866, 2 vol.

Projet de Réunion de l'Église de Russie, dans *Histoire et Analyse du livre de l'Action de Dieu*. (Recueil publié par l'abbé Coudrette.) Paris, 1753. 3 vol.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française, Russie. Paris, 1890, 2 vol.

Relazioni (Le) della Corte di Roma lette al Senato dagli Ambasciatori Veneti nel secolo decimosettimo raccolte ed annotate da Nicolò Barozzi e Guglielmo Berchet. Venezia, 1879, 2 vol.

Ribera (Bernardus), *Brevis Enarratio historica de statu Ecclesiae Moscoviticae*. Parisiis, 1874. (Édition du P. Martynov.)

— *Echo fidei ab orientali Ecclesia Moskoviae personans, Romanam vocem vix non ingeminans, arctoae hydrae strepitus superans, photiano licet vinclo balbutiens, angelicae theologiae pharmaco convalescens, heterodoxia repurgata Ecclesiam adunans. Opus theologicum, primam Catechismi Romani partem subsecans, symboli articulos exponens, Historiam et Chronologiam sacro-politicam Moskoviae adjungens*. Viennae Austriae, 2 vol.

— *Nomenclatura Boenergica sive oratio panegyrica, quam in festo S. Jacobi Majoris Apostoli, celebrato per Excell. D. Jacobum Stuardum Ducem de Liria et Xerica, etc., legatum Catholici regis Hispaniarum in Russia, in templo catholicorum Mosquae dixit et Sacr. Reg. Maj.*

Jacobo III, Magnae Britanniae Regi, defensori fidei, etc. offert R. P. Fr. Bern. Ribera, ex. Ord. Praed., S. Theol. Doctor et Regius Profess., Mission. Apost. apud eundem D. Legatum, etc.

RIBERA (Bernardus), *Responsum ant-apologeticum Ecclesiae catholicae contra calumniosas blasphemias Joannis Francisci Buddei nomine evulgatas in orthodoxos Latinos et Graecos.* Viennae, 1731.

SAINT-SIMON (duc DE), *Mémoires complets et authentiques.* Paris, t. IX, 1872.

Sbornik imperatorskago rousskago istoritcheskago Obstchestva. Saint-Pétersbourg, t. XXXIV, 1881; t. XCXVI, 1896; t. C, 1897.

SCHMOURLO (E.), *Ottchète o dvoukh komandirovkakh v Rossiou i zagranitsou v 1892-1894 gg.* Iouriev, 1895.

— *Posolstvo P. Ménésiä k Papskomou Dvorou* (1672-1673), dans *Journal ministerstva Narodnago Prosvéstchénia.* Saint-Pétersbourg, octobre 1900.

— *Recueil de documents relatifs au règne de l'empereur Pierre le Grand* (1693-1700). Youriev (Dorpat), t. I, 1903.

Skazania o rodié kniazeï Dolgoroukovykh. Saint-Pétersbourg, 1842.

Sobranié Gosoudarstvennykh Gramot i Dogovorov. Moskva, 1819-1894, 5 vol.

SOKOLOV (M. J.). *Novootkrytoé sotchinénié Krijanitcha o soédinénii Tserkvej*, dans *Journal Min. Nar. Prosv.* Saint-Pétersbourg, avril, mai 1891.

SOLOVIÉV (S. M.), *Istoria Rossii s drevneïchikh vrémen.* Saint-Pétersbourg, s. a., 6 vol. — *Oukazatel.*

Starine, u Zagrebu, kniga XV, 1883; kniga XVIII, 1886.

Statutum canonicum sive ecclesiasticum Petri Magni, vulgo Regulamentum, in sancta orthodoxa Rossorum Ecclesia praescriptum et auctum. Petropoli, MDCCLXXXV.

TABARAUD, *Histoire critique des projets formés depuis trois cents ans pour la réunion des communions chrétiennes.* Paris, 1824.

TCHARYKOV (N.), *le Chevalier Barberini chez le tsar Ivan le Terrible.* Paris, 1904.

TCHARYKOV (N. V.), *Posolstvo v Rim i sloujba v Moskvié Pavla Menezia* (1637-1694). Saint-Pétersbourg, 1906.

TCHARYKOV (N.), *Une ambassade russe à Rome au dix-septième siècle.* Rome, 1901.

TCHISTOVITCH (J.), *Téofane Prokopovitch i ego vrémia.* Saint-Pétersbourg, 1868.

TCHISTOVITCH (J.-A.), *Novyé matérialy dla Riéchilovskago Diéla.* Moskva, 1862.

TCHISTOVITCH (J.), *Riéchilovskoïé Diélo.* Saint-Pétersbourg, 1861.

Tchténia v imperatorskom obstchestvé istorii i drevnostej rossijskikh pri Moskovskom Ouniversitétié. Moskva, t. IV, 1906.

THEINER (Augustin), *Herzogs Albrecht von Preussen, gewesenen Hochmeisters des deutschen Ordens, erfolgte und Friedrich I, Königs von Preussen, versuchte Rückkehr zur katholischen Kirche.* Augsbourg, 1846.

— *Monuments historiques relatifs aux règnes d'Alexis Michaëlowitch, Féodor III et Pierre le Grand, czars de Russie.* Rome, 1859.

Theiner (Agostino), *Storia del ritorno alla Chiesa cattolica delle case regnanti di Brunswich e di Sassonia*. Roma, 1849.

Theiner (Augustinus), *Vetera monumenta Poloniae et Lithuaniae gentiumque finitimarum historiam illustrantia*. Romae, 1860-1864, 4 vol.

Thoemes (Nikolaus), *Der Anteil der Jesuiten an der Preussischen Koenigskrone von 1701*. Berlin, 1892.

Titov (A.), *Sibir v XVII viékié*. Moskva, 1890.

Tolstoï (comte Dmitri), *Rimski Katolitsizm v Rossii*. Saint-Pétersbourg, 1876, 2 vol.

Tourguénev, *Historica Russiae Monumenta*. Petropoli, 1841, 2 vol.

— *Supplementum ad historica Russiae Monumenta*. Petropoli, 1848.

Tsvétaïev (Dm.), *Iz Istorii inostrannykh Ispovédanij v Rossii v XVI i XVII viekakh*. Moskva, 1886.

— *Pamiatniki k istorii Protestanstva v Rossii*. Moskva, t. I, 1888.

Vogüé (E. Melchior de), *le Fils de Pierre le Grand*. Paris, 1884.

Waliszewski (K.), *l'Héritage de Pierre le Grand* (1725-1741). Paris, 1900.

— *Pierre le Grand*. Paris, 1897.

Waddington (Albert), *l'Acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern*. Paris, 1888.

Zalenski (Stanislaw). *Jezuici w Polsce*. Lwów, t. III, 1902.

---

444 pa

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES CONTENUS DANS CE VOLUME

456 fr

457

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

PROSÉLYTISME ET DIPLOMATIE

CHAPITRE PREMIER

UN PANSLAVISTE MISSIONNAIRE

CHAPITRE II

MISSION DE MENZIES

LIVRE II

INTERVENTION DE L'AUTRICHE

CHAPITRE PREMIER

LES JÉSUITES A MOSCOU

CHAPITRE II

EXPULSION DES JÉSUITES

LIVRE III

TEMPS NOUVEAUX

CHAPITRE PREMIER

ÉVOLUTION DIPLOMATIQUE

CHAPITRE II

PROJETS DE MISSIONS

CHAPITRE III

MISSIONS PARALLÈLES DE BROGGIO ET DE KOURAKINE

LIVRE IV

JANSÉNISTES ET PRINCESSES

CHAPITRE PREMIER

LE TSAR A PARIS

CHAPITRE II

DERNIÈRES NÉGOCIATIONS AVEC ROME

CHAPITRE III

LES DOLGOROUKI ET JUBÉ

CHAPITRE IV

ÉCHEC DE JUBÉ EN RUSSIE

ÉPILOGUE

APPENDICE

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 9384.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Christine de Suède et le conclave de Clément X (1669-1670), par le baron DE BILDT, de l'Académie suédoise. In-8°, trois portraits. 8 fr.

La Société de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés au dix-huitième siècle. **Bernard de Montfaucon et les Bernardins** (1715-1750), par le prince DE BROGLIE. Deux vol. in-8°. . . . . 15 fr.

Pierre le Grand. *L'Éducation. — L'Homme. — L'Œuvre,* d'après des documents nouveaux, par WALISZEWSKI. 6e édition. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 8 fr.

Société d'histoire de Finlande. **Le Saint-Siège et la Suède durant la seconde moitié du XVIe siècle.** Etudes politiques, par Henry BIAUDET. I. *Origines et époque des relations non officielles (1570-1576).* Un volume in-8°. 8 fr.

Mémoires de Godefroi Hermant, docteur de Sorbonne, chanoine de Beauvais, ancien recteur de l'Université, sur l'histoire ecclésiastique du XVIIe siècle (1630-1663), publiés pour la première fois sur le manuscrit autographe et sur les anciennes copies authentiques, avec une Introduction et des notes par A. Gazier, professeur adjoint à la Faculté des lettres de Paris. Tome Ier : 1630-1652. Un vol. in-8° . . . . 10 fr.

— Tome II : 1653-1655. Un vol. in-8°. . . . . 10 fr.

— Tome III : 1656-1657. Un vol. in-8°. . . . . 10 fr.

Georges Mareschal, seigneur de Bièvre, chirurgien et confident de Louis XIV (1658-1736), par le comte Gabriel MARESCHAL DE BIÈVRE. Un volume in-8° avec deux héliogravures et quinze gravures hors texte . . . . 10 fr.

Une Escadre française aux Indes en 1690. **Histoire de la Compagnie royale des Indes orientales (1664-1719),** par Jules SOTTAS. Ouvrage accompagné de gravures, d'une carte et d'un appendice de technique navale. Un vol. in-8°. . . . . 10 fr.

La Femme du Grand Condé. *Claire-Clémence de Maillé-Brézé, princesse de Condé,* par Octave HOMBERG et Fernand JOUSSELIN. Un vol. in-8° écu avec un portrait. 4 fr.

Un Aventurier au dix-huitième siècle. **Le Chevalier d'Éon** (1728-1810), d'après des documents inédits, par O. HOMBERG et F. JOUSSELIN. 2e édition. Un vol. in-8° écu avec deux portraits. . . . . 6 fr.

Le Grand Électeur Frédéric-Guillaume de Brandebourg. Sa politique extérieure (1640-1688), par Albert WADDINGTON, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Lyon. Tome Ier (1640-1660). Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure et une carte. . . . . 8 fr.

Mémoires du duc de Choiseul (1719-1785). 3e édition. Un vol. in-8° avec un fac-similé. . . . . 7 fr. 50

Madame de Prie (1698-1727), par THIRION. Un vol. in-8° avec deux héliogravures . . . . 7 fr. 50

Une Vie d'ambassadrice au siècle dernier. *La Princesse de Lieven,* par Ernest DAUDET. 4e édition. Un volume in-8° . . . 7 fr. 50

Un Magistrat homme de lettres au dix-huitième siècle. **Le Président Hénault** (1685-1770). *Sa vie — Ses œuvres, d'après des documents inédits,* par Henri LION, docteur ès lettres. Un volume in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 9384.

3 2044 072 054 885

A FINE IS INCURRED IF THIS BOOK IS NOT RETURNED TO THE LIBRARY ON OR BEFORE THE LAST DATE STAMPED BELOW.

4423850

JUN 3 '75 H

CANCELLED

NOV 18 1975

4778844

JAN. '75 H

WIDENER

DEC 0 2003

CANCELLED

WIDENER

JUL 1 0 2003

BOOK DUE

STALL-STUDY CHARGE

CANCELLED

